N° 600 34e Année. Tome CLXIV 15 Juin 1923

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

***France** .... 3 fr. 50 | **Étranger** .... 4 fr.*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe



Extrait du catalogue :

HONORÉ DE BALZAC

LE PÈRE GORIOT

Illustrations en couleurs de QUINT

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

50 exemplaires sur *Vélin de cuve* avec une suite en bistre et une *aquarelle originale* de QUINT........ 385 fr.
50 exemplaires sur *Vélin de cuve* avec une suite en bistre et un *dessin original* de QUINT........ 265 fr.
450 exemplaires sur *Vélin de cuve*........ 165 fr.
Reliure en *veau plein* avec décor couvrant les plats et frappé à froid........ *125 fr.*

MOLIÈRE

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

Bois originaux en noir et en couleurs de SIMÉON

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

15 exemplaires sur *Japon ancien à la forme* avec une suite des bois sur *Japon pelure* et un des originaux de SIMÉON........ *épuisés.*
35 exemplaires sur *Japon ancien à la forme* avec une suite des bois sur *Japon pelure.* 165 fr.
550 exemplaires sur *Vélin à la forme*........ 70 fr.
Reliure en *veau plein* avec décor dessiné spécialement pour l'ouvrage........ *80 fr.*

La Maison publiant un catalogue de livres rares, éditions originales, livres illustrés, livres romantiques, etc., d'OCCASION, l'enverra à tout bibliophile qui en fera la demande.

PASCAL POÈTE

—

Pour Pascal, le vrai dieu est un dieu qui se cache. La poésie n'est-elle pas à sa manière une divinité qui se cache ?

Tel la poursuit toute sa vie sans la rencontrer jamais. Tel croit contempler son rayonnant visage alors qu'il s'abuse d'une fausse apparence. Vous croyez posséder la définitive incantation qui va fixer la muse. Elle se rit de vous et se cache malicieusement dans les vers qui, par hasard, ont échappé à vos infaillibles formules. Il est des siècles où la poésie se plaît à fuir les poètes et, sans crier gare, se réfugie chez les seuls prosateurs. Des hommes se consument dans d'arides pensées, dans d'austères recherches, comme si la déesse n'existait pas. Voici qu'elle se tient tout près d'eux et son rayon frissonne sur le front de Benoît Spinoza et sur celui de Bénigne Bossuet et sur celui de Blaise Pascal.

Impénétrables sont ses intentions. Elle sourit à Musset et à Lamartine qui versifient mal. Elle s'enfuit effarouchée des vers consciencieux de Sully-Prudhomme. Un artiste croit la mériter par une vie de pureté et la Déesse se complaît en Verlaine qui va de misère en misère et de déchéance en déchéance.

Fait-elle choix d'un élu ? Elle palpite dans la moindre de ses phrases et il se peut que personne ne l'y voie,

Cinquante ans sont requis pour que la poésie de Baudelaire éclate à tous les yeux. On dirait que la déesse aime à se faire saluer où elle n'est pas et à se faire méconnaître où elle vit réellement. En termes pascaliens, nous pourrions voir là une preuve de la faiblesse de nos esprits et de la misère de notre condition.

Mais comme le dieu-caché, la poésie est en réalité toujours présente dans la vie des hommes. En dehors de toute expression consciente, elle pénètrera l'existence sous les formes les plus variées, aussi longtemps qu'il y aura de la douleur et du rêve. Il n'était nul besoin de poèmes écrits sous le Premier Empire. Le poème épique se promenait en une terrible et splendide chevauchée, à travers le monde ; et le monde en a rêvé durant un siècle.

Aujourd'hui, néo-classiques, vers-libristes et dadaïstes peuvent se quereller en toute innocence. Le poème de notre époque est peut-être ailleurs. Il ne se chante pas, il se fait. Nous vivons depuis l'an quatorze le plus grand poème de tous les temps. Nous voyons s'écrouler un monde, nous voyons expirer une civilisation millénaire et, dans le gigantesque effondrement, nous voyons monter les étranges lueurs d'imprévisibles demains ! La grande poésie chrétienne a probablement son nœud dans le mystère de la mort. Nous vivons en ce moment un poème qui pourrait se dénommer le mystère de la mort d'un monde. Poésie trop forte d'ailleurs. Nous en sommes accablés et la discernons mal. Ah ! quelle aventure pathétique et précieuse que de vivre en une époque qui est le plus grand des poèmes !

La poésie, déesse qui se cache ! L'exemple de M. de Chateaubriand se présente à point. Comme il crut l'avoir découverte, la grande poésie de la religion, lorsqu'il vit acclamer le *Génie du Christianisme !* Et beaucoup pensèrent qu'une chose, effrayante et sublime comme la religion chrétienne, laissait respirer son parfum dans

dans l'ouvrage fleuri de M. de Chateaubriand. Mais la déesse cachée veillait. M. de Chateaubriand écrivit un admirable ouvrage de rhétorique ; M. de Chateaubriand brossa de beaux décors ; mais la poésie du christianisme méprisa ces artifices et ne voulut point descendre parmi les phrases somptueuses préparées à son intention.

On sait que Marie-Antoinette se plaisait au hameau rustique de Trianon. Déguisée en bergère, elle promenait son regard sur d'idylliques chaumières, sur des brebis enrubannées broutant de tendres gazons, près d'aimables ruisselets. Le rapport de ce sentiment mignard avec la poésie de l'immense et terrible nature nous semble de même ordre que le rapport entre l'inspiration du *Génie du Christianisme* et la vraie poésie de cette religion.

Après les fortes émotions de la Révolution, les esprits se sentaient las. Chateaubriand fit à leur usage une religion édulcorée et agréablement médiocre. Sur la religion d'infinies délices et d'insondables effrois, il jeta des broderies de feuillage et des monceaux de rubans bleus et roses. Puis il s'écria : Que la religion chrétienne est aimable, qu'elle est gracieuse !

Au fond, il mit la poésie du christianisme dans ses décors, alors que cette poésie est tout entière dans le pressentiment de ce qui est sous le signe. Tout ce qui, dans le culte chrétien est de l'ordre tangible, constitue une vaste symbolique. La poésie vibre dans tout l'ineffable qui transparaît à travers le symbole. La vraie poésie de la Messe catholique ne nous semble pas résider dans la pompe de la cérémonie, dans l'élan des hymnes, dans la majesté polyphonique du chant des orgues, dans la rêverie éparse aux clairs-obscurs perdus sous les voûtes gothiques, mais en ceci qu'à l'appel du Prêtre, le Christ a gravi une fois de plus le Golgotha et sur sa croix saigne et souffre à nouveau pour l'homme. Sous la montée grisante de l'encens, sous la psalmodie des prières, sous le frissonnement triste ou radieux des orgues, le vrai croyant voit

toujours la réalité cachée et riche d'un émoi infini : le Dieu qui, chaque jour, veut se donner pour l'homme.

Le génie de Chateaubriand était trop orienté vers le monde de l'apparence pour saisir la grande poésie chrétienne qui est toute d'ordre intérieur et mystiquement perçue par le croyant pour qui la religion n'est pas un spectacle, mais une vie.

Cette haute poésie chrétienne est dans les ombres et les rayons, dans les effrois et les espérances, dans les angoisses et les exaltations du mystère de la Mort qui étreint nos vies fragiles et brille cependant comme une aube d'infini.

Chateaubriand peut s'en défendre, mais c'est en épicurien qu'il est hanté par la mort. La pensée de la mort plane comme une grande mélancolie sur les plaisirs de sa vie terrestre. Pour Pascal, la mort est l'unique flamme qui éclaire la vie et la baigne de lueurs d'éternel. Le son des phrases de Pascal sur la mort nous montre à l'avance qu'il va placer l'essence du christianisme et sa poésie réelle où elles sont, et là seulement où elles peuvent être. Dans l'admirable « Lettre sur la mort de M. Pascal le père », il écrit :

> Pour considérer ce que c'est que la mort, et la mort en Jésus-Christ, il faut voir quel rang elle tient dans son sacrifice continuel et sans interruption, et pour cela remarquer que, dans les sacrifices, la principale partie est la mort de l'hostie.

Pour Pascal, la mort est le tout de la vie, elle est le tout de la religion, elle est le tout de l'homme. Les tragiques éclairs des *Pensées* naissent au sein du mystère de la Mort.

A la rigueur, on pourrait admettre une autre poésie du christianisme. A côté de celle qui naît des angoissantes et rayonnantes profondeurs et qui échoit aux âmes méditatives, on pourrait reconnaître une place pour l'émoi des simples qui vont dans la voie droite comme l'Agneau guidé par le Pasteur.

Le ton de cette poésie pourrait être donné par les visions bleu et or de Fra Angelico. Christianisme sans pensée, sans repli sur soi, sans élans douloureux vers les abîmes. Christianisme des pauvres en esprit, des âmes sans malice, des vierges innocentes qui vont vers la céleste lueur à travers des champs de lys.

Il serait vain de demander à Pascal cette poésie des candeurs chrétiennes. Il a, pour sa part de christianisme la poésie des profondeurs. Chateaubriand ne possède ni l'une, ni l'autre. Une âme très naïve et très fervente pourrait exprimer avec une certaine poésie le côté tendre et extérieur de la religion catholique ; mais Chateaubriand qui n'avait pas la profondeur avait encore moins la naïveté. Aussi la poésie chrétienne dédaigna-t-elle les ornements studieusement réunis que la main trop habile de l'Artiste disposait sur le fronton du Temple !

§

Pascal ne songeait nullement à la gloire du poète. Ce titre ne l'eût point flatté. Plus que tous les autres hommes, il a cru qu'une seule chose est nécessaire : s'assurer l'éternité. Et pourtant, maints fragments des *Pensées* peuvent rivaliser avec les suprêmes poèmes des plus grands inspirés.

Existe-t-il donc des cas où l'idée, qui vise simplement la plus grande efficacité, conquiert d'elle-même une valeur poétique sans nul effort du penseur vers l'expression poétique ?

Les poètes de notre époque sont à peu près unanimes à affirmer qu'une idée, directement exprimée comme idée, dans le but de convaincre et de persuader, ne peut revêtir une valeur poétique. Ils taxeraient de folie la prétention d'épanouir en poésie une pensée se développant logiquement et dialectiquement. On a tant vu d'écrivains dénués de toute poésie s'acharner à versifier de froides dissertations ! La poésie moderne n'a gardé l'idée qu'en

l'absorbant dans le jeu des images et des sensations et comme perdue dans une brume de rêve prolongeant la vision et le chant. La poésie moderne se défie des idées, et, à voir ce qu'obtiennent généralement les poètes d'idées, on conçoit cette attitude.

Mais il faudrait être naïf pour penser que les termes, qui s'excluent selon le point de vue moderne, refusent de s'associer par suite d'une éternelle Nécessité des choses. Notre époque a fait comme toutes les autres époques : elle a consulté ses goûts, ses tendances, ses possibilités, puis elle a érigé tout cela en lois générales.

L'expérience cependant nous offre le cas de logiciens, de dialecticiens et d'orateurs qui ne furent point méprisés de la Poésie. Qui ne hume son délicat parfum parmi l'agile et captieuse argumentation de Platon ? Qui ne la sent frémir dans tel tableau de la Passion où les paroles ardentes de Bossuet vous donnent la sensation que les souffrances de Jésus vous traversent le corps ? L'*Éthique* de Spinoza découpe sèchement tous les problèmes philosophiques en théorèmes et en démonstrations. Pourtant, quelle sensation d'ivresse cosmique et quelle intuition d'ailes immenses battant à larges coups les profondeurs des infinis ! N'est-ce point le poète Henri Heine qui prit plaisir à exalter l'impression poétique des austères méditations de Spinoza ?

C'est une forêt de pensées hautes comme le ciel, dont les cimes fleuries s'agitent en mouvements onduleux, tandis que leurs troncs inébranlables plongent leurs racines dans la terre éternelle.

Il est à notre époque toute une littérature d'idées, faite par des savants qui, délaissant un instant leurs travaux spéciaux, réfléchissent sur le monde et la destinée de l'homme. Qui se doute que certains des plus beaux éclairs de notre poésie moderne tressaillent dans cette littérature d'idées ?

Les lignes par lesquelles Henri Poincaré a clos la *Valeur de la Science* ne sont-elles point poésie ?

Tout ce qui n'est pas pensée est pur Néant ; puisque nous ne pouvons penser que la pensée et que tous les mots dont nous disposons pour parler des choses ne peuvent exprimer que des pensées ; dire qu'il y a autre chose que la pensée, c'est dire une affirmation qui ne peut avoir de sens.

Et cependant, étrange contradiction pour ceux qui croient au temps, l'histoire géologique nous montre que la vie n'est qu'un court épisode entre deux éternités de mort, et que, dans cet épisode même, la pensée consciente n'a duré et ne durera qu'un moment. La pensée n'est qu'un éclair au milieu d'une longue nuit.

Mais c'est cet éclair qui est tout.

Ces quelques remarques suffisent peut-être pour hasarder que le concept unitaire de poésie est un leurre. Sans doute existe-t-il dans l'impression poétique un je ne sais quoi d'identique à lui-même, mais ce je ne sais quoi peut naître de causes fort diverses. La poésie est un carrefour où conduisent de multiples chemins. Des routes droites et royales s'y rendent, mais il est aussi des sentiers imprévus qui vous y mènent et presque à votre insu.

Toujours est-il qu'il est des cas où l'idée par sa propre puissance engendre d'elle-même une authentique poésie. Pascal, sans contestation possible, a pu atteindre la grande poésie par la voie de l'idée. Il révèle au plus haut point une manière de penser qui se transmue naturellement en poésie.

§

Si nous pouvons jouir de la poésie qui tressaille en flammes subites sur les idées de Pascal, rendons-en grâce au génie de l'écrivain, mais accordons sa part de louanges à un hasard favorable.

On connaît la position volontairement intellectuelle du XVIIe siècle dans son effort vers l'art. Défiance des trou-

vailles, des élans, des plongées en profondeur de l'instinct. Attitude peu accueillante pour le jaillissement spontané et frémissant de l'idée. La pensée saisie à l'état naissant, pourrait-on dire, lorsqu'elle plonge encore toutes ses racines dans notre chair et notre intime sensibilité, lorsqu'elle est encore toute teintée de notre être secret, une telle pensée était suspectée. Le XVIIe siècle se passait volontiers des trouvailles imprévues d'expression et de la richesse jaillissante du détail fixé à vif, pour mettre tout l'effet artistique dans les ensembles, volontairement et lucidement construits. Racine ne considérait-il point comme faite une tragédie dont il voyait nettement le plan ? La pensée n'était donc pas cueillie à l'heure inspirée où tout notre être est ébranlé d'elle ; elle s'exprimait quand l'instant était venu pour elle d'être appelée par le plan d'ensemble. D'où quelque chose de grandiosement architectural dans la perspective et d'un peu froid dans le fragment particulier.

Si Pascal avait pu présenter lui-même ses *Pensées* au public, le frisson poétique en eût été en grande partie effacé. Au lieu d'une suite de fragments qui sont des poèmes brûlants où la pensée est happée toute vivante, au moment où elle palpite de toutes les fibres d'un homme, nous aurions eu très probablement une construction logique, où chacune des pensées eût été taillée pour prendre place dans l'ensemble. Et ce tour violent, fulgurant, passionné, révélateur d'une individualité en état d'exaltation créatrice, eût été consciencieusement amorti.

Non point que les *Pensées*, mises à l'état définitif, n'eussent été encore un grand poème ; cela est impossible lorsqu'on se nomme Pascal ; — mais le poème eût été autre, sans doute beaucoup moins impressionnant pour nos cœurs et nos nerfs. Et peut-être en eût-il disparu ce qui parfois nous donne l'impression d'un brusque éclair qui nous traverse de part en part.

En nous plaçant simplement au point de vue de l'im-

pression poétique, nous considérons comme un heureux miracle artistique le fait que les *Pensées* nous aient été transmises dans leur état de jaillissement premier. Sans les *Pensées* de Pascal, nous sentirions une grande place vide dans le tableau d'ensemble de notre précieux XVIIe siècle. Il lui manquerait d'avoir exprimé la richesse inouïe de poésie cachée dans ses profondeurs secrètes.

Les *Pensées* ont échappé à la discipline austère que s'imposait la création artistique du XVIIe siècle. Cette discipline classique a fait magnifiquement ses preuves. Mais nous sommes voluptueusement heureux que le hasard ait glissé une exception à la règle générale. Et encore plus heureux que cette exception ait eu lieu pour un génie de l'ampleur de Pascal. Car toute règle générale est bonne et nécessaire ; mais c'est la joie de la vie et le charme de l'art qu'il y ait des exceptions à toutes règles générales.

Les *Pensées* de Pascal représentent donc dans le XVIIe siècle la part du spontané, la part de la pensée cueillie à l'instant où la chair et le cœur sont tout vibrants, alors que l'Esprit souffle en tempête dans une âme. De cette manière, Pascal s'est trouvé créer, sans y penser, le poème intellectuel, avec une poésie si pleine, si tendue, que nous ne trouvons d'autres mots pour la dénommer que l'expression : poésie en coup de foudre.

Toutes les fois d'ailleurs que nous avons pu saisir la pensée d'un homme de génie jaillissant dans les mêmes conditions spontanées et exaltées, c'est, toutes proportions gardées, le même genre d'impression poétique que chez Pascal lui-même. Nous songeons tout particulièrement au jaillissement nietzschéen et, qu'on ne sourie pas, aux *Illuminations* de Rimbaud !

Il nous arrive souvent de préférer aux œuvres des grands penseurs leur correspondance, où l'idée parfois fulgure dans son essor spontané. Il nous est donné de sentir alors cet étrange accent qui remue jusqu'aux fibres

les plus cachées, et qui est la Poésie. Considérons telles lettres de Taine à ses amis de jeunesse. Quelles flammes d'ivresse et d'extase qu'on ne trouve point dans ses œuvres méditées !

Le fait que les *Pensées* représentent une multitude de jaillissements fragmentaires, non retouchés pour la définitive construction de l'ensemble, leur confère, avec une plus incisive poésie, un certain caractère qu'il nous plaît de souligner au point de vue du fonds même de l'œuvre.

Si la qualité poétique des *Pensées* eût été altérée dans l'élaboration de l'ensemble, il nous semble aussi qu'elles eussent été retouchées au point de vue de l'idée elle-même et cela pour obtenir une plus sévère unité de doctrine. Essayez de faire un livre sur une question donnée en procédant par collection d'idées, d'intuitions, d'impressions jaillies au fil des jours sur un assez large espace du temps. Vous verrez qu'il existe, en tous les fragments captés à leur heure inspirée, un ensemble de tendances qui traduisent le fond permanent de votre individu ; mais vous verrez aussi que certains points de vue ne sont pas parfaitement consonants, encore qu'ils soient orientés dans le même sens. Nous hasardons-nous en prétendant que la suite de fragments intitulée *Pensées* ne forme pas une harmonie absolument parfaite de tous les points de vue? Considérez par exemple les doctrines de Pascal sur la valeur et la portée de la connaissance humaine. Il y a dans tous les points de vue de Pascal unité de tendance, puisqu'au fond l'étude critique de la connaissance humaine n'est pour lui qu'un aspect de la grande misère et de la grande faiblesse de l'homme. Mais il nous semble que la critique pascalienne de la connaissance, éblouissante en chacune de ses intuitions, n'est pas d'une cohérence absolue dans l'ensemble. Tels passages semblent signifier l'impuissance totale de la raison livrée à elle-même dans quelque domaine que ce soit, aussi bien dans les choses finies que dans l'ordre du transcendant. Tels autres semblent

incliner à voir dans la raison un bon instrument applicable seulement à un domaine limité. Nous aurions alors deux facultés valables chacune dans leur ordre : la raison et le cœur ; le cœur percevant de lui-même l'évidence des premiers principes et l'ineffable présence du Divin. D'autres fois, les intuitions directes du cœur sont à leur tour mises en question et flanquées de redoutables points d'interrogation. Parfois encore, Pascal semble pencher vers la croyance que chacun des points de vue humains est à la fois vérité comme révélateur d'une des faces de l'Etre et erreur parce qu'il ne peut être qu'une partielle appréhension d'un monde ouvrant de toutes parts sur l'Infini.

Qu'on n'aille pas croire que nous voulions nous livrer au jeu de chercher des contradictions dans la pensée de Pascal ! Ce mot est beaucoup trop fort pour la nuance que nous voulons fixer. Pascal d'ailleurs possédait la suffisante vigueur pour établir la plus parfaite cohérence de toutes ses idées dans une œuvre d'ensemble. Nous voulons dire simplement que, dans la forme spontanée où nous sont parvenues les *Pensées*, chaque intuition cueillie au moment de sa plus puissante intensité va droit devant elle jusqu'au plus extrême d'elle-même, sans trop se soucier des autres points de vue qui doivent la limiter. La composition définitive aurait comporté, sans doute, un effort de rectification de multiples fragments pour les insérer dans l'unité doctrinale du tout.

Mais l'intensité poétique du livre y eût encore perdu. Car le fait que tels fragments, considérés par rapport à l'ensemble, paraissent en très légère discordance avec des fragments du même ordre, amène je ne sais quel flou poétique. Quelque chose du mouvant du monde, quelque chose de sa brume profonde que n'étreint nulle formule, flotte ainsi sur l'ensemble des *Pensées*. Et cela compte pour beaucoup dans leur valeur poétique. On a l'impression que, de l'âme ardente de Pascal, des rayons éblouis-

sants strient brusquement la mer d'ombre des infinis. Mais ces rayons s'élancent, oserions-nous dire, en éventail, dans la même direction et légèrement divergents cependant. Chacun d'eux illumine à fond tout son trajet, mais entre deux rayons voisins, une frange d'ombre demeure, lourde du mystère des mondes.

En somme, dans son état définitif, le livre eût conquis une plus sévère unité ; mais au point de vue poétique, beaucoup de fragments auraient probablement perdu un peu de cette intrépidité ardente qui les fait apparaître comme les plus audacieux sondages d'Infini tentés par les humains ; et il se peut aussi que le livre, gagnant du côté de la perfection des choses finies et cohérentes, eût moins capté de cette brume fascinante et insondable qui flotte à jamais sur les Univers.

§

Toutes les fois qu'une œuvre laisse en vous une impression poétique originale, le travail analytique qui la décompose en ses éléments ne peut suffire. Réduite en inertes morceaux, l'impression globale, qui est un saisissement de tout votre être, n'est plus elle-même. Une impression poétique ne peut se rendre dans son effet total que par un équivalent sensible. Tel sonnet de Baudelaire sur Rubens ou Delacroix n'arrive-t-il pas à vous replacer dans la sensation produite par un Rubens ou un Delacroix et cela par des notations poétiques qui sont en correspondance avec l'impression née du tableau lui-même ?

En pénétrant dans les *Pensées* de Pascal, vous avez l'impression de vous enfoncer dans une âpre montagne, la nuit, alors que pèse un ciel voilé sur lequel galopent d'effrayants cumulus, précurseurs des orages. Vous allez dans l'obscurité. Le sol rugueux meurtrit vos pieds. Des lointains montent des grondements qui se cassent sur les pics et se prolongent immensément dans d'impénétrables vallées.

De temps en temps, le ciel tragique se fend d'un brusque éclair et cet éblouissement vous découvre, s'étageant à l'infini, des rocs aux flancs abrupts et coupants. Une impression de sublime et d'effroi vous étreint. Le drame pascalien de l'Homme s'est infusé en vous et vous le vivez pour votre propre compte. Vous vous sentez perdu dans ce terrible paysage et une secrète horreur vous mord au fond de l'âme. Car vous vous rendez compte que vous êtes jeté là sans savoir d'où vous venez et sans guide pour vous frayer un chemin. Vous sentez qu'il vous faut aller de l'avant ; vous sentez que vous êtes dans cet horrifiant morceau d'espace pour accomplir une mission et cette mission ne vous a pas été enseignée. Vous ne connaissez qu'un seul point : d'autres ont fait le même voyage dans le même décor de cauchemar et tous après avoir péniblement marché, soit à droite, soit à gauche, sont tombés, un peu plus tôt, un peu plus tard, dans un abîme qui jamais n'a parlé d'eux. Ce destin, vous savez qu'il sera le vôtre. Comme ceux qui vous ont précédé, vous serez la proie du gouffre. Accablé dans votre cœur et dans votre chair, vous cherchez l'oubli d'un trop cruel destin. Il faut fuir à tout prix la vision du sanglant et dernier épisode qui clôt le voyage. Et voici les pauvres divertissements inventés par vos prédécesseurs pour se masquer l'horreur de leur condition. Ils n'étouffent pas votre angoisse. Alors, faisant face à votre tourment, vous essayez de percer l'énigme. Vous interrogez la rocaille du chemin, le dur granit des pics, et rien de tout cela ne vous répond. Quand passe un rapide éclair, vous regardez à droite et à gauche de votre rugueux sentier. Mais la flamme des éclairs se perd dans l'ombre des ravins qui ouvrent des profondeurs plus gigantesques que tout ce qui peut être imaginé. En fin de compte, ce que vous rapportez de votre effort pour savoir, c'est un plus grand vertige des précipices qui bordent le chemin et un plus grand effroi de

cette ombre muette que vos regards ne perceront jamais. Une lassidude sans nom vous submerge. Vous sentez alors, dans une étrange illumination, que vous faites un cruel voyage expiatoire. Vous devinant d'une race réprouvée, vous foulez aux pieds votre orgueil de misère et vous vous remettez à la volonté maîtresse de toutes les volontés. Des chants ineffables montent alors en vous-même. Brusquement, vous fléchissez les genoux et regardez le ciel. Et votre cœur sait que la mort est vaincue.

Les accents bienheureux, — ne les attendons guère de Pascal. Les *Pensées* sont le poème du cruel voyage humain dans l'ombre et l'affliction. Car les *Pensées* ont été écrites non point pour ceux qui ont trouvé (et Pascal était de ceux-là), mais pour ceux qui cherchent et qui souffrent parmi l'âpre incertitude.

Les ressorts du pathétique dans la tragédie antique se dénommaient la terreur et la pitié ! C'est une tragédie plus large et plus pathétique qu'écrivit Pascal. Les *Pensées* sont la tragédie de l'homme qui, saisi par l'abîme d'ombre des infinis, se perçoit comme pur néant. Sa condition est digne d'une indicible pitié et bien propre à lui inspirer la terreur. Mais tout autour de lui n'étant que gouffres, il s'y joint une perpétuelle sensation de vertige. Le ressort du pathétique pascalien, c'est le *vertige*.

§

La poignante impression poétique des *Pensées* n'a pas manqué d'être appréciée par les romantiques qui eurent le mérite d'aimer la poésie et de la quêter avec passion. Mais les Romantiques ne conçurent la poésie que sous l'aspect du lyrisme, et ils rétrécirent l'éternel lyrisme à une confession avouée ou déguisée du drame intime que tout individu porte en ses profondeurs.

La position romantique vis-à-vis de la poésie, lui jette qui voudra la pierre. Elle a enfanté de trop beaux accents, elle a mis à nu trop d'humanité ardente et déchirée pour

que nous la condamnions sans appel. Mais les romantiques commirent l'erreur de toutes les écoles littéraires : interpréter tous les faits de poésie au moyen de leur propre méthode de création poétique.

Cette attitude romantique a faussé l'étude de Pascal et dans la compréhension de ses idées et dans l'interprétation de leur qualité poétique.

Ce grand drame évoqué par Pascal de l'humanité pitoyable qui souffre dans son être passager l'angoisse des éternités ; cette tragédie hallucinante de l'humanité cherchant pour y accoster, en vain depuis des siècles, l'île certaine parmi l'océan houleux ; un tel drame pour insuffler à Pascal ces expressions qui semblent briser l'âme, ne fût-il pas celui même dont il souffrait en son cœur ? Pascal a-t-il fait autre chose que confesser sa propre angoisse ?

Dans cet émouvant tableau de l'homme qui éprouve toutes les doctrines pour en voir la totale vanité et qui se jette alors vers la foi dans un mouvement de désespoir ; dans ce spectacle de l'esprit qui, pour se donner à Dieu, traite la partie comme un coup de dés en se disant qu'incertitude pour incertitude, il vaut mieux jouer l'enjeu d'une éternité bienheureuse; dans ces cris de l'âme où geint l'effort impuissant vers la certitude si vainement désirée ne devons-nous point voir la tragédie intime d'un individu ? Le Romantisme n'hésita pas. Il se complut dans l'image d'un Pascal assiégé par les doutes, bourrelé d'anxiété, et meurtrissant sa chair et son esprit rebelles pour les asservir à la Foi.

Tableau pathétique ! Grandiose effort d'interprétation ! Mais erreur radicale sur Pascal.

S'il est une certitude, c'est que Pascal fut le type le plus parfait du fanatique. Il crut sans la moindre restriction à tous les dogmes et à la série complète des miracles. Sa foi fut exempte de la plus légère ombre de doute. Toutes les contradictions de l'homme, toutes ses misères,

toutes ses souffrances, s'expliquaient pour lui en toute lumière par le dogme de la Chute. Nul ne bénit Dieu avec plus de ferveur dans les multiples épreuves qu'il lui fallut subir.

Peut-être n'a-t-on pas assez remarqué dans les *Pensées* les passages qui respirent une certitude triomphale. Il est telles phrases, combien poétiques d'ailleurs, où il semble que la pensée, à force de conviction, se fait lumière. Il est tels passages de Pascal qui donnent au plus haut point l'impression de la *clarté sur les hauteurs*. C'est comme si l'éternité elle-même s'exprimait en paroles immuables qui s'élèvent droitement, dans un air pur exempt de tout souffle.

Quelle sûreté rayonnante dans la connaissance des diverses grandeurs où peut prétendre l'homme, et quel ton d'infaillibilité pour ordonner dans la pure clarté les différentes réalisations de la grandeur :

> Les grands génies ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leur victoire et leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles où elles n'ont point de rapport. Ils sont vus, non des yeux, mais des esprits ; c'est assez. Les saints ont leur empire, leur éclat, leur victoire, leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles, où elles n'ont nul rapport, car elles n'y ajoutent ni ôtent. Ils sont vus de Dieu et des anges, et non des corps, ni des esprits curieux : Dieu leur suffit...
>
> Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et les royaumes ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela et soi ; et les corps, rien. Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité ; cela est d'un ordre infiniment plus élevé.

Oui, vraiment, grande poésie, l'idée n'est plus une idée ; elle est lumière.

Nul doute que Pascal ne s'exprime à fond lorsqu'il écrit : « L'histoire de l'Église doit être proprement appelée l'histoire de la vérité. »

Pourquoi donc ces accents déchirants, ces paroles de

crucifié et cette poésie qui meurtrit toutes nos fibres, lorsque Pascal étale la tragique incertitude de nos intuitions et de nos connaissances raisonnées ? Pourquoi cette amertume brûlante en parlant de l'humanité dans sa quête du Divin ?

Si l'on a bien compris la pensée de Pascal sur le Dieu caché, on remarquera que cette affirmation signifie non pas que Dieu se laisse pressentir par d'énigmatiques rayons à travers d'épaisses nuées ; mais qu'il se montre à certains hommes et se dérobe aux autres. Les premiers reposent dans la certitude et l'attente de la félicité, il n'est point besoin d'écrire pour eux. C'est pour les autres, pour ceux auxquels le Dieu ne s'est pas dévoilé, qu'écrit Pascal, et il le fait avec un cœur de douleur, en songeant aux vies irrémédiablement consumées dans le doute ou à jamais égarées par de fallacieux systèmes.

Or, pesons un peu les termes du célèbre passage où Pascal définit l'éloquence :

> Elle consiste dans une correspondance qu'on tâche d'établir entre l'esprit et le cœur de ceux à qui l'on parle d'un côté, et de l'autre les pensées et les expressions dont on se sert... Il faut se mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre et faire essai sur son propre cœur du tour qu'on donne à son discours pour voir si l'un est fait pour l'autre, et si l'on peut s'assurer que l'auditeur sera comme forcé de se rendre.

« *Se mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre...* » Ah, la voilà la clef des *Pensées* aussi bien au point de vue du tour des idées que de la valeur poétique !

Comme les plus hautes et les plus complètes natures, Pascal porte en lui, en puissance, toutes les formes d'humanité. Aussi bien dans l'ordre de la pensée que dans l'ordre du sentiment, il est apte à entrer dans tout point de vue humain et à le suivre jusqu'au stade où éclate son insuffisance. il est également apte à entrer dans tout désir et dans toute joie de l'homme jusqu'au point où éclate leur insuffisance.

Une telle nature est au plus haut degré une nature de Protée. Elle est douée du don de pénétration sympathique pour toutes les idées et du *don de métamorphose* pour embrasser toutes les attitudes humaines.

Pascal, écrivant pour ceux qui cherchent et souffrent dans l'ombre, se met à leur place ; il vit tous leurs efforts, toutes leurs aspirations, tous leurs rêves. Il suit le même chemin que leurs esprits. Il veut les amener ainsi par une marche sympathique de sa pensée jusqu'au gouffre béant des Infinis qu'ils s'obstinent à ne pas voir et devant lequel tout effort et tout raisonnement de l'homme doivent se reconnaître comme néant.

Le sujet des *Pensées*, c'est, en réalité l'inexprimable misère de l'humanité livrée à ses propres forces, en dehors du chemin lumineux du Divin. S'il est tant de fragments qui roulent autour de l'effort impuissant de l'homme vers la connaissance, c'est que cet effort semble à Pascal un des épisodes les plus poignants de notre misère, et que l'homme ne veut pas s'en rendre compte. Si Pascal éploie avec tant d'insistance toutes les formes du scepticisme, du doute et de l'incertitude, c'est qu'il veut faire voir la plus grande pitié de l'homme au point même où il met son orgueil : dans son savoir. Il lui faut montrer que toutes les voies de l'homme ne sont que crucifiantes détresses et que toutes viennent se briser brusquement au bord des Infinis !

Mais ces routes d'affliction suivies par l'humanité, accablée sous le péché et délaissée de Dieu, Pascal les suit par lui-même. Il possède à un si haut point le don de s'identifier à l'humanité douloureuse qu'il vit dans sa chair et dans son esprit toutes ses angoisses. Quand il parcourt par la pensée la route geignante de l'humanité, il semble monter lui-même son propre calvaire. Car il lui faut prouver à tout prix que les plus fières voies de l'humanité ne sont qu'immense misère. Il lui faut montrer que le bonheur humain et le savoir humain ont l'âcre

saveur de la mort ; et pour le montrer, il faut non seulement qu'il argumente, mais qu'il sente et vive la détresse de l'homme par toutes ses fibres. Car il sait bien que pour pénétrer l'homme du sentiment de sa misère, il faut souffrir devant lui cette misère.

Le lyrisme de Pascal repose en définitive sur un *don de substitution.* Il est comme une sorte d'offrande de tout son être à la déchirante pitié de l'homme. Le lyrisme de Pascal est plus que le lyrisme d'*un homme,* il est le lyrisme *de l'homme.* Il est le jaillissement de l'éternelle misère de l'homme dans un individu qui l'accueille en lui pour la tremper du frémissement de sa vie. Ce lyrisme est l'identification d'un homme à l'humanité si pitoyable dans ses plus saisissantes grandeurs.

C'est pour cela que ce lyrisme nous remue plus que toutes les confessions les plus affolantes qui nous touchent partiellement,tandis, que le lyrisme de Pascal semble frapper en nous toute l'humanité :

En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, en regardant tout l'univers muet, et l'homme sans lumière, abandonné à lui-même et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, incapable de toute connaissance, j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable et qui s'éveillerait sans connaître où il est, et sans moyen d'en sortir.

Passage qui nous semble significatif pour comprendre le lyrisme de Pascal !

Le poète romantique souffre d'une douleur particulière et dans une circonstance particulière. Parmi les chants de sa souffrance individuelle, quelques accents éveillent des échos dans la douleur de l'homme.

Pascal voit d'abord la misère totale de l'homme, et cette misère universelle, il la souffre ensuite en son cœur particulier.

Qu'on ne voie pas dans ce bref parallèle une intention

de rabaisser le lyrisme romantique! Nous voulons dire simplement que la grandeur du lyrisme romantique est d'un certain ordre et que celle du lyrisme de Pascal est d'un autre ordre.

Considérées au point de vue lyrique, on pourrait dire que le grand thème d'inspiration des *Pensées* est *l'angoisse de l'homme devant sa destinée.*

Thème lyrique en parfaite harmonie avec le dessein de Pascal. Il faut montrer à l'homme que sa position hors de la foi est intenable. Intenable au point de vue intellectuel! Intenable au point de vue sensitif! Hors la foi, l'homme ne trouve point la lumière droite qu'il cherche de tout cœur ; hors la foi, il ne trouve rien où il puisse accrocher son désir de stabilité. Une avidité à chaque instant déçue et qui est un supplice.

Ce thème lyrique se diversifie à l'infini dans les *Pensées !* Inquiétude de l'homme devant l'incertitude de ses connaissances; inquiétude de l'homme devant un monde mouvant où l'ancre ne peut mordre nulle part ; inquiétude de l'homme devant la mort au spectre horrifiant ; inquiétude de l'homme borné devant les infinis qui l'étreignent ; inquiétude de l'homme face à lui-même et qui pour se fuir se jette sur d'illusoires divertissements ; inquiétude de l'homme considérant ses idées premières, ses institutions vénérées, ses mœurs respectées et s'apercevant de la base irrémédiablement fragile de tout cela ; inquiétude de l'homme dans sa perpétuelle chasse vers un bonheur qui le fuit et qui, même atteint, ne comble jamais l'immensité renaissante du désir !

Aussi les plus saisissants passages lyriques de Pascal sont ceux qui condensent dans leur âpre et fulgurante densité la somme des inquiétudes humaines devant l'énigmatique et cruel Destin.

Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que

mon âme et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'Univers qui m'enferment et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'en un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts qui m'enferment comme un atome, et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter.

Comment ne pas être frappé du ton que revêt chez Pascal l'*effusion lyrique!* Fréquentes chez tous les chrétiens qui ont écrit, les élévations jaillies de leur âme vers Dieu ! Mais très souvent, il est dans ces effusions on ne sait quoi d'un peu diffus, d'un peu étalé en surface. On y sent une onction trop amollissante; on y désirerait plus de rude saveur, et plus d'âpre virilité.

Autre l'effusion lyrique chez Pascal. Nulle parure. Nul détour. Le fond du cœur et la seule essence de la question. Quelque chose de dépouillé. Une flamme concentrée qui palpite dans les profondeurs sans daigner courir en surface. Élan lyrique d'un jet brusque et nerveux qui ne frôle jamais les terres d'illusion ni les visions adoucies. Rien de cette manière idéalisante dont on a voulu faire souvent le propre de la poésie. Sous ce lyrisme, on sent le roc. L'homme qui s'élève au divin sait encore que le monde est effrayant pour la créature et que l'homme est mauvais jusqu'au fond de lui-même. De là, ces effusions sans étalement, sans amollissement, avec quelque chose d'ardent et de dur, dont l'effet est surprenant.

J'aime la pauvreté parce qu'il l'a aimée. J'aime les biens parce qu'ils donnent le moyen d'en assister les misérables. Je garde fidélité à tout le monde. Je (ne) rends pas le mal à ceux qui m'en font; mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas de mal ni de bien de la part des hommes.

J'essaye d'être juste, véritable, sincère et fidèle à tous les hommes, et j'ai une tendresse de cœur pour ceux à qui Dieu m'a uni plus étroitement... et soit que je sois seul, ou à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu qui les doit juger, et à qui je les ai toutes consacrées. Voilà quels sont mes sentiments ; et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui les a mis en moi, et qui, d'un homme plein de faiblesses, de misères, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous les maux par la force de sa grâce, à laquelle toute la gloire en est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur.

§

Le lyrisme ne s'identifie pas à la poésie. Il n'est qu'un des aspects de la poésie. Le Romantisme a généralement oublié cette notion élémentaire et beaucoup d'hommes d'aujourd'hui le suivent encore sur ce point. La notion de Poésie est infiniment plus vaste que la notion de lyrisme. De là, sa présence sous de multiples formes dans beaucoup de ce qui est senti, pensé, ou vécu.

Les idées de Pascal tendent invinciblement à se revêtir de poésie, présentées lyriquement ou non. Une idée de Pascal, une chaîne d'idées de Pascal, ne mettent pas seulement en branle l'intelligence, mais elles la transpercent, striant au-dessous d'elle toute la sensibilité et encore je ne sais quoi de plus profond, de plus obscur, de plus mystérieux, en ces points où notre être semble se perdre confusément dans l'Etre lui-même.

C'est qu'une idée de Pascal ne se propose pas seulement de faire naître des attitudes intellectuelles, mais d'obtenir des retournements de sensibilité, et des bouleversements de tout l'homme. Pascal veut que l'ébranlement déterminé dans l'intelligence se transmue en mouvements violents du cœur. A travers l'esprit, Pascal vise toujours les profondeurs cachées. Les coups frappés sur l'entendement doivent donc se résoudre en un drame de sensibilité. — Qu'il s'aime ! Qu'il se méprise ! Qu'il se

haïsse ! répète Pascal en parlant de l'homme auquel il adresse le dur langage de la vérité.

Mais pour déterminer tous ces mouvements de sensibilité et cet ébranlement de tout l'être, c'est tout son être propre que Pascal jette dans la lutte. Les idées de Pascal ne sont pas de pures idées ; elles restent toutes vibrantes d'âme. Pascal met dans sa pensée toutes les puissances de son être. Dans chacune de ses idées, il semble que tout de lui palpite et saigne. Les idées de Pascal sont plus que des idées, elles sont de la vie qui émeut tout ce qui est vie. L'être total d'un homme ébranle l'être total d'un autre homme. De là, cette impression de foudroiement sur le lecteur. On est trop pris, la sensation est trop forte, on se sent accablé et haletant.

Vivre si intensément ses idées, c'est donner à la dialectique elle-même un étrange pouvoir pathétique. La dialectique de Pascal, cette argumentation incisive et serrée, est tout autre chose qu'une froide acrobatie de concepts maniés par un esprit agile. La dialectique ardente de Pascal, elle aussi, vous percute l'esprit, le cœur et la chair. Passionnément et profondément vécu, le jeu dialectique devient rythme de vie. L'idée jaillissant sur l'idée dans l'argumentation nerveuse semble un frisson s'élançant sur un frisson, une pulsation de vie montant sur une autre pulsation de vie.

Et ce mouvement fiévreux de la dialectique en s'exaltant s'épanouit naturellement en vision.

Par quelle secrète loi la pensée gonflée de dynamisme intérieur, de mouvement ascendant, ne tarde-t-elle pas à joindre au frisson la vision ? Quel est le mystique rapport entre le mouvement de la pensée et sa métamorphose en image ? Est-ce parce que toute pensée se faisant rythme tend à s'incarner plus pleinement, à se faire une vie plus complète et à se manifester davantage dans l'ordre de la sensation ? Le rythme et l'image seraient-ils au fond la même chose ? Et devrions-nous invoquer la doc-

trine des psychologues qui ramènent l'image à une traduction dans la conscience de mouvements qui naissent en notre intimité ?

Qu'il nous suffise d'indiquer le rapport entre les deux ordres de qualités. Et qu'il nous suffise de remarquer chez Pascal comment la pensée en mouvement progressif engendre pathétiquement l'image qui lui donne une suprême intensité de la vie.

Pascal disserte-t-il sur l'étrange faiblesse de la raison qui est malléable en tous sens, et qui se laisse égarer à coup sûr par l'imagination, véritable maîtresse des jugements et des actions des hommes, l'argumentation, en se passionnant, se transmue bientôt en visions jetées comme arguments encore plus irrésistibles. Et c'est l'évocation des magistrats qui, pour frapper l'imagination, apparaissent avec « leurs robes rouges, leur hermine, dont ils s'emmaillotent en chats-fourrés » et ce sont les docteurs avec leurs bonnets carrés et leurs robes « trop amples de quatre parties ». Et c'est le tableau des rois « accompagnés de gardes, de hallebardes ; ces trognes armées qui n'ont de main et de force que pour eux, les trompettes et les tambours qui marchent au-devant, et ces légions qui les environnent » et « font trembler les plus fermes ».

Chez Pascal, la vision naît généralement de la chaleur de l'argumentation. Nul souci d'ornementation, d'agrément. Une vision pour Pascal est un argument charnel. Aussi nulle prédilection pour la vision noble, dépouillée de ses traits les plus particuliers et les plus saillants pour être plus noble. La vision de Pascal est de la réalité concrète, particulière, saisie toute vive, avec tout son caractère. La vision majestueuse et la vision triviale vont de pair. Et par cette volonté de ne pas choisir entre les visions, de les accueillir toutes pourvu qu'elles soient du réel en correspondance avec sa pensée, Pascal nous donne l'impression des plus modernes écrivains. Rien de cela n'a vieilli.

Avec ce don de métamorphose des idées en rythme, en frissons, en sensations, c'est-à-dire en *vie*, tout problème envisagé par Pascal dans l'ordre de la pensée se transforme en drame et s'exalte en pathétique.

Que de philosophes, depuis que le monde est monde et que les hommes argumentent, ont réfléchi sur la portée et les limites de notre intelligence ! Que de dissertations qui glissent inertes sous nos âmes ! Avec Pascal, il ne s'agit plus de froides considérations et de grises distinctions sur ce que nous pouvons atteindre et sur ce qui nous échappe. Le problème des limites de notre connaissance se transmue en souffrance humaine. Des hommes qui désirent, qui cherchent, qui tressaillent entrent en scène. Devant nous, se déroule une fresque convulsée. Bras tendus en vain vers un ciel fermé, spasmes d'angoisse, élans brisés, essors vaincus, rêves broyés, orgueils meurtris, cris de désespoir ; voilà ce que devient chez Pascal le problème de la connaissance.

Toute question intellectuelle se mue ainsi chez lui en un épisode palpitant de la vie des hommes, c'est-à-dire de l'insondable misère des créatures. Et rien ne mérite plus le nom de poésie.

§

Mais à côté de cette poésie qui résulte de l'accent pathétique et dramatique de la pensée, à côté de ce pouvoir d'ébranler, de meurtrir nos fibres les plus profondes, il est d'autres aspects de la poésie pascalienne. Éploiement gigantesque de l'imagination. Perspectives immenses ouvertes au rêve. Élargissement fantastique de toutes les idées qui semblent jaillir d'un centre lumineux, puis, comme des ondes, agrandissent leurs cercles, pour aller se dissoudre en des lointains qui reculent sans cesse devant nous !

Pascal possède l'étrange don, rare entre tous, de passer spontanément du détail le plus précis, le plus menu, au

regard qui investit l'ensemble des choses. Il a le don de saisir tout objet particulier dans ses rapports avec l'ensemble qui le porte et ce premier ensemble, il le voit se noyer dans d'autres ensembles, et ceux-ci dans le Tout sans bornes et sans fond. Sous tout objet de pensée embrassé par Pascal, on sent presque toujours s'approfondir les abîmes cosmiques qui le portent et l'engloutissent en même temps.

Ce don d'étreindre instantanément les ensembles et de voir s'y noyer tous les faits particuliers permet à Pascal d'atteindre à la plus haute poésie intellectuelle, celle qui consiste en formidables raccourcis, sous lesquels on sent des gouffres de choses non exprimées.

A-t-on suffisamment remarqué la qualité poétique qui réside dans le pouvoir de ramasser d'une manière fulgurante des multitudes de faits et d'idées dans une phrase pleine, nerveuse, dense, qui dit ce qu'elle veut dire, et laisse encore à penser longuement après s'être formulée? Après l'avoir saisie, l'esprit s'élance d'elle comme d'un point de départ, pour embrasser d'autres perspectives d'idées qu'elle portait secrètement en son sein.

Qui voudra connaître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est un « je ne sais quoi » (Corneille) ; et les effets en sont effroyables. Ce je ne sais quoi, si peu de chose qu'on ne peut le reconnaître, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier. Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé.

Vous lisez cette phrase. Vous ne poursuivez pas. L'abîme de la méditation s'ouvre. Des cortèges de visions traduisant la puissance effrayante de ce « je ne sais quoi » vous assaillent. Vous sentez palpiter les forces obscures et vous voyez le monde qui leur est livré, et les drames de sang et de volupté qui ont hurlé sur la terre, et nos faibles vies en proie à quels étranges tourbillons ! avec je ne

sais quel pressentiment d'un drame universel qui nous échappe.

Parfois, c'est une vision qui se présente à Pascal pour signifier une possibilité infinie de méditations, pour condenser une multitude de drames, un chaos de douleurs, un océan de détresses. Alors, l'imagination happée chancelle sous le poids d'idées et de rêves que la vision enclôt en son intimité.

Est-il besoin de commenter la valeur poétique de ces deux visions ? Faut-il dérouler tout l'infini qu'elles ouvrent à l'imagination ?

Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais.

Et celle-ci :

Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns les autres avec douleur et sans espérance, attendent leur tour : c'est l'image de la condition humaine.

De telles images, de telles visions, de tels tours de réflexion, au fond, vous les avez chez Bossuet, grand orateur, grand lyrique et grand poète. Mais Bossuet étale la pensée, ouvre et détaille l'image. Le choc poétique alors s'amortit. La souveraine majesté l'emporte sur l'âpre cassure d'une poésie tragique. La prose de Bossuet dans ses endroits les plus impressionnants se présente comme un fleuve de puissance qui s'élargit dans la plaine. Celle de Pascal est comme un torrent sauvage resserré entre des rives abruptes et qui bat le roc avec frénésie. Et dans les passages pascaliens qui vous subjuguent, l'irrésistible torrent semble briser en sifflant une digue sur son passage.

Pour exprimer cette impression, nous sommes obligés de faire appel à des expressions qui peuvent choquer par

le fait qu'elles sont peu usuelles. L'expression « plus haute tension » traduirait à peu près ce que nous voulons dire. Il est une grande force dans un sermon de Bossuet, mais avec Pascal, nous avons l'impression que toute la force d'un tel sermon est capable de se condenser dans une phrase ou dans une expression. Alors les mots ne sont plus des mots : ils sont des explosifs. Aussi faut-il toujours en revenir là : les plus intenses passages de la poésie pascalienne éblouissent et foudroient.

Mais ce don d'ouvrir des abîmes à l'imagination et de donner de fantastiques perspectives au rêve ne s'expliquerait pas en son fond si nous ne reconnaissions nettement chez Pascal deux sens étonnamment développés : le sens de l'*Infini* et le sens du *mystère*. Deux sens qui d'ailleurs n'en font qu'un. Car pressentir les nappes sans fond de l'infini sous tout objet fini n'est-ce pas par là-même plonger les racines de toutes choses dans un océan de mystère ?

Nul homme n'eut au plus haut degré l'*intuition* de l'infini, ce qui est différent de la *notion* de l'infini.

Car il existe deux attitudes humaines vis-à-vis de l'infini ; l'une qui est essentiellement poétique et l'autre qui l'est beaucoup moins. Envisageons cette dernière. Elle consiste à partir des choses finies et à se rendre compte qu'à tout objet fini, on peut sans cesse ajouter d'autres objets finis. La notion de l'infini se ramène alors au sentiment de pouvoir additionner sans fin des choses finies. Cette perception de l'infini est intellectuelle ; elle est la conclusion d'un travail de l'esprit. Tout autre l'intuition immédiate ! L'infini est saisi comme réalité première. Et toute chose finie n'apparaît plus que comme une découpure de notre esprit sur l'Océan à perte de vue déroulé de l'nifini. Et cette chose finie, même considérée isolément, reste encore noyée d'infini.

Telle la manière de Pascal !

Toutes choses ainsi envisagées deviennent poétiques.

La frange d'infini, si nous osons parler ainsi, Pascal l'accroche à tout. Connaître cet objet qui se dresse nettement devant vous ? Halte-là ! saisissez-le : il tire à lui toute la brume des infinis. Désirer ? Entre la réalisation dans le domaine du fini et l'aspiration démesurée qui vous reste comme trace de votre grandeur native, sentez la frange d'infini. Aimer ? Entre ce que vous embrassez avec ardeur et l'amour dont il vous fut fait don jadis avant la Chute, voyez encore la frange d'infini. Et c'est ainsi que nul des efforts de l'homme, nulle de ses tentatives, ne recouvrent l'aspiration géante qui les dicta. La frange d'infini toujours !

Et c'est dire que pour Pascal le mystère nous enveloppe et nous oppresse. Au fond, pour Pascal, il n'est que du mystère, car la plus simple question, posée à l'occasion de l'objet le plus quelconque, fait pressentir le caractère énigmatique de toutes choses. Les yeux de l'homme veulent percer toute cette ombre où filtrent de vagues lueurs. En vain. La pauvre intelligence éprise d'idées claires se heurte au refus formel du monde de se traduire en idées claires. Le flot d'ombre sur le flot d'ombre. Le mystère partout. Le monde m'est une énigme. Eh bien ! que je me connaisse moi-même si je ne peux connaître le monde ! Illusion ! Le mystère intérieur se juxtapose au mystère extérieur. Je suis un chaos de grandeurs et d'ignominies. Je m'étonne et m'effare devant moi-même. Rien n'est plus obscur à moi-même que moi-même. Je m'apparais comme un abîme dans l'abîme.

Des faits, vais-je tenter de remonter aux causes qui me les expliqueraient ? La cause première est mystère pur. Les choses à demi-claires ne peuvent s'éclairer définitivement que par des choses incompréhensibles.

Ma double nature, mes violentes contradictions intimes, ma perpétuelle déception de vivre ; tout cela ne s'explique que par le péché. Mais c'est le mystère insondable de la Chute que je rencontre comme suprême explication.

Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme ; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme.

Remarquons bien comment la position pascalienne est particulièrement poétique.

Pas de poésie ou assez peu dans la doctrine qui prétend que la raison de l'homme est adéquate au monde : il n'y a que du connu et des choses provisoirement inconnues. Pas d'inquiétudes, pas d'effroi, pas d'élancements douloureux de l'imagination, mais une attente tranquille dans le progrès de l'esprit déchiffrant le monde.

Pas de poésie ou peu dans la négation totale de notre pouvoir de connaître. L'esprit repose dans l'insoucieuse certitude qu'il est vain de chercher. Il n'y a rien à chercher, rien à connaître. Telle la conclusion de ce conte de Voltaire, où nous apprenons que les secrets du monde ayant été consignés dans un livre solennellement remis à l'Académie des Sciences, ce livre se trouva formé simplement de pages blanches.

Ce qui trouble le cœur et fait vaciller l'imagination chez Pascal, c'est que le mystère des choses ne nous est ni fermé entièrement, ni ouvert entièrement. Il y a un certain rapport entre notre esprit et le monde. Nous entrevoyons, nous pressentons. Des lueurs que nous pouvons saisir passent à travers la brume des infinis. Et l'esprit s'enorgueillit de discerner un vague reflet de la vérité et se désespère de ne pouvoir la capter tout entière. Et l'imagination d'angoisse s'élance pour poursuivre ce qui nous échappe sans trêve. Cet état intermédiaire entre la franche ignorance et la franche connaissance, où l'on pressent, où l'on imagine par delà le saisissable sans que l'effort puisse s'achever en rayonnante certitude, cette position pascalienne est poésie pure.

Cueillons, pour terminer cette visite parmi la tragique poésie des *Pensées*, l'étrange et suprême fleur de poésie du *Mystère de Jésus*.

§

En quelques pages, toute l'agonie de Jésus avec sa face douloureuse d'ici-bas et son ineffable signification par rapport à la céleste volonté est rapportée sur un rythme intérieur de palpitations brisées.

Pas de regard qui diverge vers le décor. Nulle volonté de dresser en pittoresque le cadre du drame. Le monde extérieur n'est pas invité au sacrifice. La poésie est immédiatement transportée dans le cœur de Jésus, c'est-à-dire dans le mystère de la souffrance humaine.

Le premier mot nous plonge en angoisse : « Jésus souffre »... Le regard de Pascal va droit à l'essence et la saisit dans son émoi tragique.

Sans tarder, le poème se dévoile, et quel poème ! Le Poème du Dieu qui souffre. Et ce poème de la douleur divine se révèle en même temps comme le poème de la douleur humaine, car Jésus souffre par les hommes, pour les hommes et comme les hommes. En sorte que vous vous sentez vous-même coupable de la souffrance du Dieu et comme mordu jusqu'au plus sanglant de l'âme.

Le tableau est sévère, nu, grave. Pas de détails frivoles. De larges regards d'ensemble.

Et s'écrit ainsi le plus poignant poème de douleur qui soit sorti d'une main humaine. Pas de sanglots qui s'étalent. Pas de larmes harmonieuses, pas d'attitudes pathétiques. Mais de la quintessence d'agonie concentrée aux profondeurs de l'âme.

Intensité infinie de la douleur ; élargissement infini de la douleur ; approfondissement infini de la douleur.

Intensité infinie. Car Jésus souffre tout ce que peut souffrir l'homme et en plus tout ce que peut souffrir un Dieu ! La souffrance de l'homme est volontairement multipliée par la puissance inconcevable du Dieu. Cette souffrance, elle est dans les tourments que lui infligent les hommes dans son corps d'homme ; et à cette souffrance,

il ajoute l'infini de la souffrance voulue, qu'il s'impose parce qu'il veut la souffrir, parce que c'est sa mission de la souffrir.

Le comble des douleurs doit se réaliser en lui. Car Jésus dans cette suprême offrande de lui-même ne doit pas connaître l'aumône d'une consolation ni d'une sympathie. Cette douleur sans nom qu'il accueille au Jardin des Oliviers, lui seul la connaît, elle est au secret de son cœur, elle y reste. Nul homme ne se penche sur elle. Jésus doit la porter dans une solitude atroce. « Il souffre cette peine et cet abandon dans l'horreur de la nuit. »

Mais voici l'élargissement infini de cette douleur.

Ce n'est pas pour quelques brèves minutes que va s'offrir le Dieu. Cette souffrance s'étend dans la suite effrayante des siècles. Jésus qui souffre pour l'homme et par l'homme a souffert hier, souffre aujourd'hui et souffrira sans trêve jusqu'à l'extinction du dernier homme. Il faut que toutes les générations d'hommes entrent dans cette douleur. « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. »

En même temps, elle s'élargit de cette douleur en immense bénédiction sur tous les hommes, ceux d'hier, ceux d'aujourd'hui, et ceux de demain. Car dans son jardin de supplices, Jésus « s'est sauvé et tout le genre humain ».

Et voici l'approfondissement infini de cette douleur.

Cette douleur soutient un mystique rapport avec l'ordre de l'Univers. Dans la souffrance de Jésus, la volonté du Père s'exécute, sa pure gloire brille en elle. Aussi cette douleur infinie est accueillie par Jésus avec une bonne volonté infinie. Le baiser d'amour est donné à la sainte douleur. La volonté du Maître de l'Univers est acceptée et glorifiée. L'acquiescement total est donné à l'ordre du monde. « Il ne prie qu'une fois que le calice passe, et encore avec soumission ; et deux fois qu'il vienne, s'il le faut. »

Et se connaissant trahi, il donne de plein cœur le nom

d'ami à Judas, car « Jésus ne regarde pas dans Judas son inimitié, mais l'ordre de Dieu qu'il aime, et l'avoue, puisqu'il l'appelle ami ».

Et c'est enfin la transfiguration rayonnante de la douleur acceptée, voulue et aimée. La sublime Pitié de Dieu pour l'homme, par lequel il souffre et pour lequel il souffre, éclate en allégresse. Le Dieu de douleur est en même temps la parole de joie. C'est comme une envolée lyrique des cloches de Pâques après trois jours de nuit spirituelle. Le chant d'espoir jaillit du chant de douleur : « Console-toi, tu ne chercherais pas si tu ne m'avais trouvé. »

§

Pourquoi Pascal nous fait-il penser à Eschyle ? Pourquoi le mot tragique se présente-t-il à nous pour qualifier la poésie pascalienne ? Et pourquoi avons-nous l'impression qu'Eschyle dans *Prométhée enchaîné* nous a donné le poème de l'Homme tel qu'il devait être fait par un Grec des temps héroïques et Pascal le poème de l'Homme tel qu'il devait être fait par un chrétien qui était en même temps une âpre et virile nature ? Pourquoi avons-nous l'impression que, d'une manière bien différente, Eschyle et Pascal nous ont donné le même poème : le poème de l'humanité foudroyée ?

GABRIEL BRUNET.

L'AMOUR

SELON

M. DE PORTO-RICHE

—

« De l'instant seul je suis l'esclave. »

« L'homme n'est ni ange, ni bête »; en amour on a beau faire l'ange, la bête reste embusquée derrière. Elle guette; il faut que son heure arrive; et elle sait fort bien faire l'ange pour cela. Le théâtre de M. de Porto-Riche pare cette bestialité de l'amour de tous les raffinements, mais la proclame, et, en face de ses triomphes, ne laisse à l'ange que les larmes d'Ariane abandonnée. Ce n'est pas à dire que M. de Porto-Riche ait eu le dessein d'exposer une philosophie de l'amour. Ses ouvrages ne rappellent en rien les pièces à thèse. Il n'est pas du tout sûr qu'il ait voulu leur donner le sens que j'en ai tiré. L'artiste a imaginé des actions dramatiques suivant son expérience de la vie et les a animées de son tempérament personnel où l'observation la plus réaliste et l'analyse la plus aiguë s'associent à un lyrisme naturel et font un singulier rapprochement de poésie et de brutalité. Voyons quels hommes et quelles femmes sont les protagonistes de ces drames, quels accords et quels conflits naissent de leur rencontre.

Les amants de M. de Porto-Riche ne sont pas des hommes ordinaires, mais des possédés. Disons ceci provisoirement. Ce ne sont pas des hommes amoureux, ils sont la proie de l'amour qui les mène irrésistiblement à ses fêtes, à ses désastres. Qu'il s'agisse de Marcel *(La Chance de Françoise)*, d'Etienne Fériaud *(Amoureuse)*,

de Prieur *(Le Passé)* ou de Michel Fontanet *(Le Vieil Homme)*, c'est toujours le même personnage, « l'homme d'amour ». Il a passé la quarantaine (sauf « le beau Marcel » qui a trente-cinq ans), il peut très bien ne plus être beau, ni frais, ni même élégant, mais son destin est d'aimer et d'être aimé. Il a le charme; où qu'il soit, les femmes ne voient que lui. Avec le don de plaire, il a le secret de se faire regretter, « le talent des caresses », comme il est dit dans *l'Infidèle*, et reste un amant quand il devient un mari. L'instinct des femmes ne s'y trompe pas. Tout cela ne va pas sans une parfaite fatuité. Glorieux de ses prouesses d'alcôve, il en fait état, quelquefois au moment le moins opportun, parce qu'il n'a aucune délicatesse. Il est une machine à aimer, au sens le plus court de ce mot. Dès que son désir s'enflamme, il devient pressant, armé de toutes les grâces et toutes les feintes ; on ne lui résiste pas. Sitôt que son désir a été satisfait, il se détourne ; la pièce est jouée pour lui qui reprend sa liberté sans remords et court, insouciant, à une autre fantaisie. Il quitte avec le même détachement ses plaisirs et ses désespoirs. Cet homme est léger et cynique, mais cynique sans grandeur et vicieux avec ingénuité. Il est lâche ; il lui est à peu près indifférent qu'on ait de la peine, — à moins qu'il n'en jouisse en artiste, — mais il ne veut pas voir de larmes ; elles l'importunent. « Je suis jolie quand j'ai de la peine », dit Françoise (1), qui exprime la pensée de son mari. C'est que d'une caresse, d'un mot, d'un regard, cet homme peut dissiper ce souci, endormir ce chagrin dans l'enchantement d'un bonheur immédiat. Il goûte ici le sentiment de sa puissance ; par-dessus tout, il tient à disposer de cette puissance à son caprice. Il est lâche devant son bonheur même, ayant peur de lui appartenir et de se dissoudre en lui. Il a un irrésistible besoin de liberté. Il fait beaucoup de mal sans être foncièrement méchant, au contraire ; il est à la merci du

(1) *La Chance de Françoise.*

désir, voilà tout. « *De l'instant seul je suis l'esclave.* » L'âme de ces hommes se compose d'une suite de moments passionnés, exclusifs les uns des autres. Ils ont tous une merveilleuse aptitude à s'émouvoir, en surface seulement. Affaire d'épiderme ! Leurs émotions n'ont pas d'échos en profondeur. L'instant les tyrannise ; dès qu'il est passé, ils sont un homme nouveau. Tout s'efface avec l'heure qui change. L'intérêt du moment les amène à mentir ; mensonges grossiers, sans précautions, et dont ils peuvent savoir à l'avance qu'on les découvrira bientôt. Qu'importe, pourvu qu'ils aient servi à un plaisir ! Ils n'en attendent qu'un effet immédiat. D'ailleurs le son de leur voix reste toujours « loyal », comme dit Thérèse Fontanet. Un égoïsme farouche, voilà le fonds de leur personnalité. Mme Allain dit de Michel Fontanet : « Sa fantaisie avant tout, n'est-ce pas ? Malgré tout ! Impitoyablement ! » Et ce bout de dialogue est révélateur de leur psychologie :

MICHEL. — Puisqu'il est dans mon tempérament de mal agir, je renonce à lutter. Depuis cinq ans je commets une erreur indubitable en essayant de m'assagir. Ce qui arrive aujourd'hui devait arriver, on ne change pas sa nature.

Mme ALLAIN. — J'admire votre résignation. Au moins voilà un homme qui cultive ses faiblesses.

MICHEL. — Je serais le dernier des imbéciles de ne pas soigner mes défauts. Tout ce qui m'est advenu d'heureux en ce monde est sorti de mes imperfections.

Michel Fontanet a déjà prononcé cette phrase, particulièrement savoureuse dans la bouche d'un homme qui a charge de famille et d'entreprise industrielle : « Il vaut mieux prendre d'abord les plaisirs qui se présentent. Quant aux devoirs, on est toujours sûr de les retrouver. »

Ils se rendent parfaitement compte de ce qu'ils sont et de leur foncière lâcheté. Ils sont très conscients, et l'un d'eux, le plus sympathique, Etienne Fériaud, fait cet aveu à sa femme : « Si jamais tu trompes ton mari,

choisis bien, mon amour, car nous sommes tous des canailles. »

Egoïstes et lâches, ces amants ont l'âme basse. François Prieur *(Le Passé)* fait ouvrir et lire à haute voix par son valet les lettres d'amour désespéré de Dominique. Qu'est-ce à dire ? Avant de nous indigner, essayons d'expliquer cette vilenie. L'homme sous le coup du désir n'est plus maître de lui ; il faut qu'il obéisse malgré tous obstacles, contre toutes raisons. La femme d'ailleurs n'a pas plus de liberté ; il faut qu'elle aille à l'envie qui la brûle. Mais lorsque ces possédés parviennent à s'exorciser de leur démon, par la satiété et la lassitude, le premier sentiment qui les domine est de la rancune contre ce qui les a si violemment enchaînés. Ils ont une révolte posthume contre ce qui s'est passé. Si Prieur n'avait eu qu'un caprice, il ouvrirait sans doute lui-même les lettres douloureuses qui l'importunent. C'est parce qu'il a aimé, — au sens un peu particulier de ce mot chez M. de Porto-Riche, — d'un amour passionné, qu'il se conduit comme un goujat. A ce moment, Dominique ne lui est pas indifférente ; il la déteste, et la redoute encore. Il n'oublie pas que par elle sa liberté fut mise en péril. Or c'est la grande affaire pour ces amoureux de l'amour que de rester libres.

Pourtant une chose nous étonne et nous choque : le désaccord entre l'esprit de ces hommes et leur âme. Ils sont des hommes supérieurs, d'une sensibilité et d'une intelligence exceptionnelles. Peintre de talent, savant, médecin, poète et diplomate, ancien ingénieur de l'Ecole des Mines et éditeur, marchand d'estampes, ils appartiennent à l'élite ; et les voilà qui se comportent comme des canailles et des goujats. Ils ont une intellectualité raffinée, mais les scrupules de leur esprit et ses délicatesses restent sans influence sur leurs affaires de cœur. C'est que si fins qu'ils soient, il y a un moment où ils retournent à l'animalité primitive ; ce moment est celui du désir. En amour, la bête tord vite le cou à l'ange.

L'originalité de M. de Porto-Riche ne serait-elle pas, pour une part, dans ce rapprochement qu'il a fait d'une spiritualité au plus haut degré civilisée et de l'instinct brutal ? Toutes les finesses de l'esprit ne sont qu'un masque de la bête qui, à son heure, mène ces amants comme les plus frustes des humains. Je pense que c'est là l'une des idées profondes qu'on peut dégager de ce théâtre.

Ces amants ne sont pas uniformément pareils ; « l'homme d'amour », c'est Marcel, Prieur, Fontanet ; cependant il y a une progression à marquer. Marcel a trente-cinq ans, il est au lendemain de son mariage, pas bien persuadé encore d'être marié. Prieur a passé la quarantaine ; c'est l'éternel amant, libre et féru de liberté, le type le plus complet, le plus cruel, le plus lâche, le plus irrésistiblement vainqueur de ces hommes d'amour. Michel Fontanet a lui aussi plus de quarante ans ; il vieillit et pourtant, comme dit Catherine, « aura toujours vingt ans de moins que tout le monde ». Son grand fils a seize ans, ce fils qui est son pareil et son rival. Séparé d'un passé orageux par quatre ans de sagesse, Michel a un retour de flamme, si j'ose dire ; sans doute la dernière flambée. Il parle de « plaisirs contestables » ; jamais Prieur n'eût dit cela. Etienne Fériaud n'appartient pas à la même lignée ; ce mari fidèle est simplement un amoureux fatigué. Il y a encore ce pauvre malade qui n'a que les défauts de ces hommes d'amour sans leurs supériorités ni leur vice, le marchand d'estampes, Daniel Aubertin. Quant à Augustin Fontanet, s'il eût vécu, il eût été un véritable amant au cœur parfait, bien supérieur à tous les François Prieur et Michel Fontanet, et d'une essence autrement riche.

A propos de ces hommes à femmes on a évoqué Don Juan et Valmont. Ils sont parents, mais pas de si près. Ils n'ont pas cette hauteur qui fait à Don Juan un aristocratique détachement, une sorte d'olympienne cruauté. Il leur manque sa grande allure. Ils n'ont pas non plus

cette manière de sadisme intellectuel de Valmont, qui met à mal les filles et débauche les prudes, moins sous le coup d'un désir sensuel que pour s'en vanter et jouir des désordres dont il est la cause. Eux, les Prieur, les Fontanet, ils désirent. Leur tempérament n'est pas comme chez Valmont le complice d'un coquin ; il est l'auteur principal, dont ils demeurent la victime. Ils sont fats, mais plutôt du bonheur qu'ils procurent que des tourments qui les suivent, et qui au contraire leur font honte et remords, si peu que ce soit. Ils sont au fond de grands ingénus, d'une canaillerie naïve.

§

Pour donner la réplique à ces amants, M. de Porto-Riche a fait vivre quelques femmes qui témoignent en faveur de l'éternel féminin. Elles ne sont ni vulgaires, ni sottes, ni méchantes, et, si l'on s'en tenait à ce qui se peut déduire de ces drames, la femme, toujours sacrifiée à l'égoïsme masculin, incarnerait tout ce qu'il peut y avoir de noble dans l'amour et l'homme tout ce qu'il y a de cruel et de vil. Il conviendrait d'apporter quelques ménagements à ces hautes ou basses vérités. Quoi qu'il en soit, ces femmes sont sensibles, intelligentes et fines, délicates (sauf une, Germaine Fériaud, en qui M. de Porto-Riche a mis le tempérament d'un « homme d'amour »). Elles ont toutes les qualités naturelles et l'affinement de la culture. Toutes sont très conscientes, et la part de l'instinct, dominante chez la femme, semble réduite ici au profit d'une clairvoyance qui étonne quelquefois. Elles nous paraissent trop habiles à analyser leurs sentiments personnels et ceux d'autrui. Elles montrent même une expérience du cœur qu'on ne saurait expliquer par la seule intuition et prononcent des mots qui les dépassent (1).

(1) Cette Françoise *(La Chance de Françoise)* n'a guère plus de vingt ans et se conduit, pense et parle comme si elle avait déjà beaucoup vécu. « On se passe

Ces femmes présentent une autre caractéristique commune : elles vivent intensément ; il y a en elles une ardeur qui monte facilement à l'exaltation, une passion toujours prête à la violence. Ce ne sont point des âmes mesurées ni des cœurs médiocres. Elles aiment de grand amour avec leurs sens et leur âme, et l'éternité promise semblerait encore insuffisante à rassasier leur passion.

Qu'advient-il d'elles avec ces hommes ? Elles sont très malheureuses. Sans doute connaissent-elles des minutes de suprême épanouissement physique, mais elles n'ont jamais de sécurité sentimentale. Ce couple ne poursuit pas un même idéal : la femme cherche le bonheur, l'homme se contente du plaisir. Elles sont très sentimentales ; il n'y a aucune sentimentalité chez ces hommes qui ne sont que tempérament. Le drame naît de ce désaccord profond. Jamais dans ces amours l'unisson ne dure plus que le court moment, si essentiel, que savent amener ces véritables amants. Après cette trève recommence le duel. Sans doute Françoise est neuve et Marcel sur le retour ; et il en est à peu près de même de Germaine et d'Étienne Fériaud. Mais ce ne sont que des raisons secondaires de conflit. La raison profonde se trouve dans les aspirations divergentes des deux sexes : le mâle est polygame et contre son désir de liberté se dresse le besoin de stabilité et de permanence qui caractérise l'amour féminin, le véritable amour, cette recherche de l'absolu. L'antagonisme est fondamental. Situation des plus simples et ressort bien connu des drames de la passion. D'où vient alors l'accent particulier, si original, du théâtre de M. de Porto-Riche ? C'est que M. de Porto-Riche met à nu ce qui se

plus volontiers de bonheur que de plaisir », dit-elle. Pour qu'une femme puisse tenir un tel propos, si amèrement renseigné sur le cœur des hommes, il faut qu'elle ait perdu plus d'une fois son bonheur. « Je ne me suis pas mariée pour être heureuse ; je me suis mariée pour t'avoir », dit-elle à son mari. Son cœur a plus que son âge ! or c'est habituellement le contraire qui se voit ; une âme sentimentale ne se dépouille de ses illusions qu'à force de déboires répétés. Reconnaissons d'ailleurs que les autres héroïnes sont plus âgées, ce qui rend moins invraisemblable leur science du cœur.

montre habituellement drapé dans les formules du sentiment. Il dépouille des oripeaux traditionnels les secrets mouvements de notre être ; où nous plaçons les aspirations du cœur et le rêve, il voit seulement et dénonce le tempérament. Avec lui l'amour se réduit en somme à ces deux mots de Havelock Ellis : *tumescence, détumescence,* où Remy de Gourmont, philosophe de l'amour physique, prenait cette mélancolique joie du blasphème, qui lui donna quelquefois l'illusion de dominer ce qui lui échappait.

Il ne s'agit pour ces hommes d'amour que de plaisir, et l'acception de ce mot semble exclure le sérieux et la profondeur. Ici il ne s'agit que de plaisir et cela est tragique. C'est la passion du plaisir. Ces hommes légers déchaînent les catastrophes en se jouant, pour le plaisir. Ils les prévoient quelquefois, (*Le Passé, Le Vieil Homme*), mais ne peuvent pas se détourner du chemin où le tyrannique plaisir les appelle, sûr de lui comme les sirènes de leur chant naufrageur. Le plaisir pour ces amants est bien *ce bourreau sans merci* dont parle Baudelaire.

Comme excuse aux démarches hasardeuses de leur fantaisie et à ses conséquences cruelles, ces amants allèguent le destin. La fatalité de l'amour, — la plus terrible, — ne leur permet pas d'agir autrement. Ils ne sont pas libres. Sur tout ce théâtre pèse cette domination mystérieuse et pathétique. Elle étend son pouvoir sur les plus nobles cœurs comme sur les plus veules. Tous s'en remettent à leur chance du soin de débrouiller les complications où aboutit la recherche aveugle du plaisir, et les femmes aussi en font le plus sûr auxiliaire de leur réussite. Cette Dominique si fière (*Le Passé*), que dit-elle ?

DOMINIQUE. — Je ne pense qu'à lui depuis ce soir-là ! J'y pense tout le temps ! Je ne peux pas penser à autre chose ! A quoi me servirait de lutter ? Ma volonté est abolie. Je ne suis plus libre !

MAURICE. — Comme dans la tragédie antique ! La fatalité mène l'action.

Et Daniel, ce marchand d'estampes si faible :

DANIEL. — Je me sens emporté par une force irrésistible, et je vais où cette force me conduit.

Et plus loin pour excuser sa trop évidente lâcheté :

Ne me juge pas avec ton désespoir, tu vois bien que je ne suis pas le maître de mon destin.

§

Il est bien difficile de suivre son plaisir sans faire des victimes et s'en rapporter à sa chance est un moyen commode, mais rarement efficace si l'on s'en tient au dénouement des drames de M. de Porto-Riche.

La Chance de Françoise n'est qu'un prélude. L'homme d'amour est laissé tellement libre par la femme épousée depuis peu qu'il n'a pas le sentiment de sa chaîne, et c'est bien la suprême habileté de cette exquise Françoise de faire en sorte que son beau Marcel se croie plus son amant que son mari. Mais que de larmes lui coûtent ses ruses, ses effacements, ce masque de bonne humeur et la crainte perpétuelle de ne pas voir revenir celui qui a si peu l'habitude d'être fidèle. Elle n'a pas de grandes exigences ; elle sait le prix du peu qu'il donne parce qu'il le donne de lui-même, et jusqu'à présent sa « chance » a fait le reste et l'a protégée contre l'infidélité.

Ces femmes ne sont pas chastes, — l'amour et la chasteté peuvent-ils aller ensemble ? — mais elles ne sont pas non plus au diapason de ces hommes que le démon de la chair travaille sans répit. Pourtant, une fois, M. de Porto-Riche a mis ensemble un homme d'amour et une femme également consumée de sensualité. *Amoureuse* nous expose leur aventure. Cette Germaine Fériaud, plus âgée que Françoise, a vingt-huit ans environ. Elle est toute en instinct bestial, exclusivement sensuelle. Elle aime son

mari, non pour ce qu'il peut valoir intellectuellement, mais parce qu'il est un amant. Femelle sans complication sentimentale, elle voit en lui le mâle, ne le comprend qu'au lit et déclare elle-même que la nuit seule lui appartient; le jour qui désunit les couples est son plus grand ennemi.

Elle le poursuit de sa passion, le traque, le tente au milieu des plus graves pensées. A travers les soucis de ce savant, elle jette l'obsession minutieuse de sa présence, les courses chez le bijoutier, chez le couturier, chez le coiffeur, des factures à payer, même le menu du dîner à faire. Elle surveille la correspondance, flaire l'odeur des enveloppes suspectes. Elle ne sait pas se cantonner chez elle, et son mari trouve sur son bureau la voilette, des épingles. Elle lui inflige le supplice de la présence perpétuelle ! Jamais il ne lui paraît assez amoureux ; il est prévenant et tendre, elle ne saurait admettre que la passion. Quelles différences avec la prudente Françoise ! Cette Germaine est maladroite, pas intelligente, dépourvue de toute finesse, et convaincue au fond qu'elle rend cet homme parfaitement heureux.

Mais qui donc est responsable de son exaltation sinon le mari, « l'homme d'amour » qui, épousant une jeune fille, a voulu la mettre à l'unisson de sa propre passion. Seulement, voilà, il n'a pu se maintenir à un si haut diapason. Le premier désaccord provient de leur âge différent. Ils n'en sont pas à la même étape de la vie. Elle est en pleine floraison et lui commence à se faner ; il est son premier amour et elle vient pour lui après beaucoup d'autres. « J'ai commencé par l'amour, je finis par la science », dit Étienne Fériaud. Oui, mais l'amour ne veut pas le lâcher. Pourtant il n'est plus ni beau, ni frais, ni même élégant ; mais il a le charme et demeure celui après lequel court le rêve des femmes, bien qu'il ne soit pas véritablement un homme d'amour. Qu'est-ce qu'un homme d'amour qui reste huit ans fidèle à sa femme ? Il a eu

autrefois beaucoup de maîtresses et leur a laissé des regrets ; à présent, il est excédé. Ah ! vieillir, vite ! pour être délivré des agitations de l'amour ! Soixante ans, l'âge du cerveau libre ! Hélas, encore vingt ans à faire, et il n'en peut plus. « Ma femme ? Elle s'occupe de son mari, et moi je m'occupe du reste. » Et il ne sait pas se défaire du « vieil homme », lui non plus, cet éternel amoureux de l'amour. La preuve, c'est qu'il se laisse charmer aux jolies choses que lui dit Germaine et renonce à partir pour Florence où l'appelle son devoir de savant. Sans doute il va regretter sa décision au bout de cinq minutes, se révolter et secouer la chaîne ; pourtant n'est-ce pas lui-même qui en resserre le lien à chaque occasion ? Mais aussi quelle idée d'avoir confondu l'amour et le mariage ! Cela ne s'accorde pas avec les saines traditions et choque la raison. Étienne Fériaud est un faible, dominé par ses sens et aussi par sa vanité. Il fait parfois souffrir celle qui l'aime, comme pour se venger de la sujétion où elle l'a réduit ; puis viennent des remords, il a peur de ses larmes et lui rend une tendresse derrière laquelle on trouverait de la rancune. « Ah ! quelle misère d'aimer ! » dit Germaine. « Ah ! quel supplice d'être aimé ! » répond son mari. Et ils vont tout à l'heure faire comme s'ils s'aimaient encore, et ils s'aiment encore si bien qu'Étienne Fériaud ne pourra pas se résoudre à quitter sa femme lorsque, dans un moment de dépit, celle-ci l'aura trompé. Ne l'a-t-il pas voulu ainsi ? Ne l'a-t-il pas défiée ? Ne criait-il pas à Pascal : « Puisque tu adores ma femme, console-la. Moi j'en ai assez. Je te la donne. » Il est habitué à quitter les femmes, non à être lâché. Et ils se sont fait tant de mal l'un à l'autre ! Leurs désaccords les enchaînent plus étroitement que huit ans de plaisirs partagés. Mais ces deux amants ne sont pas heureux ; ils ne le furent que très momentanément et ne le seront jamais plus. Il y a entre eux désormais un souvenir empoisonné, et trop de mensonges et de lâcheté.

§

Le mensonge est l'inévitable complice de l'amour. On ment par vanité, par intérêt, pour sauvegarder sa liberté; on ment avec une ingénuité cynique dans ce théâtre. Il fallait bien qu'un jour M. de Porto-Riche s'en expliquât. *Le Passé*, qui est le conflit de la loyauté de Dominique et du mensonge de Prieur, vide la question par une savoureuse apologie : le mensonge en définitive n'est pas si coupable ; regardons-le comme l'indispensable créateur d'illusion, qu'il fasse les affaires de l'honnête homme ou celles de la canaille, le nécessaire *Deus ex machina* des hasards de l'amour.

Le Passé est sans doute l'ouvrage de M. de Porto-Riche qui a le plus de chances de rester classique. Il a pour lui la simplicité des réactions psychologiques, une profondeur et une intensité d'accent incomparables, une pureté de lignes qui rappelle l'architecture de nos belles tragédies. *Le Passé* contient trop de douleur pour ne pas être une grande chose. Le conflit oppose deux personnages parfaits : François Prieur, type exemplaire de l'homme d'amour avec, à leur plus haut développement, les qualités, les défauts et les vices que comporte ce genre de monstre ; Dominique : incarnation exceptionnelle de ce qui fait la femme séduisante et touchante, ayant par surcroît les supériorités de l'esprit, l'originalité de l'artiste et la droiture de cœur d'un honnête homme. Pour la rendre plus pathétique, on nous la montre à ce moment du déclin où la femme jette un dernier éclat avant d'être vieille du jour au lendemain, consumant dans un suprême embrasement, pour en grandir la flamme, tout ce qu'elle peut donner à l'amour.

A trente ans, veuve et libre, elle a aimé Prieur. Il s'ensuivit les trahisons et les mensonges d'usage.

La première fois, — dit Dominique, — je me suis révoltée, j'ai crié et j'ai pardonné. Puis ce fut une autre trahison, puis une

autre, et puis toujours. Notre vie devint un duel furieux et quotidien où je deshonorai ce qui me restait de fier, et lui ce qui lui restait de bon.

Et ainsi jusqu'au jour où il ne revint plus.

Or huit ans se sont écoulés, et voilà que Prieur saisit un prétexte pour se présenter chez Dominique. C'est tout le passé qui revient. Lorsque Dominique racontait à son amie Mme Bellangé ce qu'elle avait enduré de honte et de douleur, elle ne pensait qu'à ses désespoirs. Dès qu'elle sait que l'amant de Mme Bellangé n'est autre que Prieur, à voir le bonheur de son amie, elle est jalouse sans même s'en douter. Le bonheur qu'elle a eu elle-même redevient présent à son tour. Tout le mal qu'elle a dit de Prieur, les vilenies qu'on raconte et qui rappellent à Dominique ses humiliations et son servage, tout cela ne sert qu'à la replacer dans l'atmosphère psychologique où elle était lorsqu'il l'a quittée. Mais depuis que Prieur est revenu si singulièrement, l'imagination de cette femme travaille en secret à une déformation inconsciente. Qu'importent les souffrances de jadis ! Les heures bénies de l'amour chantent si haut dans le souvenir qu'elles dominent la douleur passée. Un puissant sortilège monte du passé, le transfigure, d'autant plus aisément que rien ne l'a remplacé et qu'il est séparé du présent par un désert de solitude. Au fond, elle n'a jamais cessé de l'aimer. Va-t-elle redevenir sa maîtresse malgré tout ce qu'elle sait de lui ? Il l'en prie. Pourtant, il ne peut s'empêcher de l'avertir en un sursaut de sincérité : « Au fond, je n'ai pas changé quoi que j'en dise. C'est à croire que ma destinée est de mentir et de tromper. Si vous aviez la folie de m'aimer encore, sans le vouloir je vous ferais encore du mal, et cette fois ce serait criminel, abominable. Je préfère en décevoir une autre que vous. Adieu, Dominique. » Et plus loin : « Je vais tâcher de ne pas revenir », ajoute-t-il.

A quoi bon ? C'est elle qui va maintenant le guetter

et l'attendre. Le destin est sur eux. Il faut qu'ils se joignent. Dominique ne subit-elle pas déjà les mauvaises influences et les dégradations de l'amour ? Elle, — si loyale ! — elle est peu à peu amenée à mentir à ses amis, à son amie Mme Bellangé. Elle, — si délicate ! — elle en vient, perdant toute pudeur et toute pitié, à dire à Maurice dont elle connaît la tendresse profonde et pure :

Il (Prieur) ne m'a même pas regardée. Mais rien qu'en l'apercevant, j'ai regretté de ne pas être sa maîtresse.

Certes nous savons d'elle que « la violence est son état normal » ; nous ne pensions pas néanmoins que son amour fût si pareil à celui de Prieur. Cette Dominique reste la proie de sa chair. Sans doute son amour à elle est autrement complexe et autrement riche, mais en échos seulement. Le son fondamental n'est pas différent. L'amour quand il est vivement ressenti par l'être humain normal a toujours un fonds de bestialité.

Dans ce duel, qui oppose au cynisme de l'homme les ardeurs voilées de sentimentalité de la femme, Prieur luttant à visage découvert revendique d'être aimé contre toutes ses lâchetés passées, et sans doute à venir.

Qu'importe que je sois un menteur si tu m'aimes et si je t'aime ? Serais-tu la première et la dernière à te laisser adorer par un scélérat ? Est-ce qu'on juge, est-ce qu'on punit, est-ce qu'on chasse l'homme de certains soirs inoubliables, l'homme auquel on doit de connaître toute la douleur de cette vie, et toutes ses félicités ? Est-ce que notre histoire n'est pas celle de tous les amants ? Presque tous se sont calomniés, trahis, déchirés et presque tous se sont pardonné tant que leur passion restait vivante. Tu serais la plus infidèle, la plus méprisable des créatures que, moi, je te garderais.

DOMINIQUE. — Parce que tu t'imagines que l'amour est au-dessus de tout.

FRANÇOIS. — Oui, je le place au-dessus de tout.

DOMINIQUE. — Moi, j'ai besoin d'estimer ce que j'aime.

FRANÇOIS. — Alors tu n'aimes pas assez.

. . . .

FRANÇOIS. — Je ne réclame que ton amour.

DOMINIQUE.—Le plaisir est ton seul lien. Ta vie n'est qu'une succession de moments. Tu suis ton instinct avec égoïsme. Tu n'as besoin de personne, toi ! Tu es un être sur lequel on n'a aucune prise, un être changeant, un cœur facile et passager. On tient un ambitieux, on tient un fat, on tient même un coquin, on ne tient pas un homme léger.

Elle se débat ; demain elle sera vieille.

Et je ne peux rien contre ma ruine ! Et si je redeviens la maîtresse de cet homme, j'aurai toujours fixé sur moi, heure par heure, son regard implacable, témoin de ma destruction.

Nulle circonstance ne pouvait rendre plus pathétique ce conflit sentimental déjà poignant. Pour ce dernier duel, la femme se voit désarmée. Elle a son âme ardente de jadis, un appétit de jouissance avide de saisir l'instant qui passe et qui emporte avec chaque minute un peu de sa dernière espérance, et elle se heurte à un implacable « trop tard ! »

Sans doute Prieur proteste, et en des termes qui pourront faire illusion à ce cœur chancelant :

Tu peux être jeune, tu peux ne pas l'être, tu peux ne plus l'être, je ne vois pas, je ne verrai pas, je ne verrai jamais. D'ailleurs quoi qu'il arrive, je serai toujours mieux partagé que les autres s'il me reste ton cœur de génie...

Admirables paroles ! Et comment ne pas se laisser convaincre ? Assistons-nous à une transformation de l'amour de Prieur qui découvrirait le prix du sentiment ? Cette flamme qui brûle en lui deviendrait-elle plus pure ? Non. Mais il est sincère. C'est par ruse et manœuvre inconscientes, tout instinctives,— j'y insiste,— qu'il s'élève jusqu'à Dominique. Il faut qu'il l'obtienne ; la bête fait l'ange. Et Dominique a tellement envie d'être persuadée qu'elle l'est à la fin. Le mâle s'écrie : « Enfin me voilà redevenu ton maître ! » Il n'a plus besoin de lutter, et cette assurance va faire commettre à Prieur une faute contre la délicatesse qu'il eût évitée cinq minutes plus

tôt lorsque toute sa ruse était tenue en éveil par l'incertitude du succès. Il propose à Dominique pour leur retraite cette maison de Saint-James qu'il a préparée, dit-il, pour elle seule, et où elle sait qu'il a déjà reçu d'autres maîtresses, ses remplaçantes. Il ment, à ce moment sacré, provoque un suprême sursaut de Dominique, qui cette fois le chasse. La loyauté a triomphé du mensonge ; mais cette victoire laisse Dominique pantelante et désespérée.

Il est certain que l'une des raisons qui nous font préférer *le Passé* se trouve dans ce dénouement. Cette figure de Dominique était trop pure pour succomber. Il nous est agréable que l'homme d'amour, qui a l'âme d'une fille, ne soit pas admis à tromper de nouveau cette femme qui a l'âme d'un honnête homme. Pauvre revanche du rêve sur la réalité !

§

Il n'y a pas dans l'œuvre de M. de Porto-Riche de drame plus complexe que *le Vieil Homme*. Ici l'homme d'amour commence à prendre de l'âge ; il est chef d'industrie ; il a une femme, et surtout un grand fils de seize ans, en qui menacent de revivre ses violences amoureuses. Les situations psychologiques s'enchevêtrent, des drames différents se jouent dans l'âme de chaque protagoniste, ajoutant leur pathétique particulier à celui de l'action principale.

Michel Fontanet habite la province avec sa femme et son fils. Editeur, il vit à côté de son imprimerie. Il y a cinq ans qu'il a été forcé de quitter Paris, cinq ans qu'il est fidèle à sa femme, mari parfait après quinze années de trahison, de mensonge et d'égoïstes cruautés. A présent le ménage est tranquille. Le malheur d'autrefois s'est perdu dans une catastrophe d'affaires qui a réuni les deux époux par un souci commun et les a rejetés en province. Ils vivent maintenant dans un apaisement où persistent quelques regrets incertains de Michel et un

fonds d'inquiétude de sa femme qui ne peut oublier le passé. Elle a raison de craindre. Le vieil homme à la première occasion va reparaître. Il suffit de l'arrivée d'une femme facile, bonne, sans complications, à ceux qui la désirent. Mme Allain, équilibrée et saine, aime l'amour comme elle aime dormir ou manger, avec un bon appétit qui n'attache pas plus d'importance que ça à des choses au fond si naturelles et si pareilles. Michel désire cette femme ; c'est une fantaisie qu'il entend se passer contre tous obstacles. Ce caprice détermine des catastrophes.

Thérèse d'abord, sa femme, souffre de jalousie ; tout son ancien désespoir se rouvre et saigne. Elle veut chasser l'intruse, mais découvre avec stupeur que son fils, Augustin, aime aussi Mme Allain, d'un amour exalté d'enfant romanesque. Thérèse est prise entre son amour de femme, décidée à reprendre ce mari qui, dit-elle, lui « a coûté quinze ans de larmes », et son amour de mère incapable de vouloir le malheur de son fils. Si elle chasse Mme Allain, Augustin sera désespéré. L'amour maternel l'emporte, l'amène à subir, du moins pendant quelques jours, la présence de sa rivale heureuse. Bien plus, elle devient sa complice et s'associe à elle, car il ne faut pas qu'Augustin, dont les soupçons hésitent encore, ait la certitude que son père est bien l'amant de Mme Allain. Il dit lui-même, avec cette exaltation qui en fait le fils très ressemblant d'un père passionné et d'une mère pleine de violences sentimentales :

AUGUSTIN. — Je ne veux pas être privé d'elle. Et pourtant si tu as raison de souffrir, il faudra bien que je meure.

THÉRÈSE. — Toi !

AUGUSTIN. — Je ne pourrai pas supporter certaine préférence.

Les deux femmes décident d'éloigner momentanément Michel. Oh ! Michel est un très brave cœur ; il aime bien sa femme ; il aime bien son fils, et ne voudrait faire de chagrin à personne ; c'est un homme ouvert et franc, mais léger, insouciant et lâche. Sitôt que le désir de

Mme Allain le travaille, il ment, il redevient faux, cruel, d'un égoïsme monstrueux, et ingénu, hélas ! Il accepte de partir.

Qu'est-ce que je désire en somme ? (répond-il aux injonctions de Mme Allain) que ce petit ne souffre pas ?... Je l'aime cet enfant !... Maintenant que j'ai obtenu tout ce que je souhaitais, je ne demande pas mieux que d'être bon. Je suis coulant, n'est-ce pas ?

Mais tout de suite après ce débat où le sort de son fils est en question, dès que le désir renaît, cette envie de Mme Allain emporte tout. Il réclame pour prix de son départ un dernier rendez-vous. Elle essaie de refuser, de faire vibrer encore la fibre paternelle. Il n'entend plus rien.

MME ALLAIN. — Vous désirez qu'on pleure davantage ?
MICHEL. — Après moi le déluge.

Voilà son égoïsme. Ainsi Daniel, le marchand d'estampes, dira quand il aime Mme Ortéga : « Je suis frappé d'insensibilité pour toutes les choses et pour tous les êtres. » Tout à l'heure, repris par l'angoisse de son très sincère amour paternel, Michel Fontanet n'aura plus la moindre envie d'aller à ce rendez-vous et ne pensera qu'au désespoir possible de son fils. Trop tard ! Mme Allain et lui, pour rendre possible leur dernière rencontre, ont menti à Augustin qui a surpris ce mensonge, deviné leur intention, et se tue, maintenant qu'il est sûr que Mme Allain dédaigne son amour et lui préfère celui de son père.

Sans doute est-ce là le drame, mais comme il est plus complexe, plus touffu, et plein de scènes émouvantes ! Jamais matière psychologique plus riche ne fut si intensément traversée de conflits. La diversité des situations qui s'entrechoquent donne au drame une ampleur et des retentissements qu'on ne trouve pas ailleurs dans le théâtre de M. de Porto-Riche. Il y a une étonnante com-

plexité de péripéties intérieures, un flux et un reflux de sentiments affrontés qui s'entrecroisent, se brisent en écumant les uns sur les autres, et font, quelquefois même sans que le personnage s'en doute, un rebondissement inattendu du pathétique. Ainsi Augustin, chantant dans une louange exaltée la poésie et l'émotion des rendez-vous d'amour, travaille contre lui-même sans le savoir et décide tout à fait Mme Allain à une trahison dont il mourra.

D'ailleurs la figure qui domine *le Vieil Homme*, ce n'est pas Michel Fontanet, mais Augustin, son fils. M. de Porto-Riche a dressé l'un contre l'autre, en un conflit singulièrement hardi, l'homme d'amour à son déclin et sa réincarnation dans un adolescent ; aux deux extrémités opposées du temps d'aimer, le père et le fils sont ployés sous la même fatalité. Ils sont de même race, mais il me semble qu'en cet enfant douloureux et lyrique il y a autrement de profondeur que chez l'homme insouciant. Augustin est vraiment un personnage shakespearien. Roméo et Hamlet lui ont donné de leur âme passionnée et mélancolique. « Pourquoi l'amour n'est-il pas l'unique objet de la vie ? » dit cet enfant de seize ans qui « a une passion avant de savoir ce que c'est qu'une femme », comme le remarque sa mère. Cette Thérèse Fontanet sentimentale et courageuse, ce « cœur plein de scrupules, de flamme et d'anxiété » ainsi que la définit son mari, a transmis à son fils sa sentimentalité inquiète et orageuse, en même temps qu'il recevait de son père la violence d'un désir qui ne reconnaît pas de maître. « Mon désir avant tout ! » « Je ne reconnais qu'un maître, c'est ma fantaisie ! » Qui donc parle ainsi ? Est-ce Michel ? Non, c'est son fils. Mais ce dernier est fait pour le véritable amour. Quelle âme amoureuse il a, c'est-à-dire avide de servage !

THÉRÈSE. — Maintenant que nous sommes d'accord, viens t'asseoir à côté de moi.

AUGUSTIN. — Non.
THÉRÈSE. — Je m'ennuie dans ce coin.
AUGUSTIN. — Tout à l'heure.
THÉRÈSE. — A ton aise.
AUGUSTIN. — *Tu pourrais m'y forcer au moins.*

C'est moi qui souligne cet admirable trait de psychologie.

Cet amour d'enfant qui ne sait encore rien des affaires du cœur que les exaltations préliminaires, et les divagations de la littérature la plus romantique, se trouve confronté avec celui de Thérèse, expression la plus complète de l'amour, sentiment et passion mêlés, avec l'amour bon enfant et sans malaise lyrique de Mme Allain, avec l'amour fantaisie de Michel dont le tempérament jette les flammes de l'arrière-saison. Et chacun de ces personnages vit sur sa chance.

Hommes et femmes de ce théâtre ont divinisé le hasard. C'est lui qui fait leur malheur ou qui assure le succès de leurs caprices. Leur vie est un ensemble de réussites. Ils vivent « au petit bonheur » et cela fait quelquefois, comme dans *le Vieil Homme*, de grandes catastrophes. Que seront maintenant, en face l'un de l'autre, Thérèse et Michel, avec entre eux le cadavre d'Augustin ? Néanmoins, ils ne peuvent pas se quitter. Thérèse n'a pas la force de chasser le mari meurtrier. La chaîne d'amour ne se rompt jamais ; tout ce que l'amour produit de lâche, de cruel ou de vil entre deux êtres ne sert qu'à les lier plus indissolublement l'un à l'autre. Autre conclusion mélancolique à ce théâtre où ni le bonheur, ni le malheur ne sont purs.

§

A mesure qu'on s'avance dans l'œuvre de M. de Porto-Riche, l'amour féminin se dégage de l'égoïsme et des jalousies de la chair, et les hommes aussi s'assagissent, c'est-à-dire se fatiguent. Il n'y a pas dans *le Marchand*

d'Estampes cette hantise de la possession qui s'étale si agressivement ailleurs. Daniel Aubertin et Fanny sont d'une égale sentimentalité. La pièce est encore plus dépouillée de péripéties que les autres ; elle ne rend pas à tout dire le son plein *d'Amoureuse, du Passé* ou du *Vieil Homme* et n'a pas la même richesse de sève. Elle tient en trois scènes principales que les autres ne font que préparer ; Daniel Aubertin avoue à sa femme, au premier acte, qu'il en aime une autre. Au deuxième acte, cette femme l'a regardé. Enfin, au troisième acte, il est prêt à fuir avec elle, et cette scène finale est l'une des plus belles de M. de Porto-Riche. On ne peut rêver une action dramatique ayant des lignes plus simples. Ce Daniel Aubertin. pauvre homme nerveux, malade, en même temps passionné et faible, n'a rien des superbes vainqueurs que nous connaissons déjà ; ou plutôt il n'a que leurs défauts, la lâcheté, l'égoïsme, la bassesse d'âme. Il est romanesque, artiste, exalté et veule. M. de Porto-Riche jusqu'à ce moment nous avait montré des hommes qui, si esclaves qu'ils fussent de la passion, n'en faisaient pas moins figure de triomphateurs. Il leur suffit de paraître pour qu'on les aime. Daniel Aubertin est loin d'être aussi irrésistible.

Chaque fois qu'on parle devant moi, dit-il, d'un être dédaigné, je le plains du fond du cœur, je souffre avec lui.

Paroles d'amoureux qui n'est point payé de retour.

Au fond, dit-il encore, il n'y a qu'une douleur au monde, un seul martyre, un supplice unique, c'est de ne pas être aimé.

Pendant dix ans, — dix ans de bonheur, — il a été un mari fidèle. Puis la guerre est venue ; il a été gravement blessé. Au cours de sa convalescence, il s'est mis à aimer, de loin, une femme qui le dédaigne. Cet irréprochable mari se désespère de ce nouvel amour, et ceci peut servir, avec sa sentimentalité, à le distinguer des hommes à femmes de ce théâtre qui prenaient aisément leur parti

d'être infidèles. Mais, à leur imitation, il met facilement les choses sur le compte du destin, et quel prodigieux égoïsme ! Ce faible a besoin d'être consolé, il faut que quelqu'un soit dans la confidence de son malheur. Qui choisit-il ? Sa femme. Il lui vient une phrase savoureuse pour annoncer à sa femme qu'il en aime une autre : « Fanny, Fanny, si tu savais le grand malheur qui nous arrive ! Si tu savais quel désastre est tombé sur nous ! » C'est d'une belle lâcheté. Je sais ce qu'on peut dire à sa décharge ; cet homme est une victime de la guerre. Il était courageux, s'est vaillamment conduit, et a mérité sa médaille militaire. Mais sa blessure a fait de lui une pauvre loque, et cette nervosité, cette faiblesse, ce grand désarroi, ce sont, comme il le constate lui-même, ses « bénéfices de guerre ». Néanmoins, je crains que ces circonstances aient seulement consolidé un égoïsme naturel qui s'occupe vraiment trop peu du cœur des autres.

Fanny, figure mélancolique et passionnée du véritable amour, devant ce mari éperdu trouve ces mots admirables : « Parle, puisque tu es si malheureux. Ta détresse avant tout. » Fanny, c'est une autre Thérèse Fontanet, la femme qui défend l'amour contre l'infidélité du mari. Mais M. de Porto-Riche a voulu que Fanny fût aussi héroïque que Thérèse, avec plus encore de sacrifice et de mérite. Il a réuni sur une même tête ce qui dans *le Vieil Homme* joue séparément en Michel et en Augustin. Michel et Augustin représentent pour Thérèse des motifs d'agir qui s'opposent, l'amour et l'amour maternel. Ce dernier prévaut, et la déchire en un sacrifice des jalousies de la chair. Daniel, c'est ensemble Michel et Augustin. Il est bien le mari de Fanny qui l'adore, mais en même temps elle a pour lui une sorte de tendresse maternelle, qui lui vient de l'avoir disputé à la mort après la blessure reçue au front de bataille. Elle le sait menacé sans cesse d'une brusque fin : « A tout moment, Daniel, je tremble pour ta vie. » De là son acceptation d'être la confidente d'un

amour qui la trahit. De là ces paroles, sincères, mais qui dépassent pourtant la mesure de son sacrifice possible : « Je te délie dé tes serments, tu es libre », dit-elle, s'effaçant devant le nouvel amour qui la supplante. Cette femme généreuse nous fait sentir davantage la médiocrité du mari. Quelle candide inconscience lorsqu'il dit à Fanny, toute meurtrie de la révélation insolite qui anéantit son bonheur :

Pourvu qu'un ferment de discorde ne se lève pas dans la maison.

En vérité, cela touche au comique le plus amer.

Quand il se prépare à rejoindre Mme Ortéga, il n'arrête guère sa pensée sur le chagrin que va causer sa fuite.

Puisque je l'aime, il faut bien que je m'en aille. Il faut bien que je vous abandonne.

Redisons-le, c'est un inconscient ! Il faut que Fanny lui montre à nu son désespoir pour qu'il comprenne enfin son crime et les déchirements qui s'ensuivront. Mais il ne peut se ressaisir. L'amour le tient. Il n'a pas le courage de vivre sans cet amour. Et comme Fanny n'a pas le courage de vivre sans cet homme qu'elle aime, ils se tuent ensemble. Ensemble ? Lui en pensant à Mme Ortéga, son bonheur impossible, elle, en pensant à lui, son bonheur perdu. Ils meurent seuls, âmes désunies dont les désespoirs ne se rencontrent pas et dont les regrets sont divergents.

Ainsi la toute-puissance, la cruauté et la malfaisance de l'amour une fois de plus se trouvent attestées.

Adieu, et pardonne-moi, si tu peux, dit Daniel, car nous sommes tous victimes de quelque dieu jaloux.

§

De quinze à soixante ans la grande occupation des hommes est d'aimer. Quiconque entre ses repas pense à autre chose n'appartient pas à cette humanité de luxe qui,

dans le labeur toujours inquiet d'un cœur insatiable, s'efforce en art, en affaires, en politique, en tous les domaines, de créer de la beauté ou de la puissance, à cette unique fin de la mettre en offrande aux pieds d'une femme. En dehors de cela, il y a les anormaux, adonnés à ces véritables dérèglements et onanismes divers que sont le goût de l'argent pour l'argent, des affaires pour les affaires, le jeu enfin qui les résume tous, qu'il s'agisse de courses de chevaux ou des recherches du savant dans son laboratoire. Soit. Mais l'amour comporte une infinité de gammes ; avec M. de Porto-Riche, il n'est guère sentimental. Ce poète, dont les vers charmants n'ont pas la réputation qu'ils méritent, écarte les prestiges du rêve pour mettre à nu la bestialité foncière de l'amour.

Pourquoi donc, plaide Michel Fontanet, les affinités des corps ne seraient-elles pas aussi respectables que celles des âmes ? Qu'a-t-on inventé de plus éloquent, de plus sincère, de plus loyal que le désir ? L'être physique au moins ne ment pas, lui, et je défie bien un homme de simuler certaine minute d'exaltation.

Mme ALLAIN. — Le cœur des femmes réclame autre chose.

MICHEL. — Croyez-en mon expérience, ne la méprisez pas cette minute passagère. Elle a déterminé souvent des ententes savoureuses et de longue durée. Les meilleurs bonheurs ont commencé par là. Qu'est-ce qui nous prouve que tout à l'heure, en sortant de la Commanderie, je ne serai pas follement amoureux de vous ?

Il n'est pas question de nier ni de mépriser la possession, mais de la confiner à sa place, de ne lui laisser que son importance logique et naturelle. Le désir satisfait, que reste-t-il aux amants de M. de Porto-Riche ? D'aller recommencer ailleurs. Le bonheur pour eux, c'est le plaisir (1).

Affaire de tempérament, pas davantage. C'est peu. Je ne veux à aucun prix parler en moraliste ; les valeurs du bien et du mal ne m'intéressent pas en cette occasion.

(1) Pas même pour certains le plaisir partagé : « J'aime le poulet, je n'ai pas besoin que le poulet m'aime », dit Marcel (*La Chance de Françoise*).

Il s'agit uniquement de l'amplitude d'une vibration Convenons qu'il semble manquer à celle-ci tout ce qui est capable d'agrandir une sensation, je veux dire la résonance sentimentale, les prolongements du côté du rêve, l'inquiétude du cœur. Sans doute, ce mot revient souvent, mais lorsque M. de Porto-Riche l'écrit, j'éprouve quelquefois un malaise. L'euphémisme ici tourne à l'inexactitude.

Si l'amour est en réalité tel que l'a dépeint M. de Porto-Riche, nous avons besoin de le parer de quelques falbalas. Des hypocrisies nous sont nécessaires. Le mystère et le songe veulent y trouver leur part. Et nous voulons supposer aussi qu'il existe des hommes différents. Ces amants sont égoïstes jusqu'à la férocité, et le véritable amour n'est-il pas don et sacrifice ?

Faut-il réduire l'amour à n'être, sous la conduite du mensonge, que le conflit de deux égoïsmes ? « L'histoire de l'amour est celle de la duplicité » dit Maurice dans *le Passé*. Il vaut mieux dire, et c'est l'une des idées profondes de ce théâtre, que l'homme et la femme ne peuvent pas aimer de la même manière. Ils ont des natures différentes et par suite des rôles distincts. Chacun aime à sa façon, qui est conditionnée d'abord par le tempérament et la chaleur animale. Le mâle demeure essentiellement polygame ; la femelle représente au contraire dans le couple l'élément de permanence : n'a-t-elle pas besoin de sécurité pour élever sa progéniture ? Dès le plaisir passé, l'homme ne pense qu'à sa liberté, la femme qu'à assurer son bonheur contre l'avenir et ses risques. Est-ce que s'impose la cruelle conclusion : il est normal que l'homme soit égoïste, il est normal que la femme recherche la conservation du couple, même au prix d'un continuel sacrifice ? Ainsi M. de Porto-Riche aurait raison ; en toute rencontre d'amour, la femme serait à l'avance la victime désignée. Je ne saurais accepter cela.

Il faut aller plus profondément dans la psychologie

de l'amour. Oui, le véritable amour, pour l'humanité civilisée, est à l'opposé de l'égoïsme de ces « hommes d'amour ». Aimer vraiment, c'est aimer comme Françoise, Thérèse Fontanet ou Fanny Aubertin. Mais ce n'est pas toujours la femme qui a le cœur féminin. Les âmes ont un sexe ; disons que ce sont les âmes femelles qui portent le véritable amour, — souvent comme on porte une croix. Que d'hommes ont reçu cette âme en partage et sont femmes sur ce point ; tandis que bien des femmes n'ont rien à envier aux cruautés ni aux lâchetés de l'égoïsme masculin !

A côté des séducteurs qui portent avec tant d'insouciance un destin si cruel à leurs victimes, sans doute M. de Porto-Riche, en des personnages secondaires, a-t-il évoqué d'autres amoureux. Si sommaire que soit le dessin de ces comparses, il ne manque jamais de fermeté. Tous les personnages de M. de Porto-Riche sont vivants, intensément, même les plus épisodiques. Nous voyons ainsi : le brave homme amoureux, M. Guérin de *la Chance de Françoise* ; un tendre qui pose pour le cynique, le sentimental malgré lui, Pascal d'*Amoureuse* ; ce cœur honnête, fier et généreux, le docteur Maurice Arnauld du *Passé*.— Ils sont chargés d'incarner les sentiments droits, délicats et fins, les tendresses loyales. Et ils présentent une caractéristique commune : la malechance. Ils n'ont pas de réussite en amour. Une autre vérité amère se dégage de ce théâtre : l'être sentimental est toujours un faible. Les forts ne s'embarrassent guère de chimère et de scrupules. Ils sont heureux, et cette facilité à être heureux, avec quelquefois une terrible rançon comme dans le *Vieil Homme*, nous confirme leur bassesse d'âme. L'amour leur apporte une satisfaction parfaite parce qu'elle reste d'ordre physique. L'instinct rassasié, ils se reposent. Ils n'ont pas le mal de l'infini.

Ce théâtre, d'une admirable unité, est l'expression d'une personnalité puissante. Ce qui lui fait une gran-

deur classique, c'est que le drame est dans les âmes, non dans les circonstances. Ce tragique intérieur n'a nul besoin des «coups de théâtre». Et quel style d'artiste raffiné, nerveux, de psychologue aigu, habile à comprimer en formules saisissantes la vérité secrète des cœurs. Ce dialogue nous émeut par sa plénitude, par le son profond de certains mots de l'amertume et de la douleur.

Les œuvres de M. de Porto-Riche, qui ont eu sur le théâtre contemporain une si grande influence, paraissent bâties pour durer. Dans notre littérature dramatique d'hier et d'aujourd'hui, personne n'est au-dessus de lui, ni à côté.

PAUL ESCOUBE.

ARÉTHUSE

OU ÉLÉGIES

—

A André David.

L'AURORE

Au jardin de printemps, — dont les ramures sombres
Nous ont vus tous les deux déserter la maison
Quand la lune eut pâli sur les bois et le mont, —
C'est l'heure où, déchirant la courtine des ombres,
L'Aurore au corps charmant et frais et reposé
Etire dans les cieux ses bras d'ambre rosé.

Mais laissant de Tithon la divine épousée
Moins flatteuse à mon cœur que l'Aphrodite d'or,
Cher amour, regagnons notre maison qui dort,
Pour glisser nos pieds nus, humides de rosée,
Et nos reins frissonnants et nos membres frileux
Dans le lit tiède encor de nos nocturnes jeux.

—

L'ADOLESCENT

Certes ! les trois enfants aimés de Clarius, —
Hyacinthe le blond, Cyparisse et Branchus, —
Adonis de Syrie, Atys au clair visage;
Et celui qui versait le céleste breuvage
Et le Dormeur chéri d'Artémis au cœur froid,
Devaient, pour plaire aux Dieux, être aussi beaux que toi,
Car la grâce païenne en ton corps se reflète
Et l'Oiseau du Désir s'est posé sur ta tête.

—

LE DÉLIRE

Sa bouche me brûlait de longs baisers humides,
Ses seins raidis d'amour pénétraient dans ma chair,
Et mon corps se liait à ses charmes avides
Comme le pampre d'or enlace un thyrse clair.

O Nuit immense et chaude ! étreintes triomphales !
Les rouges voluptés ruisselaient de nos reins
Ainsi que l'âpre sang des grappes automnales
Sous les pieds empourprés plus lourds que des airains.

—

L'AUBE NAVRANTE

Ce matin gris, à l'heure ou s'éveille ta mère,
J'ai quitté la moiteur moelleuse de ton lit.
Désormais, sans vouloir me rendre à ta prière,
Je m'enfuirai devant que ne meure la nuit, —

Car j'ai peur, au réveil, peur de l'Aube navrante
Aux doigts sales qui vient grimacer aux carreaux
Et qui termine, ainsi qu'une duègne méchante,
Les jeux d'amour suivis d'un suave repos.

—

SAPPHO A CYDNO

O gentille Cydno, peut-être en ce moment
Tu te livres, hélas ! aux baisers d'un amant,
Comme une abeille d'or qui délaisse les roses
Pour les fleurs sans parfum et les herbes moroses !
Les hommes sont grossiers, mal faits, sans un contour
Qui nous puisse inciter aux tendres jeux d'amour ;
Ils ont le corps chargé de poil et la peau rude.

Viens. La lune au front bleu rêve à ma solitude ;
La Nuit est lesbienne et se penche sur moi.
Viens à Sappho l'experte : elle sèche pour toi.
Vois mes lèvres de feu, ma peau suave et blanche,
Vois mon ventre poli, la splendeur de ma hanche,
Ma toison. J'ai sur toi d'ingénieux desseins.
Viens. Ce n'est pas la main large et dure des hommes,
C'est ma main douce qui doit caresser tes seins,
Fermes, frais, parfumés, ainsi que jeunes pommes.

—

LES CHANSONS DE BILITIS

Devant le premier feu de la nouvelle automne,
Las des mornes baisers où ma chair s'emprisonne,
Bilitis, par delà les siècles abolis,
Subtilement, comme en un rêve, je m'enivre
De ton ombre charmante et de tes yeux pâlis ;
Et, près de me coucher, ce soir, je mets ton livre
Sous l'oreiller moelleux en songeant, plein d'émoi,
Qu'un peu de Bilitis va dormir avec moi.

GILBERT LÉLY.

LES FAVORIS ET LES DÉSHÉRITÉS DE L'HISTOIRE

DESCARTES ET SPINOZA

—

Et audivi vocem Domini dicentis : Quem mittam ? Et quis ibit nobis ? Et dixi : ecce ego, mitte me. Et dixit : Vade et dices populo huic : Audite audientes et nolite intelligere, et videte visionem et nolite cognoscere. Excaeca cor populi hujus et aures ejus aggrava ; et oculos ejus claude ; ne forte videat oculis suis et corde suo intelligat, et convertatur et sanem eum.

Isaïe, VI, 9-10.

I

Ils ne sont pas nombreux ceux qui oseraient répéter, aujourd'hui, la parole de Hegel affirmant que l'histoire de la philosophie manifeste les degrés de l'évolution de l'esprit. Les historiens contemporains de la philosophie traitent de haut les constructions abstraites de ce genre. Ils veulent être avant tout des historiens, c'est-à-dire raconter avec véracité « ce qui est arrivé », et rejettent d'avance toute prémisse capable d'entraver la liberté de l'investigation. S'il fallait croire ce que les hommes affirment, on pourrait penser que jamais encore l'élan vers le libre examen n'a été aussi fort que de nos jours. Le premier commandement de la philosophie contemporaine ordonne : tu dois te libérer de toute espèce de prémisse. Les prémisses sont considérées comme un péché mortel, ceux qui les acceptent, comme des ennemis de la vérité.

On se demande : avons-nous gagné quelque chose en introduisant un nouveau commandement, une nouvelle loi. On rencontre chez saint Paul cette parole énigmatique : « La loi est venue pour que le crime soit augmenté. »

Et en effet, — où est la loi, là est aussi le crime. Malgré toute la difficulté de l'accepter, il faut bien dire : s'il n'y avait pas de lois, il n'y aurait pas de crimes. Dans le cas présent, des gens diraient ouvertement que pour eux leurs prémisses sont plus importantes que leur philosophie, qu'elles sont la chose la plus importante au monde, que toute la tâche de leur vie consiste dans la proclamation et la défense de ces prémisses. Descartes, ce « père de la nouvelle philosophie », qui proclama le premier le commandement : que les prémisses n'aient pas de place dans la philosophie (il l'a formulé dans les mots : *de omnibus dubitandum*) avait certainement sa prémisse. Une force puissante et irrésistible, qu'il n'aurait pas su nommer et dont, du reste, il ne recherchait pas le nom, mais qui le possédait tout entier, l'entraînait irrésistiblement vers ce seul but : *chasser à tout prix le mystère de notre vie.* La vérité, disait-il, ne se trouve que dans ce qui peut être conçu clairement et distinctement. Tout ce qui est conçu d'une façon obscure, tout ce qui est mystérieux ne saurait être vrai. Et cette affirmation, d'après lui, n'est plus une prémisse. C'est la chose dont personne et nulle part n'a et n'a pu douter : ni les hommes, ni les anges, ni Dieu lui-même. Pour écarter d'avance toute possibilité de reproches et d'objections, il commença lui-même, ainsi qu'il l'affirme, par douter de tout. Et ce n'est que lorsqu'il eut acquis la certitude qu'il y avait une vérité qui supportait l'assaut de n'importe quels doutes, qu'il commença à philosopher, dans la ferme conviction que de cet instant le philosophe ne pouvait plus s'égarer de son chemin, ayant enfin acquis non un talisman, mais une boussole, dont les hommes avaient rêvé presque depuis la création du monde. Dieu lui-même, enseignait Descartes, veut, doit vouloir que nous possédions la vérité. Et c'était pour lui un jugement aussi clair et distinct, partant indubitable, que le premier jugement qu'il avait découvert et qu'il a formulé dans les mots : *cogito, ergo sum.* Dieu ne

veut pas tromper les hommes, — *velle fallere vel malitiam vel imbecillitatem testatur, nec proinde in Deum cadit* : le désir de tromper témoigne ou de la malice, ou de la faiblesse et, par conséquent, ne saurait être attribué à Dieu. Dieu ne veut pas être trompeur et, ce qui est l'essentiel, même s'il le voulait, il ne le pourrait pas : *cogito, ergo sum*.

Celui qui n'a pas lu les œuvres de Descartes aurait de la peine même à se représenter l'élévation et l'enthousiasme extraordinaires, ainsi que l'agitation intérieure dont elles sont remplies. Malgré le caractère visiblement abstrait de la thèse, ce ne sont pas des traités, mais des poèmes inspirés. Même le poème célèbre de Lucrèce, *De rerum natura*, est loin de cette manière d'écrire forte et enflammée, quoique, comme on le sait, Lucrèce ait eu sa prémisse, qui rappelait, sous beaucoup de rapports, celle de Descartes et qui lui était également beaucoup plus proche que l'atomisme épicurien à l'exposition duquel l'œuvre était consacrée. Descartes, je le répète, ne poursuivait qu'un but : celui de délivrer le monde, la vie des hommes du mystère et des forces mystérieuses qui tenaient tout en leur pouvoir. La dépendance, même d'un Être absolument parfait, lui paraissait infiniment pénible et torturante. Il n'avait confiance qu'en lui-même. Et à la pensée qu'il n'y avait personne dans l'univers, qui voudrait, qui pourrait le tromper, qu'il n'y avait personne en qui il devrait avoir confiance, qu'il devrait croire, qu'il était dorénavant lui-même (en lui-même il avait une confiance absolue) le maître et le créateur de son destin, son âme se remplissait d'une joie extatique, les traités se transformaient en poèmes, en chants triomphants et joyeux de la victoire. Dieu ne veut pas tromper les hommes, Dieu ne peut, même s'il le voulait, tromper les hommes. Au-dessus de Dieu et de l'homme se trouve une « loi » éternelle. Il suffit de saisir cette loi d'une façon claire et distincte, — et tout ce qui est caché deviendra mani-

feste, le mystère disparaîtra du monde et les hommes seront comme des dieux.

Les hommes seront comme des dieux! Descartes n'a pas tenu ce langage. C'est deux cents ans après lui que Hegel a parlé de cette façon. Descartes était encore forcé de ne pas aller jusqu'au bout de sa pensée, il se souvenait encore, ainsi que nous l'expliquent les historiens, du sort de Galilée. Même ses contemporains pensaient de lui la même chose. Bossuet écrivait à son sujet : « Monsieur Descartes a toujours craint d'être noté par l'Église, et on lui voit prendre des précautions qui allaient jusqu'à l'excès. » Et tout de même, malgré toute sa prudence, il a rempli d'une façon géniale et incomparable sa mission historique. Descartes signale par sa personne la fin de la « nuit » millénaire du moyen âge, le grand commencement ou le grand tournant qui ouvre la nouvelle histoire, la nouvelle pensée. En outre, Descartes était un vrai « fils de son temps ». A lui peuvent être appliquées entièrement ou, si vous aimez mieux, par excellence les paroles de Hegel :

Chaque philosophie, précisément parce qu'elle est l'expression (*Darstellung*) d'un degré particulier de l'évolution, appartient à son temps et est liée à sa limitation (c'est ainsi que s'exprime Hegel (*Beschrænktheit*). L'individu est fils de son peuple, de son pays, dont il ne fait qu'exprimer l'essence dans sa forme particulière. Un homme particulier peut lutter comme il voudra, mais il lui est tout aussi impossible de s'arracher à son temps que de sortir de sa peau. Car il appartient à l'esprit universel unique, qui est son propre être et sa propre essence. (*Hegels Werke*, XIII, 59.)

Paroles remarquables et qui valent qu'on réfléchisse sur elles. Surtout vu la confiance insouciante ou, si vous aimez mieux, la naïve crédulité avec laquelle elles ont été prononcées et qui, c'est le cas de le remarquer, accompagnent toujours les jugements clairs et distincts : « *Ut unusquisque qui certitudinem intellectus gustavit, apud se sine dubio expertus est.* » (Spinoza, *Traité théol. pol.*, ch. I.)

La philosophie, ainsi que nous l'enseigne Hegel, le plus grand des rationalistes, est vouée à être limitée par l'esprit de son temps, et l'homme ne possède aucun moyen de s'arracher à cette limitation. Et cela ne le trouble nullement, au contraire, cela le charme, car c'est justement ce qui ressemble le plus à la vérité scientifique tant désirée, si longtemps attendue, c'est-à-dire ce qui est conçu *clare et distincte*, si clairement et si distinctement, qu'il est impossible d'admettre le moindre soupçon que Dieu lui-même, malgré tout son désir supposé, puisse pour cette fois nous induire en erreur. Et même quand l'homme a lu ce qui est écrit chez Hegel, savoir qu'il est le fils de son temps et qu'il exprime, dans ses jugements, non la vérité, mais seulement ce que veut, au moment historique donné, l'esprit universel, — non seulement il ne peut s'arracher à la limitation, mais il lui est même impossible de sentir cette limitation et de la considérer comme quelque chose qui ne devrait pas être, comme quelque chose qui lui est imposé du dehors, comme un vilain cauchemar qui vous opprime, dont au moins on peut dire, — même s'il n'est pas possible de le secouer, — que ce n'est pas une réalité, mais un pénible rêve. Tu dois manifester ta vérité limitée, ta vérité de hasard et en être satisfait, même t'en réjouir et exulter.

Le même Hegel, dans le même ouvrage et dans le même chapitre dont ont été extraites les lignes citées plus haut, écrit : « La philosophie n'est pas un somnambulisme, mais plutôt la conscience la plus éveillée. » Mais si ce qu'il a dit de l'esprit du temps est exact, la philosophie, ou ce que Hegel appelle de ce nom, est un pur somnambulisme, et la conscience philosophique est la conscience la plus assoupie. Il est vrai, — et très important, ici, de noter, — que, par lui-même, l'état de somnambule n'est pas encore, à proprement parler, un si grand mal, peut-être même contient-il en lui le « bonheur ». Les somnambules, comme on sait, font des choses qui paraissent surnaturelles aux per-

sonnes éveillées. Peut-être le fait de penser dans l'état de somnambulisme est-il utile et même très utile. Mais dans tous les cas, quelque utile que cela soit, même s'il était prouvé que les plus grandes inventions et découvertes scientifiques ont été faites par les hommes dans l'état de somnambulisme (toutes les chances sont pour que cette supposition soit exacte), — la philosophie ne doit jamais se laisser séduire par l'utilité ou le profit, même quand ils seraient très grands. De sorte que, que nous le veuillons ou non, nous serons quand même obligés, suivant la règle posée par Descartes lui-même, *de omnibus dubitandum*, de douter de sa prémisse et de nous demander : est-il vrai que les jugements clairs et distincts ne nous trompent jamais ? N'est-ce pas le contraire qui est vrai? Le caractère clair et distinct des jugements n'est-il pas le signe de leur fausseté ? En d'autres termes, que Dieu *veut et peut* tromper les hommes ? Et que c'est précisément quand il désire tromper les hommes qu'il leur envoie des philosophes, des prophètes qui leur inspirent des jugements faux, mais clairs et distincts ?

Et tout de même Hegel *a raison*, et beaucoup plus qu'il ne le supposait lui-même. Descartes était le fils de son temps, et son temps était voué à la limitation et aux erreurs qu'il était appelé à manifester et à proclamer comme des vérités. Il est très significatif que de tous les attributs de Dieu, Descartes ne s'intéressait qu'à un seul, l'attribut négatif. Dieu ne saurait être trompeur. Descartes ne demandait à Dieu que de ne pas l'empêcher de poursuivre ses investigations scientifiques, c'est-à-dire de ne pas se mêler des affaires humaines. Il va de soi qu'il ne saurait tromper l'homme en quoi que ce soit. *Cogito, ergo sum*. Ayant appelé l'homme à la vie, c'est-à-dire à la pensée, Dieu par là même était forcé de lui révéler que lui, l'homme, existe, et c'est la première vérité. Mais lui ayant dévoilé la première vérité, Dieu lui dévoile par là-même la vérité au sujet des critériums de la vérité, c'est-à-dire lui

donne la possibilité de comprendre qu'il n'y a de vrai que les perceptions claires et distinctes. Le point d'appui était trouvé, — les nouveaux Archimèdes pouvaient continuer en toute assurance leur œuvre. Ils ne disent plus en priant : « Donnez-nous chaque jour notre pain quotidien » ou bien « Délivre-nous du malin », ils ne font que proposer respectueusement à Dieu de ne pas se mêler des affaires humaines : *noli tangere circulos nostros*. Ainsi enseigne joyeusement et avec enthousiasme Descartes, en fils obéissant de l'Esprit de son temps. Ainsi enseignèrent, après Descartes et avant lui, beaucoup d'autres hommes remarquables des XVIe et XVIIe siècles. Ils étaient tous convaincus que Dieu ne veut ni ne peut nous tromper, que la source de nos erreurs, c'est nous-mêmes, notre volonté libre, que les jugements clairs et distincts ne sauraient être faux : ainsi l'exigeait le tout-puissant Esprit du temps...

Mais voici un autre fait. Pascal était un contemporain plus jeune de Descartes. Et, tout comme Descartes, il était bien l'un des représentants les plus remarquables de la pensée scientifique de son époque. Il connaissait parfaitement la doctrine des jugements clairs et distincts proclamée par Descartes. Il savait également, bien-entendu, que l'Esprit du temps était avec Descartes et pouvait facilement deviner et, probablement, avait deviné ce que l'Esprit du temps réclamait de ses enfants. Mais il a refusé de remplir ces exigences. En réponse au mot triomphant de Descartes : *clare et distincte*, il trancha, sombre et renfrogné : Je ne veux pas de clarté, et « qu'on ne nous reproche pas le manque de clarté, car nous en faisons profession ». C'est-à-dire, la clarté et la distinction tuent la vérité... Ainsi parlait Pascal, fils, aussi bien que Descartes, du XVIIe siècle, également un Français et également, je le souligne, un savant remarquable...

Comment est-il donc arrivé que les deux hommes qui auraient dû appartenir au même Esprit universel et, par

conséquent, manifester l'essence de leur temps et de leur peuple, ont pu proclamer des choses aussi différentes? Ou bien Hegel n'a-t-il pas « tout à fait » raison ? Il est probable que personne ne saurait sortir de sa peau, — mais désobéir à l'Esprit, s'échapper de la limitation de son temps, l'homme, tout de même, le peut quelquefois. Et puis une seconde question : Où faut-il chercher la vérité dernière et définitive ? Chez les désobéissants sombres et renfrognés de l'Esprit qui, malgré l'impossibilité apparente, échappent au pouvoir de leur temps, ou bien chez ceux qui ne s'opposent pas à l'impossibilité et, fermement convaincus que la raison humaine ne se distingue en rien de la raison divine, s'élancent triomphalement et joyeusement sur la grande route de l'histoire ? Car, probablement, personne ne doutera que la grande route de l'histoire n'est ouverte qu'aux obéissants. Pascal, avec son énigmatique « profession », se trouve à l'écart des événements, à l'écart de l'idée « en évolution ». Par hasard, nous ont été conservées ses « pensées » détachées et en désordre, mais c'est Descartes et non Pascal qui a été et est resté jusqu'à nos jours le maître des âmes. Descartes a été l'expression véritable de l'unique Esprit universel dont nous a entretenus Hegel. Et, par conséquent, s'il faut entendre par vérité ce qui supporte l'épreuve des siècles, — la vérité se trouvait chez Descartes.

II

La philosophie contemporaine, comme je l'ai déjà dit, n'admet pas les prémisses. Elle craint encore davantage les légendes et les mythes. Ainsi que nous l'avons déjà vu, la philosophie n'a jamais pu se passer de prémisses. Nous allons voir tout à l'heure que les légendes et les mythes lui sont tout aussi nécessaires que les prémisses.

Tout le monde sait que, d'après l'enseignement de la

Bible, Dieu créa l'homme « à son image, selon sa ressemblance », et, l'ayant créé, *il le bénit.* C'est l'alpha et l'oméga de la Bible, là est son âme ou, si j'ose m'exprimer ainsi, en ceci consiste l'essence de la philosophie biblique. Mais, probablement, rares sont ceux qui savent que le monde grec a eu également sa légende ou son mythe concernant l'origine de l'homme, et que ce mythe se trouve à la base de presque tous les systèmes philosophiques de l'antiquité, et que, sous une forme masquée, il a été entièrement adopté par la philosophie rationaliste moderne. Tout ce que Hegel dit, dans la phrase citée ci-dessus, de l'Esprit universel et de l'individu n'est qu'une paraphrase de ce mythe adaptée au goût de notre temps. Anaximandre raconte ce mythe de la façon suivante : des choses particulières ayant fait leur apparition sur la scène du monde, c'est-à-dire étant sorties de leur propre gré du sein unique et commun vers une existence individuelle, ont commis de ce fait un grand crime. Et à cause de ce grand crime elles subissent le plus grand châtiment, savoir l'anéantissement. « Toutes les choses particulières », c'est-à-dire, avant tout, des êtres vivants, et parmi les êtres vivants avant tout, bien entendu, les hommes. Ce n'est pas Dieu qui, de son propre gré, a créé les hommes, ainsi que cela est raconté dans la Bible, et les ayant créés, les a bénis ; ce n'est pas avec la bénédiction, mais contre la volonté de Dieu que les hommes, par leur propre décision, et d'une façon criminelle, se sont échappés vers l'existence à laquelle ils n'avaient aucun droit. Et, par conséquent, la vie individuelle, par son essence même, est une impiété, et c'est pourquoi elle cache en elle-même la menace du plus grand châtiment, celui de la mort. Ainsi enseigna le premier philosophe grec, Anaximandre. Ainsi enseigna également le dernir grand philosophe de l'antiquité, Plotin : ἀρχὴ μὲν τοῦ κακοῦ ἡ τόλμα καὶ ἡ γένεσις (l'origine du mal, c'est la naissance téméraire, c'est-à-dire l'apparition d'êtres particuliers). La même chose, je le

répète, est enseignée aux hommes par la philosophie contemporaine. Lorsque Hegel dit que l'individu appartient à l'Esprit Universel (cette fois « le concept » n'est pas plus clair, mais, au contraire, moins clair que « la représentation », tout en étant mythologique au même degré : c'est pour cela que j'écris tout le temps le mot « Esprit » avec une majuscule), il ne fait que répéter Anaximandre. Et j'ajouterai encore un détail. La légende d'Anaximandre n'a pas été inventée par lui-même, ni en général par les Grecs. Elle a été apportée dans le monde grec de l'Orient, cette patrie de toutes les légendes et de tous les mythes, par lesquels a vécu et vit encore l'Occident, sans vouloir le reconnaître.

Ainsi, il y a deux légendes. L'homme, en tant qu'être individuel, est venu au monde conformément à la volonté et avec la bénédiction de Dieu. La vie individuelle est apparue dans l'univers contre la volonté de Dieu et, pour cette raison, est impie par son essence même, et la mort, c'est-à-dire l'anéantissement, est un châtiment juste et naturel pour la désobéissance criminelle.

Alors, comment décider, et qui décidera où est la vérité ? Dieu a-t-il créé les hommes pour qu'ils vivent, ou bien se sont-ils échappés eux-mêmes vers la vie, d'une façon téméraire, par la ruse et par la tromperie ? Ou peut-être encore : les uns ont été créés par Dieu, tandis que d'autres se sont frayés eux-mêmes le chemin vers l'existence, au mépris de la volonté de Dieu. Il n'y a, de l'avis commun, que la raison humaine pour répondre à toutes ces questions troublantes et fatales. Et elle répond : la dernière supposition est absolument inacceptable. Il est impossible que l'essence métaphysique ne soit pas la même chez tous les hommes. Il est également évident que les hommes ne sont pas venus dans le monde avec la bénédiction de Dieu. L'expérience journalière nous apprend que tout ce qui commence à exister est sujet à la décomposition, que tout ce qui naît meurt. Même il y a plus,

tout ce qui naît, c'est-à-dire a un commencement, *doit* mourir, c'est-à-dire finir. Ce n'est même plus l'expérience qui nous le dit, c'est évident par soi-même, c'est cette vérité conçue clairement et distinctement, *veritas aeterna*, contre laquelle aucune objection n'est possible, vérité qui même pour Dieu a le même caractère obligatoire que pour les hommes. La mort est la fin naturelle, c'est-à-dire conforme à la nature des choses, de ce qui a pour commencement la naissance.

Et du moment que cela est ainsi, il devient indiscutable que tout homme particulier s'est échappé vers l'existence d'une façon illégale, et partant n'a aucun droit à la vie. Et ce que raconte la Bible est manifestement faux. Adopter le récit biblique, ce serait renoncer aux vérités claires et distinctes de Descartes et faire profession du manque de clarté de Pascal. Il y a plus : le Dieu de la Bible lui-même, dont on raconte qu'il a créé l'homme d'après son image et selon sa ressemblance, n'est qu'un mythe et une invention mensongère. Car ce Dieu, à l'image et à la ressemblance duquel a été créé l'homme, c'est-à-dire un Dieu personnel, un Dieu individu est une représentation « obscure », c'est-à-dire fausse. Un concept vrai est un concept clair et distinct, et c'est le cas de cet Esprit Universel (ou de l'universel), dont nous avons entendu parler Hegel.

Ainsi « pensaient » les anciens Grecs, ainsi pensaient les hommes qui avaient fait renaître, dans les temps modernes, les sciences et les arts, ainsi pensent nos contemporains. Mais c'est Spinoza qui le premier a donné à tout cela son nom véritable.

... Nam intellectus et voluntas qui Dei essentiam constituerent, a nostro intellectu et voluntate toto coelo differre deberent, nec in ulla re, praeterquam in nomine, convenire possent, non aliter scilicet quam inter se conveniunt canis signum coeleste et canis animal latrans.

Tel est le langage qu'a tenu le disciple de Descartes.

Que Spinoza a été un disciple de Descartes, ceci ne saurait être contesté, comme il ne saurait être contesté qu'il a été le fils de son temps. Pour parler un langage imagé, le bûcher sur lequel a été brûlé Giordano Bruno n'avait pas encore eu le temps de s'éteindre que Spinoza osait déjà proclamer à haute voix que tous les récits de la Bible concernant Dieu sont de pures inventions. Hegel, deux cents ans plus tard, répéta Spinoza (Hegel est sorti tout entier de Spinoza), mais il n'a même jamais essayé de parler d'une façon aussi ouverte et aussi tranchante. Et ce n'était pas par prudence : il n'était plus intimidé ni par le sort de Bruno, ni par celui de Galilée. Mais Hegel n'éprouvait pas le besoin, ne sentait pas la nécessité intérieure de parler de cette façon. Spinoza avait déjà, avant lui, dit et fait ce qu'il fallait. Et si Descartes n'a pas tenu le langage de Spinoza, ce n'était pas uniquement pour cette raison qu'il redoutait les persécutions de l'Église, ainsi que le supposait Bossuet. Même s'il n'avait eu peur de rien, il n'aurait pas dit que la volonté et l'intelligence de Dieu n'ont pas plus à voir avec la volonté et l'intelligence de l'homme, que la constellation du Chien avec le chien, animal aboyant. L'homme ne parle de cette façon que lorsqu'il sent que ses paroles contiennent non pas un jugement, mais un arrêt, — un arrêt, de mort, arrêt fatal et final.

J'ai choisi un petit extrait de l'*Éthique* de Spinoza. Je ne dirai pas qu'on trouverait beaucoup de « jugements » de ce genre dans les œuvres et les lettres de Spinoza. Au contraire, les confessions ouvertes et les affirmations tranchantes et provocantes sont, chez Spinoza, relativement rares, et quand elles se rencontrent, cela arrive toujours d'une façon tout à fait inattendue, comme si elles s'échappaient, contre sa volonté, de la profondeur, énigmatique et cachée à lui-même, de son être. Et à la surface, toujours la même « méthode mathématique », des preuves tranquilles, égales et claires. Il ne parle pas autrement que *clare et*

distincte, comme si rien ne l'occupait en dehors de cette clarté et de cette distinction. Il faut croire que s'il avait pu lire les paroles de Pascal disant qu'on peut faire profession du manque de clarté, il aurait dit, — et c'est son expression favorite, — que Pascal est un de ces hommes qui dorment les yeux ouverts ou qui rêvent à l'état de veille.

Spinoza n'a pas connu Pascal, mais l'ordre des pensées auxquelles tenait ou, si vous aimez mieux, auxquelles s'accrochait convulsivement Pascal, était certainement trop bien connu de Spinoza qui considérait comme sa *mission historique* la lutte contre cet ordre. Car, lorsque Pascal affirmait qu'il n'accepte pas la clarté, il rejetait justement le commandement que l'Esprit du temps avait apporté à tous les enfants de tous les peuples avancés de l'Europe des XVIe et XVIIe siècles. Giordano Bruno était déjà monté sur le bûcher pour obéir aux exigences du puissant Esprit. Campanella avait passé toute sa vie dans les prisons et subi les tortures les plus cruelles. Galilée n'a évité le sort de Bruno que grâce à une abdication simulée. Tous les hommes les plus remarquables de cette époque étaient emportés avec une force irrésistible vers un seul but commun à tous. Tous cherchaient avec joie, avec un grand enthousiasme, ce que Descartes avait baptisé par les mots *clare et distincte*. Il fallait à tout prix chasser, arracher, déraciner de la vie le mystère et le mystérieux. Le mystère, — c'est les ténèbres, c'est l'ennemi le plus terrible de l'humanité.

Et il n'y avait que quelques rares solitaires, dans le genre de Pascal, qui ne partageaient pas la joie et l'enthousiasme généraux, comme s'ils avaient pressenti que les mots *clare et distincte* ou bien *lumen naturale* cachaient en eux une grave menace, et que l'Esprit du temps, qui dominait sans partage les meilleurs cerveaux de l'époque, était l'Esprit du mensonge et du mal, et non celui de la vérité et du bien. Mais Pascal, comme je l'ai déjà dit, se

trouvait en dehors de l'histoire : peut-être parce qu'il était gravement malade, mais peut-être aussi sa grave maladie était-elle le châtiment (ou la récompense, — cela peut arriver également) pour sa désobéissance à l'Esprit du temps. L'histoire est beaucoup plus compliquée et plus difficile à suivre que ne le pensait Hegel, et l'histoire de la philosophie, si elle n'était pas séduite par des constructions simplifiées et partant ayant l'air d'être convaincantes, pourrait apercevoir quelque chose qui est beaucoup plus intéressant et plus important que les degrés de l'évolution et la dialectique se suffisant à elle-même. Alors peut-être, on pourrait éclaircir, au moins partiellement, d'où vient la force par laquelle l'Esprit se soumet les hommes, et quelle est la destination de cet Esprit.

Alors, peut-être, nous pourrions comprendre que la tâche de l'histoire de la philosophie n'est pas de présenter « le processus du développement » des systèmes philosophiques, et qu'un pareil processus, bien qu'il puisse être observé, non seulement ne peut nous introduire dans le Saint des Saints des philosophes, c'est-à-dire dans leurs pensées et leurs impressions les plus intimes, mais qu'il nous enlève la possibilité de communier avec les hommes les plus remarquables du passé. L'histoire de la philosophie, et la philosophie elle-même devait être et n'a été souvent que la pérégrination à travers les âmes humaines, et les plus grands philosophes étaient des pèlerins à travers les âmes.

Mais notre histoire reste silencieuse sur Pascal philosophe. Et l'importance historique de Spinoza a été déterminée non par ce qui était considéré par lui comme le plus essentiel et le plus important, mais par ce qu'il disait et faisait contre sa volonté, pour obéir aux exigences de l'esprit du temps. Car, — il faut le répéter inlassablement, — notre histoire et surtout l'histoire de la philosophie ne s'intéressent qu'au « général », pour nous servir de l'expression de Hegel, dans la conviction qui nous a été

inspirée par les philosophes grecs, que le « général » seul est vrai et réel, et que tout ce qui est particulier n'est, par son origine même, que criminel, impie et illusoire.

L'influence de Spinoza sur la philosophie moderne a été immense, et justement pour cette raison qu'il n'a pas décliné, contrairement à ce qu'a fait Pascal, la mission qui lui était imposée par l'Esprit du temps. Je crois qu'il ne sera pas exagéré de dire que ce n'est pas Descartes, mais bien Spinoza qui doit être appelé le père de la nouvelle philosophie, s'il faut entendre par ce nom de philosophie la conception qu'on se fait de l'univers et de la vie, dans le sens large de cette expression, s'il faut y chercher ce que les grecs appelaient πρῶται ἀρχαί, ῥιζώματα πάντων ou, chez Plotin, τὸ τιμιώτατον.

Rappelons-nous que Descartes n'a nullement été inquiété par la réflexion sur Dieu. Si Dieu ne veut ni ne peut tromper les hommes, si Dieu, par sa nature même, n'est pas soumis au changement et reste toujours égal à lui-même (ces deux « si » ont le même sens,— ils sont l'un et l'autre la condition de la possibilité d'un savoir positif, scientifique), — c'est tout ce qu'on peut demander. Descartes n'attendait pas et ne voulait pas attendre davantage d'un « être parfait ». Quand il proclama son *de omnibus dubitandum*, il n'avait pas l'intention de douter vraiment *de tout* ; il suffisait de douter de ce que quelqu'un dans l'univers puisse empêcher l'homme de créer la science, la physique, la géométrie analytique, la philosophie première. Il était sûr d'avance que, s'il pouvait rester seul avec lui-même et si des génies méchants et puissants ou des dieux bons, mais inconstants, n'allaient pas l'en empêcher, il devait créer un savoir parfait...

Comment un homme solitaire, né depuis hier et voué à la mort le lendemain, a-t-il pu se décider à prendre sur sa responsabilité personnelle, individuelle, la solution d'un problème aussi gigantesque, paraissant au-dessus de ses forces ? Et pourtant voyez : il a pris cette décision

et sans nullement avoir peur. Au contraire, il se réjouissait et exultait : Dieu ne se mêle pas de nos affaires, Dieu est en dehors de nous ou, mieux, Dieu n'existe pas. Il est évident que Descartes ne se doutait même pas de ce qu'il avait entrepris en proclamant ses *de omnibus dubitandum*, *clare et distincte* et un Dieu constant et sans changement, un Dieu qui ne veut ni ne peut, même s'il le voulait, tromper les hommes. Il ne se doutait pas qu'il lui était arrivé ce qui était déjà arrivé au vieil Adam. Le rôle du serpent a été joué dans ce cas par l'Esprit invisible du temps, — tellement invisible que Hegel lui-même, et, après lui, nous tous sommes prêts à le prendre non pour un être mythologique, mais pour un pur concept. *Eritis sicut dei scientes bonum et malum*. Hegel, beaucoup plus insouciant que Descartes, disait en propres termes que, ayant cueilli le fruit de l'arbre de la science, les hommes étaient devenus comme des dieux. Le mystère avait disparu du monde, tout avait pris des contours nets et définis, tout était devenu clair et distinct.

Comprenez-vous maintenant Pascal ? Il sentait par tout son être que la clarté et la distinction, ainsi que ce Dieu constant qui ne veut ni ne peut tromper les hommes, sont un principe de la mort et de l'anéantissement. Spinoza le sentait également. Mais les desseins de Dieu sont impénétrables. Pareil au prophète Isaïe, Spinoza entendit la voix de Dieu : qui enverrai-je et qui ira ? Et il répondit: me voici, envoie-moi. Et quand Dieu lui ordonna : Va et dis à tous les peuples de la terre, Spinoza s'en alla et leur dit les paroles terribles que j'ai déjà citées : la volonté et l'intelligence de Dieu ont aussi peu à voir avec la volonté et l'intelligence de l'homme que la constellation du Chien avec le chien, animal aboyant. En d'autres termes : ce qui est écrit dans la Bible, savoir que l'homme est créé selon l'image et la ressemblance de Dieu, n'est que mensonge et invention. La vérité était connue des Grecs à qui était parvenue la Sagesse du lointain Orient. Ce

n'est pas Dieu qui a créé l'homme, mais c'est l'homme lui-même qui, d'une manière criminelle et impie, s'échappa vers l'existence. Un Dieu créateur de la terre et du ciel, qui aurait créé librement l'homme, ne doit pas exister. Un pareil Dieu est un mythe. Il faut tuer un tel Dieu. Et, en vertu d'un destin inexplicable, il devait être tué par celui qui l'aimait plus que tout au monde. Nous nous rappelons le récit d'après lequel Dieu, en tentant Abraham, lui aurait ordonné de lui sacrifier son fils unique Isaac. Mais, au dernier moment, l'ange écarta la main du père assassin. Quant à Spinoza, il a mené jusqu'au bout son œuvre épouvantable. L'ange ne vint pas et n'écarta pas sa main, et celui qui avait aimé Dieu plus que tout au monde fut son assassin.

III

Encore un renseignement historique, forcément sommaire. Il y a de cela deux mille ans, la lumière est venue de l'Orient vers les peuples de l'Europe,—*Lux ex Oriente*, — c'est-à-dire la Bible. Et les peuples occidentaux, ainsi que nous l'apprend notre histoire, acceptèrent cette lumière et y reconnurent la vérité.

Mais encore vingt ans avant notre ère parut à Alexandrie un homme énigmatique nommé Philon. Ce n'était pas un penseur puissant ou original. Ce n'est pas un Plotin, un Descartes ou un Spinoza. Et pourtant le destin ou, pour nous servir de la terminologie de Hegel, l'Esprit du temps, lui avait imposé une mission historique énorme. Il était destiné à « réconcilier » la Bible avec la philosophie grecque, en d'autres termes le logos avec Dieu. Philon remplit sa mission, la Bible se réconcilia avec le logos et fut ensuite acceptée par les peuples européens.

En quoi donc cette réconciliation consistait-elle ? La doctrine du logos, ainsi que cela est admis actuellement par tout le monde, a atteint son apogée dans la philosophie stoïcienne et est liée avec cette dernière indissolu-

blement. Et, en général, la philosophie stoïcienne avait déterminé les destins de la pensée européenne dans une mesure beaucoup plus grande qu'on ne le pense ordinairement. Après les stoïciens, un philosophe n'avait plus le droit de ne pas être stoïcien. Les stoïciens avaient proclamé : πᾶς ἄφρων μαίνεται, tout homme qui ne se soumet pas à la raison est un fou, ou, dans une expression plus vulgaire, mais aussi plus franche, dont se sert Sénèque : « *Si vis tibi omnia subjicere, te subjice rationi.* » En cela consiste l'essence du stoïcisme : il faut se soumettre une fois, *une seule fois*, c'est-à-dire renoncer à soi-même devant la raison impersonnelle, devant la « loi »,— et alors la victoire, toutes les victoires possibles te sont assurées. Je pense qu'il n'est pas besoin de beaucoup de pénétration pour découvrir sous les commandements des stoïciens l'ancienne pensée d'Anaximandre : les hommes se sont échappés d'une façon impie et criminelle vers une existence libre, et la malédiction du crime ne pourra leur être enlevée tant qu'ils n'auront pas reconnu leur crime et racheté leur témérité (τόλμα) par une obéissance éternelle à un principe surpersonnel ou, mieux, impersonnel. Et qu'est-ce qui a été au commencement ? Plotin, le dernier grand philosophe de l'antiquité, qui avait synthétisé tout ce qu'avait créé, avant lui, la pensée grecque, disait : ἀρχὴ οὖν ὁ λόγος και πάντα λόγος, au commencement est la raison, et tout est raison. Et, conformément à ceci, le commencement du mal, c'est le refus téméraire de l'homme de s'incliner devant le logos, la loi antérieure au monde.

Il y a également, chez Plotin, d'autres idées. Plotin, tout comme Platon et Spinoza, montrait en lui la plus énigmatique *complexio oppositorum* ; en lui se réunissaient des tendances qui s'excluaient l'une l'autre entièrement. Le même Plotin enseignait qu'il faut δραμεῖν ὑπὲρ τὴν ἐπιστήμην, s'envoler au-dessus du savoir, c'est-à-dire au-dessus du logos qui était au commencement, et célébrait, dans des psaumes incomparables, les « sorties » extatiques,

c'est-à-dire la libération du même logos-loi, impersonnel et sans âme. Mais Plotin psalmiste n'a eu aucune importance « historique ». Il n'a réussi à inspirer que quelques hommes,quoique remarquables, Saint-Denis l'aréopagite, saint Augustin, les mystiques du moyen âge. Quant à la philosophie, il lui est resté de ce côté totalement étranger: la philosophie a besoin non de psaumes inspirés, mais d'idées adéquates, c'est-à-dire claires et distinctes. La philosophie veut également être une force historique, elle veut avoir de l'influence, vaincre, dominer les esprits, diriger l'humanité. Mais nous nous souvenons du franc aveu de Sénèque : si tu veux te soumettre tout, soumets-toi toi-même à la raison, c'est-à-dire au logos. Et la Bible, c'est-à-dire la philosophie biblique, jusqu'alors gardée jalousement par un petit peuple et restée à l'écart de la large arène historique, se trouva, au moment où elle devait se montrer sur la scène mondiale et conquérir l'humanité, devant la nécessité de se soumettre au logos. Autrement la victoire était impossible...

Qui fallait-il envoyer ? Qui pouvait se charger d'une pareille œuvre ? C'est Philon qui s'en chargea. C'est lui, le premier apôtre des gentils,qui amena la Bible devant la raison et la força de s'incliner devant cette dernière. Dans la Bible se trouve tout ce qu'ont enseigné vos sages : c'est ainsi qu'il « réconcilia » la *Lux ex oriente* avec ce *lumen naturale* qui avait éclairé pendant de longs siècles le monde grec. Cela voulait dire que la *Lux ex oriente* devait s'éteindre devant le soleil immortel de la raison naturelle. On mit dans le quatrième évangile la phrase : ἐν αρχῇ ἦν ὁ λόγος, et les peuples civilisés consentirent à accepter la Bible, car elle contenait tout, par quoi ils étaient habitués à vaincre.

Pendant quinze cents ans la raison de l'humanité européenne a essayé d'éteindre, par tous les moyens, la lumière venue de l'Orient. Mais la lumière ne voulait pas s'éteindre. Et voici que se fit entendre de nouveau l'appel

mystérieux : qui enverrai-je et qui ira pour moi ? Des dizaines, des centaines d'hommes remarquables répondirent joyeusement et avec enthousiasme à cet appel. Les historiens appellent cela d'un nom pompeux : la renaissance des sciences et des arts. Mais personne, pas même, à ce qu'il paraît, le génial Descartes n'avait compris ce qui était proprement exigé. Tous n'avaient accompli que la moitié de l'œuvre. Tous continuaient encore à « réconcilier » la Bible avec le logos. Les hommes avaient peur, ils n'osaient pas lever la main sur leur Créateur. Tous préféraient ne pas poser la fatale question. Il valait mieux qu'il fût considéré, comme cela se faisait depuis Philon, que la raison ne contredit pas la révélation. Ou bien, comme l'enseignait Descartes, Dieu ne veut ni ne peut tromper l'homme, et ce que nous découvre le *lumen naturale* ne peut ne pas concorder avec ce que dévoile le *lumen supernaturale*. Descartes était un homme profondément sincère. Il ne s'insurgeait pas contre la Bible non parce qu'il craignait les persécutions de l'Église, ainsi que l'écrivait Bossuet et que le répètent, après Bossuet, les historiens. Il craignait, — et combien ! — non l'Église, mais ce qui, en langage contemporain, est appelé le jugement de la conscience, et ce qu'on appelait dans le langage plus expressif du moyen âge, le jugement dernier. Aller vers les hommes pour leur annoncer que Dieu n'existe pas. Aller et, de ses propres mains, tuer ce Dieu qui a été vivant pendant tant de milliers d'années et par qui tous les hommes vivaient. *De omnibus dubitandum*, enseignait Descartes. Et il pouvait douter de beaucoup, beaucoup de choses. Mais *cette* chose était pour lui hors de doute : si Dieu lui-même lui avait ordonné de le tuer, il n'aurait pas commis ce crime. On peut, sur l'ordre de Dieu, commettre un assassinat, on peut sacrifier à Dieu son père, sa mère, son premier-né, même l'univers entier, — mais l'homme ne peut pas tuer délibérément son Dieu, même s'il l'exigeait lui-même avec cette clarté et cette

distinction qui exclut la possibilité d'une interprétation erronée... Mais on ne peut ne pas exécuter la volonté de Dieu. Descartes a eu sa part dans le grand crime commis par les nouveaux temps. Dieu ne *peut pas* tromper les hommes, — cela n'a-t-il pas été le premier coup porté à Dieu par de nombreux conjurés, si vous voulez, par des somnambules privés de volonté de l'époque de la Renaissance? Dieu ne peut pas tromper, Dieu ne peut encore beaucoup de choses. Il y a au-dessus de Dieu toute une série, tout un système des « on ne peut », choses que les hommes, afin de se dissimuler leur sens et leur portée, ont appelé par le nom honorable de *veritates aeternae*. En tuant Dieu, Descartes croyait qu'il ne servait que la science. Et, comme nous nous en souvenons, il se réjouissait, triomphait, chantait. Toute l'époque de la renaissance, dont Descartes était le dernier représentant, se réjouissait et triomphait. La nuit du moyen âge était finie. Un matin clair, limpide, gai était venu...

Mais la voix continuait à clamer : qui enverrai-je, qui ira pour moi ? Qui portera le dernier coup ? Où est ce Brutus qui tuera son meilleur ami et bienfaiteur, César ? Et voici, dis-je, Spinoza répondit à cet appel, Spinoza se décida à faire ce que personne avant lui n'avait osé. Philon, nous le savons, « réconcilia » la Bible avec la sagesse grecque, c'est-à-dire feignit que, par le moyen d'une interprétation pénétrante de Platon, d'Aristote et des Stoïciens on pouvait trouver dans l'ancienne philosophie la justification de la Bible. La renaissance, — toute la période jusqu'à Descartes inclusivement, — a suivi les pas de Philon. Mais à Spinoza il a été demandé davantage. Et, chose étrange, il lui a été demandé ce dont les autres avaient été libérés, peut-être justement parce que cela lui était plus difficile, plus impossible de faire qu'à un autre, quel qu'il pût être. Lui, qui avait aimé son Seigneur-Dieu de tout son cœur et de toute son âme, — que de fois et avec quelle force il en parle et dans ses premières œuvres, et

dans l'*Éthique*, — a été choisi par Dieu lui-même pour tuer Dieu. Les temps étaient accomplis, l'homme devait tuer Dieu, mais qui aurait pu tuer Dieu mieux que celui qui l'avait aimé par-dessus tout au monde ? Ou mieux: Dieu ne pouvait être tué que par celui qui l'avait aimé par-dessus tous les trésors du monde. Il fallait un tel homme pour que les hommes pussent croire qu'il avait en effet, et non seulement en paroles, commis ce crime des crimes, cet exploit plus haut que tous les autres.

Et en effet, il suffit de regarder les yeux de Spinoza, non ceux, évidemment, qui se trouvent sur son portrait, mais ces yeux doux et inexorables, — *oculi mentis*, — qui vous fixent de ses livres et de ses lettres, il suffit d'entendre ses pas lents et lourds, ses pas de la statue de marbre du commandeur, et tout doute disparaîtra : cet homme a commis le plus grand des crimes et a pris sur lui toute la charge surhumaine de la responsabilité pour ce qui a été fait. Comparez, dirai-je encore une fois, Spinoza à son grand prédécesseur et maître Descartes, — il n'y a pas trace, chez lui, de cette joie turbulente et de cet enthousiasme insouciant dont sont pénétrés les traités-poèmes de ce dernier, ses *principia*, *meditationes*, discours. Comparez Spinoza à son héritier lointain, Hegel. Hegel vit tout entier de ce qu'il avait reçu de Spinoza. Mais le crime n'a pas été commis par lui, mais par l'autre. Hegel est un possesseur « légal » des biens « spirituels » et en jouit tranquillement et sûrement, sans se douter et même ne se donnant pas la peine de se renseigner par quels moyens ont été acquises les richesses dont il s'était emparé, par droit de succession. Mais Spinoza ne fait que répéter : *non ridere, non lugere, neque detestari, sed intelligere* : il ne faut ni rire, ni pleurer, ni maudire. Que changeront les larmes et les malédictions. C'est accompli, l'œuvre terrible est faite, on ne peut plus la corriger. Et quant au rire, — l'homme qui a tué Dieu pourrait-il rire ? On ne peut pas rire, personne dans ce monde ne rira plus jamais. Ou peut-être

autrement. Les autres hommes sont innocents du crime de Spinoza et n'en sont pas responsables. Et Spinoza, qui vient de dire qu'il ne faut ni rire, ni maudire, ni s'attrister, sans même remarquer qu'il pourrait être accusé de contradiction, — il a des soucis plus graves que la contradiction ! — apprend à ses prochains qu'ils peuvent se réjouir, et rire, et s'adonner à toutes les joies dont est riche la vie quotidienne. Pour eux, pour ces hommes, qui ne se doutent même pas de ce qui se cache sous cette surface claire et distincte, et quelles choses horribles se passent dans ce monde sublunaire, la vie doit être tranquille et douce. Ils ne doivent pas même, dit Spinoza, empoisonner leur existence par des terreurs et des espoirs. *Affectus metus et spei non possunt per se esse boni.* Vivez, sans penser à rien, d'autres pensent pour vous. Le chemin qu'il avait choisi lui-même est un chemin difficile, abrupt, pénible et ne convient qu'à peu d'hommes, peut-être même à un seul : *omnia praeclara tam difficilia quam rara sunt.* Tout ce qui est « beau » est si difficile et partant si peu accessible. De cette chose « difficile », il ne raconte que peu de choses, presque rien. Seulement, de temps en temps, comme si c'était contre sa volonté, des aveux surgissent qui, recueillis et opposés à ce qu'on appelle ordinairement la « doctrine » de Spinoza, nous font comprendre le sens de ce que, avec Hegel, nous appelons l'Esprit du temps, et, en même temps, ce que Hegel ignorait et que Spinoza lui-même entendait par les mots : *Sub specie aeternitatis.* Lorsque dans l'homme parle l'Esprit du temps, lorsqu'il sert l'histoire, il exprime par là, contrairement à l'avis de Hegel, non son essence véritable, mais ce qu'il a de plus extérieur, apporté du dehors, superficiel, ce qui lui est, intérieurement, tout à fait étranger et même hostile. Docile à l'Esprit du temps, Spinoza expose la doctrine de Descartes et glorifie la clarté et la distinction. Mais dans les profondeurs de son âme, Spinoza, tout comme Pascal, vénère pieusement le Mystère, méprise

et hait tout ce qui est conçu distinctement et clairement. Ce qui est patent n'est nécessaire que pour la foule dont il dit lui-même : *terret vulgus nisi paveat.* Il faut tenir la foule par la bride, la menacer par les lois et par le châtiment infligé à ceux qui désobéissent aux exigences claires et distinctes des lois. Quant à Spinoza lui-même, il n'oubliait pas les paroles de saint Paul l'apôtre : « La loi est venue pour que le crime augmente. » Les prophètes et les apôtres ne transigent ni avec le temps, ni avec l'histoire, dans laquelle se développe, d'après Hegel, l'Esprit du temps. L'esprit des prophètes et des apôtres souffle où il veut. Leur vérité,pour me servir des paroles de Spinoza, n'est pas la vérité de l'histoire, mais la vérité *sub specie aeternitatis.*

IV

Un des philosophes contemporains les plus remarquables, M. Henri Bergson, dit dans son premier livre : « Le moi, infaillible dans ses constatations immédiates, se sent libre et le déclare. » Les chapitres de ce livre admirable consacrés à l'examen de la liberté de la volonté appartiennent au meilleur de ce qui a paru,pendant les dernières décades, dans la littérature mondiale. Et en général la profondeur de la pénétration de M. Bergson est étonnante. Il est d'autant plus étrange qu'il a pu écrire la phrase citée ci-dessus : car la constatation immédiate présuppose non « notre » Moi, mais mon Moi. Notre Moi, c'est-à-dire *le* Moi en général n'est pas lui-même une chose donnée immédiatement, et encore moins pourrait-il constater quoi que ce soit immédiatement. M. Bergson, s'il ne voulait pas dépasser les limites de la constatation immédiate, pouvait dire seulement : Mon moi se sent libre et le déclare. Mais affirmer que n'importe quel moi se sent libre, à cela il n'avait pas le droit ; c'est une faute appelé dans la logique μετάβασις είς ἄλλο γένος. Car il n'y a rien d'incroyable dans la supposition que certains moi se

sentent libres, et d'autres non libres. Et si la constatation immédiate est infaillible, alors, dans les cas où nous nous trouvons en face de deux affirmations opposées, il ne nous reste qu'à accepter l'une et l'autre, bien qu'elles semblent s'exclure réciproquement. Le moi de M. Bergson se sent libre, — il n'y a pas de réplique possible. Mais le moi d'un autre homme ne se sent pas libre, — et on ne peut non plus le contester. De cette manière, le problème de la liberté de la volonté se complique à l'infini. Mais, en général, s'il fallait considérer les constatations immédiates comme infaillibles, la philosophie, vu son sujet même, se trouverait dans une situation exceptionnellement difficile : elle devrait, — et consentira-t-elle jamais à le faire ? — renoncer aux jugements généraux. Comment peut-on être sûr que *tous* sentiront et constateront *toujours* la même chose? M. Bergson, nous l'avons entendu, se sent libre. Mais le témoignage de Spinoza est tout autre. Il répète souvent, avec insistance et conviction, comme s'il voulait nous l'enfoncer à coups de marteau, qu'il se sent non libre (voyez surtout la lettre LVIII, où il écrit, entre autres choses : *ego sane ne meae conscientiae, hoc est ne Rationi et experientiae contradicam, nego me ulla absolute cogitandi potentia cogitare posse, quod vellem et quod non vellem scribere*), que le sentiment de liberté est une illusion, qu'une pierre, si elle était douée de conscience, serait convaincue qu'elle tombe librement par terre, bien qu'il soit tout à fait évident, pour nous, qu'elle ne peut ne pas tomber. Et toutes ces affirmations de Spinoza ne sont pas une théorie, un « naturalisme » ou bien des conséquences tirées de considérations générales, c'est le témoignage de l'expérience, la voix des choses vécues les plus profondes et les plus sérieuses. La même chose nous a été affirmée, avec la même force et la même insistance, par d'autres hommes, que nous ne saurions en aucune façon mettre au nombre des « naturalistes » et dont nous n'avons pas le droit de mettre en doute la véracité. Rappelez-vous par

exemple l'ouvrage de Luther, *De servo arbitrio*, qu'il a écrit en réponse à la diatribe *de libero arbitrio* d'Erasme de Rotterdam.

Et n'est-il pas étonnant que Spinoza, dans les périodes différentes de sa vie, «sentait» d'une manière différente ? Quand il écrivait ses *Cogitata metaphysica*, il affirmait d'une façon décisive que la volonté est libre. Dans l'*Éthique* et dans ses lettres, il met la même énergie à affirmer le contraire. En tenant compte de la loi de contradiction, il faut dire que soit dans le premier, soit dans le second cas, il a proféré un mensonge. Mais si l'on ne tient pas compte de cette « loi », si l'on admet, ainsi que nous l'apprend judicieusement M. Bergson, que notre moi est infaillible dans ses constatations immédiates, on arrive à un résultat tout à fait inattendu, ou, plus exactement, à une grande énigme : non seulement la volonté de certains hommes est libre, et celle des autres ne l'est pas, mais même la volonté du même homme est libre pendant certaines périodes de sa vie et ne l'est pas pendant d'autres périodes. Au temps où Spinoza écrivait son *Éthique*, sa volonté était déjà asservie : il était dominé par une force à laquelle il obéissait avec la même docilité avec laquelle une pierre obéit aux lois de chute ou d'attraction. Ce n'était plus lui qui parlait, mais dans lui, par son organe, parlait quelqu'un, probablement le même Esprit du temps, en qui Hegel voyait et saluait la force motrice de l'histoire. Ou bien, si vous ne craignez pas les métaphores bibliques, Spinoza disait non ce qu'il voulait lui-même, mais ce qui lui était ordonné par Dieu. Et de cet instant, il devenait égal qu'il acceptât ou n'acceptât pas lui-même ce qu'il proclamait aux hommes : il ne pouvait plus ne pas le proclamer. Va et dis à ton peuple, ou même non pas à ton peuple, mais à tous les peuples, Spinoza, tout comme Philon était un apôtre des gentils, c'est-à-dire s'adressait à l'humanité tout entière, — parle-leur donc, pour qu'ils regardent et ne voient pas, pour qu'ils écou-

tent et ne comprennent pas, pour que leurs cœurs soient endurcis et que leurs yeux deviennent aveugles.

C'est ce que Spinoza a été forcé de faire. Si vous voulez trouver la vérité, disait-il, oubliez tout, et avant tout oubliez la révélation biblique, ne vous souvenez que des mathématiques. La beauté, la laideur, le bien, le mal, le bon, le mauvais, la joie, la tristesse, la crainte et l'espoir, l'ordre et le désordre, tout cela est « humain », tout cela est passager et n'a aucun rapport avec la vérité. Vous croyez que Dieu veille aux besoins des hommes, qu'il a créé le monde pour l'homme, que Dieu poursuit des buts élevés. Mais là où il y a des buts, où il y a le souci, la joie et la tristesse, — là il n'y a pas de Dieu. Pour comprendre Dieu, il faut tâcher de se libérer des soucis, et des joies, et des craintes, et des espoirs, et de tous les buts, grands ou petits. Le vrai nom de Dieu est nécessité. *Res nullo alio modo a Deo produci potuerunt quam productae sunt.* Comme dans les mathématiques, tous les théorèmes, toutes les vérités découlent, avec une nécessité qui ne connaît au-dessus d'elle aucune loi, de leurs concepts fondamentaux, ainsi tout dans le monde se passe avec la même nécessité irrésistible, et il n'y a pas de force qui puisse lutter contre l'ordre de l'existence établi depuis l'éternité. *Deus ex solis suae naturae legibus et a nemine coactus agit,* dit Spinoza, et il explique ensuite ce que signifient ces mots : *Ex sola divinae naturae necessitate, vel (quod idem est) ex solis ejusdem naturae legibus.* C'est la suprême vérité que nous puissions concevoir et, l'ayant conçue, nous faisons l'acquisition du plus haut des biens qui existent, du contentement de l'âme et de la tranquillité, *acquiescentia animi.* Ne croyez pas que par vos vertus vous pouvez mériter la faveur de Dieu. L'expérience journalière nous apprend que les succès et les insuccès arrivent également aux hommes pieux et aux impies, aux vertueux et aux vicieux. Ainsi cela est actuellement, ainsi cela a toujours été, ainsi cela sera toujours. Donc cela doit être ainsi, car cela découle

de la nécessité de la nature divine, et il n'est ni utile, ni même possible de changer l'ordre établi des choses.(Hegel disait plus tard: « Ce qui est réel, est rationnel »).La vertu a-t-elle besoin d'une récompense ? La vertu est elle-même sa propre récompense. Le vice cherche la récompense, et il la reçoit, car une fois que la vertu n'a pas besoin de récompense et que la récompense existe quand même dans le monde, la récompense échoit nécessairement au vice qui en a besoin et qui l'accepte volontiers.

Spinoza ne s'arrête pas là. Il dit : *si homines liberi nascerentur, nullum boni et mali formarent conceptum quamdiu liberi essent.* Et pour éclaircir cette vérité, il se réfère au récit biblique concernant la chute : la faculté de distinguer le bien du mal n'était pas naturelle chez le premier homme, c'est-à-dire, « par sa nature » le vice ne se distingue en rien de la vertu. Et cela n'a pas empêché Spinoza de consacrer tout son Traité théologico-politique, traité qui a eu une importance historique immense (par lui a été, entre autres choses, déterminée la théologie protestante moderne, et non seulement protestante), à prouver la pensée que la Bible n'a nullement pour but d'apprendre à l'homme la vérité, que sa tâche est toute morale : celle d'apprendre à l'homme à vivre dans le bien...

Mais alors par quel hasard trouvons-nous dans la Bible le récit concernant la chute? Et pourquoi la Bible commence-t-elle par révéler aux hommes la vérité entièrement incompréhensible à leur raison, savoir que les concepts du bien et du mal sont, par leur essence, tout à fait illusoires, que, pour nous servir des paroles de l'apôtre saint Paul, « la loi » est venue plus tard, c'est-à-dire quand l'histoire était déjà commencée et qu'elle « est venue pour que le crime augmente », que le premier homme ne distinguait pas le bien du mal, ignorait la loi, et quand il a cueilli et goûté le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, c'est-à-dire quand il a com-

mencé à distinguer le bien du mal, quand il a reçu « la loi », il a, avec la loi, reçu la mort. La contradiction est manifeste et nullement accidentelle, comme ne sont pas accidentelles toutes les contradictions dont sont pénétrées les œuvres de Spinoza. Il est bien temps d'oublier la légende concernant le caractère extraordinairement conséquent de la philosophie de Spinoza. Cette légende n'est venue au monde que grâce à la forme extérieure de l'exposition, forme soi-disant mathématique : des définitions, des axiomes, des postulats, des lemmes, des preuves, etc. Le système de Spinoza est tissé de deux idées entièrement inconciliables entre elles. D'un côté, la conception « mathématique » du monde (c'est ce qui a eu une importance « historique » et a rendu Spinoza si influent) : tout dans le monde arrive avec la même nécessité intérieure, avec laquelle sont développées les vérités mathématiques. Lorsqu'un de ses correspondants lui reprocha de considérer sa philosophie comme la meilleure, il lui répondit d'une façon tranchante : je ne la considère pas comme la meilleure, mais comme la vraie. Et si tu me demandes, pourquoi, je te dirai : pour la même raison pour laquelle tu considères la somme des angles d'un triangle comme égale à deux angles droits. A chaque pas Spinoza parle des mathématiques. Il déclare que les hommes n'auraient jamais connu la vérité si les mathématiques n'existaient pas. Seules les mathématiques possèdent la vraie méthode de l'investigation, elles seules présentent le modèle éternel et parfait de la pensée, et ceci justement pour cette raison qu'elles ne parlent pas des buts ou des besoins des hommes, mais des figures, des lignes, des plans, en d'autres termes, qu'elles cherchent la vérité « objective » qui existe par elle-même, indépendamment des hommes ou d'autres êtres conscients.

L'homme s'est imaginé que tout a été créé pour lui, qu'il forme dans l'univers comme un état dans un état. Certainement dans la Bible il est écrit en propres termes :

Dieu, ayant créé l'homme, lui dit que tout l'univers lui appartenait. Mais ce ne sont que des « expressions imagées » qu'il faut comprendre non dans leur sens littéral, mais d'une façon métaphorique. Habituée par les mathématiques à des jugements clairs et distincts, la raison voit que l'homme n'est qu'un des anneaux innombrables dans la chaîne de la nature, ne se distinguant en rien des autres anneaux, et que le tout, la nature tout entière, ou Dieu, ou la substance (comme tout le monde a été content lorsque Spinoza appela Dieu du nom de substance, un nom qui «libère!») est ce qui se trouve *au-dessus* de l'homme et existe pour soi-même, et même il ne faut pas dire : pour soi-même, car tout «pour» humanise le monde, mais, tout simplement, existe. Et ce tout est Dieu, dont la raison et la volonté ont aussi peu à voir avec la raison et la volonté de l'homme, que la constellation du Chien avec le chien, animal aboyant, c'est-à-dire Dieu ne peut avoir aucune raison ni aucune volonté. C'est ce que l'homme doit comprendre avant tout. Et ayant conçu un tel Dieu, — ici commence de nouveau la « contradiction » dont j'ai déjà parlé, — il doit l'aimer, selon le commandement biblique, de tout son cœur et de toute son âme...

Aimer Dieu de tout son cœur et de toute son âme! Pourquoi cette demande n'est-elle pas adressée à une pierre, à un arbre, à un plan ou à une ligne, mais à l'homme qui, ainsi que nous l'avons entendu tout à l'heure, ne se distingue pas d'une pierre, d'un arbre ou d'un plan ? On peut également poser une autre question : pourquoi faut-il aimer Dieu ? Si la Bible exigeait qu'on aimât Dieu, c'était naturel : le Dieu de la Bible avait une raison et une volonté. Mais comment aimer Dieu qui n'est qu'une cause, qui fait tout ce qu'il fait avec la même nécessité que celle qui gouverne tout objet inanimé? Il est vrai que Spinoza appelle Dieu libre, parce qu'il agit suivant les lois de sa nature. Mais tout agit suivant les lois de sa nature. Spinoza lui-même termine de la façon suivante

l'introduction à la troisième partie de son *Ethique* : « Je parlerai de la nature et de la force des passions, et du pouvoir de l'âme sur les passions, en me servant des mêmes méthodes dont je me suis servi dans les précédentes parties de mon ouvrage, quand je parlais de Dieu et de l'âme et examinais les actions et les motifs de l'homme de la même façon que s'il s'agissait des lignes, des plans ou des corps. » Je demande encore une fois : si nous formons nos jugements sur Dieu, sur l'âme, sur les passions humaines de la même manière que sur les lignes, les plans et les corps, alors qu'est-ce qui nous donne le droit d'exiger ou même de conseiller à l'homme d'aimer Dieu et non un plan, une pierre ou un billot ? Et pourquoi la demande d'aimer Dieu est-elle adressée à l'homme et non à une ligne ou à un singe ? Rien de ce qui se trouve dans le monde ne peut prétendre à une situation exceptionnelle : toutes les « choses » dans l'univers entier sont sorties avec une égale nécessité des lois éternelles de la nature. Pourquoi donc Spinoza, qui était tellement irrité de voir les hommes s'opposer à la nature comme s'ils voulaient créer un état dans un état distingue-t-il l'homme comme une chose qui diffère *toto coelo* et d'un plan, et d'une ligne, et d'un billot, et d'un singe, lui pose-t-il des exigences, introduit-il des estimations, crée-t-il des idéaux, etc. ? Pourquoi forme-t-il un « état dans un autre état », pourquoi dans son œuvre principale, — ce n'est pas en vain qu'elle a été appelée *Éthique*, — ne s'est-il pas soumis sans murmurer aux mathématiques et, malgré son vœu solennellement formulé, parle-t-il de l'homme comme jamais un mathématicien n'a parlé des triangles ou des perpendiculaires ? Et c'est le même Spinoza à qui Dieu avait ordonné d'aller vers les hommes et de les aveugler ? Alors quoi, il n'aurait pas rempli la volonté de Dieu ? Il aurait résisté à celui à qui personne n'a pu résister ?...

Certainement non. La volonté de Dieu a été remplie. Une fois que Spinoza, ayant entendu l'appel : « qui enver-

rai-je ? » avait répondu : « me voici, envoie-moi », il ne pouvait plus esquiver sa mission « historique », comme n'ont pu l'esquiver Descartes et d'autres grands fils de la première et de la seconde renaissance. Spinoza *tua Dieu*, c'est-à-dire apprit aux hommes à penser que Dieu n'existe pas, qu'il n'y a que la substance, que la méthode mathématique (c'est-à-dire la méthode de l'examen impersonnel, objectif et scientifique) est la seule méthode véritable de la recherche, que l'homme ne constitue pas un état dans un état, que la Bible, les prophètes, les apôtres n'ont pas découvert la vérité, mais ont apporté aux hommes uniquement des enseignements moraux, et que les enseignements et les lois moraux peuvent remplacer complètement Dieu, bien que l'homme, s'il était né libre ou s'il n'avait pas cueilli le fruit de l'arbre défendu, n'eût pu distinguer le bien du mal, que, en général, il n'y eût eu ni bien, ni mal, mais tout eût été « très bien », c'est-à-dire tel qu'il s'était présenté à Dieu quand, ayant créé le monde non selon les lois de la nature, mais selon sa propre volonté, il regardait le monde et s'en réjouissait. Mais ce « regard » divin qu'avait le premier homme avant sa chute, les hommes ne l'auront plus. Rends aveugle leur cœur pour qu'ils regardent et ne voient pas. Ou bien qu'ils voient *clare et distincte*, mais non ce qui existe, et qu'ils soient en même temps convaincus que ce qu'ils voient clairement et distinctement est ce qu'a vu Dieu lui-même le septième jour solennel lorsque, en se reposant de ses travaux, il admirait son monde.

Spinoza fit tout cela. Il suggéra aux hommes qu'on peut aimer Dieu de tout son cœur et de toute son âme, comme l'ont aimé le psalmiste et les prophètes, même lorsque Dieu n'existe pas, ou lorsque à la place de Dieu est mise la nécessité objective, mathématique et rationnelle, ou l'idée du bien humain qui ne se distingue en rien de la nécessité rationnelle. Et les hommes l'ont cru. Toute la philosophie contemporaine qui exprime, en général,

non ce par quoi les hommes vivent, mais ce que suggère aux hommes l'Esprit mystérieux du Temps ; cette philosophie, si convaincue que ses « visions », ou, comme on dit aujourd'hui, ses « intuitions » représentent la plénitude de la vision possible, et ceci non seulement pour l'homme, mais aussi pour les anges et même pour les dieux (ainsi parle-t-on aujourd'hui, ce n'est pas mon invention), toute cette philosophie est sortie entièrement de Spinoza. Actuellement, un « point de vue sur le monde » autre que « l'idéalisme éthique » est presque impossible. Fichte l'exprimait avec conviction en disant que tout le sens du christianisme était contenu dans le premier vers de l'évangile de saint Jean : ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ λόγος. Tout aussi tranquillement Hegel voyait dans le commandement stoïcien conseillant la renonciation à sa propre personnalité et la dissolution dans la substance la tâche suprême de l'homme. Je dis : « tranquillement », car c'est la chose essentielle. Ni Fichte, ni Hegel n'ont tué Dieu. C'est un autre qui a tué Dieu. Mais ils ne se doutaient même pas qu'ils avaient reçu en héritage la *certitudo* acquise au prix du plus grand crime. Ils s'imaginaient que c'était leur certitude, que leur vision si sûre d'elle-même leur était donnée par la nature même. Quand ils se trouvent face à face avec l'évidence, il ne leur vient pas même à l'esprit que sa source pourrait être aussi étrange et aussi mystérieuse. Notre contemporain, M. Edmond Husserl, héritier spirituel, direct et légitime de Descartes, et qui s'y réfère toujours ouvertement, déclare avec solennité :

> L'évidence n'est pas, en fait, un indicateur de la conscience qui, attaché à un jugement, nous crierait comme une voix mystique sortant d'un monde meilleur : là est la vérité, comme si une pareille voix pouvait nous dire quelque chose, à nous, esprits libres, et n'avait pas à justifier de ses titres. (E. Husserl, *Ideen*, p. 300).

Et cela ne pouvait pas être autrement. Dieu a envoyé son prophète pour qu'il aveuglât et liât les hommes, et

pour que les aveugles et les liés se considérassent comme libres et voyants. Pourquoi cela a-t-il été nécessaire ? Isaïe l'explique : pour qu'ils se *convertissent* et soient guéris. Spinoza le savait-il, le savons-nous, nous qui lisons Isaïe et Spinoza ? Non seulement on ne peut pas répondre à une pareille question, on ne peut même pas la poser...

Mais il n'est pas douteux que, suivant le chemin indiqué par Descartes, « en triomphant du dualisme de l'étendue et de la pensée », et en créant l'idée de la « substance unique », cette idée qui a tellement charmé Hegel et charme actuellement nos contemporains, Spinoza sentit qu'il était en train de tuer celui qu'il avait aimé plus que tout au monde. Et qu'il le tuait conformément à son libre commandement divin et à son propre, mais non libre, vouloir humain. Lisez les lignes par lesquelles commence le *Tractatus de emendatione intellectus*, malheureusement si peu lu. Ce n'est pas le triomphant « *de omnibus dubitandum* » de Descartes, ni l'idéalisme éthique de Fichte, ni le panlogisme majestueux de Hegel, ni même la foi de Husserl en la raison et en la science. Je le répète, dans tout ce qu'a écrit Spinoza il n'y a pas trace d'un triomphe ou d'une joie. Il va vers l'autel non en sacrificateur, mais en victime.

Il tuera Dieu, il l'a tué, pour l'histoire, mais dans les profondeurs de son âme il sent d'une façon « obscure » — *sentimus experimurque nos aeternos esse* — que, sans Dieu, il n'y a pas de vie, que la vraie vie se trouve non dans la perspective de l'histoire, mais dans celle de l'éternité — *sub specie aeternitatis.* Et ce « savoir » obscur, caché, visible à peine et encore pas toujours à lui-même et aux autres, se fait sentir dans toute sa philosophie. Non dans ces jugements clairs et distincts que l'histoire a reçus de lui et que lui-même avait reçu de l'Esprit du temps, mais dans ces sons étranges, mystérieux, insaisissables et échappant au calcul que, dans notre langage, on ne peut même nommer « les voix des criants dans le

désert », et dont le nom serait : les sons qui ne résonnent pas. Il y a un grand et éternel mystère dans les paroles terribles du prophète : *Et audivi vocem Domini dicentis : Quem mittam ? Et qui ibit nobis? Et dixi : Ecce ego, mitte me. Et dixit : Vade et dices populo huic : Audite audientes et nolite intelligere, et videte visionem et nolite cognoscere. Excaeca cor populi huius et aures ejus aggrava ; et oculos ejus claude ; ne forte videat oculis suis et corde suo intelligat, et convertatur et sanem eum.*

Le même mystère se trouve dans les paroles de l'apôtre: « La loi est venue *pour que* le crime augmente. »

L. CHESTOV.

Traduit du texte russe inédit par J. EXEMPLIARSKY.

LA POLITIQUE DES GAGES

—

Nos lecteurs n'ont peut-être pas perdu le souvenir des quelques articles où nous nous sommes précédemment efforcé de suivre dans cette Revue les épisodes récents de la crise des Réparations (1). Nous nous permettions notamment aux derniers jours de 1922 d'écrire ce qui suit : « M. Poincaré a posé voici trois mois la fameuse question des gages productifs. Le mieux ne serait-il pas de la renouveler sans nulle fioriture dans le plus bref délai possible ? »

Cette question ne visait certainement pas à l'originalité : elle exprimait un sentiment moyen, on sait comment depuis lors il y a été répondu.

Nous occupons la Ruhr depuis cinq mois, pendant lesquels le devoir de chacun a été de faire bloc derrière le gouvernement responsable, ce qui a eu lieu en effet : tout commentaire était d'ailleurs bien inutile, car une entreprise de cette envergure ne se juge pas en quelques semaines d'après des épisodes fragmentaires. Voici cependant qu'il semble possible de voir plus net en cette affaire, et notamment de préciser les résultats que nous en pouvons attendre.

Il y a évidemment deux façons d'envisager la politique de la Ruhr : elle peut être un moyen de contrainte propre à amener l'Allemagne à l'exécution d'engagements perpétuellement différés, ou un procédé qui nous permette de nous payer sur un gage productif à défaut de cette

(1) *Emprunt international et dettes interalliées*, 1er août 1922. *Le paradoxe du change allemand*, 1er octobre 1922. *La politique des moratoires*, 1er décembre 1922.

exécution ou concurremment avec elle. Ces deux conceptions peuvent être appliquées simultanément, mais il importe de ne pas sacrifier l'une à l'autre, et surtout la seconde à la première, ainsi qu'on a paru le faire quelque temps. Notre action dans la Ruhr semble aujourd'hui suffisamment stabilisée pour permettre une vue d'ensemble, et nous ne doutons pas que, ce premier « débroussaillement accompli », on ne se soit à Paris et à Bruxelles préoccupé de construire, soit que le gouvernement allemand présente des propositions susceptibles d'examen, soit que l'exploitation du gage apparaisse momentanément comme le seul remède à la crise des Réparations.

Il n'est donc pas sans intérêt pour le modeste témoin de ces heures décisives de chercher à faire une fois de plus le « point » de la situation.

I

Le développement de la politique de la Ruhr est intimement lié à ses origines que chacun connaît.

A la Conférence interalliée qui s'ouvrit à Paris le 2 janvier 1923, M. Bonar Law, avec une correction de forme à laquelle ne nous avait point habitués D. Lloyd George, apportait un nouveau programme de réparations, lequel déchirait purement et simplement le traité de Versailles. Il évaluait à quelque 25 milliards de marks-or la totalité de la dette allemande, ce qui ramenait à 10 ou 11 milliards la créance française ; la priorité belge s'évanouissait sans autres commentaires, ainsi que toute préférence pour les régions dévastées. Un moratorium de 4 ans était accordé à l'Allemagne sans condition. Les gages que la France réclamait légitimement depuis quelques mois n'étaient point admis, et l'on envisageait même l'évacuation du territoire rhénan, à moins que les puissances occupantes ne consentent à y demeurer à leurs frais. Par surcroît, le contrôle financier de l'Allemagne

était remis pour 6 ans à un comité international surprenant, où le ministre des Finances du Reich avait voix prépondérante. Enfin, de subtiles combinaisons financières, destinées en apparence à payer à l'Angleterre sa renonciation aux créances qu'elle a sur ses alliées, assuraient à la Trésorerie britannique la suprématie européenne pour de longues années.

On sait ce qu'il advint de ces prétentions. L'Angleterre isolée quittait la conférence. L'Italie, après de louables efforts de conciliation, se rangeait du côté de la France, que dès la première heure appuyait la Belgique. On pouvait malaisément envisager une autre solution. Tout gouvernement qui eût donné à Paris son adhésion au plan britannique eût été sans délai balayé par l'opinion, et la fermeté patriotique de M. Poincaré n'avait au surplus nul besoin de ce stimulant. L'aumône de 10 milliards de marks-or que nous concédait M. Bonar Law, les quelque 30 milliards de francs-papier qu'elle représentait, était à placer en regard des 45 milliards 265 millions 276.000 fr. dépensés par nous au 31 décembre 1922 pour réparer les dévastations de l'Allemagne et des 44 milliards 524 millions 355.000 francs restant à affecter au même objet (1). De cette comparaison seule ressortait la nécessité de passer à l'action, différée par trois ans d'inutile patience. Les directives en étaient d'ailleurs d'ores et déjà établies.

La France avait en effet apporté à la conférence de Paris un programme longuement étudié : la question des gages y tenait une place importante, puisqu'elle apparaissait dès ce moment comme la base de notre politique de Réparations ; des suggestions détaillées en spécifiaient la nature, mais nous n'en demandions que le produit, sans appropriation définitive, pendant la durée d'un moratorium, fixé à deux ans et portant exclusivement

(1) Ces chiffres ne s'entendent que des dommages aux biens : pour les dommages aux personnes (pensions, allocations, etc), le Trésor français avait en outre décaissé, au 31 décembre 1922, 31.637 millions de francs.

sur les versements en espèces. Le memorandum français parlait de « saisie en commun par les Alliés ». De cela, il n'était plus question, mais quant au fond même du plan, la vérité d'hier demeurait celle d'aujourd'hui: il ne restait qu'à l'imposer.

Le 11 janvier, les troupes du général Degoutte, aidées de détachements belges, installaient à Essen une mission d'ingénieurs ; elles procédaient avec une discrétion telle que le terme « d'occupation invisible », employé pour caractériser leur présence au delà du Rhin, fut constamment d'une rigoureuse exactitude ; leur rôle était d'ailleurs précisé dans une note franco-belge qui insistait sur la nature purement technique de notre intervention.

Ce n'est que le 15 février, après un mois de réflexion, que le gouvernement de Berlin saisissait les diverses capitales d'une protestation motivée contre la légitimité de cette action. Il niait, comme il fallait s'y attendre, tout manquement à ses obligations qui fût de nature à autoriser une mesure de contrainte, et notamment une contrainte militaire. Cependant, dès la fin de 1922, la Commission des Réparations avait relevé à la charge du Reich la non exécution des livraisons de bois et de charbons auxquelles il était tenu ; le 26 janvier, elle renchérissait en constatant à la majorité le manquement général de l'Allemagne à ses obligations; on ne pouvait sérieusement prétendre que cette constatation ne correspondît pas à la réalité des faits.

La chancellerie allemande chercha alors un refuge dans l'interprétation juridique du par. 18 de l'annexe II à la partie VIII du traité de Versailles. Ces sortes de gloses sont périlleuses quand le contradicteur s'appelle Poincaré. Le par. 18 stipule que l'Allemagne s'inclinera devant telles mesures que les gouvernements alliés pourront estimer nécessitées par son manquement volontaire à ses obligations ; une note française du 10 mars a rappelé pour la bonne règle que l'occupation militaire avait été expli-

citement prévue comme faisant partie de ces mesures aux conférences de Spa, en 1920, et de Londres, en 1921, et que tel ou tel gouvernement allié pouvait en user isolément, puisque l'exemple récent du gouvernement anglais montrait qu'il y pouvait non moins isolément renoncer (1). La note ne rappelait pas, mais aurait pu le faire, que si, à la conférence de Paris, il n'avait pas été positivement question d'occupation militaire, c'est qu'on envisageait alors une saisie commune de gages par tous les alliés, qui eût exclu toute possibilité de résistance allemande. La situation était changée puisque l'Angleterre s'enfermait dans l'expectative, parlait même de retirer ses contingents de Cologne ; et que, sans que nous dussions mésestimer la valeur morale de son concours, l'Italie limitait ce dernier à l'envoi de quelques techniciens.

Pour tout esprit de bonne foi, et il n'est jamais inutile de le rappeler, la base juridique de notre action était donc inattaquable ; mais il s'agissait d'une politique qui ne se justifie définitivement que par le succès, surtout lorsque les observateurs destinés à l'apprécier sont des Anglo-saxons.

II

Alors a commencé une période troublée. Si l'expérience universellement acquise au cours de ces dernières années de la mentalité de nos ennemis n'excluait cette hypothèse, on serait porté à penser que quelques-uns au moins des dirigeants de l'opération de la Ruhr s'attendaient à ce que les gages visés fussent saisis et exploités sans aucune résistance ni difficulté. Certains flottements et certaines hésitations ne s'expliquent cependant pas autrement : ils n'en restent que plus surprenants.

Les chefs de notre « mission technique », dès leur arrivée à Essen, convoquèrent les industriels et propriétaires de

(1) Le 29 oct. 1920, le gouvernement britannique avait en effet officiellement renoncé pour sa part au bénéfice du par. 18.

mines du bassin, espérant manifestement obtenir d'eux à l'amiable les renseignements et, sinon le concours, du moins l'absence de réaction nécessaires à l'accomplissement de leur mission. Les invités ne se présentèrent point au complet. Déjà l'état-major, la documentation et la caisse du « Kohlen Syndikat » avaient fui jusqu'à Hambourg. Après quelques entrevues sans résultat, les Allemands déclarèrent unanimement que Berlin leur interdisait de répondre à l'appel qui leur était adressé. La « résistance passive » commençait.

Le gouvernement allemand avait, en effet, avisé les propriétaires des mines qu'il ne leur paierait plus le charbon livré aux alliés à titre de réparations. Les autorités alliées s'étant alors déclarées prêtes à payer elles-mêmes ce charbon, le gouvernement allemand interdisait toute livraison de ce combustible. En attendant qu'on puisse envisager la constitution de gages nouveaux, il fallait donc aviser aux conséquences de la cessation des prestations normales et éviter en particulier de compromettre le ravitaillement de la rive gauche du Rhin. Le 17 janvier, les Franco-Belges faisaient connaître leur intention dé réquisitionner le charbon et d'effectuer des déroutements de convois dans la mesure nécessaire.

L'exécution de ce dessein souffrit les plus grandes difficultés : la grève générale des cheminots suivit celle des mineurs et des diverses administrations ; de pénibles négociations avec le gouvernement britannique détournaient difficilement ce dernier de compliquer encore dans le secteur de Cologne le problème de nos transports ; de nombreux convois de charbon, trompant une surveillance insuffisante, prenaient le chemin des territoires non occupés ; les sabotages se multipliaient ; des isolés français étaient assaillis ; des ministres du Reich pénétraient dans la Ruhr, sans être inquiétés, pour y prêcher la résistance. Les banques expédiaient leurs réserves en Allemagne ; à Dusseldorf même, tous les établissements se refusaient

au change des monnaies étrangères, de façon à couper l'approvisionnement en marks des alliés.

Tandis que les autorités d'occupation luttaient de leur mieux contre cette levée de boucliers d'un genre spécial, notre passage à l'action provoquait dans la situation internationale et en France même des répercussions de tout genre. Le franc, qui se remettait à peine de l'attaque saisonnière qu'il subit presque à chaque automne, se tenait assez ferme au début de janvier à 13,50 pour un dollar. Le 1er février, après Bourse, le dollar atteignait 17 francs et la livre le cours record de 80 francs.

Ces chiffres, comme on l'a vu depuis, étaient plus impressionnants que réellement inquiétants. Nous n'étions pas dans une situation telle qu'ils pussent être l'indice d'un grand péril. En 1922, nos ventes à l'étranger avaient compensé nos achats à 2 ou 3 milliards de francs près, et compte tenu de ce qu'on appelle les exportations « invisibles », il est probable que notre balance s'équilibrait. Jamais, depuis deux ans, nos ventes n'avaient atteint un chiffre égal à celui du dernier mois de 1922. D'autre part, d'importantes plus-values dans la rentrée des impôts allaient précisément dégager quelque peu notre trésorerie, et notre épargne témoigner à nouveau de ses grandes ressources. L'émission de papier-monnaie, depuis des mois, se trouvait enrayée et une ferme résistance contenait les tentatives inflationnistes. Aucun des facteurs classiques de dépréciation du change ne paraissait donc justifier les vives attaques dont notre franc fit l'objet dès la deuxième quinzaine de janvier.

Sa baisse sensible tenait en réalité à deux causes qui, par leur nature même, devaient être toutes temporaires, pour peu que l'entreprise de la Ruhr affirmât politiquement et économiquement son succès.

Il est hors de doute que l'opinion internationale n'a eu à l'origine qu'une confiance restreinte dans les résultats de notre politique, envisagée un peu partout avec une

défaveur marquée, sur laquelle la courageuse intervention d'amis des heures difficiles, comme Lord Rothermere en Angleterre, ne doit pas nous faire illusion (1). Ce sentiment à peu près général a pesé lourdement sur le change pour des raisons techniques qui n'ont rien de mystérieux. Depuis la guerre, nous vivons en partie sur des crédits dits de « spéculation », lesquels représentent des achats de francs faits par des étrangers, et laissés en dépôt par eux dans des établissements français, dans l'attente d'une hausse de notre devise, qui constitue le bénéfice à peine escompté de semblables opérations. Lorsque, pour une raison quelconque, les possesseurs de ces dépôts redoutent au contraire une baisse du franc, ils se hâtent de les réaliser pour que le gain attendu ne se transforme pas en perte, et ces réalisations alourdissent brusquement les cours, par le besoin artificiel de devises étrangères qu'elles suscitent. C'est ce qui s'est produit au début de l'année courante. Ces liquidations ont été d'autant plus malaisément supportées que l'étroitesse de notre marché des changes, jointe à notre législation restrictive de l'importation et de l'exportation des capitaux abusivement héritée de la guerre, nous empêchait alors et nous empêche du reste encore de constituer des réserves de devises propres à nous permettre de surmonter ces crises.

La pénurie de charbon, résultant de la cessation des prestations allemandes au lendemain de l'occupation de la Ruhr, nous a créé également de sérieuses difficultés, dont la tenue du franc s'est indirectement ressentie. Nous avons dû procéder à d'importants achats de charbon anglais, évidemment payables en livres, et cela au moment où les charbonniers d'outre-Manche, exploitant la situation, élevaient fortement leurs prix (2). Il n'y avait pas à reculer devant ce sacrifice, au moins en ce qui

(1) On n'a pas oublié le magnifique article publié en février dernier dans le *Daily Mail*, par Lord Rothermere, sous le titre: « Chapeau bas devant la France! »

(2) Entre le 15 et 20 janvier, le charbon anglais augmenta de 2 shillings par tonne.

concerne certaines industries, comme les entreprises d'éclairage ou de transport, dont l'arrêt ne peut à aucun moment être envisagé.

La métallurgie, de son côté, souffrit beaucoup de la diminution, sinon de l'arrêt des livraisons de coke. Le 5 mai, au congrès que tinrent à Metz les ingénieurs de l'École centrale des arts et manufactures, M. Humbert de Wendel, président de la Chambre de Commerce de Metz, reconnaissait que la marche des usines lorraines était très ralentie et qu'un grand nombre d'appareils étaient hors feu. Il ajoutait d'ailleurs aussitôt cette observation pleine de sens :

Si importante que soit notre industrie, elle n'est pas, dans un pays comme la France, un facteur à ce point essentiel de notre vie nationale que son malaise ou son arrêt partiel puisse créer pour l'ensemble du pays une situation intenable. Il en est autrement pour l'Allemagne, dont l'industrie de la Ruhr est vraiment le centre vital... Nous n'avons qu'à tenir bon pour avoir le dernier mot.

Avant que ce louable optimisme se justifiât, nous n'avions pas moins à consentir au succès futur des sacrifices assez durs. La hausse du charbon se répercuta rapidement sur un grand nombre de produits. Les techniciens n'affirment-ils pas que le prix du combustible entre souvent pour un tiers dans le prix de revient des marchandises dont la fabrication l'utilise, c'est-à-dire de la presque totalité des produits ? Lorsqu'en avril, se posa devant le conseil supérieur des chemins de fer la question d'un abaissement des tarifs de transport impatiemment attendu par le commerce et l'industrie, les représentants des réseaux le déclarèrent impossible, la hausse du combustible leur occasionnant plus de 600 millions de frais supplémentaires à porter au passif de l'exercice en cours. Il ne fallait pas beaucoup d'épisodes de ce genre, tendancieusement interprétés par une certaine presse et par certains partis, pour déterminer un retour offensif de la vie chère,

dont l'admirable sang-froid du pays a pu seul prévenir les conséquences.

Cette brève analyse de nos récentes difficultés montre du moins qu'une meilleure exploitation du gage, susceptible de remédier à l'insuffisance de nos approvisionnements, devait déterminer le renversement complet de la situation à notre profit, pour peu qu'elle s'accompagnât chez l'adversaire de signes de faiblesse, avant-coureurs de notre succès, dût celui-ci se faire attendre quelque temps encore.

III

Cependant, le gouvernement de Berlin multipliait ses efforts de résistance, avec une ingéniosité que le spectateur impartial ne pouvait se défendre d'admirer, mais qui acheminait nécessairement le Reich à la ruine, sans que celui-ci ait d'ailleurs songé un moment, semble-t-il, à le contester.

Tout un système de «subsides» fut organisé dans les territoires occupés. Les ouvriers en grève reçurent ou eurent la promesse de recevoir des salaires sensiblement égaux à ceux d'une période de travail. Les patrons, exceptionnellement autorisés à employer leurs services, reçurent l'ordre de ne le faire que pour des travaux sans utilité immédiate, la moins-value de rendement résultant de ce système étant compensée pour les chefs d'industrie par une allocation spéciale. Les cheminots, en même temps que de l'ordre de cesser le travail, se virent nantis de la garantie de leur plein salaire. On assure que, pendant longtemps, plus de 500 wagons de ravitaillement à l'usage de la population allemande pénétrèrent quotidiennement dans le bassin aux frais du Reich.

La Reichsbank, de son côté, ouvrait des crédits extraornaires aux industriels rhénans, que notre occupation empêchait d'exporter, afin d'éviter, dit une circulaire récente, «la mise en chômage des entreprises par l'octroi

de prêts à court-terme et portant intérêts ». Les bénéficiaires en ont généralement usé pour constituer des stocks et améliorer leur outillage en vue de jours plus heureux.

Si l'on ajoute à ces divers chefs de dépenses le coût d'importations accrues, notamment en charbon et en minerai (1) dont l'Allemagne est privée par notre occupation, le manque à gagner résultant de l'arrêt des exportations, consécutif au blocus des territoires occupés, on comprendra que la résistance du Reich ait pu, selon certaines évaluations, lui coûter dès la fin de mars plus de 800 millions de marks-or.

Le financement de ces énormes dépenses s'est effectué, si l'on peut oser cette expression, selon les règles d'une fantaisie délirante. Une loi d'Empire du 12 mars 1923, portant règlement de l'exercice budgétaire, a autorisé le gouvernement à emprunter 5.000 milliards de marks-papier pour couvrir le déficit du budget ordinaire, et à engager, sans limitation de sommes, toutes les dépenses qui seraient nécessaires pour continuer la lutte. De fait, il ne devait bientôt rester plus place pour une politique financière raisonnable. Le fameux « emprunt de la résistance » a fourni péniblement 50 millions de marks-or, bien que tous les moyens utilisés en pareille conjoncture pour provoquer des souscriptions aient été mis à contribution. On a donc recouru une fois de plus à la planche à assignats : dès le début d'avril, la dette flottante de l'Empire atteignait 5.000 milliards de marks, et la circulation papier 6.000 milliards (2) ; l'inflation s'accroissait chaque semaine à raison de 5 à 600 milliards.

Il n'en est que plus surprenant qu'à la même époque on ait assisté à une hausse inattendue du mark sur le marché des changes, épisode qui mériterait à lui seul de

(1) On évalue à 75 millions de marks-or par mois pour le charbon, et à 130 millions pour le minerai et les vivres, les importations mensuelles de l'Allemagne depuis l'occupation de la Ruhr (chiffres relevés au début d'avril 1923).

(2) Elle n'était que de 122 milliards en avril 1922.

longs développements, s'il présentait désormais autre chose qu'un intérêt historique.

En 15 jours, du 31 janvier au 15 février, le mark-papier doublait de valeur par rapport à la livre et au dollar. Ce dernier, qui valait 47.880 marks le 31 janvier, n'en valait plus que 28.428 le 12 février, et 19.500 le 16, après avoir coté un instant 16.500.

La presse d'outre-Rhin n'a pas pris la peine de dissimuler que ce résultat était l'œuvre du gouvernement allemand et de la politique désespérée de la Reichsbank. Celle-ci sacrifiait résolument son encaisse-or, cédant dès le 15 février des devises étrangères à un prix inférieur de 60 0/0 aux cours libres, ce qui est, on en conviendra, un procédé de revalorisation un peu spécial. Dans le même temps, elle jetait du mark-or sur les marchés neutres pour agir sur les cours, à concurrence par exemple de 100 millions dans les banques suisses. Enfin elle enjoignait aux établissements privés, ses clients, de lui rembourser les crédits antérieurement ouverts. Ces établissements se retournèrent contre leurs propres emprunteurs, qui, afin de se mettre en mesure, liquidèrent en grande quantité marchandises et devises, pour le plus grand profit du mark.

Les motifs du «doppage» opéré sur les cours de ce dernier sont aisés à discerner. On a voulu tout d'abord compliquer la situation financière de la France, les agents de l'Allemagne, lorsqu'ils achetaient du mark, ayant soin de vendre du franc pour déprécier ce dernier. Peut-être comptait-on aussi redonner confiance à l'étranger dans le crédit allemand, ce qui supposait chez lui une forte dose de naïveté. Plus probablement désirait-on rendre leur ravitaillement extérieur moins onéreux pour les diverses industries. En attendant mieux, celles-ci profitèrent de l'aubaine pour spéculer. Dès la fin de janvier, de gros financiers berlinois avaient reçu confidentiellement avis de se réserver le plus possible de disponibilités afin d'être

en mesure de bénéficier d'opérations imminentes. De fait, nombre de détenteurs de devises étrangères, les ayant vendues lorsque le cours du dollar évoluait entre 40 et 50.000 marks, les rachetèrent avec un beau bénéfice, lorsque le dollar tomba à 20.000 marks.

Il va sans dire que cette politique a causé dans le pays, pour les non-initiés, la plus grande perturbation. En Bourse de Berlin, la hausse du mark a déterminé une panique sans précédent, par suite d'un effondrement général de toutes les valeurs. Plus lentement, mais non moins sûrement, la hausse a agi sur les exportations déjà très éprouvées par le blocus de la Ruhr ; le prix des marchandises augmentant, un grand nombre d'acheteurs étrangers ont renoncé à leurs commandes.

Ces phénomènes, il est vrai, ne devaient être que transitoires, comme la hausse du mark elle-même. Au début de la deuxième quinzaine d'avril, la Reichsbank suspendait brusquement son effort, sur l'instigation, dit-on, de M. Stinnes, adversaire de toute stabilisation du mark ; le 18 avril, le dollar cotait à nouveau 32.000 marks; à Londres, la livre bondissait de 103.000 à 139.500 marks; à Paris, les 100 marks tombaient de 0,07 à 0,048. En mai, le dollar touchait 40.000 marks, puis 60.000 marks à Berlin. Cependant une interpellation annoncée au Reichstag par les partis bourgeois, sur ce nouvel effondrement, était étouffée : la campagne de hausse finissait dans le même mystère officiel qu'elle avait commencé.

On ne soumet pas impunément un pays à ce système de la douche écossaise. A ces variations de change ont correspondu naturellement les plus fâcheuses oscillations du niveau des prix ; avec la hausse du mark en février-mars, on vit l'indice de la *Gazette de Francfort* tomber de 7.159 au début de février à 6.770 en mars, 6.427 au début d'avril, pour remonter le 4 mai à 8.237, chiffre le plus élevé qui ait jamais été constaté ; d'un mois à l'autre, la hausse était de 25 0/0. Elle sévissait de façon très diffé-

rente selon les marchandises (denrées alimentaires : 7003; matières premières animales et végétales : 14.066; produits fabriqués : 5903). On voit la gêne qu'un pareil régime peut apporter aux affaires, comme à l'ensemble de la vie économique d'un pays.

IV

Tandis que ces événements se poursuivaient en Allemagne, la pression alliée se resserrait heureusement dans la Ruhr.

Les gouvernements de Paris et de Bruxelles se concertaient dès le 20 février et décidaient tout d'abord de constituer en organisation autonome et productive les chemins de fer de la Ruhr. De là sortit le système de la régie franco-belge, qui devait donner promptement d'excellents résultats, tant pour le rétablissement du trafic local que pour la reprise des transports vers la France; le nombre de trains-kilomètres passait de 31.000 au 18 mars à 50.000 environ au début de mai ; en outre, le nombre des voyageurs, qui était de 17.000 par jour au 15 avril, atteignait 28.000 au 1er mai.

Au milieu de mars, les autorités d'occupation décidaient l'enlèvement du coke produit par les mines fiscales. Le travail avança d'abord très lentement (1000 à 3000 tonnes par jour) ; les maîtres de forge de l'Est y collaborèrent ensuite par l'envoi d'équipes d'ouvriers : le 7 avril, on atteignait 5.300 tonnes, 11.800 le 30 avril; le même jour, 17 trains de coke et 2 de charbon partaient pour la France. Le gouvernement du Reich a, il est vrai, ordonné de susprendre la fabrication du coke, mais d'ores et déjà les besoins de notre métallurgie, si l'on en croit les renseignements fournis par M. Poincaré le 18 mai aux commissions de la Chambre et le 24 mai en séance publique, sont couverts jusqu'au mois d'août.

D'après les mêmes déclarations du président du Conseil, les recettes et les dépenses de l'occupation s'équili-

brent désormais. Les recettes du 11 janvier au 1er mai ont atteint 36 millions de francs, auxquels il convient de joindre 36.680.000 francs pour les prestations en nature rétablies comme il a été dit plus haut en ce qui concerne le charbon et le coke ; on sait d'autre part que le programme de livraison de produits chimiques a été largement couvert par la saisie des stocks de la Badische Anilin. Dans ces chiffres rentrent le produit des douanes rhénanes, fort appréciable depuis que le blocus de la Ruhr a été resserré (les recettes de l'Ausfuhrgabe, taxe d'exportation, ont passé de 2.640 francs, pour la quinzaine du 7 au 20 févreir, à 432.338 francs pour celle du 20 au 31 mars), le montant des amendes infligées à des titres divers, le rendement des forêts domaniales récemment mises en exploitation pour notre compte.

Les heureux résultats de cette action énergique n'ont pas tardé à se faire sentir; les oscillations du change français diminuaient rapidement d'amplitude, et l'on a signalé le mois dernier non seulement un arrêt de la hausse de nos prix de gros, mais leur régression sensible. Les milieux d'affaires ont nettement marqué leur satisfaction de constater que l'occupation de la Ruhr ne fût plus considérée par les gouvernements alliés uniquement du point de vue d'une pression utile à exercer sur la Reich, et qu'on se préoccupât de plus en plus de tirer économiquement parti de l'occupation, notamment en vue d'assurer le ravitaillement de notre industrie en matières premières, et de la mettre à tout le moins en mesure d'attendre sans nul dommage la capitulation de l'adversaire.

Ce résultat paraît aujourd'hui atteint et la résistance allemande neutralisée dans ses effets.

Est-ce pour cela ou pour obéir au conseil qu'un publiciste allemand lui donnait récemment : « Négocie pendant que tu as encore des devises », que le chancelier Cuno a lancé, le 2 mai, les propositions que l'on connaît ? Les

conditions qui s'y trouvaient posées par l'Allemagne, notamment la continuation de la résistance passive dans les territoires occupés, leur évacuation préalable à l'ouverture des pourparlers, l'abolition du droit de recourir aux sanctions et à la saisie des gages, l'absence complète de garanties entourant l'offre dérisoire bien que conditionnelle de 30 milliards de marks-or, tout justifiait dans ce document le refus des gouvernements français et belge de le prendre au sérieux.

La réponse qu'ils adressèrent au chancelier le 6 mai, avec un luxe d'argumentation digne d'un meilleur objet, a affirmé de la façon la plus nette que la Ruhr ne serait évacuée qu'au fur et à mesure et en proportion des paiements effectués. Le président du Conseil a saisi, avant et après l'envoi de cette note, diverses occasions de rappeler le point de vue français, qui est d'obtenir de toute façon une somme égale aux dépenses faites ou à faire pour réparer nos dommages matériels. Cette somme est, on le remarquera, sensiblement équivalente à la part de la France sur les 50 milliards de marks-or que représentent en valeur actuelle les obligations A et B de l'état de paiement de Londres de 1921, c'est-à-dire la partie d'ores et déjà ordonnée en ses détails des versements allemands.

La situation est donc parfaitement nette, et c'est bien inutilement que de nouveaux efforts du gouvernement de Berlin s'attacheraient à la troubler.

N'imaginons pas qu'en effet, en dépit de sa politique financière insensée, l'Allemagne soit aujourd'hui dépourvue de toutes ressources. Le 21 avril dernier, c'est-à-dire après la période des grandes interventions de la Reichsbank, le *Berliner Tageblatt* affirmait qu'il restait outre-Rhin 3 milliards de marks-or. En dépit des malheurs du temps, Thyssen poursuit dans la Ruhr la mise au point de cokeries modèles, et Stinnes construit, lui aussi, d'Essen à Bochun ; seulement la confiance s'est perdue en Allemagne et dans le mark-papier et dans l'avenir finan-

cier du Reich. On voit apparaître, un peu partout, phénomène très curieux, la comptabilité en mark-or, ou, comme dit la *Gazette de Francfort*, en « dollars habillés à l'allemande ». En certains districts, les céréales ou le seigle, parfois le charbon ont été d'un commun accord choisis comme unité monétaire, la devise-papier étant virtuellement reléguée parmi les objets de collection. On a compté, en cinq mois, 24 émissions d'origines diverses d'emprunts à « valeur fixe », charbon ou seigle. Ces pratiques, forcément transitoires, parce que la nécessité vient rapidement d'un étalon qui permette, ce que ne peuvent des obligations seigle ou charbon, d'obtenir à tout moment livraison des quantités stipulées par l'instrument monétaire, indiquent du moins de fortes disponibilités en capitaux. Il est cependant évident que ces disponibilités ne se mettront point au service de l'État, ainsi que l'a montré l'échec complet du dernier emprunt intérieur, et que, d'autre part, les capitaux étrangers ne s'engageront point dans une affaire aussi compromise qu'est le Reich d'aujourd'hui.

Au fond la situation n'a pas varié depuis des mois ; le problème des Réparations ne progressera vers sa solution que lorsque le gouvernement de Berlin aura pris les mesures nécessaires pour se faire obéir des grands industriels et des privilégiés de tous ordres qui tiennent en échec le Trésor public, et réalisera les réformes et économies qui lui restitueront sa capacité de paiement. Hors cela, toutes les propositions du chancelier Cuno ou de son successeur ne pourront être qu'appels indirects et parfaitement inutiles à la médiation d'une Angleterre inquiète, ou au souci de certains alliés de jeter éventuellement du lest en sacrifiant au renouveau d'une action commune. Il est entièrement inutile d'entreprendre de nouveaux pourparlers sur la capacité de paiement de l'Allemagne, notre demande étant immuablement fixée, quite à se satisfaire provisoirement de la prise en charge

progressive du service des emprunts contractés en vue de la reconstruction des régions dévastées.

Jusque-là, jusqu'à ce que la capitulation allemande se soit exprimée par des offres de cette nature, jusqu'à ce que ces offres aient été suivies d'effet, notre devoir est non seulement de conserver, mais d'administrer les gages que nous détenons. Désormais, l'entreprise vit sur elle-même, et ce n'est plus une vaine formule de dire que le temps travaille pour nous. L'affaire, car c'en est une, ne deviendrait mauvaise que si nous l'abandonnions après les frais de premier établissement que nous lui avons consentis.

C.-J. GIGNOUX.

JEUNESSE DE QUELQUES-UNS [1]

—

VII

Jean fit à quatre heures dans les jardins de Tivoli une entrée solitaire que nul ne remarqua. Il s'insinua dans la foule avec l'unique souci de dépenser le plus rapidement possible l'argent que son père lui avait confié.

La fête était déjà fort animée.

A peine entré, on se trouvait emporté par les remous humains qui obstruaient de leur confuse agitation le passage ménagé entre deux rangs de baraques. Des comptoirs tendus d'andrinople rouge et surmontés d'attributs en carton découpé offraient aux chalands ici des fleurs et des fruits, là des pains d'épice et des sucres d'orge, plus loin des jouets ou des cigarettes. Dans une grotte, figurée par une grande caisse, que l'on avait dissimulée sous des branches de sapin et des pierres en carton-pâte, une chiromancienne donnait ses consultations. Sa vaste poitrine soulevait des colliers de sequins et la chaleur fondait lentement le fard dont elle avait bruni, pour la rendre farouche, une face adipeuse et candide. Plus loin, un tir à l'enseigne de Guillaume Tell voisinait avec un café algérien, drapé d'oripeaux criards.

Des mâts portant des oriflammes jalonnaient l'avenue. Ils étaient reliés, à mi-hauteur, par des guirlandes de verdure, qui se rejoignaient sous des écussons aux couleurs des vingt-deux républiques. Les drapeaux pen-

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 599.

daient contre leurs hampes ; par instants, quand une bouffée d'air traversait le feuillage, ils se gonflaient majestueusement, paraissaient secoués d'un frisson, puis retombaient avec un bruit mou. Les sons d'un orchestre lointain semblaient flotter au-dessus des têtes et se perdre soudain, comme noyés dans le murmure d'un fleuve.

Gady, dans ce courant houleux, reconnaissait au passage des figures et des voix. Des sourires, des signes, des saluts vinrent lui rappeler que le devoir n'était pas seulement de donner aux pauvres son obole, mais encore de se montrer aimable. Ce gros homme en sueur, hissé sur un escabeau et qui sommait les gens de faire tourner pour vingt centimes la roue de la Fortune, c'était un cousin de sa mère. Cette petite blonde qui s'efforçait avec des sourires de placer les huit billets d'un jeu de petits chevaux, c'était une amie de sa sœur. A chaque pas, s'avançaient dans la foule des personnes de connaissance. Il allait falloir n'oublier ni les dames dont il convenait de visiter le comptoir, ni celles qui étaient en droit d'attendre du «jeune Gady», sous forme de fleurs ou de friandises, un témoignage de respect.

« Comme je serais mieux ailleurs », songeait l'infortuné. Et il enviait ses amis, libres artistes qui n'avaient pas comme lui des « obligations » à remplir. Cet après-midi, Claude s'était sans doute rendu, comme il en avait formé le projet, à l'abbaye de Hauterive. En cet instant même, les dalles du cloître aux arceaux trilobés devaient retentir sous ses pas. De sa méditation présente sortirait peut-être un jour le livre qui, révélant au monde un Rodenbach fribourgeois, ferait pâlir la gloire de Bruges.

Henri Bérard était probablement installé dans un coin d'ombre, au bord de la Sarine, devant une toile commencée. Les taches de couleur que ses brosses appliquaient d'un geste précis sur la surface blanche fixeraient pour toujours la splendeur de l'été, exprimeraient en quelques accents ce pays vert et bleu, qui ne possède ni la séche-

resse grandiose du Valais, ni le plantureux éclat de l'Oberland ou de la Gruyère, mais qui s'affirme à la fois solide et fin, avec ses grandes vagues de prés et de forêts, le profond sillon de la rivière, dénudant sous une frange végétale des falaises de mollasse dont l'aspect rigide évoque tout le squelette de la contrée ; avec ses lointains de montagnes drapées d'un manteau violâtre et, sur toutes ces choses, la mobilité transparente du ciel.

Et Lauper ? Travaillait-il, dans son atelier de la Grand Fontaine, à un carton de vitrail, en invectivant le fabricien têtu qui lui en avait fait la commande, mais qui s'obstinait à vouloir l'archange de droite en sarreau bleu, alors que lui, Lauper, le voyait en tunique ponceau, montrant des genoux et des jambes de Diane chasseresse ? Peut-être le bon Edouard avait-il consacré l'après-midi au culte de cette Diane, campagnarde fraîche et vive, déniaisée en condition, qui lui servait présentement de modèle, de ménagère et de maîtresse. « Ça vaut mieux, pensa Jean, que de faire ce que je fais ici. »

Il entreprit néanmoins de remplir exactement le mandat qui lui était confié. Ce fut plus long qu'il ne l'eût souhaité, mais, vers six heures, il ne lui restait plus qu'à passer au buffet, installé dans une rotonde assez vaste, où trônaient la cousine Thérèse et les dames du Comité. Tout autour, des tables de fer s'éparpillaient sous les arbres ; des chaises et des bancs invitaient au repos. Dans l'avenue des comptoirs, la foule était déjà moins dense ; aux abords de la rotonde, il y avait des bosquets presque déserts. Réconforté par cette vue, le poète cherchait des yeux une jeune fille à qui offrir quelque rafraîchissement lorsque, derrière lui, une voix claire prononça son nom :

— Monsieur de Gady, ne m'achèterez-vous pas mes dernières fleurs ?

Il se retourna, c'était Mlle Marchand.

Elle lui parut délicieuse, dans sa robe de toile blanche,

très simple, ornée seulement de broderies à jour. Un grand chapeau blanc mettait sur son front une ombre légère. Des grappes de glycine en retombaient. Elle portait un éventaire en rubans, des mêmes tons mauves et rosés ; ses mains brunes en tiraient des bouquets, un peu flétris, mais tous chargés de parfums.

Il les prit tous, mais pour les lui rendre aussitôt et, tandis qu'elle le remerciait, il s'exclama :

— Vous devez être horriblement fatiguée, mademoiselle ; si nous allions nous asseoir ?

Elle accepta en minaudant. Quand ils se furent commodément abrités dans une retraite paisible, devant leurs tasses de thé et leurs petits gâteaux, elle se pencha vers lui, le buste souplement incliné au-dessus de la table.

— Vous n'avez pas peur de faire des jalouses ? dit-elle d'une voix un peu sifflante.

Comme il la regardait avec étonnement, elle ajouta :

— Mais oui, toutes ces jeunes filles de « votre monde ».

Il haussa les épaules, agacé. Pourtant, tout au fond de lui-même, il éprouvait un certain plaisir à être ainsi rangé, par ces simples mots, dans une caste supérieure. Une vague appréhension vint se mêler à ce sentiment : faisait-il donc quelque chose d'insolite ? allait-on le remarquer ?

Il domina vite le malaise qui l'avait effleuré, mais il se sentait de nouveau timide, embarrassé ; les mots s'arrêtaient sur ses lèvres.

Ce fut elle, une fois encore, qui rompit le silence :

— Vous savez, j'ai lu vos vers dans la *Semaine genevoise*. Ils sont ravissants.

Cette louange qu'il eût trouvée écœurante dans une autre bouche, Jean l'accueillit avec une reconnaissante ferveur. Elle avait un tel accent de sincérité ! Chaque syllabe donnait à la double accolade des lèvres une inflexion imprévue et charmante, les prunelles sombres

s'éclairaient de lueurs mobiles, les cils noirs battaient doucement.

— Alors, c'est vrai, reprit le poète, vous avez aimé ces pauvres choses ?

— Beaucoup, affirma-t-elle.

Il en fut d'autant plus touché qu'il considérait maintenant la publication de ses trois poèmes comme un échec dont lui seul était responsable : il ne devait point lui déplaire de reviser ce jugement, conforme à ses scrupules, mais pénible à son amour-propre.

Elle lui demanda s'il était sentimental. Il répondit évasivement. Puis ils devisèrent de poésie, lui s'efforçant de la gagner à ses goûts, elle essayant de décrire les mouvements de tendresse, de pitié, de joie ou d'amertume que les livres éveillaient dans son cœur. Elle partageait sur Musset les opinions de l'oncle Philippe, sans doute parce que son oncle à elle, l'avocat, était de la même génération. Cependant, elle était allée un peu plus loin. Elle avait lu les *Œuvres choisies* de Verlaine ; Samain ne lui était pas inconnu ; les *Annales* l'avaient sommairement renseignée sur quelques autres. Mais elle ignorait Verhaeren et Paul Fort, avait à peine retenu le nom de Henry Spiess, qui est pourtant du pays et qui écrit à la *Semaïne.*

Elle lui cita par contre des poètes d'outre-Manche dont il n'avait jamais entendu parler et voulut le persuader que l'anglais, comme idiome poétique, l'emporte de beaucoup sur le français. Il confessa que son ignorance de la langue l'empêchait de vérifier l'exactitude de cette remarque. Toutefois, certaines pages de Wilde, même traduites, demeuraient pour lui prodigieuses. Alors, elle raconta que, durant son année de pension, en Angleterre, chez les Ursulines de Wimbledon, la sœur surveillante ayant découvert sous l'oreiller d'une élève *le portrait de Dorian Gray,* la malheureuse avait été renvoyée sur l'heure.

En exhumant ce souvenir, Mlle Marchand ne dissimula point son envie de connaître le terrible livre. Un poète, pour elle, était un être mystérieux, affligé d'ineffables misères, souffrant de maladies inconnues, s'abandonnant en secret à des vices qu'elle excusait pourvu qu'ils fussent élégants comme l'opium, la morphine ou le haschisch. Mais l'ivrognerie lui faisait horreur : l'idée de Verlaine affalé devant une absinthe lui gâtait les plus belles strophes de *Sagesse*... Ce Wilde, dont les bonnes religieuses lui défendaient naguère de prononcer le nom, est-ce aussi l'alcool qui le conduisit à la geôle de Reading ?

Un peu troublé par le regard limpide qu'elle tenait arrêté sur lui, Jean l'assura que, si l'auteur de *Dorian Gray* avait connu la prison, c'était uniquement à cause d'une bizarrerie de ces lois anglaises qui remontent, comme chacun sait, à Edouard le Confesseur. L'explication, bien que fort vague, parut la satisfaire. Déjà elle pensait à autre chose.

— Mais vous, monsieur de Gady, vous qui êtes un jeune homme sérieux, comment avez-vous pu trouver des vers d'amour si touchants ?

Au mot « amour », sa voix avait eu comme une hésitation, que démentait d'ailleurs le tranquille éclat de ses yeux, toujours fixés sur ceux de Jean.

Il tenta de lui faire entendre que le désir de l'amour suffit à exalter l'âme des poètes : ils appellent ce dieu, ils l'adjurent de dominer leur vie ; les plus grands furent peut-être des hommes incapables à jamais de gagner la tendresse d'une femme, mais qui espéraient malgré tout, qui attendaient avec une soumission patiente le frémissement du miracle. De nobles poèmes ont été inspirés par des maritornes. Et pourquoi pas ? la fièvre se nourrit de mirages ; le souvenir transforme les réalités médiocres ; au soleil de l'imagination, le fumier dressé devant l'étable devient un rempart d'or défendant le

palais d'un roi. Mais, si certains ont réussi, exprimant une passion dont eux seuls étaient consumés, à émouvoir à travers les siècles le cœur de tous les amants ; si d'autres, aveugles fortunés, nous ont laissé de leurs insipides compagnes une image éblouissante, quels accents ne devrait pas trouver celui qui pourrait vouer ses jours à une vraie femme, belle, intelligente, sensible et bonne, incarnant toutes les grâces de la jeunesse, toutes les séductions de l'Eve éternelle et aussi toutes les aspirations de notre temps, toutes les qualités de notre race, l'idée même qu'un poète de ce pays, en cet instant, se peut former de l'amour et de la poésie ?

Longuement, il parla ainsi, à mi-voix, mais avec une chaleur qui ne lui était pas habituelle, parsemant son discours d'exemples et de comparaisons. Sans presque s'en douter, il cédait peu à peu à ce besoin de plaire qu'il s'était juré si souvent de sacrifier toujours à ses convictions d'artiste. La poétique ébauchée s'achevait en déclaration. Le verbe n'était plus le fidèle serviteur de l'idée, mais un Scapin roué entraînant son maître vers l'aventure.

Jean répéta :

— Une femme comme vous...

Elle l'avait écouté en silence, avec recueillement. Aux dernières paroles, ses paupières battirent, une rougeur échauffa ses joues de bronze clair, elle fit mine de se lever. Avec des regards implorants, Gady la supplia de rester : il avait encore tant de choses à lui dire. Elle accepta de se rasseoir, mais se tint très droite sur sa chaise, les yeux baissés, tapotant du bout des doigts le bord de la table.

Lui, maintenant, était lancé. Il voulait à tout prix ramener sur le visage de Céline Marchand le sourire de Bérénice. Les compliments les plus ingénieux n'y réussirent point tout d'abord.

Elle commença même par le tancer :

— Vous n'êtes pas plus sérieux que les autres. Je suis folle de vous écouter. Vous savez bien que vous ne pourrez jamais m'épouser. Alors, pourquoi me faites-vous la cour ?

— Pardon ! interrompit le jeune homme, je ne vous fais pas la cour, je vous dis que je vous trouve charmante. Est-ce un crime ? En est-ce un autre de vous demander, respectueusement, puisque vous voulez bien vous intéresser à mes essais, d'être pour moi une amie, une confidente, une inspiratrice peut-être ? N'avons-nous pas le droit de nous défendre contre les laideurs de la vie quotidienne ? Voyons, mademoiselle, notre rencontre d'aujourd'hui devrait vous inspirer confiance. Ne sentez-vous pas que nous devons nous entr'aider ?

Il continua, durant plusieurs minutes, à la presser de questions, à l'étourdir de flatteries, à fatiguer sa résistance, à prévenir, avant qu'elles les eût formulées, les objections qu'il *voyait* surgir dans ses yeux sombres. Il ne savait plus bien ce qu'il disait, mais, sans qu'il prît le temps de délibérer sur les moyens, son instinct lui dictait les meilleurs. Confusément, il sentait croître en lui une force victorieuse. Ses mots se précipitaient comme les eaux du torrent qui sur les pentes de la montagne trouvent leur chemin sans le chercher, utilisent à la fois toutes les rides convergentes d'une vallée alpestre, ruissellent sur les éboulis, contournent les grosses pierres, entraînent les petites, se divisent et se rejoignent, pour former enfin le flot tumultueux qui arrache les ponts de bois et submerge les routes de la plaine.

A mesure qu'il parlait, le sourire de Céline renaissait ; ses yeux semblaient grandir, sa figure se détendait ; pensive, le menton dans sa main, appuyée du coude sur la table, elle se penchait vers lui.

Autour d'eux, les bruits de la fête s'apaisaient. Bien des gens étaient déjà partis ; ceux qui restaient se tenaient groupés sous la rotonde, mangeant et buvant aux

accords d'une musique fatiguée. Le soir venait. Aux troncs des arbres, le soleil déclinant mettait des plaques de cuivre rouge. La chaleur était tombée. On eût dit que la terre, comme allégée d'un fardeau, respirait plus librement. Les feuilles des marronniers, rendues translucides par la lumière oblique, se balançaient mollement, ainsi que des éventails, dans une poussière de gloire.

Les paroles devenaient inutiles. Restitué au silence, Gady contemplait avidement sa Bérénice. Qu'elle avait de beaux yeux ! pareils à des étangs nocturnes, d'une insondable profondeur. Et ce mystérieux scintillement, qui seul animait leur fixité, n'était-ce pas un reflet d'étoile sur l'eau immobile d'une âme vierge ?

Soudain, Mlle Marchand parut sortir de son rêve. Elle avait aperçu, là-bas, dans l'avenue des boutiques, un petit vieux à lunettes noires, perdu dans un veston d'alpaga trop large et qui s'avançait à petits pas, tenant du bout des doigts un chapeau de paille défraîchi.

Sans hâte, elle se leva et, la main offerte, s'excusa :

— Voici mon oncle qui vient me chercher. Il faut que je vous quitte : on ne m'a pas permis de passer ici la soirée. Adieu.

— Adieu ? fit Jean. Mais vous n'y pensez pas ! Quand nous reverrons-nous?

— Je ne sais pas. Vous comprenez, c'est bien difficile, et puis, ce ne serait pas raisonnable. Il faut attendre une occasion comme celle d'aujourd'hui...

— Ah non ! protesta le jeune homme.

Alors Céline, s'étant assurée que le vieux était encore trop loin pour entendre, se ravisa :

— Mon oncle passera la journée de jeudi en ville. J'essayerai d'obtenir qu'il m'emmène. Si je réussis, j'irai prendre le thé, à quatre heures, avec mon amie Louise Roy, à la confiserie Perrier. Au revoir. »

L'Esthète la vit accorder son pas à celui de l'avocat et se diriger avec lui vers la gare.

Sous son bras gauche, arrondi en forme d'anse, elle maintenait horizontal le petit éventaire mauve et rose où les fleurs qu'il lui avait données achevaient de mourir.

VIII

Convoqué, l'année précédente, devant la commission de recrutement, Gady avait été ajourné. Cette année-là, les médecins, après une courte hésitation, décrétèrent que son thorax n'atteignait point encore la mesure exigée. Un gros major bouffi, dont la tunique bleu clair, à chaque mouvement, paraissait près d'éclater comme l'écorce d'un fruit trop mûr, claironna dans le dos voûté d'un scribe : « Nous en avons trop aujourd'hui pour prendre des fillettes : exemption absolue B. »

Heureux d'échapper à la caserne, Jean n'eut garde de s'offusquer. Mais son père,— qui avait servi dans les dragons et qui aimait à s'entendre appeler « capitaine » par de vieux paysans rencontrés, au temps de la chasse, dans les auberges du pays,— manifesta un vif mécontentement : il lui déplaisait fort que son rejeton n'eût pas été trouvé digne de servir la patrie et, encore plus, qu'il s'en accommodât si aisément.

Le lendemain, le jeune juriste fut reçu, avec d'assez bonnes notes, à son premier examen de licence. M. François de Gady n'en marqua aucune satisfaction. L'intéressé lui-même n'éprouvait que le plaisir assez médiocre de s'être débarrassé d'un souci.

Il allait pouvoir songer librement à sa Bérénice : le reste importait peu.

Dimanche, au retour de la fête, il avait connu, silencieusement, toutes les ivresses du triomphe. Puis, deux jours durant, d'importunes contingences étaient venues lui imposer, en dépit de ses vœux, d'autres sujets de méditation. Maintenant, il attendait l'heure de la rencontre.

Céline viendrait, il n'en voulait point douter. Mais

l'amie qu'elle devait amener? Jean ne la connaissait pas. Cette présence n'allait-elle pas les gêner l'un et l'autre ? Devant une étrangère, comment reprendre l'entretien au point où il l'avait laissé ? Un mot de l'intruse pouvait tout gâter. Il faudrait se surveiller, se guinder et s'exposer ainsi à perdre tout le bénéfice d'une première victoire. Si seulement cette Louise avait le bon goût de ne pas accompagner Bérénice. Serait-elle assez discrète au moins pour se retirer de bonne heure ? Mais peut-être que Mlle Marchand ne consentirait pas à venir seule au rendez-vous. Peut-être même serait-elle empêchée de s'y rendre. Une indisposition subite, un train manqué, un simple changement dans les projets de l'avocat et tout s'en allait à vau-l'eau. Ah ! plutôt subir Louise que de manquer Céline !

Car, s'il ne la voyait pas jeudi, comment la retrouverait-il ? Ecrire ? Le vieux Marchand devait surveiller la correspondance de sa nièce. Rôder aux abords de leur villa ? « C'est aux environs de Guin, mais je ne sais pas au juste de quel côté. Et puis, je me ferais remarquer, je risquerais de la compromettre avant même de l'avoir rejointe. »

Alors ? Attendre ? Compter sur le hasard ? Le jeune homme ne pouvait s'y résoudre : « Si l'oncle prolonge son séjour à la campagne, les beaux mois de vacances s'écouleront sans m'apporter rien de tout ce qu'ils peuvent me donner. Non, ce n'est pas possible. Il faut qu'elle vienne. »

Il passa ainsi des heures à échafauder des hypothèses et finit par s'apercevoir que sa pensée décrivait toujours le même circuit fermé. Alors seulement, il se demanda s'il était amoureux, mais se découvrit incapable de décider s'il aimait Mlle Céline Marchand pour elle-même ou Bérénice pour les poèmes dont elle devait être l'inspiratrice.

Ses sentiments actuels ne ressemblaient en tout cas

ni à ceux qu'il avait eus, enfant, pour des cousins de son âge, ni à ceux qui avaient précédé ou suivi les aventures, peu nombreuses et assez décevantes, de son apprentissage d'homme.

Il résolut de s'en ouvrir à un ami. Cette consultation calmerait son impatience et, à défaut d'un résultat plus positif, l'aiderait au moins à sortir du désarroi dans lequel il se débattait : accès d'enthousiasme coupés par des retours de froide lucidité, douches alternativement bouillantes et glaciales, dont la succession ne lui laissait pas les moyens de discerner ce qui se passait en lui, de faire le départ entre l'émotion et la littérature.

Il fallait choisir un confident. Jean pensa tout d'abord à Henry Bérard, son plus vieil ami, dévoué et discret. Mais, sans vouloir reconnaître qu'il redoutait la clairvoyance de cet observateur taciturne, il se donna pour le récuser d'excellentes raisons. Bérard était trop réfléchi, trop pondéré pour le comprendre. Lauper, par contre, avait sur toutes choses des idées trop confuses et trop incohérentes pour être un conseiller utile. Restait Vaillant. Gady ne voyait personne qui fût mieux en mesure de l'éclairer sur lui-même et de lui donner un avis judicieux. En même temps, il craignait qu de ne pas savoir énoncer clairement les données du problème ou de ne pas trouver chez Claude l'attention patiente que méritait son cas.

Le jeudi matin, pour en finir et parce que la solitude lui devenait intolérable, il prit le parti d'aller en ville. Brusquement résolu à l'action, bien que son choix ne fût pas encore définitivement fixé, il enfourcha sa bicyclette et se laissa dévaler sur la chaussée déclive jusqu'à l'entrée du Pont-Suspendu.

Le côté gauche du tablier était en réparation, l'autre obstrué par un lourd tombereau chargé de sable. Jean dût mettre pied à terre.

Au même instant, Bérard, portant comme un havresac

son attirail de paysagiste, arrivait sous le portique de pierre qui supporte les câbles du pont.

Ils s'arrêtèrent pour causer. Le lieu, sous le soleil de dix heures, n'était guère propice aux longs épanchements. L'Esthète, cependant, voulut mettre à profit l'occasion et, à brûle-pourpoint, questionna :

— Dis donc, toi qui connais tout le monde, sais-tu qui est une nommée Louise Roy ?

Le peintre parut se recueillir ; ses yeux immobiles regardaient au loin. Il articula lentement :

— C'est la fille du pharmacien, une gamine blonde, fluette, assez délurée, qui a de drôles de façons de regarder les hommes. On la voit souvent avec la petite Marchand... Celle-là aussi doit être une fine mouche...

— Ah ! coupa Gady, le pharmacien de la rue des Épouses a une fille ?

— Ça t'intéresse ?

— Moi ? non. Mais on m'en a parlé et je voudrais savoir : il y a tant de gens qui portent ce nom.

— Méfie-toi, mon vieux, dit encore Bérard.

Le tombereau avait gagné la route. Sur le pont, le passage était libre. Ne voulant pas, assura-t-il, empêcher son ami d'aller travailler, Jean rompit l'entretien et remonta sur sa machine.

Dans sa chambre aux volets entre-bâillés, Claude, en chemise molle et pantalon de treillis, les pieds nus dans des sandales de moine, les jambes allongées sur une banquette, les reins bien calés contre le dossier de son fauteuil, la tête rejetée en arrière, envoyait au plafond la fumée de son brûle-gueule.

La silhouette de Gady s'encadra dans la porte ouverte. Des feuillets épars sur la table s'envolèrent.

— Allons, bon ! cria Vaillant. Voilà que tu livres mon chef-d'œuvre à la fureur des courants d'air. J'étais précisément en train de trouver la dernière phrase de mon dernier chapitre et ça marchait très bien...

Comme Jean faisait mine de ramasser les papiers retombés sur le parquet, il reprit :

— Pas la peine... Je reclasserai ça tout à l'heure. Au reste, il n'y a que des indications, des schémas de paysages, quelques phrases à placer dans le texte quand il sera écrit. Tu ne t'y retrouverais pas, mais, pour moi, tout le livre est là. Dès que je m'y mettrai sérieusement, il sera fini en quelques séances... Je t'ai déjà parlé de ce roman : l'histoire d'un type dans mon genre, en plus bohême, qui cherche la paix et qui ne la trouve pas. Je lui fais faire toutes sortes de métiers, je le promène dans les plus beaux décors de tout ce pays, dans des endroits que personne n'a jamais songé à décrire. Il y a des années que je le porte en moi, ce roman ; aujourd'hui, la gestation a prodigieusement avancé. Je peux dire que le plus fort est fait... Tiens, quand tu es entré, je voyais, avec une admirable netteté, la scène finale : à force de chercher la paix, mon bonhomme est devenu un doux ivrogne, désabusé et mystique, pour qui le réel ne signifie plus que forme ou couleur, mais il est fatigué, fatigué... Et il finit par mourir de fatigue, un soir d'automne, dans un petit cimetière valaisan, devant une église dont la pierre a des reflets bleus. Le mur du cimetière cerne d'un trait gris le sommet d'une sorte de promontoire rocheux, adossé à la montagne et dominant la vallée du Rhône toute en pourpre, avec le fleuve posé comme une lame sur un tapis... Je vois le lieu, je pourrais en dessiner les contours, j'en touche les volumes, j'en retiens tous les tons, j'en respire l'odeur... Dans tout ça, mon pauvre diable se trouve heureux, heureux... Il boit l'air comme du vin. Il est saoul et, comme il se sent mourir, il sait qu'il n'aura pas la gueule de bois le lendemain...

Après une courte pose, sa voix changea de timbre pour ajouter :

— C'est curieux, comme, tout à coup, l'idée d'écrire ce livre m'ennuie, m'agace par anticipation. Les gens

comme moi ne devraient pas être écrivains. Ils devraient se contenter de rêver. C'est d'ailleurs ce que j'ai essayé de faire jusqu'ici. Mais, par moments, on éprouve le besoin de matérialiser ses rêves, pour soi ou pour les autres. Une fois que c'est fait, on est content, du moins quand on a réussi. Seulement, l'effort est pénible. Et, par ailleurs, il faut vivre... A ce propos, je vais être obligé, cet automne, d'entrer comme stagiaire chez un avocat, Zimmer, Marchand, Cosandey ou un autre, ou bien encore au greffe du tribunal, puisque c'est, paraît-il, une étape nécessaire pour mériter sa place au râtelier...

Jean dut subir encore beaucoup d'autres considérations sur la dureté des temps. Claude, à bout d'éloquence, finit par lui permettre d' « expliquer son cœur » et sembla même s'intéresser au récit de son disciple, tout en s'efforçant de le prémunir contre les dangers de l'amour.

— Tu comprends, une aventure de ce genre, ça peut te mener loin, au mariage, par exemple, ce qui serait un désastre...

— Il n'en est pas question, interrompit sèchement l'Esthète.

— Ne fais donc pas l'aristo, répliqua Vaillant. Je ne parle pas d'un désastre mondain : je veux dire qu'un homme marié est perdu pous ses amis... et pour l'art... Mais admettons que tu échappes aux embûches du mariage : as-tu pensé aux conséquences possibles d'une liaison, aux cancans de la petite ville, aux embarras que peut te créer la famille de la jeune personne. Bérénice n'a probablement pas une très grande expérience de l'amour et un accident est si vite arrivé...

A ces mots, Gady se leva de sa chaise, comme projeté par un ressort :

— Je t'en prie, cria-t-il, ne m'oblige pas à me fâcher. Je croyais t'avoir dit assez clairement le sentiment que j'ai pour elle...

— Tu le juges innocent, c'est possible, concéda l'autre sans s'émouvoir. Il y a des gens de notre âge qui continuent à pratiquer l'amour platonique dont se contenta leur adolescence. Mais c'est faute de mieux, par mollesse, parce qu'ils manquent de tempérament, ou parce qu'ils ont peur, ou parce qu'ils ne savent pas s'y prendre... Toi, mon gaillard, tu n'es pas de cette école. Tu voudras autre chose...

— Mais je t'assure...

— Laisse-moi finir. Alors, de deux choses l'une : ou Bérénice est décidée à ne pas céder, elle résistera victorieusement et toi, vite lassé, tu seras heureux de battre en retraite.

— Merci !

— Tu devrais, en effet, remercier le ciel d'une pareille faveur...

— Je te jure, Claude, que je ne plaisante pas et que je goûte fort peu tes facéties. Je te fais grâce de l'autre alternative...

— Tu as raison, car je m'aperçois que je ne devrais pas réduire les hypothèses à deux, j'en pourrais imaginer dix ou vingt.

Jean, qui se promenait entre la porte et la croisée, s'arrêta net :

— Gardes-les, dit-il, je vois que tu ne saisis pas. Elle me comprend beaucoup mieux, elle.

— Je ne veux pas te contrarier, répliqua Vaillant. Je dis seulement que les hommes, surtout les hommes comme toi, seraient rudement plus forts s'ils pouvaient se passer des femmes. C'est difficile, je le reconnais, et je ne prêche pas la vertu. Moi-même, si je suis arrivé à une relative sagesse, c'est au prix de mille épreuves que je voudrais t'épargner. Mais, puisque tu y tiens, tant pis. D'ailleurs, tu connais mes maximes : « Nul n'échappe à ses destinées » et : « Tout arrive...

— Et « rien n'a de l'importance », acheva l'Esthète. Oui, je sais !

— Je ne te donnerai donc pas des conseils que tu es décidé à ne pas suivre. Il ne me reste qu'à former des vœux pour que Bérénice et l'amour ne t'apportent aucune désillusion. Je souhaite même, de tout cœur, que cette noble folie infuse, comme tu parais l'espérer, un sang riche et généreux à ta veine poétique. Pour le surplus, je t'offre ma bénédiction... avec la manière de s'en servir...

A quatre heures moins dix, Jean était déjà installé dans le salon obscur de la confiserie Verrier.

Cette pièce forme deux compartiments que sépare une cloison. Chacun d'eux ouvre sur la boutique une porte sans vantail, masquée aux trois quarts par des rideaux de peluche. Les amoureux se sentent ainsi protégés contre les regards indiscrets ; leur sécurité, toutefois, n'est pas assez complète pour les inciter à des gestes dont pourrait souffrir, auprès des gens de bien, la bonne renommée de la maison.

Dans la case de droite, un couple inconnu chuchotait. Dans celle de gauche, M. de Gady jeune, pour se donner une contenance, feuilletait un journal illustré... Au comptoir, la caissière somnolait. Deux ou trois fois, le timbre de la porte d'entrée retentit : c'était tantôt une vieille dame, tantôt une jeune servante qui venait acheter des gâteaux. Les stores abaissés contre les glaces de la vitrine créaient une pénombre blonde, fraîche, pleine d'odeurs sucrées. De longs silences planaient, scandés seulement par le tic-tac de la pendule.

Enfin Céline parut, souriante, en robe de voile rose. Elle était seule. Sans hésiter, elle se dirigea vers Jean. Il n'eut pas le temps d'esquisser un pas à sa rencontre : déjà elle était assise à ses côtés sur la banquette de cuir. Ses premiers mots furent pour excuser Louise, qu'une

timidité « vraiment ridicule » avait empêchée de venir.

Le préambule fut plus bref que n'osait l'espérer l'amoureux et la reprise du thème s'accomplit aisément.

Une heure plus tard, quand la jeune fille lui demanda de la laisser s'éloigner seule, Gady ne connaissait pas encore le goût de ses lèvres, mais il savait qu'il aurait pu les prendre et se grisait à la pensée qu'elle-même lui en ferait, dès qu'il le voudrait, la savoureuse offrande.

IX

Dès lors, ils se « fréquentèrent », comme disent les gens du pays.

Leurs rendez-vous, dans les premiers temps, furent assez espacés. Jean s'en plaignait ; Mlle Marchand invoquait la difficulté d'échapper à la surveillance de son entourage : orpheline, recueillie par son oncle, elle ne pouvait pas courir le risque d'indisposer ceux dont elle partageait la vie. Sa tante, fort acariâtre, ne cessait de la rabrouer : ses deux cousines, méchantes et laides, cherchaient avidement des occasions de la prendre en faute. L'avocat, par contre, avait un faible pour elle, mais il entrait parfois dans de violentes colères contre son « bataillon de piailleuses » ; tante et cousines s'ingéniaient alors à détourner l'ire du maître sur la pauvre Céline.

— Suis-je assez imprudente de continuer à vous voir, disait-elle au jeune homme. N'abusez pas de ma faiblesse et ne me demandez pas l'impossible. Songez donc : si mon oncle se doutait que j'accepte de sortir seule avec un monsieur, surtout avec « un fils de famille » comme vous, il ne me pardonnerait pas.

Jean s'inclinait. Parfois, cependant, des soupçons l'assaillirent. Bérénice, peut-être, surestimait la grandeur de ses sacrifices et l'étendue des périls dont elle se disait menacée. Ne fixait-elle pas un peu haut le prix de chacune des concessions qui marquent, pour une vierge, les étapes du chemin d'amour ? Gady s'en voulait d'ac-

cueillir de telles pensées. La volonté de démentir les prédictions de Claude l'aidait à dominer sa propre impatience. Il finissait toujours par se rendre aux raisons de la jeune fille.

Elle-même, dans sa défense, se gardait de toute âpreté. Quand elle le sentait trop énervé, elle savait, d'un aveu ou d'une promesse, le rendre docile et reconnaissant.

Elle accepta bientôt de le voir plus souvent. Sans se le dire, ils avaient tous deux tenu de leurs rencontres une comptabilité puérile. Depuis le jour du premier rendez-vous, à la confiserie, Jean n'avait pu tracer, jusqu'à la fin de juillet, qu'une seule croix sur son calendrier ; il en compta quatre en août et six en septembre.

Dès le début, Mlle Marchand lui avait signifié que, si elle agréait l'hommage d'un poète, elle entendait que cet hommage fût poétique.

Elle aimait les dialogues lents et paisibles ; elle les voulait tendres, gracieux, mais empreints d'une honnête gravité ; elle en cherchait le modèle dans les souvenirs que lui laissaient des livres dont elle avait oublié jusqu'au titre, ou certains opéras, joués sur « les Grand' Places », par une troupe foraine, dans un théâtre aux murs de toile où son oncle, l'an dernier, l'avait conduite. Elle demandait à son ami d'apporter, la prochaine fois, un recueil de poèmes et de lui en lire « les plus beaux morceaux » ; elle lui faisait dire ses vers ; puis elle exigea qu'il en écrivît pour elle, pour elle seule.

Elle aimait, autour d'eux, la nature, les arbres, le bruit de la rivière, le cri des oiseaux. Lorsque Jean dirigeait leur promenade vers des lieux qu'il chérissait, Céline semblait ne percevoir ni l'éclat du ciel, ni la couleur des choses qu'il recouvre, ni la façon dont se composent et s'ordonnent les paysages. Mais elle voyait dans les nuées des apparences d'hommes et d'animaux. Un jour même, elle y discerna le profil simiesque de sa tante, ce qui la fit rire aux éclats. Elle convia Gady à par-

tager cette gaieté. Il n'arrivait pas à en distinguer l'objet. Alors, dans une moue, elle lui dit : « Comme vous êtes sot pour un garçon intelligent ! »

Elle adorait le « joli », le « mignon ».

La ligne d'un coteau n'arrêtait ses yeux que si elle était coupée par le toit débordant et le fin clocheton d'une chapelle rustique ; un chat s'étirant au soleil devant la porte d'une masure l'empêchait de suivre le geste par lequel son compagnon lui désignait tout un horizon, brusquement apparu au bout de la côte gravie.

La nature, pour elle, c'était le plaisir de s'asseoir, dans une clairière, sur un tronc coupé, et de regarder à ses pieds ce grand jeune homme qui était poète et qui l'aimait ; le plaisir aussi de lui faire cueillir pour elle dans les prés humides les premiers colchiques de l'automne.

Patiemment, sans la heurter de front, Jean s'évertuait toujours à lui inculquer le sentiment qu'il avait lui-même du monde extérieur comme du petit univers créé par leur amour. Quelquefois, il craignait de n'être pas suivi ; il se disait qu'il s'était trompé, le premier jour, à Tivoli, quand il avait cru qu'elle le comprenait ; il désespérait de trouver jamais en elle, avec la féminine tendresse dont son cœur avait soif, l'intelligence et la sensibilité humaines que réclamait son esprit.

Mais ces inquiétudes ne duraient guère. Guidée par un sûr instinct, la jeune fille se tenait sur ses gardes. Quand elle croyait avoir commis une maladresse, elle s'appliquait à la faire oublier. Elle apprit sans effort les mots, les gestes, les attitudes qui plaisaient à M. de Gady. Surtout, elle apprit à se taire. Son beau regard humide, plus éloquent que les plus ingénieuses répliques, signifiait pour lui compréhension et consentement. Dès qu'elle s'en fut assurée, elle le domina.

D'ailleurs, elle aimait Jean ou, du moins, elle croyait l'aimer. Elle se réjouit de ne plus envier celles de ses amies qui lui avaient confié leur contentement de posséder un

adorateur exclusif et secret. Les propos de ces jeunes personnes lui permettaient des comparaisons qui, en justifiant son choix par les mérites de l'élu, renforçaient l'estime qu'elle nourrissait pour elle-même. Le culte dont elle se sentait l'objet faisait palpiter ses narines comme au parfum d'un encensoir. Pour en multiplier les fêtes, elle oublia peu à peu ses résolutions de prudence. Les rendez-vous devinrent plus nombreux, facilités du reste par le retour en ville de toute la famille Marchand.

Dans la vallée du Gotteron ou sur le plateau du Breitfeld, octobre accorda encore aux deux amoureux quelques heures de soleil tiède et de mélancolie. Mais bientôt le mauvais temps les confina dans le salon obscur de Mme Verrier.

C'est là, au cours d'un morne après-midi, que Céline, rendue maussade par la pluie qui recouvrait d'un enduit visqueux le pavé de la rue, se plaignit du prénom qu'elle portait :

— Céline, c'est vulgaire, ne trouvez-vous pas ?

— Mais non, du tout...

— A la maison, ils me disaient Lili. On trouve maintenant que je suis trop grande et, chaque fois que j'entends : Céline, ça me fait mal au cœur. Il me semble que je suis la bonne et que je dois répondre : oui, madame. Vous devez comprendre, vous, puisque jamais vous ne m'appelez comme ça...

Jean convint que « Céline » avait un charme un peu villageois, mieux adapté aux joues écarlates d'une petite paysanne qu'au sourire de sa bien-aimée.

— Je ne vous ai pas dit, poursuivit-il, de quel nom je vous nomme, lorsque, tout seul avec moi-même, je pense à vous. C'est un beau nom, antique et moderne, qui nous vient d'Orient ; le nom d'une princesse juive, aimée par un empereur, chantée par le plus français des poètes et dont la chevelure est une constellation : *Bérénice*...

Et il se lança dans une improvisation d'un lyrisme un

peu précieux, exaltant une héroïne légendaire, qui, sous l'espèce de M[lle] Marchand, unissait la grâce douloureuse de Racine à la volupté décadente de Barrès.

Quand il s'arrêta, elle et lui en même temps sentaient leurs yeux s'embrumer. Céline, d'un geste que jamais encore elle n'avait eu, prit dans ses mains le cou de son poète et lui baisa la bouche avec emportement.

Jusqu'à ce jour, elle avait subi, puis rendu, mais sans usure, les caresses dont il était prodigue. A peine si, de temps à autre, elle les sollicitait par d'hypocrites agaceries. Pour la première fois, elle venait de passer, franchement, brutalement, à l'offensive.

Dès lors, elle parut transformée et montra soudain une science du baiser qu'eussent enviée bien des courtisanes illustres. Gady ne savait pas s'il devait s'en réjouir ou s'en effrayer. Ivre de bonheur et d'orgueil quand il la tenait, défaillante, sous son étreinte, il éprouvait, maintenant, la morsure du désir. Il se rappela les quelques femmes dont il avait connu toute la chair. Ces images, il croyait les avoir écartées pour toujours, au début de l'aventure, quand il se figurait recommencer sur nouveaux frais toute sa vie sentimentale. Et voici qu'elles revenaient, de jour en jour plus obsédantes. Jean reconnaissait que la littérature est une chose, l'amour une autre chose et que les baisers ne sont pas tout.

Entre Céline et lui, depuis le dimanche doré de Tivoli, il n'avait plus été question de mariage. La jeune fille n'en avait point parlé, par crainte peut-être d'un accueil négatif ou dilatoire, dont sa dignité eût souffert. Car, en dépit d'institutions démocratiques, l'esprit de caste est demeuré vivace dans ce pays, où la petite bourgeoisie continue d'avoir pour le patriciat une déférence inavouée. Au surplus, M. de Gady n'aurait pas eu de peine à éluder toute mise en demeure : il eût suffi qu'il se montrât tel qu'il était, à peine majeur, sans « position », et sous la stricte dépendance d'un père fort ombrageux.

Il n'avait guère pensé à tout cela : il avait cédé à l'attirance d'un poétique mirage, sans savoir où ce mirage l'entraînerait. A un moment donné, le désir, tyran assoupi, s'était réveillé, et, depuis, Jean convoitait, avec une obstination de monomane, le corps de Bérénice.

Il essaya, discrètement d'abord, de lui faire comprendre ce qu'il espérait d'elle.

Ses ardeurs les plus vives étaient tempérées de respect, sa volonté de conquête ne l'empêchait point de rester timide. Il n'osait pas risquer, il n'eut donc pas à s'interdire ces gestes cavaliers que Don Juan réussit sans accroc, mais dans lesquels un Jean de Gady craindra toujours de s'avérer brutal ou maladroit. Même s'il s'en était cru capable, il n'aurait pas voulu la prendre : il rêvait de l'amener à s'offrir d'elle-même. C'est en vain qu'il eut recours, pour atteindre ce résultat, aux plus déliés artifices. Céline faisait la sourde oreille. La parabole dite à voix basse et calme, les yeux dans les yeux, demeurait inutile. La prière balbutiée dans le délire des plus fougueux embrassements n'avait pas plus de succès. A de certains instants, le poète, courbé sur sa proie gémissante, pouvait croire que la bouche de la victime allait ordonner l'immolation. Mais le cri qu'il guettait n'était jamais proféré.

L'exaspération de son désir, l'énervement où il était de ne l'assouvir point, le conduisirent plus d'une fois vers les triviales Vénus que lui vantaient certains de ses camarades. Il revenait écœuré, passait des journées entières à remâcher son dégoût et se retrouvait plus impatient, plus désarmé aussi que jamais, en face de Bérénice.

Il fallait en finir.

Depuis longtemps, Jean cherchait un lieu où ses desseins se pourraient accomplir en beauté. Il crut le trouver à la Grand'Fontaine, dans l'atelier de son ami Lauper.

Grâce à l'héritage inespéré d'une vieille parente, — deux mille francs et quelques meubles anciens, — le

peintre avait somptueusement transformé sa tanière. De grandes armoires paysannes l'égayaient de leur joyeuse polychromie. Sur un bahut de chêne sculpté, des cuivres rutilaient. Un tapis de haute laine à fond jaune recouvrait avec magnificence le plancher de sapin. Un chevalet, trois fauteuils Louis XV en jalonnaient la surface. Sous une galerie dont la rampe s'ornait de châles espagnols, retombant comme les étendards qui pendent parfois aux voûtes des cathédrales, le divan, large et bas, supportait un amoncellement de coussins. A côté, dans une jardinière de cuivre, d'énormes chrysanthèmes blancs s'échevelaient. Contre la paroi opposée, le feu brillait dans une cheminée à la prussienne. Aux murs, l'artiste n'avait laissé que ses meilleurs ouvrages : des cartons de vitraux, des paysages stylisés dont les tons vifs complétaient un ensemble à la fois clair et coloré. Sauf une toile ébauchée qui restait au chevalet, tous les croquis, tous les travaux inachevés ou mal venus, tout ce qui sentait l'effort, le tâtonnement, la lassitude, avait été relégué ailleurs.

— C'est magnifique, déclara l'Esthête. Ce n'est plus un atelier, c'est un palais.

— Tu trouves ? dit le peintre, flatté. J'ai un peu l'impression que j'y serai moins bien qu'avant pour travailler. Mais la gosse est si heureuse d'avoir un intérieur à ranger. Si tu la voyais fourbir les cuivres et refaire la besogne de la femme de ménage...

Gady n'eut pas de peine à obtenir que Lauper, qui devait s'absenter deux jours la semaine suivante pour soumettre des projets à un achitecte de Genève, lui confiât, durant ce temps, les clefs du logis vide.

La maison avait deux entrées, dont l'une particulièrement discrète. Jean expliqua en détail à Bérénice la configuration des lieux. Séduite par la description enthousiaste qu'il lui fit de cette retraite, elle accepta d'y passer une après-midi.

Bien avant l'heure fixée, il était là. Il alluma une flambée, s'assura que les lampes électriques fonctionnaient (pour le cas où, comme il l'espérait, leur tête-à-tête se prolongerait jusqu'après le coucher précoce du soleil de novembre), échafauda les coussins du divan, remua tous les meubles, fleurit tous les vases de chrysantèmes rouges empruntés aux serres de Bellevue, disposa sur un guéridon des tasses à thé, des verres à porto, les cigarettes parfumées à l'ambre et les gâteaux qu'elle préférait. Pour dissiper l'aigre relent de pipe qui s'accrochait aux plis des tentures, il répandit dans tous les coins de l'atelier le contenu d'un vaporisateur : un parfum de lavande se maria aux senteurs de la térébenthine et des vernis.

Ces préparatifs achevés, le jeune général inspecta une fois encore le champ de bataille et attendit l'ennemi. En épiant tous les bruits de l'escalier, il ne se demandait même plus s'il aimait Bérénice, mais seulement s'il saurait vaincre et profiter de sa victoire. Les soins qu'il avait apportés à sa toilette et à l'aménagement du décor lui donnaient confiance. Il se croyait assuré de ne commettre aucune erreur et ne pensait qu'à recueillir noblement, délicatement le fruit délicieux qui, de lui-même, allait tomber entre ses mains.

A l'heure dite, Céline entra. Elle mit de l'empressement à ôter son chapeau, sa fourrure, sa jaquette, se montra tendre et passionnée, trouva charmant le « studio », n'omit point de prononcer ce mot à l'anglaise et s'extasia sur le goûter. Elle s'abstint de dire à Jean qu'il la décoiffait, lui rendit ses baisers avec un art subtil et prompt, permit à des mains fébriles de dégrafer le corsage de soie blanche qu'elle étrennait ce jour-là. En paroles, en soupirs, en caresses, leur entente amoureuse atteignit vite un degré d'audace, une vigueur d'élan où jamais encore ils n'étaient parvenus.

Comme ils s'étreignaient parmi les coussins boulever-

sés, le jeune homme crut entendre la plaintive supplication que depuis si longtemps il espérait : pour la première fois, Bérénice l'avait tutoyé.

Il osa, dans un tumulte de mots entrecoupés, le geste qui devait être décisif.

Mais d'un bond, la vierge offensée était debout. Sans laisser à l'assaillant le loisir de se reprendre, elle avait, en sifflant des phrases d'indignation, remis son chapeau, endossé sa jaquette, enroulé à son cou son étole de fausse zibeline, tourné la clef restée dans la serrure, fait claquer la porte et disparu.

Jean demeura plus d'une heure encore affalé sur le divan, tandis qu'un crépuscule jaune mourait lentement au vitrage de l'atelier et que la nuit peu à peu couvrait d'ombre les meubles épars, silencieux témoins de sa défaite.

Il fut plus d'un mois sans reparler à Mlle Marchand. Elle cherchait visiblement à l'éviter. Quand elle ne pouvait se dérober à une rencontre dans la rue, elle se détournait avec ostentation. Il chercha l'oubli dans le travail, mais ne le trouva pas.

Par amour-propre autant que par discrétion, il s'interdisait de rien dire à ses amis, même à Claude, confident de la première heure. On observa qu'il devenait morose, mais, comme on le savait sujet à des crises de misanthropie, on y prêta une attention distraite.

Lui croyait l'aventure bien finie et commençait à entrevoir, très loin encore, comme au bout d'un long tunnel de jours sans joie, le dégrisement, la guérison, lorsque, le matin de Noël, il reçut cette lettre :

Fribourg, 24 décembre 1909.

Mon cher poète,

J'ai tort de vous écrire. Vous m'avez profondément blessée et je devrais ne plus me soucier de vous. Mais en cette veille de fête, en cette soirée de paix et d'allégresse, je ne puis supporter la pensée que peut-être vous souffrez à cause de moi. Depuis le jour où ma confiance en vous a été soumise à une si rude épreuve,

le hasard parfois nous a ménagé des occasions de nous revoir. Je n'ai pas voulu les saisir. J'ai refoulé les sentiments de tendresse et d'indulgence qui, malgré tout, me portaient à vous pardonner. Mais j'ai lu dans vos yeux tant de repentir que je me sens incapable de vous tenir plus longtemps en pénitence. Vous êtes un homme et vous avez agi comme il paraît que tous les hommes agissent. Je peux donc vous pardonner si vous me promettez d'être sage. A cette condition, j'oublierai votre faute, pour me souvenir seulement du poète que j'ai la faiblesse d'aimer. A celui-là, il m'est encore permis, il m'est peut-être ordonné d'être bienfaisante.

Si tu veux, mon Jean, que je reste ton amie de toujours, prends un journal, cherches-y le mot « oui », souligne-le d'un trait de crayon bleu et place ta réponse dans notre boîte aux lettres. Je l'y trouverai et je saurai que tu m'appelles toujours

ta Bérénice.

L'Esthète délibéra longuement sur la conduite à tenir.

Il fut près de regretter cet incident qui allait renouer le fil de ses amours : sans doute percevait-il confusément l'inutilité de toute controverse, qu'il était d'avance déterminé à ne pas refuser un rapprochement et que jamais, dans la suite, il n'aurait la force de provoquer une nouvelle cassure. Bien que son sens critique lui suggérât, touchant le poulet de Mlle Marchand, des remarques irrévérencieuses, il n'écouta que son désir et décida de répondre.

Néanmoins, il ne put se résoudre à suivre exactement la voie qu'on lui traçait, car il ne voulait pas que la jeune fille se méprît sur ses dispositions, qui n'avaient point changé.

Il écrivit donc une longue épître pour s'excuser de son geste, tout en réitérant l'expression du sentiment qui l'avait inspiré.

Après un exorde pénétré de gratitude et de contrition, une apologie de la volupté se déroulait ; les termes en étaient décents, mais le sens ne pouvait présenter aucune équivoque, même pour Céline. Prenant à témoin d'É-

gypte et la Grèce, Gady affirmait la vigueur de sa passion, proclamait la beauté de la vie magnifiée par l'amour total, déplorait que les circonstances médiocres dans lesquelles nous vivons pussent y faire obstacle, promettait toutefois d'être patient, prenait l'engagement de n'arracher à son amie aucune parcelle d'indépendance dont elle pût regretter la perte, claironnait enfin sa certitude d'obtenir de Bérénice, à force de douceur, le don qu'il saurait mériter, le don royal qu'elle serait heureuse d'enrichir encore par un libre acquiescement, par un consentement prononcé dans la joie. Comme le soleil du printemps allait dans quelques mois fondre les neiges de l'hiver, ainsi la rayonnante vie délivrerait de toute crainte le cœur et la chair de l'aimée. Jean saurait attendre son heure, parce qu'il ne doutait plus qu'elle dût venir. Bérénice pouvait s'en remettre à lui du soin de préparer la splendeur de leur félicité.

Il y en avait, dans ce style, quatre grandes pages couvertes d'une écriture serrée et régulière. En les signant, leur auteur éprouva quelque satisfaction à constater qu'elles ne présentaient pas une rature, alors que les manuscrits de ses essais, contes et poèmes, se hérissaient toujours de barres et de surcharges. Il tira de cette remarque la conclusion que l'amour seul peut engendrer le génie, qui naît de la certitude.

Posément, il ferma sa lettre d'un cachet de cire rouge à ses armes-d'azur à la bande d'argent, chargée d'un cœur de gueules entre deux étoiles de même,— et s'en fut, dans l'ombre propice des arcades, guetter la sortie de M[lle] Marchand.

Dès qu'elle eut franchi la porte, il courut à elle, lui tendit le message (qu'elle enfouit dans son manchon) et murmura :

— Je serai à cinq heures, à Saint-Nicolas, près du premier confessionnal de gauche.

Puis, sans attendre la réponse, il se sauva en faisant

crisser sous ses pas la neige durcie qui recouvrait le trottoir d'une carapace grisâtre.

Céline, d'ailleurs, fut exacte au rendez-vous.

X

Cependant, la vie continuait.

Celle de Jean, bien que l'amour en absorbât une part importante, était toujours vouée, dans l'esprit de son entourage, à l'étude du droit. Le bruit, peu à peu, s'était répandu que le « fils Gady » faisait aussi de la littérature. Parmi ceux qui le rencontraient tous les jours, quelques-uns à peine avaient lu les cinq pièces de vers et les deux nouvelles qu'il publia au cours de l'année dans la *Semaine genevoise.* Mais plusieurs allaient répétant : « on dit qu'il écrit très bien », comme ils eussent affirmé, avec plus de compétence et sans doute plus nettement : « le jeune Duriaux joue *rudement bien* au football », ou encore : « Dado est le meilleur pêcheur du canton ».

L'économie politique, les pandectes, les institutes et les codes n'occupaient l'étudiant que dans la mesure où le menaçait l'échéance des examens. Certains cours de lettres l'attiraient, mais il y allait irrégulièrement, avec de brusques engouements suivis de répulsions non moins soudaines, dont le prétexte lui était fourni tantôt par les méthodes du maître tantôt par l'objet des leçons.

Il lisait beaucoup, par crises. Durant une quinzaine, son appétit de lecture tournait à la boulimie ; insatiable, il dévorait au hasard tout ce qui lui tombait sous la main, Puis il se fâchait de ne pas trouver dans des œuvres médiocres tout ce qu'il y avait cherché ou s'indignait de découvrir dans ses propres travaux la marque trop visible des écrivains qu'il admirait. Il se jurait alors de ne plus ouvrir un bouquin et, pendant quelques jours, tenait parole.

Sa résolution s'appuyait sur des formules vagues et

généreuses, louant le spectacle du monde, célébrant la Vie Universelle, nourriture de l'esprit et des sens. Il s'apercevait bientôt qu'il ne suffit pas de voir les choses pour en exprimer la vraie nature, ni d'être amoureux pour devenir un grand poète.

Si l'amour, au lieu de créer le génie, paralysait le talent? Fallait-il donc sacrifier Bérénice à la littérature ? Jean, parfois, se posait ces questions, mais ne s'aventurait point à les creuser.

Une remarque de Claude vint l'y contraindre.

Cela se passa au café du Faucon. L'ordinaire tapis carré, les cartes, les jetons et l'ardoise étaient disposés sur la table. Devant leurs cafés-filtres, Vaillant et Gady causaient, en attendant des partenaires.

— Quand on écrit, disait l'Esthète, on ne devrait pas lire. Du moins, il faudrait se borner à des œuvres d'un autre temps, d'une autre langue, ou à des lectures documentaires, de pure érudition. C'est le seul moyen de rester soi-même, de se défendre contre l'influence des autres. Les bons livres sont rares aujourd'hui, et dangereux par leur rayonnement. Les autres énervent et fatiguent, sans procurer ni joie, ni profit. La vie seule devrait nous attirer. C'est de la vie que l'art tire sa substance...

— Possible, interrompit son compagnon, mais pourquoi me priverais-je du plaisir que j'éprouve à écouter les propos de Jérôme Coignard ou les récits de Barnavaux ? La vie n'est pas toujours si drôle. Tu en parles à ton aise : tu ne la connais pas. C'est pour s'en évader qu'on se plonge dans les livres. En écrivant, on poursuit peut-être le même but. D'ailleurs, j'éprouve rarement le besoin d'écrire...

— Tiens, tiens, railla Jean. Il me semble pourtant que tu as déjà noirci beaucoup de papier. Et le chef-d'œuvre que tu t'apprêtes à nous donner ?

Claude renversa la tête en arrière, toussa, secoua sa chevelure et reprit :

— Là n'est pas la question. Tu prétends qu'il ne faut pas lire. Je dis, moi, que, si la lecture nous aide à vivre, le reste n'a pas d'importance. Qu'appelles-tu la vie ? Ton amourette avec la petite Marchand ? Crois-tu que cette influence-là te soit plus favorable que celle des bouquins? Depuis que tu la subis, je n'ai pas constaté que tu écrives plus et mieux, au contraire...

L'arrivée des camarades attendus empêcha la discussion de se prolonger. Mais Gady, préoccupé, joua mal et perdit.

L'excitation du jeu, le café, quelques alcools et trop de cigarettes lui valurent une nuit d'insomnie. Tandis qu'il cherchait en vain à dormir, les reproches de Claude s'infiltraient dans son cerveau avec une constance obsédante.

Le lendemain, dans sa chambre de Bellevue, son premier soin fut d'établir le bilan de son activité depuis la rencontre de Tivoli.

Il considéra d'abord ce qu'il avait publié : cinq poèmes ajoutés aux trois premiers (ceux qui lui avaient valu l'amitié de Bérénice) donnaient un total de quatre cent trente-deux vers ; deux nouvelles représentaient environ sept cents lignes. Cette arithmétique ne lui parut pas glorieuse : sous le rapport quantitatif, l'œuvre de Jean de Gady était bien mince. Quant à la qualité, il la jugeait médiocre et il dut s'avouer que certains morceaux dont ses amours lui avaient fourni le thème comptaient parmi les plus nettement insipides.

Passant à l'examen de ses manuscrits, il n'eut pas lieu d'en être plus satisfait. De vastes desseins, formés dans une minute d'enthousiasme et qui, alors, semblaient devoir se réaliser aisément, étaient demeurés à l'état d'ébauches informes, si loin de l'achèvement rêvé que le poète hésitait à les reconnaître, arrivait à peine à retrouver le double affaibli et décoloré de sa vision première, sentait enfin que jamais il n'aurait la force de reprendre et de poursuivre sa recherche.

D'autres projets, moins démesurés, avaient été conduits plus près du but. Cette légende, par exemple, sorte de rêverie dialoguée, imaginée en méditant sur une estampe japonaise, n'était pas sans mérites ; une dizaine de feuillets, noircis avec beaucoup de soins et de peine, révélaient une sensibilité pleine de grâce, de belles images, des rythmes rares et savants. Mais l'auteur, sollicité par plusieurs dénouements contradictoires, n'avait pas su choisir. Il avait remis le choix à plus tard et, aujourd'hui, il se découvrait plus incapable encore de l'effectuer.

Quelle misère de revoir, tous ensemble, les signes de tant d'efforts avortés ! C'étaient tantôt des plans abandonnés parce qu'une tentation nouvelle était venue orienter vers un autre point de l'horizon la curiosité du chercheur, tantôt des travaux presque terminés, qu'une difficulté de style, la carence d'un seul mot peut-être, avait arrêtés au cours du dernier stade.

Distiques ou quatrains qui jamais ne trouvèrent leur place dans un poème, fragments de descriptions, maximes sans emploi ; bouts de phrases notés on ne sait pourquoi, qui parurent un jour admirables et qui ne présentent plus même un sens, pensées qui furent profondes et qui ne le sont plus, il y avait de tout cela dans les cahiers et les feuilles de tous formats que Jean sortait de ses tiroirs pour les étaler sur sa table.

Après deux heures de ce travail, il était déprimé au point, non plus de balancer s'il fallait préférer les lettres à l'amour ou les caprices de Mlle Marchand aux déboires du métier d'écrivain, mais de se demander s'il ne vaudrait pas mieux tout planter là et s'en aller faire de la banque comme son frère ou de la mystique à l'instar de tel ancien condisciple qu'un mariage manqué avait jeté naguère dans une abbaye bénédictine.

Il s'approcha de la fenêtre.

Le soleil, transperçant de blessures lumineuses la grise épaisseur de la nue, tachait d'ambre pâle et d'outremer

profond la neige étalée sur les pelouses. Cette blancheur monotone s'animait soudain d'ombres et de clartés. La lumière, avivée de seconde en seconde, semblait la réveiller ; les couleurs la frappaient successivement comme les notes d'un arpège. On eût dit que des étincelles passaient, au long d'un fil invisible, à travers tout le paysage. Et tandis que des gouffres bleus se creusaient, toujours plus larges, entre les volutes des nuages en déroute, un scintillement clair illumina les noires carcasses des marronniers.

Jean s'élança dans le jardin, puis sur la route. L'air vif le pinçait aux oreilles. Il se mit à courir, heureux, comme d'une délivrance, de sentir s'accélérer le rythme du sang de ses artères. Au pas gymnastique, il gravit la côte et ne s'arrêta, essoufflé et ravi, qu'à l'endroit où la chaussée rejoint le plateau. Puis, d'une allure tranquille, il redescendit. Une brume légère, suspendue sur la Sarine, enveloppait encore, ainsi que d'une écharpe souple, les maisons de la ville. La tour de Saint-Nicolas dressait dans un azur immaculé sa couronne de clochetons.

L'heure du découragement était passée. Il n'en restait plus que le sentiment, accepté sans effroi, d'efforts à ordonner, d'expériences à tenter, de défauts à combattre, d'obstacles à vaincre. Par la seule vertu du soleil, la victoire était de nouveau certaine. Tout redevenait simple et facile.

— Qu'importent, songeait Gady, les échecs passés et à venir ? Ne suffit-il pas d'entendre battre dans sa poitrine un cœur vivant ? Vivre... et le reste me sera donné par surcroît... Tout se tassera, je n'ai pas à me presser. Tout ce que j'ai vécu, tout ce que je vais vivre encore, je le retrouverai à mon heure.

Il se rappela soudain les paroles de Claude qui avaient provoqué la crise, déjà presque oubliée. Il en sourit. Pour la première fois, il osa mettre en doute la clairvoyance de son ami et dédaigner les avis de son maître.

De quel droit Vaillant se mêlait-il de le morigéner ? Où étaient ses titres ? Qu'avait-il fait, lui, depuis l'été dernier ?

Après de paresseuses vacances, il était entré, en octobre, à l'étude Zimmer. Durant la première semaine, il ne tarit pas d'éloges sur l'intelligence, la bonté, le talent oratoire et la science juridique du « patron ». Au bout de ce temps, il avouait déjà que la procédure l'assommait. Il s'astreignit, une quinzaine encore, à passer sept heures par jour dans la sombre pièce où l'avocat enfermait ses deux clercs et sa dactylographe. Vers la fin du premier mois, il commençait à se plaindre avec véhémence des clients campagnards qui, le samedi, laissaient dans le bureau des odeurs de fumier ; de Bloch, le marchand de chevaux, racontant d'une voix caverneuse les crimes de Lévy, son rival et coreligionnaire ; du premier clerc, avec sa manie de mâchonner sans arrêt des cigares éteints en proférant des vérités premières ; des airs que prenait la « patronne » pour solliciter, à chaque visite, l'avis de « ces messieurs » sur les mérites de sa couturière.

Les dernières matinées d'octobre avaient été singulièrement belles, par la douceur de la lumière baignant l'éclat des frondaisons et Claude ne s'était défendu ni contre le charme de la saison dolente, ni contre les attraits de l'école buissonnière.

Deux fois dans la même semaine, il ne parut à l'étude que vers deux heures et demie. Le patron ne dit rien, mais, à la récidive, le premier clerc, en faisant rouler un noir mégot entre les aspérités de ses dents jaunes, observa solennellement :

— Les littérateurs oublient parfois de remonter leur montre.

Vaillant se contenta de hausser les épaules. Le lendemain, il se plaignit de migraine, quitta son travail avant midi et annonça qu'il ne reviendrait probablement pas de la journée.

Le soir même, Me Zimmer le trouvait attablé au *Faucon*, cartes en main, avec Lauper, Bérard et Gady.

— Feu votre père, murmura-t-il, jouait fort bien au jass et à la manille. Mais il n'aurait pas ordonné ce remède à ses clients pour guérir des maux de tête...

— Je vous assure, maître, répondit Claude, que, ce matin, je ne me sentais pas fier du tout. Quelques heures de repos m'ont remis sur pied et j'ai cru pouvoir... Vous voyez d'ailleurs que je bois du tilleul...

L'avocat, en s'éloignant, acquiesça d'un discret battement de la main gauche.

Quand il fut assez loin, Vaillant poussa du coude Bérard :

— Quelle veine d'avoir pu lui montrer cette tisane !

Puis, sur un ton de sourde colère :

— Cette vieille bête se figure-t-elle que, pour les cent francs par mois qu'elle m'allonge, je vais, jusqu'à la fin de mes jours, moisir dans son ignoble boîte ? L'animal devrait s'estimer heureux que je consente à corriger les fautes de français de son clerc et à lui préparer des topos pour ses plaidoiries... Non, mais pour qui me prend-il ?

Un mois encore, Claude se maintint chez Zimmer. Cependant, il s'ingéniait à écourter sa quotidienne claustration et ne cachait plus aux autres employés, scandalisés, mais éblouis par tant d'audace, son dessein bien arrêté de leur fausser compagnie à la première occasion.

Quand elle se dessina, il adressa au patron un petit discours bien senti, alléguant une santé toujours vacillante et la chance qui s'offrait à lui de trouver ailleurs un emploi, provisoire, il est vrai, mais mieux rétribué, moins astreignant, plus conforme aussi à ses modestes aptitudes que celui de stagiaire à l'étude la mieux achalandée de Fribourg. Il dit son regret de quitter un si bon maître, son espoir de reprendre un jour peut-être sa place dans cette chère maison, la reconnaissance enfin qu'il

garderait toute sa vie à l'éminent juriste dont les conseils et les enseignements...

— Au reste, conclut-il, ce qui me défend contre tout remords, c'est que j'ai trouvé, pour me remplacer ici, un jeune licencié, très désireux de travailler sous votre direction.

L'avocat entendit encore avec bienveillance un copieux éloge du candidat qu'on lui présentait, exprima des vœux cordiaux pour l'avenir de Vaillant, remercia son collaborateur, le paya et lui serra la main le plus amicalement du monde.

— Je t'assure, disait Claude à Gady quelques instants plus tard, que j'étais très ému en prenant congé de lui et qu'il l'était bien davantage. Mais, tu comprends, cinq louis par mois et sept heures de bureau par jour, ça n'était pas possible... Après Pâques, — on me l'a promis, — j'en aurai le double au greffe du tribunal. Meyer, le greffier, qui me gobe au point d'apprendre par cœur mes chroniques de l'*Impartial*, s'engage d'avance à me laisser la bride sur le cou... Mais il faut attendre que la place soit vacante ; Laubeuf, qui l'occupe, est tuberculeux, condamné... D'ici là, j'ai un emploi d'auxiliaire à la bibliothèque de l'Université, pour établir des fiches de catalogue. C'est tout à fait ce qu'il me faut : c'est bien chauffé, c'est plus clair et plus aéré que chez Zimmer ; le public est paisible, silencieux. J'y serai à l'aise pour rêver ; je pourrai, enfin, avancer mon roman...

— Je le croyais presque fini, laissa tomber l'Esthète.

— Oui... c'est-à-dire... non, mais maintenant, ça va barder. Cette bibliothèque, ce sera très drôle : je vais leur faire prendre des abonnements à la *Revue Futuriste* et au *Cubisme intégral* ; je leur demanderai d'acheter des tas de livres dont j'ai envie et que je n'ai pas les moyens de m'offrir...

Au début, l'ex-employé de Me Zimmer goûta fort ses nouvelles fonctions. Sa nonchalance se complaisait à

l'atmosphère studieuse du lieu. Il avait conscience de participer à une œuvre austère, patiente, noble, sereine et désintéressée. Sa besogne lui laissait l'esprit libre. Les titres d'ouvrages qu'il relevait, en s'appliquant à soigner son écriture, offraient des thèmes aux tournoiements de sa pensée, mais ne lui imposaient aucune discipline. Il ne sentait pas le joug.

Bientôt, pourtant, il observa que, vivant parmi les livres, il n'avait plus le temps de lire. A peine pouvait-il feuilleter les romans et les périodiques que le directeur, bon enfant, avait commandés à sa requête et que le bibliothécaire-adjoint jugea stupides ou immoraux. L'établissement recevait surtout des traités de théologie, de jurisprudence, d'histoire et de sciences exactes. Les professeurs des quatre Facultés venaient, l'un après l'autre, réclamer l'achat d'œuvres « indispensables » à leur enseignement. Claude fut vite excédé de leurs manies de spécialistes et de leurs recommandations tâtillonnes. La bibliographie ne tarda pas à lui paraître une occupation d'infirme.

Il se prit à regretter le journalisme et ce passé fiévreux dont naguère encore il abhorrait jusqu'au souvenir. De temps en temps, quand son démon le possédait, il écrivait une chronique, parfois brillante et drue, qu'il s'attendrissait à relire. Il lui semblait alors que, s'il en avait le loisir, il pourrait chaque matin, avec une verve toujours fraîche, répandre dans quelque feuille publique des épithètes et des paradoxes.

— Vois-tu, confiait-il à Jean, toute la littérature est dans l'adjectif rare, comme toute la peinture est dans la couleur rare... Ah ! si je ne m'abrutissais pas sur ces fiches...

Mais il se résignait à son sort. Laubeuf, le poitrinaire, ne verrait sans doute pas le printemps. En avril au plus tard, il y aurait au greffe une bonne sinécure à prendre. En attendant, la bibliothèque était tout de même un

endroit plus agréable à fréquenter que l'étude Zimmer, on y restait moins tard et les jours de congé revenaient plus souvent.

Pour échapper à l'ennui de ses travaux accoutumés, Vaillant demanda et obtint l'autorisation de rédiger des « remarques » sur les manuscrits les plus précieux de la maison. Bien qu'il eût quelques notions de paléographie, les connaissances techniques lui faisaient fréquemment défaut : il y suppléait en utilisant les notes d'un ancien conservateur et par d'adroits artifices littéraires.

Il avait, au dehors, quelques consolations : le café, les cartes, la société de ses amis. Un soir de décembre, Bérard le rencontra, le feutre sur les yeux, rasant les murs, au bras d'une femme en cheveux, qui, le jour, tirait l'aiguille dans l'atelier de Mlle Landry, couturière.

Gady, au seuil de l'année nouvelle, se remémorait tout cela. Il s'en trouvait encouragé à n'attacher désormais qu'une valeur secondaire aux critiques de son ami. Mais l'évocation des faiblesses de Claude ne le rassurait point sur son propre avenir. Comment garder en soi-même une confiance robuste quand on voit un compagnon cher dont on souhaitait suivre la route, se lasser, hésiter, trébucher dès la première étape ?

De nouveau, Jean sentait le doute et l'angoisse l'envahir.

Il pensait maintenant à Lauper, qui, l'été dernier, parlait de renoncer à la peinture pour « faire de l'argent ». Il l'entendait répéter : « Sait-on jamais, dans notre métier, si on a du talent ? Même si on en avait, on le perdrait infailliblement à compter ce qu'il vous rapporte. Dire qu'il y a des bonshommes qui en sont totalement dépourvus et qui gagnent tout ce qu'ils veulent. Pour être heureux, il n'y a que la galette. Alors, pourquoi ne pas s'en procurer par des moyens faciles ? Si j'en avais seulement un peu, je me mettrais épicier pour en faire davantage... Ou bien je n'aurais qu'à m'installer à la campagne, à éle-

ver des lapins et des poules, à vendre mes légumes. En un an, je serais assez riche pour pouvoir, s'il m'en prend envie, travailler à ma guise sans rien demander à personne.

Cela n'empêchait point le peintre d'affirmer peu après qu'il n'échangerait pas contre tout l'or des bourgeois son existence de misère et de liberté ou d'annoncer, avec le plus grand sérieux, son prochain départ pour l'Amérique, auprès d'un mécène découvert à point nommé et dont il n'attendait plus que les propositions et les dollars. Quand il avait reçu du notaire le legs de sa vieille cousine, il s'était empressé de le transformer en colifichets pour son modèle et en aménagements dans son atelier.

Certes, la vocation de Bérard paraissait plus ferme. Il avait brisé pour la suivre l'opposition d'un père négociant, poussé ses études à Paris, à Munich, à Florence, avec acharnement, s'était dégagé assez vite des entraves de l'école et poursuivait méthodiquement la conquête d'une technique conforme à son instinct. Il n'avait jamais dit, jamais pensé qu'il y eût pour lui dans le vaste monde autre chose à faire que peindre. Moins imaginatif que Lauper, moins accessible à l'enthousiasme et au désespoir, il était, plus que son camarade, attentif aux difficultés du métier. Sévère à lui-même, obstiné, il cachait avec soin, mais laissait parfois entrevoir dans un éclair, sous une apparence d'équilibre, un grand désordre intérieur : le perpétuel tourment d'une sensibilité trop aiguë, blessée par la beauté autant que par la douleur.

Lui aussi connaissait la lancinante obsession des embarras d'argent. Pour étudier, pour voyager, son père lui refusant tout subside, il avait dû emprunter. Certains de ses créanciers se faisaient de jour en jour plus pressants. D'autres, amis ou camarades, qui avaient eu foi en sa jeunesse décidée, patientaient toujours. Mais lui, par moments, croyait entrevoir dans leurs yeux un reproche muet ou, ce qu'il jugeait pire, la commisération dont on

entoure ceux que l'on croit incapables de « se débrouiller ».

S'il ne parlait guère de ses durs soucis, il en souffrait parfois au point de ne plus pouvoir travailler et de rester, la tête dans ses mains, prostré devant son chevalet. Quand le banquier Lambert, en le menaçant de poursuites, lui réclamait un acompte, Bérard s'exaspérait à l'idée que, pour le satisfaire, il faudrait recourir encore à l'obligeance de prêteurs bénévoles, qui peut-être doutaient de lui. Alors, il se forçait à terminer en hâte, au risque de le manquer, un portrait dont le prix apaiserait pour un temps la faim de l'usurier.

Il s'évertuait au calme, montrait toujours aux étrangers un visage souriant. Gady l'en admirait, l'eût volontiers pris pour modèle et trouvait dans la tranquille assurance de son ami une raison d'espérer malgré tout en leur commune victoire.

Le peintre, lui, n'exprimait sur l'avenir aucune opinion. Il craignait sur toute chose de passer pour présomptueux. Mais peut-être évoquait-il, aux heures de détresse, l'image du grand Hodler dans ses premières années de lutte, cette image que le maître a lui-même fixée d'un jeune homme maigre, barbu, aux traits anguleux, aux joues creusées par les privations, aux yeux brûlés de sauvage énergie, et qui devait plus tard, — vieillard illustre, riche et parcimonieux, — devenir le chef incontesté de toute une génération d'artistes.

Et il finissait par se dire, comme l'Esthète, que tout « se tasserait » un jour.

XI

Céline ne s'indignait plus que Jean la désirât. Elle avait relu vingt fois la lettre de son amoureux, elle s'en était récité toutes les phrases, elle en discernait toutes les intentions. Elle y avait répondu en accourant au rendez-vous fixé : n'était-ce point montrer au jeune homme

qu'elle acceptait désormais d'être aimée de la façon qu'il entendait ?

Elle le lui dit, au surplus, sans ambages :

— J'ai beaucoup réfléchi, mon Jean, pendant notre séparation. Après ce que tu m'as écrit, je vois clair. Je comprends, maintenant, ce que c'est que l'amour... J'y suis prête, mais, je t'en prie, permets-moi de choisir mon moment...

Elle avait parlé en rougissant un peu. Ses mots hésitaient, avec des inflexions d'une tendresse suppliante, mais ses prunelles, levées sur lui, s'éclairaient d'une si ardente flamme que, devant ce gage de volupté, il s'inclina, pour toute réponse, et posa ses lèvres sur la main qu'elle lui tendait.

Il se rappelait le jardin de Tivoli, les rumeurs de la fête, les parfums de l'été, la lumière de l'après-midi finissante. La même ivresse lui montait au cerveau, faite d'orgueil, de reconnaissance, d'adoration et de certitude.

Il avait promis d'être patient. Il le fut.

L'intensité de son désir ne fléchissait pas ; il s'y ajoutait seulement un renouveau de soumission heureuse, d'esclavage sentimental. Quelle merveille que Bérénice, jeune, belle, pure, se fût si simplement résolue à garder pour lui seul le trésor de sa jeunesse, de sa beauté, de sa pureté. Car elle serait à lui, elle l'avait dit, sans réticences. Comment douter de sa parole, de son regard ?

Ces pensées étaient pour Gady une source de perpétuels enchantements. Il en oubliait tous les efforts accomplis pour obtenir de l'aimée l'engagement qu'elle venait de prendre. Il ne s'arrêtait pas davantage aux épreuves qui l'attendaient peut-être encore jusqu'au jour où leur destin s'accomplirait. Et ensuite ? La question ne se posait même point : pouvait-il exister un *après* ?

Ainsi qu'aux premiers jours, la seule présence de Mlle Marchand suffisait à sa joie. La voir marcher, l'entendre rire, tenir sa main ; contempler sa nuque, défen-

due par un peigne d'écaille contre la masse des lourds cheveux noirs ; admirer tous ses mouvements, la cambrure de son pied, le galbe de ses épaules et les plis de sa robe, c'étaient autant de petits bonheurs vifs qui se fondaient en une douce félicité comme se fondent dans la lumière du jour tous les rayons du prisme.

Les semaines passaient.

Jean se gardait bien de renouveler la tentative qui avait si piteusement échoué dans l'atelier de Lauper.

Céline, peu à peu, lui donnait à entendre qu'il dépendait de lui de hâter la fin de leurs tourments. C'était elle, maintenant, qui paraissait souffrir de n'être pas encore sa maîtresse :

— Je n'en puis plus, soupirait-elle. Toujours se cacher, comme des voleurs ; toujours trembler... se voir à la dérobée, dans des endroits déserts, j'en ai assez. Nous ne faisons de mal à personne et pourtant le monde ne nous permet pas d'être l'un à l'autre... Ah ! Jean, que je suis malheureuse ! Et toi, ne l'es-tu pas ? Mais aussi, c'est à toi de défendre notre amour, à toi d'en trouver les moyens... Je t'aime trop pour me donner, comme une pauvresse, n'importe où et n'importe comment. Si tu m'aimes, tu dois comprendre que je défende ma fierté de femme, que je veuille être à toi librement, sans craindre, sans rougir...

— Non seulement je pense comme toi, répondait-il, mais je t'en voudrais de penser autrement. Notre amour est trop fier pour se livrer à la curiosité des indifférents, à la haine des hypocrites ; il peut donc,— il doit peut-être,— se résigner au silence, mais il a besoin d'un asile sûr où fleurir, comme tu le dis, pleinement, dignement... Compte sur moi, ma chérie, je trouverai...

Il se mit en quête d'un logis.

Dans la petite ville, ce ne pouvait pas être chose aisée. S'adresser à des amis, c'était les mettre dans sa confidence, risquer peut-être des remontrances ou des indis-

crétions. Et, d'ailleurs, qui d'entre eux pouvait lui procurer ce qu'il cherchait ? Il préféra faire appel à des concours rétribués. Des histoires racontées à mots couverts par certains camarades lui fournirent quelques adresses. Il y alla: c'étaient, dans les bas quartiers, des chambres sordides que des mégères louaient avec méfiance à des couples irréguliers, en tirant avantage, pour majorer leurs prix, des ennuis que pouvait leur causer une police tracassière.

Gady se révoltait à la pensée de conduire sa Bérénice dans un de ces taudis. Avec beaucoup d'argent et l'assurance que donne la fortune, il eût sans doute trouvé une combinaison acceptable. Mais il n'avait d'autres ressources que les libéralités modiques de son père. Jamais la richesse ne lui parut plus désirable. La médiocrité de ses moyens d'action l'aigrissait tellement que, sans rougir de cette déchéance et sans apercevoir la vanité de cet effort, il entreprit d'écrire des articles, à tort et à travers, sur le premier sujet venu, avec l'unique préoccupation de « tirer des lignes » et de « placer sa copie » dans tous les journaux qui voudraient bien la payer. Ces besognes ingrates le fatiguèrent sans l'enrichir. Il y renonça.

A force de recherches infructueuses, il tomba, de mécomptes en échecs, dans les scrupules et connut le remords.

Il se demanda si, lorsqu'on aime une jeune fille, le meilleur moyen de la conquérir ne serait pas de l'épouser. Un instant, il se vit dans le cabinet de l'avocat, priant Me Marchand de lui accorder la main de sa nièce. Mais il fallait être fou pour s'arrêter à cette idée : l'oncle de Céline serait le premier à en rire.

Déchaîner la malédiction paternelle, voir les gens « de son monde » lui tourner le dos, divertir à ses dépens une moitié de la ville et scandaliser l'autre, il ne pouvait s'y hasarder. Devenir le neveu, presque le gendre d'un procédurier retors, d'un aigrefin que ses clients les plus fidè-

les traitaient couramment de voleur, dire « ma tante » à Mme Marchand : non, ce n'était pas possible.

Même en se résolvant à tout braver, qu'apporterait-il dans le mariage, à Bérénice ? Les chaînes et le boulet de la misère au lieu des ailes de la victoire !

Alors, se dérober, renoncer au bonheur ? Il était trop tard pour reculer. Ni elle, ni lui ne résisteraient à ce déchirement. Ils s'aimaient trop. Pour bâillonner une conscience tenace, Jean se répétait qu'il avait toujours été loyal envers Céline, qu'il l'avait toujours respectée, qu'il ne lui manquerait point en la prenant puisqu'elle même *voulait* se donner.

Et puis, des âmes comme les leurs sont-elles créées pour obéir aux lois qui régissent les faibles ? A-t-on jamais vu un grand artiste s'embarrasser, en amour, de si falotes objections ?

Ses doutes apaisés, le poète n'était guère plus rapproché du but.

Le printemps arriva, un printemps aigre et fantasque, qui transformait en boue la neige des chemins, les revêtait pour quelques jours d'une nouvelle blancheur, — mais fugace, souillée et gluante, — faisait surgir soudain dans les prés de larges taches d'un vert acide.

Le poitrinaire Laubeuf mourut et Claude entra au greffe du tribunal.

Gady n'avait toujours rien trouvé.

Céline amoureuse se montrait de jour en jour plus provocante. Elle prenait soin pourtant d'accentuer ses sollicitations en raison inverse des facilités que pouvait offrir à un assaut les divers lieux de leurs rencontres.

Parfois, elle se bornait à pleurer sur leur infortune. Il tâchait alors de la consoler, l'adjurait de dire ce qu'elle voulait, ce qu'il devait faire pour la rendre heureuse, comment elle entendait que fût construit le temple de leur amour.

En larmoyant, avec des gestes las, elle répétait :

—Je suis trop malheureuse... Tu ne sais pas, à la maison, comme ils sont méchants pour moi. Toi seul, tu me comprends, tu m'aimes un peu... mais pas assez. Aime-moi mieux, arrache-moi à cette vie que je ne peux plus supporter. Trouve, n'importe où, un endroit où nous soyons libres et seuls, tous les deux...

Jean n'osait pas lui en demander davantage, dans la crainte de l'entendre souhaiter l'enlèvement, la fuite romanesque vers un pays de rêve et de passion. Quand elle abaissait ses paupières, n'était-ce point pour voir se dresser dans la brume un décor de féerie ? De ses narines frémissantes, ne croyait-elle pas aspirer déjà l'odeur des citronniers ou l'air salin du large ?

Pressentir en elle des imaginations de cette sorte, c'était, pour lui, entrevoir des périls encore plus redoutables que ceux d'un mariage absurde.

Sur ces entrefaites, Mlle Marchand, avec sa tante et ses cousines, partit pour le Tessin, où ces dames avaient de la famille. Leur absence devait durer six semaines.

Ce départ fut pour le jeune homme un répit, presque un soulagement : il n'aurait du moins plus à répondre aux questions de Céline, à s'excuser de n'avoir pas encore résolu le problème, à écouter les doléances de son amie, à se défendre enfin contre la continuelle tentation, qu'elle semblait prendre plaisir à susciter en lui, de se jeter sur elle dans un accès de démence.

De Locarno, elle lui écrivit des lettres tendres. Sous la gaucherie appliquée des phrases, il devinait que la séparation, pour elle aussi, était un apaisement.

La douceur d'un avril presque italien paraissait détendre ses nerfs. Elle avouait une satisfaction ingénue à vivre dans ce pays où la lumière pare tous les objets de transparences bleues.

De sa fenêtre ouverte, elle voyait des montagnes d'azur, que la neige striait encore, vers les sommets, de quelques sillons d'argent pâle. Plus claires que le ciel, ces

masses prenaient, dans le matin fluide, une apparence de légèreté aérienne ; on eût dit qu'elles n'avaient ni volume, ni poids. A leur pied, le lac Majeur étalait au soleil une vaste étendue miroitante.

Bérénice aimait aussi les campaniles, les maisons jaunes et roses, les ruelles en pente de la petite cité ; les chemins bordés de murs en pierres sèches, éblouissants de clarté, animés par la fuite éperdue des lézards. En revenant de la poste, où elle allait retirer les mélancoliques messages de l'absent, elle ne manquait pas de s'arrêter pour les lire sous les fraîches arcades de la *piazza*, parmi les étalages des fleuristes, des marchands de souvenirs et des pâtissiers.

Dans ses lettres à elle, le poète s'étonnait de ne trouver aucune allusion aux perfidies dont elle avait coutume d'accuser la femme et les filles de l'avocat. Elle lui manda même un jour que, depuis leur arrivée à Locarno, ses « ennemies », désarmées sans doute par le charme du climat, se faisaient affables, indulgentes et gaies.

Une seule chose lui manquait : son Jean.

Le soir, sur la grève, quand son regard s'attachait, à l'horizon méridional, sur l'échancrure formée par les deux versants symétriques des côtes, elle songeait que, plus loin, le lac se prolonge, invisible chemin d'eau, conduisant au cœur de l'Italie. Oh ! partir avec lui, sur un de ces beaux vapeurs blancs qui s'en vont vers la terre d'amour !

Une excursion aux îles Borromées, offerte aux dames Marchand par leurs hôtes tessinois, plongea Céline dans une sorte d'extase, voluptueuse et déchirante, en lui révélant, dans sa réalité magnifique, le paradis de ses rêves. Elle en revint harassée, fiévreuse et, tard dans la nuit, elle resta éveillée, les yeux hantés encore de visions éclatantes. Elle chantait, riait de bonheur, pleurait de solitude et d'énervement.

Avant de s'aller coucher, elle voulut écrire encore à celui que déjà elle nommait son amant, pour lui montrer

la splendeur de ces jardins, pareils à des vaisseaux fleuris, immobiles sur leurs ancres et qui attendraient, pour ouvrir comme des ailes leur voilure de cyprès, d'être soulevés par le souffle pathétique d'un dieu. « C'est là, mon poète, que vous me conduirez. Pour nous, pour nous seuls, le miracle s'accomplira. Caressé par la brise amoureuse, le beau navire que nous aurons choisi nous emportera vers notre destin. Tu seras pour toujours mon seigneur. Le monde entier nous appartiendra. »

Cette fois, Gady ne songea pas à relever dans la lettre de Bérénice des erreurs de style : il eut de nouveau la certitude que l'amour seul engendre le génie. La tentation naissait en lui de fuir avec elle, très loin, pour ne jamais revenir. En se représentant le paysage qui avait arraché à son amie des soupirs de souffrance et d'émerveillement, il pensait à Fabrice del Dongo. La chanson d'Eviradnus résonnait dans sa mémoire :

Nous entrerons à l'auberge
Et nous payerons l'hôtelier
De ton sourire de vierge,
De mon bonjour d'écolier.

Aussitôt il se rappela que les sourires et les bonjours ne sont plus aujourd'hui monnaie libératoire. Les quelques centaines de francs qu'il avait à grand peine économisés ne le mèneraient pas loin. Il fallait de l'argent pour entrer dans la foule de ces heureux dont il avait parfois, passant obscur, envié l'insolente fortune en les voyant, assis à la terrasse d'un hôtel, à Genève ou à Lucerne, se pencher vers des jeunes femmes alanguies et, sous le store blanc rayé de rouge, sourire à l'air du temps, à la douceur de vivre, à la fumée de leur cigare, aux pizzicati des tziganes.

Il pénétra dans le bureau de son père et contempla le coffre-fort. C'était, encastré dans le mur, un rectangle d'acier verni. Jean savait où M. François de Gady en cachait la clef. Souvent, il avait vu l'auteur de ses jours

y placer l'argent des fermages ou celui des coupons échus. Il connaissait le nombre, jamais changé, de la serrure : 1342.

Il fit apparaître, chacun à sa place, les quatre signes et perçut un déclic: il lui suffisait, pour ouvrir le coffre, de prendre la clef dans sa cachette et de la faire tourner deux fois, de droite à gauche. Mais l'idée d'un vol n'était pas encore entrée en lui. Elle se précisa au moment même où la paume de sa main, appliquée contre la paroi de métal, en éprouvait la froide rigidité. Elle lui fit peur. Il brouilla les chiffres et sortit.

Alors, il lui sembla entendre sangloter Bérénice et la voir, qui lui tendait les bras. La tentation revint. Il la chassa. Pourtant, sa volonté fléchissait. Il se dit encore qu'avant d'en venir là il fallait tenter l'impossible.

En mai, quand les dames Marchand, fuyant un pays déjà brûlé par le soleil, rentrèrent à Fribourg, Jean fut heureux de pouvoir annoncer à Céline que son oncle Philippe lui avait abandonné pour la saison une sorte de pavillon de chasse qu'il possédait à l'orée du bois de Montcor.

L'oncle, qui passait dans toute la contrée pour un original, ne s'était pas montré surpris d'entendre son neveu vanter la paix des champs et déclarer que, s'il pouvait passer dans cette maisonnette ses jours de liberté, les muses lui tiendraient fidèle compagnie.

A la demande du poète, il avait simplement répondu:

— Fais-en ce que tu voudras, mon petit. Que les muses t'y apportent leurs consolations, je ne demande pas mieux. Et si même tu y reçois quelques nymphes rustiques, je n'y verrai pour ma part aucun inconvénient... Hein ! si ton père m'entendait ? Mais au fond, il s'en fiche comme de son premier lièvre...

A l'écart des chemins fréquentés, le logis était paisible et sûr. Il se composait de deux pièces dallées, aux murs blancs, garnies de beaux meubles Empire. Aux jours les

plus torrides, l'air, chargé par la forêt proche d'effluves végétaux, gardait une fraîcheur constante. Une douce lumière verte régnait sous le plafond: reflets de feuillage filtrés par les lames des persiennes et renvoyés par le tain des glaces.

Durant les mois d'été, les deux jeunes gens se rencontrèrent à Montcor plusieurs fois par semaine. Bérénice s'entendait à donner à leurs entrevues un tour audacieusement libertin qui paraissait lui plaire fort, mais qui épuisait de désir et d'énervement son docile partenaire.

Quand il avait des mouvements de révolte, elle reprenait, avec des larmes dans la voix, ses lamentations et lui faisait promettre de l'enlever, de s'enfuir avec elle sous un ciel plus heureux.

— Etre à toi ici, disait-elle, me donner toute, te prendre tout entier, non ! je ne veux pas. Il faut garder ce bonheur en réserve pour le jour où nous serons entièrement libres. Ici, tu le sais bien, nous ne sommes pas chez nous. Cela vaut mieux, bien sûr, que la confiserie Verrier, mais aux premiers froids, tu me l'as dit toi-même, ce pavillon sera inhabitable. Aujourd'hui, demain, nous pouvons en être chassés... Non, non, je ne veux pas m'abandonner pour me reprendre !

A toutes les protestations de Gady, elle répliquait :

— Je ne veux pas, l'hiver prochain, recommencer la misérable existence de l'autre hiver. Ne me demande pas de rester dans ce pays où je suis malheureuse, où je ne puis pas t'aimer franchement, complètement... Il me faut la certitude d'être délivrée par toi, pour toi, avec toi... Sois un homme, à la fin...

Seul en face de lui-même, Jean, parfois, apercevait, comme s'il se fût agi d'un autre, la folie qu'il allait commettre. Il revivait alors certaines sensations de vertige éprouvées naguère à la montagne : on a marché longtemps, le but est proche, mais, avant d'aborder le dernier sommet, il faut, sur dix ou quinze mètres, suivre, entre

deux précipices, une arête étroite et friable. Quand les nerfs sont solides, on franchit sans émotion le mauvais pas. Mais, d'autres fois, on sent que l'on n'aurait pas résisté dix secondes de plus à l'attirance du gouffre : à peine arrivé sur un terrain moins périlleux, on fait un bond pour s'éloigner du vide, on en détourne son regard, on se promet de ne plus jamais repasser par là. Le poète était comme un homme qui s'est attardé sur l'arête dangereuse et que l'abîme appelle : un effort pourrait encore le sauver, il le sait ; il sait aussi qu'il ne fera pas cet effort et, fermant les yeux, il s'abandonne...

Quand Céline lui signifia qu'il avait jusqu'au quinze septembre pour se décider à fuir avec elle ou à ne plus la revoir, il cessa de tergiverser.

Son parti était pris : à la date fixée, tous deux seraient en route pour l'Italie.

RENÉ DE WECK.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Augustin Gazier : *Histoire générale du mouvement janséniste depuis ses origines jusqu'à nos jours*, 2 vol., Edouard Champion. — *Les Lettres de Blaise Pascal, accompagnées de Lettres de ses correspondants*, G. Crès. — Jacques Chevalier : *Pascal*, Plon-Nourrit.

Augustin Gazier, mort récemment, était le dernier où l'avant-dernier des jansénistes, et bien digne, pour la vigueur de sa plume et la fermeté de ses convictions, de figurer dans le groupe des solitaires qui illustra l'abbaye de Port-Royal. Durant toute sa carrière, il étudia sans relâche ce groupe en somme peu connu malgré le gigantesque travail de Sainte-Beuve. Il réunit avec zèle mémoires, lettres, peintures, estampes le concernant et presque toutes ses publications furent consacrées au double foyer de piété qui brûla au faubourg Saint-Jacques de Paris et dans la vallée de Chevreuse. Certainement l'ancien professeur en Sorbonne regretta de n'avoir pas vécu aux temps merveilleux où s'agitèrent Saint-Cyran, M. Singlin, les mères Angélique et Agnès Arnauld.

Il a laissé, en disparaissant de ce monde, une **Histoire du mouvement janséniste depuis ses origines jusqu'à nos jours.** Ses héritiers l'ont publiée. Augustin Gazier l'a écrite, ce semble, avec le désir d'en faire, au moins par endroits, son testament spiritualiste et sa profession de foi. Il a voulu aussi, selon son propre dire, n'y insérer que des faits certains et vérifiés. Néanmoins, animé d'une si grande passion pour ces hommes d'autrefois et ces révérendes mères qui les égalèrent en esprit et en ferveur, il s'est malaisément défendu contre un entraînement invincible à l'apologétique. Il n'a point manifesté, comme Sainte-Beuve, des doutes et de l'ironie. Le doute et l'ironie de Sainte-Beuve l'exaspéraient un peu, car, pour lui, tout ce qui touchait à Port Royal était sacré.

Son ouvrage mérite une grande attention, mais suscite quelques réserves. Ce n'est point, comme le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, une histoire étendue, parsemée de digressions, soutenue par de

lumineux tableaux d'ensemble, embellie par de subtiles psychologies, voire même parée d'une belle galerie de portraits; c'est, dans un ordre chronologique, un net, clair, excellent exposé de doctrines et de faits. Partout on sent que phrases et chapitres sont bâtis sur des assises de documents sérieux, souvent inédits.

Dans son exorde, Augustin Gazier défend Port-Royal de toute hérésie, affirme que l'augustinisme, adopté par l'abbaye, était la doctrine même de l'Eglise, prétend que le jansénisme ne fut « autre chose qu'un mouvement de réaction contre les théories impies de ceux qui ont exalté le libre-arbitre au détriment de la puissance divine », considère que jamais les solitaires et les religieuses, jansénistes malgré eux, ne firent acte d'insoumission. A son avis, la célébrité et les malheurs de Port-Royal vinrent uniquement de la haine que les Jésuites lui témoignèrent. En définitive, l'histoire du monastère, c'est l'histoire de la lutte que ses solitaires soutinrent contre les sectateurs de Loyola.

Augustin Gazier fournit sur les origines de cette lutte, qui eut bientôt pour théâtres principaux la Sorbonne et le Vatican, des renseignements circonstanciés. Il en suit les phases d'ailleurs connues (procès contre l'*Augustinus*, signature du Formulaire, etc.), à travers tout son travail. On doit convenir avec lui que les Jésuites (plus psychologues, à notre sens, plus opportunistes aussi que les jansénistes en matière de religion) usèrent à l'égard de leurs adversaires de procédés vraiment odieux. Jamais, et malgré la pacification de l'Eglise obtenue en 1669, ils n'abandonnèrent leur projet de détruire le groupe obstiné qui gênait, dans tous les domaines, leur puissance et leur fortune. S'ils parvinrent à en triompher, ils n'en détruisirent pas l'esprit.

Ils contribuèrent d'ailleurs sottement à sortir de l'ombre la petite abbaye, toute modeste à ses débuts et qui, réformée par la mère Angélique, conduite par Saint-Cyran, ne poursuivait aucun autre but que celui de sauver son troupeau à l'aide de méthodes un peu rigoureuses. Ils l'obligèrent à préciser son attitude véritable devant l'Église, attitude non hérétique peut-être, mais du moins singulièrement différente de celle que préconisaient prêtres mondains et moines optimistes de l'époque. Ils lui attirèrent, en la persécutant, des appuis nombreux, de chaudes amitiés, une admiration qui, si l'on croit le R. P. Rapin, se ramifiait à l'infini et constituait un danger.

Néanmoins les Jésuites n'eurent pas tous les torts. Augustin Gazier néglige peut-être de spécifier que, sans les Arnauld, l'histoire de Port-Royal n'eût pas atteint une telle ampleur. Jansénius mort, Saint-Cyran embastillé par Richelieu, puis disparu à son tour, personne n'eût songé à tourmenter des religieuses et quelques solitaires pour la raison qu'ils avaient un concept particulier de la Grâce et de la Prédestination. La mère Angélique, avisée politique certes, fort combative, travaillant à la prospérité de son couvent, mais, somme toute, peu instruite, perdue en Dieu et souhaitant surtout de vaquer en paix à ses pieuses occupations; la mère Agnès, sa sœur, plus douce, plus humaine, plus sensible aux affaires du monde, mais mal disposée à la bataille, ne cherchaient point la couronne du martyre.

Les difficultés commencèrent pour Port-Royal quand les frères et cousins de ces révérendes mères, les Le Maîstre et les Arnauld, entrèrent en contact direct avec la communauté dont le directeur, M. Singlin, facilement intimidé, ne demandait lui-même qu'à exercer sans disputes son sacerdoce. Les Arnauld, dont les Le Maistre étaient les parents immédiats, s'emparèrent de cette communauté. Ils appartenaient à une race de bourgeois versés dans la procédure et la controverse et qui ne pouvaient s'empêcher de parler et d'écrire. Parmi eux vivaient des mondains invétérés, Robert Arnauld, sieur d'Andilly entre autres, qui ne parvinrent jamais à abandonner leur galanterie.

Ces Arnauld pervertirent le premier esprit de Port-Royal, tout d'austérité. L'un d'eux, Antoine, le docteur, animé d'un besoin inné de contester, sans cesse agité par une sorte de prurit d'écrire, suscita toutes les calamités dont souffrit l'abbaye. Il fomenta la colère des Jésuites qui peut-être se fût arrêtée lors de la condamnation de l'*Augustinus* et, faisant front à ces redoutables adversaires, exaltant autour de lui les timides et les hésitants, déchaîna la violente guerre où Pascal allait jouer un rôle prestigieux.

Les malheurs de Port-Royal découlèrent-ils, en définitive, de son adhésion aux doctrines de Jansénius et de Saint-Cyran? Nous ne le croyons point. Ils datèrent, à notre avis, du livre d'Antoine Arnauld : *De la Fréquente Communion*. Augustin Gazier considère comme parfaitement édifiant ce livre et ne veut point voir quelles semences de discorde il porte en lui.

On rencontre ainsi, dans son travail, des négations un peu étonnantes. Son indulgence va même jusqu'à exalter certaines pénitentes mondaines, comme la princesse de Guéméné et la marquise de Sablé, qui impatientèrent cependant bien souvent les plus longanimes parmi les religieuses de la maison. Disons pourtant que son étude complète et rectifie celle de Sainte-Beuve. Elle envisage le jansénisme à travers le XVIIIe siècle où il survit, tout pantelant, tout meurtri, mais actif encore, à la destruction de l'abbaye. Elle retrouve jusqu'à nos jours des vestiges de sa vitalité.

Augustin Gazier, fécond annotateur de Pascal, aurait été heureux de participer aux fêtes du centenaire de sa naissance. Il se serait réjoui de voir que l'on se dispose à célébrer pompeusement ce centenaire, mais il se serait affligé de constater que peu d'écrivains ont pris la plume pour exalter l'un de ses penseurs préférés. Hélas ! nos contemporains assurent volontiers que la lecture des classiques fait leur délectation. Les éditeurs qui publient ces classiques affirmeraient, non sans raison, que cette délectation n'est pas très ardente.

Deux ouvrages concernant Pascal nous sont parvenus. M. Maurice Bauffreton nous offre une édition nouvelle qui manquait réellement des **Lettres de Blaise Pascal**. Ces lettres sont toutes fort connues. Elles jalonnent pour ainsi dire, malgré leur petit nombre, la vie de l'écrivain, traduisant ses différents états d'âme et se rapportant aussi à ses expériences scientifiques. On n'en peut rien dire qui n'ait été mille fois dit. M. Maurice Bauffreton y a ajouté quelques réponses aussi connues du P. Noël, de M. de Ribeyre, de Fermat, de Huygens, du chevalier de Méré, etc.. Ses annotations succinctes n'en éclairent peut-être pas toutes les obscurités. Le texte en est correct, et c'est l'essentiel.

Le second ouvrage consacré à **Pascal**, par M. Jacques Chevalier est, ce nous semble, un cours professé à l'Université de Grenoble. Il débute par une préface assez singulière où l'auteur fait une profession de foi germanophobe. Ne nous en inquiétons pas. La documentation de ce volume n'est point empruntée aux sources originales. Elle utilise surtout les travaux antérieurs euxmêmes le plus souvent documentés de la même manière. M. Jacques Chevalier n'a pas songé à nous apporter du nouveau. Profondément imprégné de la pensée de son héros, il s'est efforcé

d'expliquer à ses auditeurs cette pensée complexe. Il l'a fait dans un style clair qui rend la lecture de ses chapitres agréable.

Sans doute, seule la pensée compte dans la personnalité de Pascal, mais il nous semble que pour connaître mieux cet homme si étrange, on n'a pas assez tenté de pénétrer sa vie. Depuis un siècle des professeurs argumentent, se repétant les uns les autres, et pas un ne faisant une recherche nouvelle. En 1889, un archiviste, M. Marius Barroux, ayant feuilleté les registres des insinuations du Châtelet, y découvrit 14 actes émanant de Pascal et de sa sœur. Ces actes avaient une certaine importance. Ils établissaient tout d'abord l'état de fortune de la famille Pascal ; ensuite ils donnaient de curieuses révélations sur le caractère de Blaise ; ils le montraient pour ainsi dire immergé dans ce que l'on a appelé « sa vie mondaine », terriblement intéressé, essayant de dépouiller sa sœur Jacqueline de sa part de l'héritage paternel qu'elle voulait offrir à Port-Royal. Ces actes précisaient aussi que Blaise avait en vue le mariage ou tout au moins le prévoyait comme possible.

Ils nous prouvaient enfin que le jeune homme n'était point un pur esprit, dégagé de toute matière. On s'est efforcé et l'on s'efforce encore de démontrer (les travaux de M. Giraud sont typiques sur ce point) que Pascal ne vécut jamais physiquement, qu'il s'est toujours éloigné du monde, sauf pendant une période très courte et que chaque biographe raccourcit davantage (M. Chevalier, fort généreux, accorde deux ans). Il eut pourtant des amis singulièrement mal choisis : M. Le Pailleur, M. Vion d'Alibray, l'un mathématicien, c'est entendu, l'autre s'intéressant un peu (si peu !) au mouvement de la terre, mais tous deux piliers de cabarets, n'ayant pour ainsi dire chanté dans leurs vers que les délices de la table. Il en eut d'autres, le duc de Roannès, le chevalier de Méré, libertins de la plus fine qualité, et le second persistant dans son libertinage jusqu'à l'heure de la mort.

Il s'occupa activement de résoudre des problèmes de jeu. Il écrivit le *Discours sur les passions de l'amour*. D'aucuns le montrent en Poitou et d'autres en Auvergne batifolant autour de dames dont les noms n'ont peut-être pas survécu parce qu'on a omis de les chercher. On le soupçonne d'avoir aimé Mlle de Roannès. Sa sœur Jacqueline l'accuse, dans une lettre, d'avoir vécu dans un *bourbier* jusqu'à l'époque de sa seconde conversion.

N'importe ! Tous ces faits, et d'autres, on les adoucit, on les atténue, on les nie. Les récits de Mme Périer, l'enthousiasme admiratif de Cousin servent de guides. « Il n'est pas impossible que Pascal ait aimé, écrit M. Chevalier, dernier biographe, mais sans vice, assurément, ni dérèglement. »

Or, Pascal, dans ses *Pensées*, du moins dans certaines de ses *Pensées* que l'on ne cite jamais, montre, au contraire, une étonnante connaissance de la vie. Ce n'est point le Pascal confit en dévotion qui a fait des remarques si nettes sur la santé et l'intelligence du peuple, qui s'est élevé avec tant de vivacité contre la guerre, qui a raillé « un sot qui succède par droit de naissance », qui a souffert de voir les « qualités extérieures » de l'homme riche l'emporter sur les « qualités intérieures » de l'homme pauvre. Ce n'est point le solitaire de Port-Royal qui a constaté que la « puissance des rois est fondée sur la raison et sur la folie du peuple, et bien plus sur la folie » ; ce n'est pas ce solitaire non plus qui s'est tant diverti à admirer combien les « déguisements » des magistrats et des médecins, les hallebardes et les gardes des grands contribuent à établir leur autorité. Publiées à cette heure, avec quelques pensées au surplus de La Bruyère, ces phrases brèves qui se rient de toutes nos conventions et nos injustices feraient scandale.

Espérons qu'un jour, un historien soucieux de vérité nous découvrira enfin un Pascal humain, fortement imprégné d'Epictète et de Montaigne sans doute, mais alimentant sa pensée dans l'observation de la vie.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Max Jacob : *Filibuth*, « Nouvelle Revue française. » — André Armandy : *Rapa-Nui*, Calmann-Lévy. — Edge Trémois : *César Walter, dictateur*, Edition française illustrée. — Louis Lecoq et Charles Hagel : *L'Empire du monde*, Fayard. — Professeur X.. : *La guerre microbienne*, Jules Tallandier. — Dominique Sévriat : *L'Antarctique*, Plon. — Albert Erlande : *L'Immortelle Bien-aimée*, Albin Michel. — Paul Lombard : *Le Cabaret du Nervoso*, Renaissance du Livre. — Albert Jean : *Derrière l'abattoir*, « Monde Nouveau ». — Serge Barraux : *La Daüne*, Bernard Grasset. — Laure Ferry de Pigny : *Du vent dans les foutas*, « Nouveau Mercure ». — Léopold Chauveau : *Histoire du poisson scie et du poisson marteau*, Payot.

Filibuth, par Max Jacob. On n'est pas nécessairement un fou parce qu'on est un novateur. L'auteur de ce livre a voulu

serrer la vérité de très près, de tellement près qu'il s'est battu avec elle. Souvent l'un des deux adversaires mord la poussière, ça fait un nuage de propositions saugrenues, mais on entrevoit tout de même un peu du sujet. Ce sujet ? Il s'agit d'une montre en or, d'un bijou ancien qui excite les convoitises de pas mal d'amateurs et qui saute d'une société à l'autre, va de l'ancien au nouveau continent. Tout au fond de l'affaire, de l'intrigue, nullement policière, du reste, on retrouve Mme Lafleur, concierge de son état, le plus curieux type de femme vulgaire (incarnant, hélas, un peu toutes les femmes), l'héritière presque naturelle du fameux bijou. Rien que pour avoir inventé ou photographié Mme Lafleur, l'auteur a droit à notre admiration. Comment l'a-t-il dégagée du fatras de ses discours ? Ça, c'est un phénomène qui nous surprend, littérairement parlant, parce qu'il n'en fait ni le portrait, ni la mise en scène. Tout le roman se passe en monologues de Mme Lafleur désireuse de bien élever ses enfants et ne leur montrant qu'une série d'actions vicieuses noyée dans la plus complète des inconsciences alcooliques. Ses rencontres avec le commissaire de police sont fréquentes, et rappellent un refrain de café concert assez vieux qui est à lui seul toute la psychologie de l'histoire :

Bonjour, Môssieu l'commissaire !
J'viens d'gravir vos escaliers
Pour vous conter une affaire
Qu'a z'ému tout le quartier :
Mon pauv'mari s'a pendu (*bis*).

Le tout chanté sur un air de gigue d'une frénétique gaîté. Maintenant, analyser l'état d'âme des enfants, voleurs, battus et pas contents de Mme Lafleur, les péripéties envoyant la montre dans la poche d'une espionne, d'un vieux beau et d'un officier de marine jusqu'au Japon... ça serait peut-être difficile, sinon dangereux. La nouveauté de ce roman consiste à négliger le tableau pour poser tout le poids de l'intérêt sur ce que j'appellerai : la couleur des paroles. Les gens se donnent tout entiers dans leurs conversations et on doit tenir compte de ce qu'ils disent comme de ce qu'ils pensent, ce qui aide à supprimer l'intrigue romanesque, remplissage fastidieux.

Je crois (toute réserve faite sur le choix de sujets plus obscurs) que si l'auteur perfectionne son débit et arrive à le limiter adroi-

tement, il aura découvert une présentation intéressante du roman psychologique : j'ignore si ça prendra sur le grand public, mais là n'est pas la question !

Rapa Nui, par André Armandy. *Rapa Nui*, c'est la fameuse île de Pâques qui, croyait-on, avait disparu dans un raz de marée et dont on avait perdu le signalement ces temps ci. Dans l'île de Pâques, l'auteur met le trésor des Incas et le fait découvrir par de hardis aventuriers, gens très décidés à en finir avec la vie, se liguant sous la conduite du docteur Codrus pour l'âpre conquête de la Toison d'Or. On pénètre dans l'intérieur d'un volcan où végètent encore les derniers gardiens de l'or des Incas, et on y rencontre la descendante de la première race d'hommes adorateurs du soleil : *Oédidée*. Contrairement à ce qui se passe dans les romans d'aventure, le trésor ne s'évapore pas. Il est bel et bien distribué entre les courageux aventuriers, qui s'en servent au mieux de leurs intérêts personnels et vengent en même temps les opprimés. Ce roman est vivant, intéressant, et si l'œuvre d'aventure n'a guère que deux ou trois situations permises, on en a tiré tout le parti possible en y mêlant une action assez passionnée pour en soutenir les péripéties.

César Walter, dictateur, par Edge Trémois. Une satire ou une parodie de la vie russe bien avant le bolchevisme, car c'est relativement doux sous le rapport du régime. Il y a le Ruy-Blas amoureux de la reine qui gravit toutes les cimes du pouvoir, poussé par une espèce de puissance occulte, et finit par perdre la notion de sa propre volonté en face de la princesse très blasée ne le comprenant ou ne l'admettant que trop tard à cause de son orgueil. Quelques pages rappellent les orgies des soldats rouges, mais la littérature en plus, et toutes ces aventures, du peuple ou des grands, sont si logiquement déduites qu'elles n'ont, bien entendu, aucun rapport avec la démence ou l'idiotie des nouveaux tsars.

L'Empire du Monde, par Louis Lecoq et Charles Hagel. L'empire du monde serait certainement donné (au moins pour quelques siècles) à la nation qui découvrirait le royaume du pétrole. Un vieux manuscrit trouvé dans un sarcophage situe ce royaume au centre de l'Afrique, et pour en faire la conquête les Français, les Anglais, les Allemands rivalisent de courage, de sacrifices et de ruses. Personne, bien entendu, n'arrive à capter ces

sources, et on finit par en détruire l'accès en faisant s'écrouler une montagne. Une tendre idylle et la plus perverse des passions traversent la grande aventure, armant ou désarmant le soldat qui la dirige.

L'Antarctique, par Dominique Sévriat. Et voici de nouveau le pays des Atlantes. C'est une île *rose* dont une origine volcanique colore les vastes architectures. On est venu là par le chemin le plus périlleux, semé de banquises et d'écueils, puis au moment où l'on prend possession du merveilleux pays, il sombre tout à coup dans un cataclysme... ou le mirage de celui qui l'a vu, car il s'agit d'un manuscrit trouvé au chevet d'un mourant, expiant un amour coupable.

La Guerre microbienne, par le professeur X... ou la fin du monde obtenue par les virus condensés dans les bombes de la nouvelle guerre allemande. Un peu sec, le compte rendu de la marche du fléau tout autour du globe, mais il n'en paraît que plus redoutablement technique. Ce n'est pas un roman, mais mieux l'étude d'une nouvelle épidémie et qui, appuyée sur l'état actuel de la science, pourrait bien nous représenter la réelle menace de l'autre grande guerre.

L'Immortelle Bien-aimée, par Albert Erlande. Une étrange lutte entre deux époux très épris l'un de l'autre, que la guerre sépare et dont les nervosités, augmentées, amplifiées par le malheur des temps et les reproches de leur conscience, séparent de plus en plus. L'étude de ces deux cas, un peu spéciaux, est faite par un ami commun qui, malgré toute sa bonne volonté, n'arrive pas à empêcher les catastrophes de se produire. L'immortelle bien-aimée c'est, en somme, un modèle quelconque, qui par la pureté de ses lignes physiques comblera le néant des lignes morales disparues aux yeux de l'artiste, épris surtout de son art et de la beauté.

Le Cabaret du Nervoso, par Paul Lombard. Une burlesque fantaisie, très américaine ou très anglaise, d'un humour cependant français parce que, de temps à autre, on reprend pied dans la plaisanterie facile du roman policier. La succession des bars et des cabarets où l'on échafaude des théories politiques ou des plans de roman influe terriblement sur le système nerveux du lecteur, sinon sur celui de l'auteur, mais il y a certain morceau de drame où l'on voit un compère de revue remplacer un

condamné à mort (à moins que ce puisse être le contraire) qui n'est pas sans grandeur lyrique.

Derrière l'abattoir, par Albert-Jean. C'est la poignante histoire des morts inutiles de la guerre, les pauvres diables de récupérés déjà malades à qui on demandait un dernier effort pour aller mourir dans une caserne (et quelle caserne!) au lieu de finir dans leur propre lit. Roman naturaliste et peut-être poussé au noir parce que ces malades sont réunis sous une seule condamnation médicale.

Est-ce que l'auteur a lu, pendant les premiers chapitre du..... roman de la guerre, un article d'un très sincère esprit... critique demandant, comme une chose naturelle, qu'on envoie au front tous les incurables encore doués de volonté, et prétextant que cela serait plus humain, plus logique ou plus naturel que de faire tuer le futur bon père de famille... Je crois qu'il y a des heures où tout arrive... surtout la démence de ceux qui ont peur d'avoir peur...

La Daüne, par Serge Barraux. Calme et pure histoire d'une femme honnête du Béarn, maîtresse d'une grande propriété terrienne où elle est régnante et respectée. A peine une esquisse d'idylle avec un sage berger traverse-t-elle cette vie tout entière attachée aux devoirs de la lourde charge d'élever l'enfant et de cultiver les biens qu'on lui doit laisser en héritage. De beaux et sévères tableaux de campagne, très sobrement peints. Une œuvre saine et qui n'a rien sacrifié au désir, si souvent dangereux, de faire mieux que nature.

Du vent dans les Foutas, par Laure Ferry de Pigny. Un roman rempli de défauts, d'une âpreté un peu trop voulue, ou qu'on n'a pas su refréner, mais très curieux par sa couleur violente et ses passions désordonnées. La terre d'Afrique livrée aux appétits des anciens et des nouveaux maîtres, et l'idylle assez mystérieuse d'une toute jeune fille, fort mal élevée, avec un officier russe devenu son domestique. On assassine le père et on brûle toutes les récoltes, puis la triste amoureuse reste seule à pleurer son abandon.

Histoire du poisson scie et du poisson marteau, par L. Chauveau. C'est la première fois que l'on aura conté à un enfant une histoire, des histoires vraiment drôles, mises vraiment à sa portée et sans inutile morale. Il faudrait citer tout le

récit de la *Poule et du Canard* pour se douter de la grosse somme d'esprit et de précieux humour contenue dans ce petit livre !

RACHILDE.

THÉATRE

THÉATRE DU VIEUX-COLOMBIER : *Bastos-le-Hardi*, comédie en 4 actes de MM. Regis et de Veynes. — CHAUMIÈRE : *Fouchtra*, revue de MM. Mauricet et Pierre Varenne. — Les souvenirs du Père Coquillat.

M. Copeau a joué une pièce nouvelle. Voilà un événement. L'ascétisme de Copeau s'est, en effet, exalté jusqu'au jeûne dramatique. Nous commencions à croire qu'il allait clore aux profanes les portes de sa maison blanche, pour vivre, dans une solitude amère et exaltée, face à face avec son répertoire, ainsi qu'un moine d'Antinoë parmi les ombres de sa jeunesse. Nous nous trompions. Le directeur du Vieux-Colombier nous préparait une surprise, une surprise piquante ; non point qu'il nous ait, l'autre jour, révélé un chef-d'œuvre ; mais la représentation de **Bastos-le-Hardi** marque, dans les choix de Copeau, une date dont il conviendra, sans doute, de fêter plus tard l'anniversaire. Les auteurs de cette comédie, MM. Léon Regis et François de Veynes méritent notre sympathie, non seulement parce qu'ils sont jeunes, heureusement doués, épris d'un art allègre et vivant, mais encore parce qu'ils ont, dans le mur gidien, ouvert une lézarde par laquelle nous avons entrevu le soleil. Entrevu seulement. Ce n'est qu'un espoir. Il ne faut peut-être voir, dans cet effort de Copeau, que le témoignage d'une hésitation. Je le montrerai tout à l'heure lorsqu'il s'agira de discuter l'interprétation de *Bastos-le-Hardi*. Mais que Copeau soit ressuscité d'entre les morts de Sparte, qu'il ait sans regret relégué au magasin des accessoires le moule à pâtés de Saül, qu'il ait abandonné à leurs soliloques dans les cages d'escalier les pauvres de M. Ghéon, — tout cela pour aller à l'œuvre claire et facile de deux inconnus, voilà qui nous doit réjouir. Au surplus, il était temps. Le triste snobisme qui, si l'on n'y prenait garde, menacerait grandement les lettres vivantes dans notre pays, commençait à s'indurer chez les clients du Vieux-Colombier et, un peu plus, il allait gagner entièrement Copeau. A force d'avoir raison devant les jeunes mamelucks du néo-jansénisme, il commençait à avoir tort aux yeux de ses véritables

amis. Au surplus, il lassait les meilleures volontés. Je souhaite de tout mon cœur, que d'avoir préféré la brave pièce de MM. Regis et de Veynes à la plate et orgueilleuse rhétorique de M. le Trouhadec, lui porte bonheur. Je sais que son entreprise connaît, présentement, certaines difficultés. M. Copeau les résoudra, s'il lui plaît, avec l'aide de ceux qui l'ont sans cesse soutenu sans lui cacher que, s'ils l'aimaient, ce n'était point pour ses défauts.

La pièce de MM. Regis et de Veynes nous transporte « dans la capitale de la Bergovie, pays lointain ». Le roi vient d'abdiquer. Nous apprenons tout de suite que cela n'est pas extraordinaire ; c'est en Bergovie une espèce de coutume. Aussi la constitution bergovienne prévoit-elle que chaque citoyen peut être candidat au trône. La difficulté est de susciter les candidatures, et le premier ministre, Portola, est fort embarrassé. On cherche. On finit par découvrir dans sa retraite un certain Bastos, bourgeois paisible, qui joue de la flûte tout comme certain bibliothécaire jouait du basson. Ce brave homme se voit forcé dans sa retraite par les ministres, les gens de police et une belle fille qui, d'une œillade, emporte ses résistances. Le voilà roi. Il est accablé. Il ne fait pas un geste qui, adroitement faussé par l'entourage, ne provoque quelque malheur. Nous le voyons qui regrette son appartement chaud et silencieux, sa servante, son pipeau, sa robe de chambre. Va-t-il abdiquer ? Non. La belle fille lui donne tout ensemble le goût de l'amour et du pouvoir. Le premier ministre lui fait imprudemment le « coup de la démission ». Bastos le prend au mot : le voilà populaire ; sous les fenêtres du palais la foule crie : « Vive Bastos-le-Hardi ! » Et la première hardiesse de ce hardi-là, c'est de décréter que les rois de Bergovie n'auraient plus désormais le droit de donner leur démission.

On a généralement trouvé cette fable puérile. Mais on a justement loué un dialogue vif et dru ; et le dessin des caractères est fort plaisant. Pour moi, j'ai principalement goûté le ton de l'ouvrage. Il est d'un bout à l'autre léger, gracieux, dansant, plein de fantaisie. Les pesantes doctrines des faux-comiques, les lourdes sorties et les laborieuses farces des pédants nous convient à apprécier la verve naturelle et le primesaut. Voilà deux auteurs qui écrivent sans peine. Bravo ! Cela nous console d'avoir, tant et tant de fois, malgré que nous en ayons, flairé la punaise odeur des sueurs de cuistres.

La pièce est très bien jouée par M. Louis Bouquet. Il a fait de Bastos un personnage vivant et caricatural, tout pétri de burlesque vérité: il y faut du mérite et de l'expérience, rien ne prétend à l'arbitraire autant que ces rois à la frime. Je suis, quant à moi, fort heureux de louer M. Bouquet, l'un des meilleurs comiques d'à présent et peut-être le seul qui porte en lui ce sens du rythme qui permet à un comédien de contenir ses propres moyens et de donner à tout un spectacle une juste cadence. On comprendra mieux la justesse de ce que j'avance si l'on veut bien observer ce qui se passe au Vieux-Colombier, selon que M. Romain Bouquet emplit la scène ou la vide. Il est le moteur comique de la maison — qui, au temps de Louis Jouvet, en avait deux. Mlle Valentine Teissier est une belle et souple comédienne. Elle a fort bien joué M. Copeau s'est présenté sous les traits du ministre Portola. Il l'a joué comme un rôle des *Faux Bonshommes*; il s'est montré sec, dur, cassant, froidement véridique. Peut-être, à la réflexion, est-ce bien le personnage. En tout cas, il me semble que cela ne convient pas à l'esprit général de la pièce. Ainsi, dans un tableau, un ton juste peut n'être qu'une faute de valeur... Me trompé-je? Cela se peut. Mais je crois qu'il y a, chez Copeau une espèce de retenue, cette hésitation que je signalais plus haut. C'est si vrai que l'on en trouve la trace autrement appuyée dans l'habillage de la pièce. Il s'agit d'une charge, M. Copeau l'a vêtue des habits de l'*Enterrement à Ornans*.

§

J'ai entendu, à Montmartre, au « cabaret artistique » la Chaumière, une revue de MM. Mauricet et Pierre Varenne. Depuis plusieurs années nous n'avons, en ce genre, rien goûté de plus varié, de plus spirituel, de mieux tourné. Il y a une scène sur Pasteur qui rappelle les meilleures réussites de MM. Rip et Gignoux. Une autre où M. Chéron, — cet intellectuel, — est durement traité, encore que la satire de MM. Varenne et Mauricet ne s'écarte jamais d'une bienséante tradition. Il convient, au surplus, d'admirer dans leur petit ouvrage une espèce de générosité spirituelle qui les empêche d'exploiter jamais leur veine et qui nous épargne la moindre lassitude. On sait que cette sorte d'ouvrages est généralement bien jouée. Celui-là l'est à merveille par Mlle Claudie de Sivry et par M. Paul Weill. Avant la revue, j'ai entendu l'un des doyens de la chanson montmartroise, M. Jacques Ferny. Cet

homme a depuis trente ans, dépensé un talent extraordinaire en couplets innombrables. Il n'a aucunement faibli et il donne aux nouveaux venus à la chanson qui l'entourent des leçons de jeunesse.

§

M. Jean Vermorel a publié à Lyon (1): les **Souvenirs du Père Coquillat.** Ce père Coquillat, que j'ai connu, était un vieux canut que l'on disait « théâtrier » à cause qu'il exploitait, sur les pentes de la Croix-Rousse, une petite scène de mélo. M. Jean Vermorel raconte son histoire, qui est touchante, avec toute la malice d'un vrai gosse de Lyon. Après cela, il nous propose les mémoires du père Coquillat. Ils sont savoureux; je soumets à l'appréciation de Maurice Boissard ceci :

On ne jouait que le dimanche soir. Les places étaient à trente et quarante centimes. Cela ne coûtait pas bien cher et cela distrayait ma femme et mes enfants. Quant à moi, je n'y faisais guère attention : j'avais fait connaissance de plusieurs personnes avec qui j'allais au café-comptoir d'en face pendant tous les entr'actes. Et quand on avait bien ri sur ce qu'on avait vu sur la scène, on revenait pour voir la suite et on *bajafflait* (daubait) sur l'un et sur l'autre pendant le reste de la soirée. Il y en avait principalement trois qui faisaient plaisir à voir et à entendre; on en voyait qui avaient de l'étoffe. Deux d'entre eux sont même arrivés à en faire leur métier.

Voici les souvenirs de la seconde République racontés par le père Coquillat:

Ce que je me rappelle de 48, c'est quand nous sommes partis de Lyon] pour aller proclamer la République en Savoie. Nous étions vingt-huit, tous armés de vieux fusils à piston de la garde nationale, et un nommé Bonnardel nous commandait. On nous avait désignés et on avait recueilli les cotisations dans les cafés pour payer les frais du voyage. On arriva en diligence jusqu'à Chambéry, mais les paysans effrayés s'étaient réunis trois ou quatre cents et nous avons été reçus à coups de trique On a décampé et on a repris la diligence pour rentrer tout droit jusqu'à Lyon.

Enfin voici une définition des *Voraces*, ces fameux canuts révolutionnaires qui firent si longtemps trembler les fabricants lyonnais dans leurs sombres magasins :

C'était une société qui faisait de la politique et qui s'était instituée pour ne boire le vin qu'au litre. Une idée à eux. En réalité, c'était moins cher que de le boire en chopines...

(1) « Aux Deux Collines », Lyon 1923.

Le père Coquillat mourut en septembre 1915, à l'âge de 74 ans, «sur son métier de canut». La ville de Lyon a donné son nom à une petite rue de la Croix-Rousse.

HENRI BÉRAUD.

SCIENCE SOCIALE

Lucien Deslinières: *Délivrons-nous du marxisme*, France-Edition, 19 rue Gazan. — Edouard Berth: *Les derniers aspects du socialisme*, Marcel Rivière. — S. Courgey: *Milieux de misères*, Maloine. — Mémento.

On a déjà dit ici (15 février, p. 178) que le socialisme changeait de peau et qu'il abandonnait sa vieille carapace marxiste. L'ouvrage de M. Lucien Deslinières : **Délivrons-nous du marxisme**, expose et approuve cette évolution. M. Deslinières fait autorité dans le parti socialiste ; il a publié de nombreux ouvrages d'organisation et de propagande, et en Russie dont il revient il a pu longuement observer les agissements des bolcheviks. Son livre n'en acquiert que plus de valeur, et quand il condamne la lutte de classe, l'antipatriotisme et la démagogie révolutionnaire, on ne peut suspecter ni sa bonne foi, ni ses convictions, ni son expérience. Il est certain que tout ce qui pose en principe la lutte de classe ne relève ni de la science, ni de quoi que ce soit de sérieux, mais uniquement de la force, ce qui est dangereux pour tout le monde et légitime les précautions de tout le monde. Mais le socialisme collectiviste que conserve M. Deslinières n'est-il pas, lui aussi, et quoi qu'il dise, basé sur la lutte des classes? Quand il parle avec des trémolos d'indignation dans la voix du régime capitaliste (une société ne peut pas plus se passer de capital qu'un corps humain de poumon ou d'estomac) et qu'il oppose les capitalistes aux non-capitalistes, est-ce qu'il ne ressuscite pas cette lutte des classes qu'il a si justement stigmatisée? Que nos socialistes français qui sont d'esprit clair et d'âme noble, et qui, s'ils veulent des conducteurs, n'ont que l'embarras du choix de Saint-Simon et Fourier à Proudhon et Malon, n'essaient plus d'opposer collectivisme à marxisme, car c'est la même chose et les bolcheviks ont parfaitement raison de traiter nos cégétistes d'inconséquents, et qu'ils aillent même jusqu'à laisser de côté tous ces mots en isme et à voir que les sociétés humaines ne valent que ce que valent les individus qui les composent. Ce qui importe, c'est le bon sens, la bonne volonté et la bonne moralité qui font

le bon travail et le bon enrichissement, ceci bien entendu dans les cadres de l'ordre public et la sécurité nationale et de la lutte subtile contre les parasitismes, les fraudes et les hautes escroqueries, et ceci admis, tout le monde sera socialiste.

Qu'on ne croie pas d'ailleurs que le communisme révolutionnaire ait dit son dernier mot ! Les disciples de Georges Sorel lui restent fidèles, et M. Edouard Berth qui vient de rééditer son livre d'avant-guerre : **Les derniers aspects du socialisme**, le fait précéder d'une copieuse étude, « Bolchevisme et Syndicalisme », qui prône les mérites de ces deux « isme » pour faire de la France ce qu'est aujourd'hui la douce, prospère et délicieuse Russie. Et tout ceci est amusant à lire, les élèves de Georges Sorel ont quelque chose des qualités d'esprit de leur maître, mais impatientent aussi, car enfin la violence ne comporte pas de discussion et on ne comprend pas que ceux qui la prônent se bornent à palabrer en sa faveur. On peut d'ailleurs ajouter aux « Réflexions » des anciens ingénieurs en chef des ponts et chaussées sur la matière que si la chaussette à clous est un argument très persuasif en un sens, l'huile de ricin en est un autre assez sérieux en sens contraire, et en conclure que tous ces fakirs du coup de force devraient bien, au moins scripturairement, nous flanquer la paix.

Quand on sort de toutes ces niaiseries truculentes et exaspérantes, et qu'on tombe sur un admirable livre comme celui du docteur S. Courgey : **Milieux de misères**, on respire en dépit de l'atmosphère douloureuse où l'on pénètre. Enfin, on se trouve en face de la vie vraie, de la maladie, de la souffrance, de la faiblesse, et comme tout cela est autrement angoissant que les gargarismes sur le prolétariat conscient, l'exploitation patronale et l'apothéose soviétique ! Le docteur Courgey est un modeste médecin d'Ivry que ses fonctions à l'Assistance Publique mettent en contact perpétuel avec les misères humaines, toutes les misères, deux de ses chapitres voisins sont intitulés l'un « misères ouvrières », l'autre « misères bourgeoises », et qui comme beaucoup de médecins joue, suivant le mot très juste d'un de ses confrères, le rôle de tampon amortisseur entre ceux qui brillent en haut et ceux qui souffrent en bas. Les conseils qu'en guise de préface il adresse à son petit-fils, futur docteur lui aussi, sont d'une mâle vertu. Oui, les médecins sont parmi les plus hauts exemplaires de l'humanité (je ne parle pas de ceux qui trafiquent des carnets médicaux de ce bon

Etat) et c'est sur eux surtout qu'il faut compter pour améliorer un peu la pauvre humanité. Ici, il est intéressant et jusqu'à un certain point consolant de savoir combien d'avantages, physiques, moraux et sociaux, résulteraient de l'amélioration du logement. Les grandes plaies sociales découlent du logement insalubre et insuffisant: alcoolisme, tuberculose, dégénérescence de la race, contagion, mortalité élevée ont pour facteur le logement étroit, mal éclairé et mal aéré. Ce sont les propres termes du docteur Courgey que je reproduis, et aux tares médicales qu'il énumère il faudrait joindre les vices moraux, non seulement la débauche et quelquefois l'inceste, mais aussi le simple et très important souci de la dignité humaine ; habiter un logis propre, et si possible un logis gai et salubre (oh! quand donc toutes les banlieues des grandes villes seront-elles aménagées en cités-jardins, on peut en faire de si ravissantes à si peu de frais!) c'est s'habituer soi-même à être sain, gai et propre, et être bien vêtu c'est faire partie de l'élite sociale; or tout le monde, en dépit de la logique, devrait faire partie de l'élite sociale; l'homme qui sent mauvais, qui porte des habits sales ou déchirés, qui affecte des attitudes de gouape et des propos orduriers n'en fera jamais partie, lui, alors que l'ouvrier de bonne mine et qui, une fois son travail fini, remplace sa salopette et sa casquette par un veston et un melon, comme le grand chirurgien quitte son sarreau maculé de sang et de sanie pour repasser sa jaquette, cet ouvrier-là sera dans la rue et dans le monde l'égal du plus riche bourgeois qui soit. De même la femme qui se tient propre et même relativement élégante détournera son mari de certaines vulgarités, et elle se tiendra ainsi si elle a un logement élégant et propre lui aussi, ce qui la détournera également d'aller travailler à l'usine. Ainsi tout se tient, et la question du bon et beau logement semble bien une des clés du futur paradis social, pas celui des moujiks crasseux. Eh bien cette question est à notre portée à tous; rien qu'en mettant gratuitement à la disposition des pauvres gens des pots de colle, des brosses et des rouleaux de papier, la *Ligue française* obtient de très sérieux résultats dans la lutte contre le taudis. Que sera-ce quand les associations, les écoles, les communes entreprendront, sous le contrôle de l'Etat, cette lutte en très grand par l'assainissement des logis vieux, la construction des logis neufs et la création multipliée de cités-jardins?

Mémento. — J. Massabuau: *L'État contre la Nation*. Alcan, Un très gros livre, avec de copieuses réflexions historiques, pour en arriver à cette thèse qu'actuellement la Nation est dépossédée de ses droits par le chiffre roi, c'est-à-dire par le suffrage universel. Et il faudrait alors savoir ce que c'est que la Nation prise à part de ses membres, et ce que sont ses droits et par quoi on remplacera le chiffre roi. Sera-ce par l'Un de Parménide, pour faire la pige à Pythagore ? M. Massabuau est sénateur, ceci explique sa manie politicienne, également niaise, à droite comme à gauche ; il faut, d'ailleurs, lui savoir gré de combattre l'étatisme industriel, et de prôner le respect des familles nombreuses. — Paul Garcin : *La Crise de l'Esprit et la situation des Intellectuels*, Lyon Revue fédéraliste. L'auteur critique la formation de la Confédération des travailleurs intellectuels, et j'ai dit ici les réserves qu'on pouvait faire à son sujet ; du moins faut-il lui savoir gré de s'être installée entre la C. G. T. et la C. G. P. et d'avoir rappelé que le travail intellectuel joue son rôle aussi dans la production générale d'un pays. Quant à la thèse de M. Garcin qu'il faut restaurer les droits souverains de la vérité sur l'intelligence et de l'intelligence sur tout le reste, elle a tous les inconvénients de ce Pouvoir spirituel dont on nous menace quelquefois. La théocratie a du bon, mais la « libertocratie » a du meilleur. — Eugène Rignano : *Pour une réforme socialiste du droit successoral*, Rieder. Ce volume, qui fait partie de la *Bibliothèque socialiste*, émane d'un savant italien très connu, le directeur de la revue internationale *Scientia*. Sa réforme qui comprend un projet maximum (suppression partielle du droit d'héritage) et un projet minimum (fortes taxes successorales) ne peut scandaliser personne ; comme disait Faguet, il devient ruineux d'hériter, et du moment qu'il s'agit pour nous de trouver chaque année 20 ou 25 milliards, qu'on les trouve dans la poche du gilet, du pantalon, ou de la veste, cela n'a pas grande importance. — Dans la *Revue des Études coopératives*, M. Daudé-Bancal donne d'intéressants détails sur la coopération aux Etats-Unis ; la hausse des prix résultant de la guerre a été favorable à son développement jusqu'ici médiocre, et même aujourd'hui les coopératives de consommation n'ont pas beaucoup de sociétaires ; ceci se comprend, la coopération est surtout pratiquée dans les pays producteurs de second ordre. — *La Paix par le Droit* insiste sur le fait que la Galicie orientale n'est pas polonaise pour demander qu'elle soit libérée du joug polonais : ce sont de bien grands mots. En Galicie orientale beaucoup de villes, dont la capitale, sont polonaises, et il ne semble pas que la population rurale, quoique ruthène, se plaigne d'être polonaise, pas plus que chez nous les campagnes provençales ou limousines se plaignent d'être françaises. Le scrupule de ces bons pacifistes, une fois de plus, n'aurait pour résultat ici que d'affaiblir la Pologne et par contre-coup la France.

HENRI MAZEL.

VOYAGES

Achille Ratti (S. S. Pie XI): *Ascensions*, M. Dardel, Chambéry. — Joseph de Pesquidoux: *Sur la Glèbe*, Plon. — Daniel Halévy: *Visites aux Paysans du Centre*, Grasset. — Pierre de Kadoré : *Nipponeries d'Été*, Société mutuelle d'édition. — Demetre Nicolopoulos: *Addis Abeba*, Ant. Ged. Marseille.

Un petit volume d'Achille Ratti, actuellement **S. S. Pie XI, Ascensions**, *Mont Rose*, *Cervin*, *Mont Blanc*. Longtemps avant d'être pape, le futur pontife fit partie à Milan du club alpin italien et exécuta diverses ascensions dont la relation, publiée dans les journaux de l'époque (1889-1890) se trouve constituer la présente publication. Ces excursions furent laborieuses et non exemptes de certains dangers, — passages périlleux, avalanches, coups de vent dont l'un même emporta plusieurs chapeaux ; — les ascensionnistes finirent par atteindre le sommet du mont Rose, puis une seconde cime jumelle ; et à propos de quoi la relation du pontife entre dans de longues explications. La descente fut également laborieuse et ce ne fut qu'après plusieurs jours que les excursionnistes se retrouvèrent dans les rues de Milan. Les deux relations qui suivent, sur le Cervin et le Mont-Blanc, sont beaucoup plus courtes.

Le Cervin fut escaladé par le futur pape quelque temps après le mont Rose. La relation en décrit l'inoubliable spectacle. Sur la pente se trouve une chapelle consacrée à la Madone de la Neige dont la fête tombe le 5 août et où l'on vient en pèlerinage, en grand concours de clergé et de peuple (5 août). La dernière excursion concerne le Mont-Blanc, escaladé du côté italien naturellement et dont le volume décrit quelques aspects caractéristiques. Le Mont-Blanc dont ce récit donne, comme nous l'avons dit, la vision du côté italien, — dont il est rarement question chez nos alpinistes, — possédait dès lors un refuge ou cabane élevé par les soins de M. Vallot, mais un peu exigu pour les caravanes nombreuses. Il n'a en effet que cinq mètres carrés et on n'y peut faire tenir que sept ou huit personnes, mais tassées comme harengs en caque, — ce qui n'empêcha pas les journaux italiens de l'époque d'en faire des descriptions merveilleuses, lui accordant trois pièces, — observatoire, cuisine, dortoir, — pour plusieurs douzaines de lits. — Les journaux en question pensaient bien que leurs lecteurs n'iraient pas voir. — Le récit de ces ascensions est

accompagné de quelques photographies dont une notice finale donne un long commentaire.

Sur la glèbe, de M. Joseph de Pesquidoux, — auteur dont nous avons eu déjà l'occasion de parler, — rappelle que ce sont les paysans de France qui arrêtèrent les Allemands sur la Marne en 1914, comme autrefois à Bouvines la « piétaille » des gens de pied. Il reste encore à reconstituer toute la France du Nord-Est dévastée et même détruite systématiquement par l'ennemi, et ce sera encore l'œuvre du paysan, qui garde toujours l'âme du sol, de son « bien », de sa terre. Après avoir parlé de son retour aux pays, tout proche des Pyrénées d'où il est parti au son du tocsin, de la richesse de sa terre natale qui s'évanouit chaque jour par le manque de bras, de l'œuvre du paysan et de la nature, des cultures et des bêtes, des ceps et graines, ainsi que de la plaie du phylloxéra, — et par contre du bienfait qu'est la culture du du « soja », plante qui donne jusqu'à du lait, — et de plus de l'huile, du fromage, de la viande végétale et même du bouillon, les germes fournissant de la salade et de la confiture, M. Joseph de Pesquidoux parle encore des agents atmosphériques, du train agricole et nouvelle méthode de culture intensive.

La seconde partie du volume fait le parallèle du soldat et du laboureur, puis nous parle du rôle des bras, de la question des salaires, de la condition d'existence des paysans, de la question des retraites ouvrières, — qui mérite d'être étudiée pour le paysan comme pour l'ouvrier des villes, — et il est enfin question de la mentalité en général du campagnard, enfin du foyer rural, des conditions de travail et du personnel disponible, de la mort des vieillards, etc. — Tout un mouvement se fait aujourd'hui pour rendre aux choses rurales une popularité qui leur fait de plus en plus défaut. Le volume de M. de Pesquidoux est une propagande de bon aloi, — mais bien inutile, car le mal est aujourd'hui abondant et ses causes trop profondes pour céder même à de louables admonestations.

Les **Visites aux paysans du Centre**, de M. Daniel Halévy, datent d'avant la guerre (1910) et nous transportent à Bourges et aux environs, sur les routes de Nevers et du Bourbonnais. L'auteur donne l'histoire du village de Cérily d'après des documents de ses archives, mais ne remontant qu'au XVIIe siècle; les aventures politiques d'Ygrande dont les habitants par chance ne

s'occupent pas uniquement de politique. On parle ensuite à un vigneron ruiné et dont le syndicat n'a pas réussi ; et il y a des conversations au sujet du dépeuplement de la région. On passe à Laveult-Sainte-Anne au-dessus de la Creuse, village quasiment à l'abandon, et à Saint-Florent pendant l'inondation pour revenir à Bourges que signale de loin sa haute cathédrale. — M. Daniel Halévy se retrouve dans le pays en 1920, parle de Moulins, devenu un repaire industriel, lui dit-on, mais qui a gardé bien au contraire sa paisible quiétude; et de nouveau d'Ygrande que domine son fin clocher de pierre, — et en somme dans les endroits dont il a été question d'abord, — revoit les mêmes êtres, retrouve des intérêts et des préoccupations analogues. Le paysan de France mérite en somme d'être étudié autrement que ne l'ont fait George Sand ou Zola. Il est la chair vive du pays. Le livre de M. Daniel Halévy contribue à le faire connaître, — peut-être avec indulgence, — surtout avec bienveillance, et d'ailleurs ne manque pas d'intérêt.

M. Pierre de Kadoré a écrit sur le Japon un petit volume curieux, **Nipponeries d'Eté**, mais dont le titre rappelle malencontreusement les *Japoneries d'Automne* de Pierre Loti. Comme Loti, Pierre de Kadoré est officier de marine, et en séjour au Japon a pu y faire des constatations et observations curieuses sur le pays, les sites et paysages, la population, les mœurs, les usages, etc .. Beaucoup sont curieuses comme celle qui concerne le cheval albinos considéré comme animal sacré ou les récriminations du propriétaire de l'auteur qui exhibe et lui compare la blancheur de son bras, en s'étonnant que nous rangions le Japonais parmi les races jaunes. Des Japonaises du peuple rendent visite un moment à M. de Kadoré et cherchent à s'instruire, demandant les noms de choses usuelles en français, — après quoi elles s'installent sur des nattes, tirent pinceau et papier, et consignent gravement leur récolte. Le 14 juillet, il y a grand vacarme de pétards, le bruit du tam-tam, etc. Mais cette fête pour laquelle la population revêt ses plus beaux costumes est la fête des Morts. — Dernière anecdote, des matelots français, de passage à l'Arsenal de Suiokosha et accompagnant l'auteur, des maisons du village voisin où ils flirtent avec les jeunes filles, font de la musique et même de la photographie. Un jour même nos gens en prennent des clichés dans un costume plus que léger.

La police a vent de l'affaire et fait saisir les photos. L'officier mis au courant va réclamer et l'on finit par lui remettre avec force excuses des épreuves fort innocentes : paysages, types divers de l'endroit, etc.

C'est que nos gaillards se sont méfiés. Ils n'ont mis dans le coffre qui a été visité que des photographies parfaitement innocentes. Les autres sont à l'abri et ils finissent par les sortir triomphalement de leurs poches.

Le volume de M. Demetre Nicolopoulos : **Addis Abeba** ou *Fleur Nouvelle*, est une suite d'histoires se rapportant à l'Abyssinie, ce pays d'Afrique d'une civilisation si spéciale, à la fois très primitive et par divers côtés voisine de la nôtre, qui possède une hiérarchie féodale et use de l'armement moderne, où l'on trouve des évêques, des prêtres, des nonnes, et dont les églises ne sont que des cabanes ; une capitale qui n'est qu'un grand village et une cour fastueuse aux réceptions d'apparat, mais où les dignitaires vont pieds nus. Le volume de M. Demetre Nicolopoulos, qui donne d'abord la physionomie d'Addis-Abeba, des coutumes et traits de mœurs, raconte le pays et la population en diverses histoires, — histoires d'amour, vengeances, chasses, — réceptions à la cour de l'impératrice Taï-Tou, qui a succédé à Menelik ; promenades royales, coutumes curieuses se rapprochant de celles de notre Moyen Age, etc..., Dans les dîners officiels on mange de la viande crue, saupoudrée de poivre rouge, en buvant de l'hydromel. On arrête les « ras » ou grands chefs féodaux pour se faire rendre justice avec une interpellation analogue à la clameur de Haro qui subsiste à Jersey.

Lorsque l'impératrice Taï-Tou sort avec le cortège de ses dames et seigneurs, on porte au-dessus d'elle un parasol rouge, insigne de sa dignité. Dans nos colonies d'Extrême-Orient, au Tonkin, lorsqu'on engage un boy, il commence par demander quelques piastres avec lesquelles il achète un parapluie de cotonnade. C'est l'insigne de sa nouvelle dignité. Ses congénères le considéreront dorénavant comme un mandarin.

Ainsi que chez les anciens Romains, l'agriculture, — les travaux de la terre, — les soins apportés à la voirie sont en honneur en Abyssinie. Le prince héritier et les principaux seigneurs mettent en train, eux-mêmes, la moisson ; les routes nouvelles sont tracées dans les mêmes conditions, etc... — Le volume de M. De-

metre Nicolopoulos est en somme une curiosité et mérite d'être retenu.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

Le cinéma colonial. — Jusqu'à une époque toute récente, j'ai fait partie de cette catégorie à coup sûr peu nombreuse d'originaux qui n'avaient point vu jouer *Charlot* ni *Phi-Phi*. Phi-Phi, que j'ignore encore à l'heure où j'écris ces lignes, ne m'inspire ni désir, ni regret. Il n'en allait point de même pour Charlot. Que de fois mon vieil ami Paul Morisse ne m'avait-il pas plaint d'ignorer « le premier comique du monde » ! Puis, un beau jour, dans la très remarquable suite d'essais que constitue l'*Arbre d'Eden* d'Elie Faure, je rencontrai les lignes suivantes :

Charlot, le premier entre tous les hommes, a su réaliser un drame cinéplastique, — et rien que cinéplastique, — où l'action n'illustre pas une fiction sentimentale ou une intention moralisante, mais fait un tout monumental, projetant du dedans de l'être, dans sa forme visible même et son milieu matériel et sensible même, sa vision propre de l'objet. C'est là, me semble-t-il, une très grande chose, un très grand événement, analogue à la concentration en eux-mêmes de tous les éléments colorés de l'espace par Titien, de tous les éléments sonores de la durée par Haydn pour en créer leur âme même et la sculpter devant nous. On ne s'en rend évidemment pas compte, parce que Charlot est un pitre et qu'un poète est, par définition, un homme solennel qui vous introduit dans la connaissance par la porte de l'ennui. Cependant, Charlot m'apparaît aussi comme un poète et, même, un grand poète, un créateur de mythes, de symboles et d'idées, l'accoucheur d'un monde inconnu...

Ces lignes firent impression sur moi. Un grand poète ! Cela ne se rencontre pas tous les jours, surtout un grand poète qui n'écrit pas plus qu'il ne dit ses vers ! En vérité, je pouvais bien mourir en ignorant Phi-Phi, mais point en ignorant Charlot ! Transgressant les ordres de la Faculté qui interdit le cinéma à ma vue faiblissante, je pris la décision d'aller voir Charlot à la première occasion. L'occasion se présenta très vite. Un de mes amis, grand amateur de films, et qui raillait parfois mon indignité, m'annonça triomphalement il n'y a pas longtemps :

Tu as de la veine! Le «Splendid cinéma» de ton quartier donne cette semaine trois chefs-d'œuvre: *Nanouk*, *Le Gosse* avec Charlot et un épisode, le plus dramatique, de *Vingt ans après*. Programme admirable: Vas-y!

J'y fus, hélas! et, dussé-je passer aux yeux endurcis des cinématophiles pour la dernière des brutes, je dois avouer d'abord ma désillusion profonde et, surtout ma tristesse à considérer la médiocrité essentielle des spectacles dont se repaît à cette heure l'immense majorité des humains. En cette unique et trop longue soirée, le cinéma m'apparut comme une admirable mécanique à aveugler les yeux et à abêtir les cerveaux! Le supplice commença par *Vingt ans après*, l'épisode où l'on voit le jugement et l'exécution de Charles Stuart. Au simple point de vue image, c'était franchement mauvais, flou, mauvaise lumière. Les figurants, du dernier des grands seigneurs au premier des juges, avaient la tête de vieux cabots de café-concert mal grimés et frusqués au Temple. Quant au grotesque du scénario, il était encore aggravé par le jeu des acteurs. Mais, ne soyons pas injuste: je ne regrette point d'avoir vu cette scène sans pareille où le roi, la tête sur son billot, converse avec Porthos qui est installé sous l'échafaud, lui dicte son testament, lui recommande sa famille et ses amis, que sais-je! Cette scène et toutes les autres d'ailleurs sont d'une sublime sottise. En vérité, je suis heureux d'avoir vu cela!

Puis, ce fut *Le Gosse*! La mort du roi m'avait-elle complètement abruti? Je ne sais. En tout cas, sans nier le talent de Charlot qui m'apparut comme un excellent sinon comme un grand poète, en possession de tous ses moyens et très sobre d'expression, je dois dire que l'intrigue de cette histoire est d'une bêtise bien américaine. Quant à l'espèce de ballet de la fin où Charlot et ses partenaires en blouses de peintres et des ailes dans le dos se promènent dans les airs, c'est franchement idiot.

Les yeux en compote, le cerveau «au ralenti», j'avais grande envie de m'aller coucher, mais il y avait *Nanouk*, film sans précédent, plus beau que celui de l'expédition Shackleton. Je persévérai donc dans mon fauteuil et je vis le célèbre Esquimau. Evidemment, grâce aux chiens gloutons et féroces, grâce aux saumons piqués par le harpon, grâce à la glace et à la tempête de neige, c'était moins sinistre que les pitreries des compagnons de d'Artagnan. Que de sottises, cependant, ne serait-ce que le spec-

tacle de Nanouk confondant un disque de phonographe avec un Petit-Beurre !

Et puis, enfin, et surtout, pour *Nanouk*, comme pour le *Gosse* et pour *Vingt ans après*, il y avait la musique, et quelle musique ! Trois heures durant le premier violon de mon cinéma joua aigre et faux. Mais qu'importe après tout que Charles Stuart perde la tête aux sons du ballet des « Erynnies » ou de l'ouverture de « Poète et paysan » ! Cela n'a point d'autre importance. Mais où la musique devint criminelle et destructrice de toute illusion, c'est quand ses fausses notes et son arythmie vinrent troubler la majesté du désert polaire, c'est quand on vit Nanouk guettant le phoque qui vient respirer au trou creusé dans la glace se précipiter soudain, harpon en main, avec accompagnement du plus bruyant et du plus loufoque des fox-trotts !

Je n'insiste pas. Je m'estimais brouillé à tout jamais avec le cinéma tel que le conçoivent nos acteurs metteurs en scène qui opèrent à Neuilly ou à Los Angeles. Par bonheur, — et c'est là que je voulais en venir, — pour nous sauver de cette abjection, il y a le **Cinéma colonial**. A plusieurs reprises dans le passé ici même et parfois avec virulence, j'ai signalé la pauvreté, voir la quasi-inexistence de notre propagande coloniale. M. Loisy, président du Conseil d'administration du *Petit Journal*, bien convaincu par son expérience personnelle d'ancien haut fonctionnaire des colonies de l'utilité, mieux, de la nécessité de cette propagande, a eu cette heureuse idée d'organiser de février à juillet de cette année des séances cinématographiques ayant pour but de faire connaître les colonies françaises aux enfants des écoles et des lycées de Paris, à leurs parents, et, en général, à tous ceux qui s'intéressent aux colonies.

La circulaire rédigée en vue de « lancer » ce cinéma colonial gratuit l'a été en termes excellents. Voici ce qu'on peut y lire :

La plupart des manuels scolaires de géographie, même les plus récents, mis à la disposition des enfants des écoles indiquent que la France est un pays de 550.000 kilomètres carrés de superficie peuplé de 40 millions d'habitants. Or, cela est faux. La France est un pays de 11 millions de kilomètres carrés de superficie peuplé de plus de 96 millions d'habitants. Seulement, 56 millions de ces habitants peuplent les territoires des nouvelles Frances, la plupart acquises depuis cinquante ans à peine.

Ce qui a fait la force de la France dans le passé, c'est qu'elle a été, de tous les pays d'Europe, la première à constituer un pays cohérent et uni : une nation. Ce qui fera à nouveau de la France dans l'avenir un pays invincible et prospère, ce sera l'union indissoluble de toutes ses provinces, celles de la vieille Gaule et celles d'outre-mer, et de tous ses enfants noirs, blancs ou jaunes, union qui a déjà commencé à se réaliser pendant la guerre où nos colonies, bien loin d'être une cause de faiblesse comme certains pessimistes le pensaient, nous ont, au contraire, apporté un si efficace appui.

Mais cette union indispensable à la prospérité de la France ne sera réalisée dans l'avenir que si les Français qui peuplent le territoire de l'ancienne Gaule se font d'abord une idée exacte de notre empire colonial, de ses paysages, de ses produits, de ses habitants. Il faut, en particulier, que tous ceux qui connaissent les colonies fassent une propagande intensive auprès de ceux qui les ignorent, pour faciliter les rapprochements, pour ouvrir les esprits et les cœurs à cette idée que l'avenir et la richesse de la France se trouvent dans ses colonies, et cette œuvre de propagande doit se faire surtout auprès des enfants pour les préparer à ce qui sera leur œuvre de demain...

Afin d'assurer la réalisation de cette œuvre, le cinéma, avec l'infini des ressources spectaculaires qu'il offre, était tout indiqué, et de là, les séances « éducatrices » heureusement imaginées par le *Petit Journal*. De février à juillet, dans une salle contenant plus de 1100 places, plus de 4000 enfants ont déjà commencé et pourront, chaque semaine, continuer de faire connaissance avec la vie de nos colonies.

Voici une initiative dont on ne peut que féliciter les auteurs. Toutefois, qu'il me soit permis de pousser un cri d'alarme. La propagande coloniale par les revues et par le livre, — je l'ai noté ici bien souvent, — a été privée de la plus grande partie de son efficacité par un excès de technicité, par la monotonie et la sécheresse d'articles, de descriptions, toujours les mêmes s'adressant davantage à la raison qu'à l'imagination. Dans le même ordre d'idées, l'Office colonial de jadis et les foires ou expositions coloniales d'antan, — dont la récente manifestation de Marseille est venue, par bonheur, renouveler la formule, — sombrèrent dans le ridicule et l'ennui de leurs bocaux bourrés des toujours mêmes graines et qui les transformaient en poussiéreuses officines de pharmacie.

Si l'on désire vraiment que la propagande coloniale par le cinéma porte tous ses fruits, il ne faudra point la limiter à des

films documentaires présentés par des conférenciers à l'éloquence plus ou moins bredouillante. Mme Colette parlait récemment de « cette atmosphère de puérilité que le public goûte au cinéma ». Il faut, dans une certaine mesure, respecter cette atmosphère. Trop de documents, trop de chiffres, trop de faits précis et sérieux auraient tôt fait de lasser l'attention des spectateurs, les gosses comme les grandes personnes, et, ainsi, le résultat poursuivi ne serait pas atteint, au contraire, et le public prendrait en horreur les films coloniaux comme il s'est dégoûté des films documentaires.

A mon sens, le cinéma colonial aura son plein effet lorsqu'il se sera enrichi de quelques beaux films d'imagination doublés de romans dont ils constitueront la lumineuse illustration. Dieu merci, les sujets exotiques ne manquent point. Il y a là un merveilleux filon à exploiter.

J'y verrais un double avantage. Le premier, essentiel, sera d'assurer une bonne propagande coloniale. Le second qui jouera, par surcroît, présentera cet intérêt de renouveler un peu, d'assainir même, la production cinématographique actuelle dont la médiocrité s'avère chaque jour davantage. M. Emile Vuillermoz, un de nos maîtres en cinégraphie, notait, il y a quelque temps, ce que D. W. Griffith, le plus audacieux, le plus courageux, et le plus artiste des metteurs en scène américains pense de la vision animée :

Ce public, dit Griffith, a la mentalité d'un enfant de neuf ans, et, pour faire des films qui réussissent, il faut qu'ils soient adaptés à cette mentalité. Un certain pourcentage du public se perfectionne, mais cette minorité est noyée sous le flot croissant des nouveaux venus... Je crois fermement que la moyenne du public a été et restera toujours la même... L'écran ne pourra jamais, du moins avant des générations, atteindre la largeur d'expression permise à la littérature et au théâtre. En résumé, pour le public, il faut : *a gun and a girl*, un revolver et une jeune fille...

Voilà un idéal assez misérable et pauvret ! Je suis convaincu que l'apport de la fantaisie et de l'illustration exotiques ne pourrait que le relever. Le septième art n'y perdrait rien et nos colonies y gagneraient une propagande efficace, joignant l'esthétique à l'utilité.

Mémento. — Commencent à venir au jour les diverses publications néces

à l'occasion de l'Exposition nationale coloniale de Marseille en 1922, et, notamment, les comptes rendus du *Congrès de la production coloniale*. Renan écrivit un jour : « Il ne faut pas dire du mal des congrès : ils servent le triomphe des intelligences et la revanche des sots. » Cette boutade dit trop ou trop peu. A la vérité, comme je l'ai noté en 1921 dans ma première notice sur l'Exposition de Marseille, « durant quelques mois, dans un cadre convenablement choisi et comme prédestiné, l'effort des hommes accumule les plus rares des merveilles, des palais surgissent du sol, la végétation tropicale est transportée aux rives méditerranéennes, l'Afrique, l'Amérique et l'Asie abordent ensemble au vieux port phocéen et des visiteurs accourus de tous les points du monde viennent admirer cet étonnant spectacle... Puis, un jour vient où les palais se ferment, où la féerie des lumières, l'enchantement des musiques et la vibration bariolée des couleurs s'évanouissent. Le songe est brusquement interrompu et la pioche des démolisseurs s'attaque aux édifices si laborieusement construits et les milliers d'acteurs et de spectateurs de la pièce si luxueusement montée regagnent des horizons divers. Tout cela, en effet, est condamné à finir et il n'est point de fête humaine qui soit éternelle. Par bonheur, la pensée qui animait tout cela demeure consignée dans les annales des divers Congrès... ».

Le Congrès de la Production coloniale ouvre la marche avec cinq forts volumes in-octavo, consacrés aux rapports d'ensemble, puis aux rapports spéciaux sur les céréales, les bois et les oléagineux, précieuse documentation qui marque une date dans l'évolution commerciale et industrielle de nos possessions d'outre-mer.

Chez l'éditeur Emile Larose, MM. Fouque, Barquissau et de Cordemoy ont publié une bonne notice sur l'île de la Réunion, « joyau de l'océan Indien, anciennement île Bourbon ». Cette notice est précédée d'une très intéressante préface de Marius-Ary Leblond. « La Réunion, remarquent-ils tristement, la Réunion qui, jadis, pouvait être citée en exemple aux autres colonies, tend à s'assimiler à Haïti. Sur cette question si grave, les responsabilités sont inextricablement mêlées : la plus pesante ressortit au Ministère des colonies. » Comme dit la chanson, je ne suis pas bien curieux, mais je voudrais bien savoir pourquoi les Leblond ont des... pensées si noires vis-à-vis du Ministère des colonies. Mieux que personne, ils doivent savoir que le Ministère en question n'est pour rien dans les malheurs de leur île, malheurs qui tiennent uniquement aux excès politiques locaux.

CARL SIGER.

LES JOURNAUX

Les risques du métier de critique dramatique (*Les Nouvelles littéraires*, 14 avril, 19 mai). — L'esprit de cénacle (*L'Œuvre*, 3 mai). — Sarah Bernhardt et la

littérature (*L'Express du Midi*, 2 mai). — L'histoire vivante (*L'Avenir*, 30 avril). — Un Pape de la littérature (*L'Eclair*, 26 et 28 avril).

Il n'est pas toujours facile de faire de la critique dramatique, écrit M. Maurice Boissard dans son feuilleton des **Nouvelles littéraires**, je viens d'en faire l'expérience :

Je m'étais risqué à aller voir une comédie de M. Jules Romains. J'avais écrit ce que j'en pense. Cela formait trois pages de ma dernière chronique à la *Nouvelle Revue Française*. Son directeur, M. Jacques Rivière, me les a supprimées. Si on ne peut pas dire ce qu'on pense, à quoi bon écrire? J'ai pris mon chapeau et je suis allé me promener. Qu'est-ce qu'elles ont donc de si terrible, ces trois pages? J'écrivais pour un petit nombre. Je parlais d'un auteur fort peu connu. Je suis fort ignoré moi-même. Si cela pouvait intéresser dix personnes, c'était tout. M. Jacques Rivière s'en est pourtant alarmé comme un collectionneur d'objets rares dont on bouscule les bibelots. Je venais de lui remettre mes épreuves corrigées que je recevais de lui une lettre sans réplique. Ces trois pages étaient « tout à fait impossibles ». Il ne pouvait me permettre de « déconsidérer si complètement un auteur qu'il a, jusqu'ici, proposé à l'admiration de ses lecteurs ». Non content de m'en prendre à sa comédie, « c'était tout son personnage que je tentais de démolir ». Voilà un auteur bien peu solide si trois pages de chronique peuvent le mettre par terre. M. Jacques Rivière aurait dû mettre un écriteau : *Prière de ne pas toucher*. Mais c'est surtout M. Jules Romains qui s'est montré beau dans cette circonstance. Ces trois pages le concernant, on les lui a montrées. Vous croyez qu'il a été content, voyant qu'on parlait de lui, ce qui pourtant ne lui arrive pas souvent? Pff!... Il paraît que ces trois pages l'ont bouleversé et il a fallu qu'on l'assure aussitôt qu'elles ne passeraient pas pour qu'il reprenne ses esprits (il est plus facile d'en avoir au pluriel qu'au singulier). N'est-ce pas là un joli personnage pour une comédie littéraire? Cet auteur qui ne veut entendre que des éloges, qui écrit uniquement pour être admiré? Ce professeur de philosophie qui en manque si complètement pour lui-même. Cet écrivain que la critique fait s'effondrer? Et il a choisi comme pseudonyme ce nom synonyme de force, de solidité : Romains!

M. Jules Romains m'a si bien amusé que je veux lui donner un bon avis. N'aurait-il pas mieux fait de se résigner? Trois pages de critique! Voyez-vous le malheur! Ces choses passent vite. Un article de revue! Trois jours après qu'on l'a lu, qui s'en souvient? Ce sont ses œuvres à lui qui sont éternelles. Ce ne sont pas ces chroniques qu'on lit en passant et qu'on oublie le lendemain. Il se serait moqué de ces trois pages, personne déjà n'y penserait plus, alors qu'il a si bien fait que tout le monde en a parlé. Je veux bien qu'il ait ainsi fait parler de

lui et étendu sa réputation. Mais, tout de même, je crois que le silence lui aurait été plus avantageux.

Réjouissons-nous de l'aventure qui nous vaut une chronique si spirituelle. A ce propos M. André Billy écrit dans l'Œuvre, admirant le geste de M. Boissard « qui n'eût déjà pas été commun à l'époque où la vie n'était pas si chère pour tout le monde, et même pour les chiens et pour les chats » (on sait que Maurice Boissard vit entouré de dix ou quinze chiens et d'innombrables chats) « au milieu desquels il passe ses nuits à écrire, à lire, à rêver, dans sa petite maison de banlieue »...

Il m'a paru que ce petit incident de la vie littéraire méritait d'être signalé. On y surprend en flagrant délit ce détestable esprit de cénacle qu'aggrave de nos jours l'esprit de boutique le plus mesquin. Aussi bien M. Boissard n'était-il guère à sa place dans la revue de MM. Gide et Rivière. Ses chroniques enjouées et spirituelles, spontanées, divertissantes au possible, tranchaient avec trop de bonheur sur un ensemble dont le moins qu'on puisse dire est qu'il présente un caractère bien différent.

Désormais ces chroniques à la fois si ironiques et si sages de M. Maurice Boissard paraîtront dans les *Nouvelles littéraires*, le journal des écrivains et des lettrés, journal d'immédiate information et de spontanée critique littéraire. Les auteurs nous y révèlent eux-mêmes le mécanisme de leurs idées et de leur talent (ou génie), et M. Frédéric Lefèvre y publie ses colloques avec les jeunes et les vieux écrivains. M. Lugné-Poe nous parle de Sarah Bernhardt et dit très justement :

Sarah Bernhardt a été la plus grande propagandiste française du siècle. Son nom était encore plus connu par le monde qu'à Paris. Les plongeurs nègres de Dakar, les débardeurs d'Antofogasta abordaient les paquebots en criant : « Est-ce que Mme Bernhardt est là ? » Je ne suis pas allé dans un coin de l'Amérique ou de l'Afrique où je n'aie appris qu'elle l'avait visité avant moi, dix, quinze, même vingt ans auparavant, à des époques où bien des endroits semblaient bien inaccessibles. Son prestige a été tel qu'elle a pu faire applaudir Victorien Sardou à l'égal de Racine !...

Et c'est peut-être le plus grave reproche que l'on puisse faire à la grande tragédienne, d'avoir confondu Sardou, et son théâtre déjà cinématographique, avec Racine, et d'avoir pris Rostand pour un grand poète.

A ce propos, M. Armand Praviel écrit dans l'**Express du Midi** : « En réalité, Sarah Bernhardt a été pour l'étranger, avec Coquelin, la grande gloire du théâtre français. En Amérique ils étaient l'objet d'ovations que Mounet-Sully, par exemple, n'a jamais connues. » Mais :

En somme, que reste-t-il de cette longue carrière artistique ? Sarah Bernhardt a voulu servir la poésie et le beau théâtre de France. C'est incontestable. Seulement, elle n'a jamais très bien su ce que c'était. Elle a pris Rostand pour un grand poète, Sardou pour Shakespeare, Louis Verneuil pour un auteur dramatique. Par son talent bizarre, plein d'imprévu, d'inconscient, de mystère, elle aurait pu servir la génération symboliste, aider un Maeterlinck, un Verhaeren, un Claudel, un Paul Fort, un Henri Mazel, un Remy de Gourmont, travailler à nous donner un théâtre vraiment nouveau. Tout porte à croire qu'elle ne l'a même pas soupçonné.

Il restera d'elle un nom sonore et célèbre, le souvenir de grandes tournées fastueuses et bruyantes, des costumes luxueux, la toux de Marguerite Gautier et la prière funèbre de la Tosca...

Dans les *Nouvelles Littéraires*, encore, à propos du théâtre contemporain, M. Lugné-Poe écrit au sujet de la nouvelle Baraque de la *Chimère*, où, dit-il, on ne se contentera pas de théories, mais où l'on cherchera plutôt à faire resurgir le bon théâtre partout où il peut apparaître en France :

L'heure est propice où le théâtre français semble attaqué à l'étranger avec une persistance qui devrait réveiller un peu ceux qui souhaitent sa prospérité. Je lisais, il y a quelques jours, dans le *Manchester Guardian*, un article d'un critique au sujet du *Scandale*, d'Henry Bataille, qui ne laissait aucun doute sur l'état d'esprit de nos voisins à l'égard des grands industriels de la scène de la génération d'avant-guerre. C'est une espèce d'appel au boycottage systématique de ces écrivains, que prétendait émettre le critique du grand journal anglais, alors que la pièce se trouvait jouée par deux des plus grands artistes de l'Angleterre. Cet état d'esprit, je l'ai noté partout en Europe en ce moment. Il est donc à espérer que la Baraque ne servira en rien la cause de notre vieux et périmé théâtre des maîtres ou des petits-maîtres ; de gros événements se préparent dans la vie contemporaine, il devra être question avant peu d'une réorganisation totale, si nous voulons garder notre place au soleil.

Il est à remarquer d'ailleurs que notre théâtre le plus actuel, celui qui se proclame d'avant-garde, comme la *Folle Journée*,

n'est, après tout, que de la littérature naturaliste, à la mode de Huysmans ou de Céard. Quelle formule désuète! Le théâtre (c'est-à-dire le public, et le public le plus distingué) est franchement en retard de trente ans sur la littérature et sur la vie.

A côté de ces jeunes vieilles choses, une petite pièce comme *Intimités*, de M. J.-V. Pellerin, apporte vraiment une nouveauté dans la formule théâtrale.

Dans son discours prononcé au Banquet des « Maîtres du Livre », M. Maurice Barrès, avec une conviction émue, nous affirmait que l'histoire tragique que nous avions vécue ne pourrait être écrite que par les Victor Hugo et les Michelet de l'avenir. Le jour même où le jardinier de « Bérénice » prononçait ces mots péremptoires, paraissait le dixième volume des *Chroniques de la Grande Guerre* par Maurice Barrès. N'était-ce pas avouer que ces « chroniques » n'avaient aucune prétention historique, n'étaient seulement que des divagations en marge de l'histoire? Pourtant il se pourrait que M. Barrès ait fait de l'histoire sans s'en douter.

A l'occasion du nouveau livre de M. Louis Dumur : *les Défaitistes*, qui, avec *Nach Paris* et *le Boucher de Verdun* forme une trilogie de l'histoire contemporaine, M. Maurice Geneste (Maurice Reclus) croit utile de montrer dans **l'Avenir** comment il conviendrait que fût écrite l'histoire de la période extraordinaire que notre génération a traversée et comme quoi il est à craindre que l'histoire officielle (comme *l'Histoire de France contemporaine*, publiée sous la direction de *feu* Ernest Lavisse) ne s'acquitte que très imparfaitement de cette tâche.

Je crois d'abord, écrit M. Reclus, qu'il conviendrait de se hâter : on a intérêt à écrire tout de suite l'histoire de la guerre de 1914-1918 « pour que l'historien en puisse utiliser le plus grand nombre possible de témoignages directs, d'impressions vécues ».

En lisant les *Défaitistes*, continue le critique, « j'ai eu la sensation que j'apprenais quelque chose sur des événements dont j'avais été pourtant le témoin et l'acteur ». C'est que « la mémoire cesse, au bout de très peu de temps, d'embrasser la totalité des événements importants dans leur variété et leur complexité ».

Mais aussi, — on pourrait presque dire: mais surtout, — on perd le souvenir des synchronismes, des concomitances, des rapports, de l'ordre logique selon lequel les événements se sont déroulés sous les yeux

des spectateurs. Or, c'est de ces rapports-là, de cet ordre-là que résulte l'impression générale laissée par une série de faits, la *coloration* particulière que revêt cette série, son *caractère*, son *accent*.

Cette coloration, ce caractère, cet accent ne sont pas un accessoire de l'œuvre historique : c'en sont des éléments constitutifs, au même titre que les événements eux-mêmes. Les faits diplomatiques, les péripéties militaires, la détermination des responsabilités collectives ou individuelles sont bien l'ossature, le canevas de l'histoire ; mais ce n'est pas avec un squelette seulement qu'on fait une œuvre vivante, ni avec un canevas seulement qu'on brode la fresque colorée et accidentée des événements mémorables. La formule de Michelet est vraie, cent fois vraie, plus vraie que jamais : on ne raconte qu'en ressuscitant.

Or, le livre de M. Dumur ressuscite bien des choses, constate M. Reclus : « Un recul de six années est suffisant pour que nous puissions maintenant apprécier ce que fut réellement cette tragique année 1917 : et ce qu'elle fu, » nos lointains descendants le sauront en lisant les *Défaitistes*.

Or, comment un tel résultat est-il obtenu par l'écrivain ? En faisant vivant, répond M. Reclus. Les historiens de l'avenir apporteront des précisions, peut-être, mais ces précisions n'auront pas pour effet « de nous restituer réellement le caractère fébrile et angoissant de ces mois historiques » ; elles n'ajouteront rien aux silhouettes d'un Almereyda et d'une Mata-Hari, au portrait de M. Joseph Caillaux, dessinés par M. Louis Dumur.

Eh bien ! conclut M. Maurice Reclus, c'est la méthode, c'est l'esprit de « résurrection » dont témoigne l'auteur des *Défaitistes* que je voudrais voir apporter par nos historiens dans leurs travaux sur la grande guerre. Il serait paradoxal que des spécialistes de l'histoire laissent indéfiniment aux romanciers l'honneur de se faire les analystes des grandes heures de la patrie. Ce que M. Louis Dumur vient de si bien réussir, un historien de métier peut le tenter à son tour. La matière est inépuisable, la documentation écrite et orale foisonne. On demande une « Histoire de la guerre » faite autrement qu'avec des fiches et grâce à laquelle nous puissions tous revivre les crises d'exaltation ou de dépression que la guerre nous a values.

La plus vraie histoire du XVIIe siècle, celle qui nous fait vraiment respirer l'atmosphère de l'époque, ne sont-ce pas les *Mémoires* de Saint-Simon, qui sont de l'histoire directement stylisée ?

Les historiens qui prétendent recréer le passé, en réalité le créent selon leur sensibilité du moment. Il est certain, par exemple, que le

XVIIIe siècle des Goncourt est une véritable création des deux frères écrivains, et que le vrai XVIIIe siècle n'a aucun rapport avec l'image qu'ils ont imposée aux générations qui ont suivi.

Le Verlaine des *Fêtes galantes* a encore ajouté à cette déformation, qui s'est définitivement cristallisée en vérité historique.

§

Les prix littéraires. Les membres du jury sont rarement d'accord sur le meilleur livre et, de même qu'à l'Académie, ne sont pas du même avis sur les mérites des candidats. Le remède à celà ?

— C'est, à mon avis, écrit M. Tristan Derême dans l'*Eclair*, qu'un prix soit décerné par un seul homme. Le juge serait alors libre et par conséquent responsable ; il aurait, en quelque manière, à répondre de son arrêt devant tous les écrivains, devant tous les poètes. Il pourrait se tromper, certes ; mais il aurait mis tout son effort à ne se point égarer. Quand une décision n'est que l'énoncé d'un vote, qui en est comptable ? Et il me plairait de voir décerner un prix du roman par M. Anatole France, tout seul ou par M. Maurice Barrès, tout seul, ou par M. Léon Daudet, tout seul (ah ! non tout de même !) et un prix de poésie par la comtesse de Noailles, toute seule, ou par M. Charles Maurras tout seul.

La comtesse de Noailles acquiesce : « Pour ma part, je suis certaine que je choisirais très bien mon poète avec conscience et rapidité. Un bon poète de valeur se révèle par quelques vers : les bons vers qu'il fait, — et les vers qu'il ne ferait pas... »

Charles Maurras serait enchanté de ce régime autocratique transporté dans la littérature, et Maurice Barrès ne détesterait pas ce consulat littéraire.

La plus sûre méthode serait peut-être d'élire un Pape de la littérature, et qui serait le maître absolu, choisirait lui-même ses cardinaux (Académiciens), ses évêques et tous les petits abbés à bénéfice littéraire.

R. DE BURY.

MUSIQUE

OPÉRA-NATIONAL : *les Maitres-Chanteurs*, de Richard Wagner ; *la Khovanchtchina*, de Modeste Moussergsky.

Quand on veut toujours dire la vérité, ou du moins y tâcher, on est bien obligé de ne pas faire toujours des compliments à notre Opéra. Il ne faudrait pas cependant qu'un excès de scrupule

aveuglât jusqu'à méconnaître ses mérites. Ils apparaissent peu à peu de plus en plus évidents à la sincérité la plus vétilleuse. En jetant les yeux sur les affiches hebdomadaires, dont il couvre un carré de ses affreuses colonnes, perpétuées par notre municipalité parisienne pour la honte du « goût français » et le culte du torticolis, on se convainc que, depuis sa fondation peut-être, jamais notre Opéra ne posséda un répertoire aussi riche, varié et, en somme, aussi intéressant désormais. En vérité, le privilège de M. Rouché se distingue incomparablement des précédents, de tous les précédents. Quels que soient les motifs pratiques de son activité dévorante, — et on vient presque à bénir l'abonnement supplémentaire, — il en résulte une abondance où le fatras du remplissage s'élimine bientôt de soi-même, parfois très vite, tandis que les chefs-d'œuvre, ou ce qui en approche, demeurent et réalisent des recettes que les buralistes d'antan n'eussent onques imaginées même en songe. Sans doute, surtout peut-être à cause de cette hâte, notre Opéra nous offre rarement des représentations modèles. Il n'y eut guère que *Castor et Pollux* qui fut, non seulement sans défaut, mais une merveille d'art unique à tous égards dans nos annales théâtrales. Le reste néanmoins s'avéra souvent excellent et, dans l'ensemble, infiniment supérieur à tout ce que le monument Garnier encadra de ses lourdes dorures depuis son inauguration. De quelle admiration stupéfaite n'eût-on pas accueilli le moins réussi de ces spectacles sous l'ineffable proconsulat de feu Pedro Gailhard ! Si on devient plus difficile, c'est que M. Rouché nous a gâtés. On souhaiterait la perfection à laquelle il tend de son mieux. Ce n'est pas sa faute si les bons chanteurs se font rares et si son cahier des charges lui impose un personnel qui a raison d'être syndiqué, mais tort d'être jemenfichiste. Encore parmi ce personnel constate-t-on déjà un notable progrès. La bonne volonté des choristes emporte assez souvent des résultats très honorables. Celle des protagonistes est manifeste et parfois heureuse. Il n'y a que MM. les « Professeurs » de l'orchestre qui soient incorrigibles et ne semblent pas se douter de l'énormité du scandale que produit jusqu'à l'étranger le droit de remplacement qu'ils s'arrogent et défendent *unguibus et rostro*. Ils sont les seuls dans l'univers à ne point opiner fortement qu'un instrumentiste qui, ainsi qu'il advint à *Falstaff*, se fait « remplacer » à toutes les répétitions d'un ouvrage

et se présente impudemment le soir de la première pour déchiffrer froidement sa partie, devrait *ipso facto* être flanqué à la porte, remplacé par son « remplaçant » et exclu dorénavant de tout orchestre qui se respecte. Mais l'orchestre de l'Opéra ne se respecte pas plus que les œuvres d'art qu'il aurait la noble mission d'interpréter avec amour et déférence. S'estimant fonctionnarisé, il semble se considérer comme une confrérie de ronds de-cuir pratiquant légitimement la loi du moindre effort et de la flemme superlative. Dans l'état actuel des choses, il n'y a rien à entreprendre contre des gens qui ont à ce degré perdu conscience de leur dignité professionnelle. Mais bien des cordes se sont cassées à force de tirer dessus.

Il n'empêche que les programmes de notre Opéra se sont à ce point épurés peu à peu que, parfois trois semaines durant, ils ne furent ridiculisés ou salis par l'imbécillité de *Paillasses* ou l'immondice d'*Hérodiade*. Nous dûmes ce bienfait à Wagner et à Moussorgsky. On ne peut pas dire que la reprise des **Maîtres-Chanteurs** ait été très brillante. On retrouvait les vieux décors de jadis, dont le dernier pourtant, inondé de lumière scintillante et limpide, en paraissait transfiguré. On retrouvait aussi M. Delmas, mais pas transfiguré, lui, toujours le même, (il ne s'améliore pas avec le temps), faisant toujours tout son possible, consciencieux si intrépidement qu'on ne sait pas s'il est rigolottement consciencieux ou consciencieusement rigolo. Etait-ce déjà M. Franz qui incarnait alors Walther? J'avoue qu'il ne m'en souvient plus. Si ce n'est lui, c'était son frère : voix superbe et ventre important. Ce dernier trait s'érige en intangible tradition chez les ténors de l'Opéra. M. Couzinou ferait peut-être un excellent Beckmesser s'il consentait à se grimer. Beckmesser n'est pas que comique, il est méchant. Et M. Couzinou, qui est naturellement fort bien de sa personne, a l'air par dessus le marché si bon garçon qu'il n'est ni méchant ni comique. Les rajeunissements apportés à la mise en scène ont paru quelquefois d'une opportunité discutable et, dans l'atelier de Hans Sachs, pour la soudaine apparition de Walther devant Eva extasiée, ce fut un plutôt fâcheux impair que de transformer en un pourpoint violet du meilleur goût « l'éclatant costume de chevalier » prescrit ici par Wagner. L'effet est amoindri, sinon raté. Outre qu'il est scabreux de prêter du goût aux Allemands, même du XVIe, son

flair d' « homme de théâtre » avait très sûrement guidé Wagner en l'occurrence. Dans un article du *Figaro*, M. Messager a critiqué assez vertement l'interprétation de M. Chevillard. Je n'ai pu contrôler ce jugement sévère, car, le soir où j'entendis l'ouvrage, M. Chevillard avait cédé le bâton à M. Gaubert qui, prévenu à l'improviste, s'en tira d'ailleurs admirablement. Mais je m'étonnerais fort que fussent justifiés ces reproches, M. Chevillard étant chez nous l'un de ceux qui dirigent le mieux la musique de Wagner et, en particulier, celui qui débarrassa l'Ouverture de ces *Maîtres-Chanteurs*, précisément, de la grandiloquence pontifiante dont on alourdissait jusque-là ces pages palpitantes de vie et d'allégresse. Cette partition est l'un des quatres chefs-d'œuvres de Wagner, dont les trois autres sont *Tannhaeuser*, *Lohengrin* et *Tristan*; les deux premiers pour la verdeur et la fraîche jeunesse du génie. les derniers pour son épanouissement suprême. Après ceux-ci, le musicien n'évoluera plus. Il nous éblouira surtout par sa maîtrise, et même encore, en dépit de l'âge implacable, dans quelques parties de *Parsifal*. Avec *Tristan* et *les Maîtres-Chanteurs*, Wagner renoue la trame séculaire de la musique intégrale, celle qui amalgame, en un indissoluble tout, l'ivresse dionysiaque et le rêve apollinien, la joie à la sensation spontanée et le délice aux formes accomplies, l'instinct ingénu et l'intelligence spéculative, le souffle, la puissance et la splendeur harmonieuse. Son développement est facile à suivre. Il est jalonné de cimes qu'on atteint en survolant des vallées parsemées de collines et clairsemées de quelques monts. Il commence à Josquin, passe à Bach, à Mozart et enfin à Wagner. Ceux-là seuls sont pairs. Quand Wagner fit *Tristan*, tourmenté bien à son insu du mystère d'une harmonie nouvelle, il lâcha bride à son génie. Pour *les Maîtres-Chanteurs*, il voulut se retremper aux sources vives du contrepoint. Il se satura de Bach et les quatrième, cinquième et sixième mesures de la première fugue du *Clavecin bien tempéré* sont un témoignage piquant de l'empreinte qu'il en conserva dans son ouvrage. Certes, depuis Mozart, on n'avait point connu de polyphonie comparable. *Tristan* et *les Maîtres-Chanteurs* sont des chefs-d'œuvre de musique pure. On peut douter qu'ils constituent l'idéal de l'œuvre lyrique. L'évolution du musicien Wagner fut complexe et longtemps dévoyée, faussée par les préoccupations du dramaturge. Il avait

réalisé avec *Lohengrin* l'équilibre parfait dans l'alliance de la parole et du son, de la beauté sonore autonome et de l'émoi tragique. C'est alors que germa dans son cerveau en permanente ébullition la théorie fameuse qu'il publia dans *Opéra et Drame* en 1851. Il y proclamait « l'erreur de l'opéra » qui, selon lui, consistait en ceci « que le moyen de l'expression (la musique) y était tenu pour le but, tandis que le but de l'expression (le drame) y était devenu moyen ». C'est sous l'influence de cette doctrine à priori qu'il entreprit sa *Tétralogie* et qu'il y fut logiquement entraîné à un emploi toujours plus systématique de ce qu'on a dénommé le *leitmotif*, c'est-à-dire de thèmes représentatifs de personnages, de situations ou de symboles. Mais, en s'y évertuant à réduire la musique à un rôle ancillaire, à en faire un simple « moyen » au service du « but » dramatique, Wagner avait compté sans son génie purement musical. C'est avec lassitude, presque avec du dégoût, qu'il abandonne avant sa fin l'œuvre colossale édifiée par l'enthousiasme du poète. Depuis *Tristan*, le leitmotif ne sera plus pour lui que l'instrument fécond des combinaisons d'une musique pure aussi spécifiquement spéculative que put l'être une double ou triple fugue du vieux Bach. Il introduit ainsi la symphonie dans l'œuvre lyrique, une symphonie gigantesque aux développements inaccessibles à l'autre, mais auprès de laquelle le drame obnubilé, submergé, apparaît à peine un « moyen », ne s'atteste plus qu'un prétexte subalterne, presque aléatoire — et gênant. Car, s'il est impuissant à former contrepoids au chef-d'œuvre sonore, si, avec l'équilibre détruit, les rôles sont renversés désormais, cependant il reste, ce drame, et il reste avec toutes les tendances et prétentions que lui avait dictées le théoricien Wagner. Il reste avec ses monologues et ses longues conversations, dont on ne comprend pas la moitié, qu'il débite en pseudo-récitatifs ne s'adaptant que par fragments à la polyphonie orchestrale et la morcelant, la hachant, l'écrasant, la défigurant. Au théâtre, le résultat est énervant, souvent insupportable. L'assemblée des Maîtres-Chanteurs au premier acte est un ruissellement de polyphonie merveilleuse et exquise. L'acoustique de notre Opéra, jointe à l'attention qu'on y a, au surplus fréquemment indiquée par Wagner, de diminuer l'intensité des instruments dès qu'un chanteur ouvre la bouche, fait qu'on ne la suit pas sans quelque effort. On s'y applique cependant et tout à

coup on entend appeler des gens qui répondent : « Présent ! — Me voilà ! — Par ici ! — Je suis là ! » et avec des voix qui, révérence parler, semblent littéralement gueuler. On leur lancerait volontiers quelque chose à la tête. L'enchantement sonore est rompu, brisé brutalement comme un précieux vitrail d'un coup de coude et, par inéluctable conséquence, l'effet scénique avorte ineptement. Wagner avait l'illusion de restaurer ainsi, rénovée, amplifiée, la tragédie des anciens Grecs. En vérité, avec son *recitativo secco* qui résumait l'essentiel de l'intrigue, ses airs et ses ensembles où s'exprimaient des états d'âme, l'opéra de jadis était plus proche des chef-d'œuvres d'Eschyle et de Sophocle, d'*Antigone*, par exemple, avec la *parakatalogê*, organe exclusif de l'action, l'intermède de ses ariosos, telle de la déploration déchirante : « *O tumbos ! ô numpheion ! ô kataskaphês oikêsis aieiphrouros...* » et les invocations à Eros et à Dionysos, ces chœurs miraculeux qui dominent tout l'art antique et le nimbent comme d'une gloire irradiante de pourpre et d'or. Dans le drame musical wagnérien, il y a collision perpétuelle, encore qu'intermittente, entre les deux éléments de l'œuvre d'art. La voie est sans issue et on conçoit que les plus doués des jeunes musiciens en aient été détournés vers le ballet. Quoi qu'en ait dit Wagner, la formule de l'opéra n'est ni erronée à priori ni périmée, et elle est perfectible. C'est de *Lohengrin* qu'il faut partir et poser en principe que le sujet de l'œuvre lyrique doit être, non pas un drame discursif imposant sa norme à l'art sonore, mais avant tout un poème lyrique agencé spécialement pour son « but », lequel est la musique. C'est d'ailleurs à une formule qui semble plus désuète encore qu'aboutissait inconsciemment le poète dans *les Maîtres-Chanteurs*. Cette formidable partition, au fond, est un opéra-comique avec romances, chansons, chœurs, voire un quintette, et un dialogue qui, si le drame est le « but », gagnerait à être parlé ; car au moins on le comprendrait, et le texte de cette comédie musicale, que le petit-nègre de la traduction Ernst rend trop souvent grotesque, est dans l'original délicieux de verve, d'humour, de charme et de délicatesse. Quant à la musique qu'il plut à Wagner de vouloir « subordonner » à ce dialogue, elle est de complexion si peu apte à cet office qu'elle implique impérativement, au contraire, la suppression totale des paroles et, en effet, aussi bien pour *Tristan* presque entier qu'à

l'égard des deux tiers de ces *Maîtres-Chanteurs*, on n'en peut éprouver de jouissance complète qu'en la jouant au piano en faisant abstraction de tout verbe. On n'en saurait dire autant de **la Khovanchtchina**, pas plus pour le livret que pour la musique. C'est une chose étrange, informe, un pot-pourri d'incohérence, d'amateurisme et de génialité. Le drame n'a ni queue ni tête. Il n'est confectionné d'ailleurs que de lambeaux du canevas primitif où Moussorgsky, impatient de composer *la Foire de Sorotchinsk*, coupa et recoupa à tort et à travers, quoique ce qui subsiste soit néanmoins assez copieux pour qu'on ait dû, à l'Opéra, en supprimer un acte. On ne sait de quoi il s'agit. Le complot des princes Khovansky, leurs passions lascives ou leurs débauches, l'épisode de la luthérienne Emma persécutée, l'amour de l'ardente Marfa, le fanatisme et les palabres des Vieux-Croyants, tout cela se déroule pêle-mêle, sans lien, sans connexion, presque sans contact. Les sentiments, discours et actes de ces singuliers personnages sont d'alcooliques, de loufoques ou de détraqués. Un âcre brouillard d'hystérie baigne et semble affoler ces gens qui tous relèvent de la douche et, quand les Vieux-Croyants se brûlent sur un bûcher en chantant des cantiques à la porte de leur couvent, on a l'impression qu'ils profitent de l'absence du médecin aliéniste et des gardiens de l'hôpital dont ils viennent de s'évader. Musicalement il n'y a pas grand chose de commun entre *Boris* et *la Khovanchtchina*, sinon quelques vagues réminiscences accidentelles. Moussorgsky, rongé par la boisson et la névrose, est ici visiblement exténué, comme au seuil de l'épuisement. Ce drame décousu, inexistant, énonce ses divagations en une kyrielle de complaintes qu'on dirait à couplets, dont la mélodie est parfois exposée d'abord à l'unisson, puis adaptée à une harmonie consonante immuable, et où le musicien exploite abondamment le fonds populaire et liturgique. Il s'ensuit une monotonie que ne rachète aucun intérêt purement musical. On n'en doit pas moins louer M. Rouché de nous avoir révélé *la Khovanchtchina*, car rien de Moussorgsky n'est indifférent, même une ébauche. Et cet ouvrage, en somme, en est une, puisque l'auteur mourut sans l'avoir terminé, mais non pourtant sans l'avoir marqué çà et là de sa personnalité géniale et savoureuse. *La Khovanchtchina*, dans l'ensemble, est un spectacle assurément déconcertant, mais curieux et saisissant, et cette sorte

de mosaïque barbare, à la fois raffinée et grossière, symbolise sans doute avec une fidélité cruelle un des instants de l'énigmatique évolution de l'insondable peuple slave. L'interprétation fut très satisfaisante. M. Huberty s'y distingua en campant superbement un truculent type de boïard vaniteux, ivrogne, stupide et libidineux. Les décors séduisent surtout par leur couleur locale évidemment authentique, mais M. Féodorovsky, qui les brossa, appartient vraisemblablement, dans l'art décoratif de son pays, à l'équivalent de notre Société des Artistes français. M. Koussevitzky dirigea l'orchestre en fervent et irrésistible animateur.

JEAN MARNOLD.

ART

Le Salon des Tuileries. — La sélection des jurys par l'élection, c'est-à-dire au choix du nombre, ce qui signifie par des coalitions d'amitiés intéressées, finit tôt ou tard par donner à tous Salons le pouvoir d'accès ou d'exclusion à des médiocrités jalouses des grands talents et décidées à tenir la porte close aux nouveaux arrivants, aux chercheurs hardis, car les jurys s'effarouchent devant toute personnalité, ce qui ne peut être que gênant pour les artistes doués, armés d'une influence assez puissante pour s'imposer à ces Salons, pas assez pour en tenir les portes largement ouvertes. Cette situation avait déjà autrefois engendré la scission qui mit les Artistes français en face de la Société Nationale s'installant au Champ-de-Mars. Elle vient de se répéter à la Société Nationale, dont les dissidents ont fondé le Salon des Tuileries. Elle existe aux Artistes français dont plusieurs membres, et non des moindres, suivis des meilleurs parmi les jeunes, rejoindront, l'an prochain les fondateurs du Salon des Tuileries.

Ce salon occupera-t-il le même emplacement que cette année, à la Terrasse du Bord de l'eau? Ouvrira-t-il ses salles aux Tuileries, ou dans quelque autre point de Paris, en une installation de fortune? Peu importe! il est fondé! Grâce à l'élasticité et à la valeur de son principe de composition, par la vérité de son principe de sélection, il deviendra le centre attractif des peintres et des sculpteurs. Il sera le salon sans non-valeurs.

Tel qu'il est, n'offre-t-il point de lacunes? Ce n'est point la faute des organisateurs, si les ennemis irréconciliables des Salons, ceux

qu'on en excluait jadis et qui sont la pure gloire de l'art français, comme Claude Monet et Guillaumin n'ont point voulu modifier leurs habitudes, si Bonnard, Vuillard, Henri-Matisse, Marquet se sont abstenus, (quelques-uns absents de Paris). Signac veut demeurer exclusivement fidèle aux Indépendants dont il est le seul grand fondateur survivant, datant sa première exposition d'un baraquement élevé aux Tuileries, tout près de la terrasse où s'étend le nouveau Salon ; mais ces éloignements n'ont rien de définitif. L'élite qui se groupe au Salon des Tuileries ne peut que croître en nombre.

L'ombre la plus forte, c'est la part trop petite qu'on a pu donner aux inconnus. L'espace concédé pour tous est assez restreint. On espère l'an prochain ouvrir la porte plus largement aux jeunes talents.

Le jury fonctionne en deux commissions, laissant à ceux qui se soumettent à son verdict le choix entre deux groupes d'examinateurs. Cette méthode très équitable de choix du juge par affinités souligne, pour la peinture, l'existence de deux groupes de tendances aux Salon des Tuileries.

§

Parmi les dissidents de la Société Nationale, Albert Besnard, le président de la nouvelle Société, expose le carton d'une tapisserie célébrant la rentrée de l'Université française à Strasbourg. C'est du bon Besnard, avec son entente de l'harmonie colorée, sa souplesse, la justesse de ses portraits, sa composition sans rhétorique et son habileté à mêler les personnages vivants aux figures symboliques. Aman-Jean expose un groupe de portraits, aux rapports très vivants dans l'unité de la toile, d'un joli chatoiement doux de nuances, et l'*Offrande*, peut-être la meilleure toile qu'il nous ait montrée. C'est sur un fond d'architecture et de paysages vénitiens, près d'un canal dont le rythme souple et doux entraîne vers la haute mer des roses effeuillées, des personnages de comédie italienne, des femmes qui semblent écouter un concert lointain, ou une musique intérieure et vont cueillir quelque joie pure et mélancolique, quelque rose rare éclose en un jour de lumière tempérée et de rêverie lente.

Le Sidaner est le peintre le plus desservi par le fond jaune citron du salon. Les jolies finesses d'atmosphère semblent pâlir ; mais les tableaux résistent par leur grâce savante et ces belles

harmonies graduées, le prestige de ses rêveries et cette émotion religieuse devant les beautés pâles de la lumière. Lucien Simon comme Albert Benard mêle la figure ailée de la victoire au défilé de l'armée qui a fini de combattre. René Menard dans ses paysages couleur d'été, aux lignes larges et pures, évoque le rêve des *Trois Grâces*, les images d'*Adam et Eve*. Prinetest un grand observateur de la vie provinciale, il excelle par la construction sobre de son tableau, par des figures strictes, à évoquer l'atmosphère vraie et familière, grave souvent, de l'existence quotidienne. Il a été l'illustrateur de Boylesve et il y a des points de contacts entre leurs talents. Morisset a un bon panneau décoratif et d'intéressants paysages de Vendée. Boutet de Monvel ses paysages volontairement tenus dans des tonalités un peu sombres. L'art de Jaulmes est toujours attachant dans ses recherches de finesse et de sobre émotion, dans de belles ordonnances harmonisées de tons fins. Ses *Jeunes filles au jardin* sont un modèle de cette élégance vraie et raffinée. Les portraits d'Olga Boznanska vivent toujours un peu mystérieux, malgré la claire lueur des regards. Romaine Brooks n'expose que son propre portrait de couleur volontairement sombre, de dessin volontairement dur, mais singulièrement expressif. Le *Moïse sauvé des eaux*, de Charlotte Aman-Jean, est d'une exécution spirituelle et d'un joli sens anecdotique.

Le beau nu de femme que peint Angèle Delasalle est d'une jolie souplesse décorative. Il y a de jolies qualités dans la *Maternité* de Lucy Caradek. Inguimberty accentue vigoureusement la robustesse de ses fardiers au port de Marseille : c'est là un bel effort d'un artiste qui saura manier les masses et traduire la beauté du travail. De Lequeult, un excellent carton de tapisserie très coloré. A noter les envois de Mme Galtier-Boissière, et aussi de Baignières, Brianchon, Auffray, Alcorta.

§

Parmi les paysagistes qui subordonnent l'impression naturiste à l'évocation mentale et, selon la vieille expression, incarnent dans le paysage un état d'âme, se trouve en première ligne Maurice Chabas dont les paysages de Bretagne aux lignes solennelles et régulières produisent une singulière vision de calme bienfaisant. Il y juxtapose une souriante étude de jeune fille. Jeanès évoque dans des harmonies, conçues comme des modulations d'un accord

largement tenu, des minutes rares de la lumière sur les eaux et les rochers.

Les orientalistes sont peu nombreux. Suréda avec des imageries de la plus rare diversité de ton et toujours cette conception à la fois féerique, somptueuse et réaliste du Moghreb et de ses habitants caractéristiques ; Guindet qui note très agilement, dans la vérité de leur chaude lumière et le désordre de leurs maisons de pisé, des coins de la ville et de l'oasis de Gafsa.

Gaudissard évoque la vie féminine algérienne. Son *Bain-Maure* tient compte de la chaude atmosphère embuée et les figures de Mauresques, qu'il présente habituellement d'un faire de sculpteur et d'un puissant relief, s'estompent et se simplifient.

Des néo-classiques : Girieud avec des portraits très travaillés, très compréhensifs d'un excellent modelé, de Duhamel, Erlande, Mario Meunier, Alfred Lombard avec un beau portrait de femme en rose et d'un enfant bien méditatif, mais de mouvement juste. Paul-Emile Colin avec ses puissantes visions d'Italie, d'une réalité si concentrée ; Zingg, dont les *Baigneuses* de cette année, formulées avec moins de primitivité voulue que les personnages de ses évocations rurales, offrent de séduisantes apparitions dans les feuillages verts auprès des eaux tranquilles ; de Maurice Savreux de très harmonieux paysages.

§

Parmi ceux qui ont révéré l'impressionnisme et en ont conservé parmi leurs nouvelles recherches les prestiges colorés, Georges d'Espagnat, dans une clairière bleue et rose, évoque la matité et la délicatesse de corps de jeunes filles ; l'eau calme de l'étang miroite délicatement et c'est à la fois édénique et frémissant de vie. Louis Valtat expose un portrait d'une précision très délicate, à la fois d'expression très nuancée et d'un style de vitrail, formule neuve et très heureuse à définir le caractère du personnage, aussi des fleurs d'un beau relief et d'une franchise de couleurs qui rappelle ses magnifiques évocations du midi. Albert André expose un intérieur de la plus séduisante clarté. Urbain est le maître des ensoleillements. Sa clairière animée de personnages est d'un mouvement charmant. Les lumières y sont distribuées d'un art très neuf qui bannit toutes les vieilles recettes. Les harmonies surprennent toujours par leur hardiesse gracieuse. Cette clairière est, sans doute, le meilleur paysage du Salon. Deltombe est, à l'habitude,

somptueux et décoratif. Le *Port de Cannes* de Balande figure parmi les très bons envois à ce Salon. C'est d'une très belle synthèse, appuyée par de savantes gradations de couleur, qui donne à cette symphonie de toits rouges, près de la mer bleue, une sonorité éclatante et entraîne l'impression profonde de larges espaces. Alexandre Altmann note excellemment la lumière chaude sur des coins de placettes provençales: il saisit le pittoresque du paysage et sait aussi en évoquer largement les grands espaces de collines peuplées de verdures et de village. C'est d'un magnifique tempérament de peintre. Challié évoque un jour de neige dans le Jura, de claire lumière avec un horizon de cimes boisées d'une analyse exacte et délicate.

André Chapuy, très souple artiste, exprime d'une égale éloquence la tristesse hivernale du Morvan et le luxe tiède d'un intérieur parisien.

§

Louis Legrand compte parmi les artistes les plus originaux de notre temps et de ceux dont l'œuvre précise des caractères certains de durabilité. Ce n'est point ici l'occasion d'évoquer son art de graveur. Peintre, il a mieux que personne silhouetté les danseuses les Parisiennes, et a créé pour elles une gamme de couleurs fraîches et printanières d'une extraordinaire transparence, dont il revêt les mouvements souples et si véridiquement notés de ses personnages. Il envoie au Salon des Tuileries une belle évocation d'un groupe féminin et de fleurs qui sont un bouquet de clarté.

§

Parmi les dissidents de la Société Nationale qui exercent une légitime influence au Salon d'Automne, la plupart épris de synthèse et de construction, Othon Friesz avec le portrait du décorateur Paquereau atteint un point culminant de son art. C'est le plus fort, le plus moderne, le plus vigoureusement expressif, dans sa tonalité tranchée et sobre, des portraits du Salon. Des nus, une nature-morte exquise, affirment la maîtrise du peintre.

Flandrin peint largement les horizons de Vayson. Ses cartons de tapisserie constituent de belles œuvres picturales, nobles et rythmées, où défile le chœur des grandes Muses, où des jeunes cavaliers viennent faire boire à la fontaine leurs robustes chevaux. C'est d'une belle évocation antique, où la noblesse voulue des lignes se sature de sentiment moderne.

Charles Guérin nous montre deux jolis portraits de femmes, et dans sa note d'évocation colorée et féerique, des femmes dans un jardin, de belle stature rythmique.

Desvallières, à côté de portraits de gammes très douces, reprend dans des cartons de vitraux son caractère héroïque et trouve de beaux gestes ardents. Les scènes évangéliques ou Maurice Denis aime à contresigner de sa présence peinte, l'accent de foi de ses toiles, sont baignées d'exquise lumière. La nature-morte de Dufrénoy est harmonieusement colorée et du plus bel équilibre, son paysage italien est d'une noblesse émue. Lebasque a deux beaux tableaux : une sortie de bain, et une évocation de terrasse fleurie sous le charme d'un soleil très doux. Elles peuvent être comptées parmi les plus belles de cet artiste éminemment doué de grâce ; le corps de la jeune femme qui couvre d'un manteau le corps de l'enfant à sa sortie du bain est d'une souplesse aussi parfaite que le rendu complet du regard maternel qui couve la gracilité de l'enfant.

Laprade a d'excellents tableaux de fleurs et de ces délicats paysages du Valois où il suivit les pas de Gérard et de Sylvie ; Ramey, très en progrès, très assoupli donne une *Maternité,* d'un joli accent de tendresse, dans une harmonie rose ; à noter la souplesse et la vérité du modelé de l'enfant.

Le nu de Picart le Doux et son beau paysage de printemps provençal avec des bouquets de cerisiers roses sur les coteaux harmonieux affirment l'incessant progrès de ce peintre. Barat-Levraux expose un grand nu féminin, de belle structure, dans un encadrement décoratif simple et heureux ; la série de ses paysages de Provence est heureuse et significative d'une technique toujours plus libre.

Le paysage au cavalier de Jacob-Hians, également rapporté de Provence, exhale comme une saveur agreste, un joli silence des choses, sous les clartés tempérées de la lumière. C'est très bien construit.

Charles Dufresne se plaît à décrire des escales lointaines, des fourmillements d'arches de Noé sous des ciels de féerie ; il expose une curieuse crucifixion et un nu éclatant. C'est celui qui des jeunes peintres s'évade le plus heureusement du décor moderne.

Ottmann est hardiment coloré, sans une recherche de somptuosité qui n'exclut pas l'équilibre de ses compositions. De Ver-

haeren trois figures de japonaises et un paysage du Var, compris comme une broderie et extrêmement plaisant au regard.

La *Maternité* d'Asselin est une de ses bonnes peintures. Dorignac a deux bonnes natures-mortes, Favory un féminin très coloré.

Suzanne Valadon dans sa *nature-morte à l'ananas*, comme dans son *Nu*, affirme ses grandes qualités de finesse, et la complexité de sa vision, autant que la fermeté de son style. Vlaminck a de beaux paysages tourmentés. Utter une femme en rouge, d'un beau caractère violent. La préciosité rapide et la justesse de vision d'Utrillo pavoisent de finesse des coins de Montmartre. De Ferdinand Olivier de larges et claires visions des Martigues.

Les effigies féminines de Madame Marval apparaissent, en leur luminosité très personnelle, comme des éléments d'un ballet très moderne, perçu par une sensibilité rare, un peu ironique, respectueuse de la beauté, et attendrie devant tout l'apprêt de la joliesse parisienne.

Waroquier montre de ses paysages composés, stylisés, personnels ; de Guéroult, de Retif, de bonnes pages, de Demeurisse trois remarquables portraits, de Chériane quelques robustes études, d'Andrée Fontainas un paysage vigoureux et encore Bosshard, Bouche, Florot, Diriks, Jodelet, Roger Grillon, Geneviève Gallibert, un curieux parisianisme de Quelvée, souple et doué, les fleurs de du Marboré très en progrès, Clairier, l'excellent nu de Hayden, Maës, Lurçat, Milich, Cosyns, Coubine, Fraye, Frelaut.

Ekegardh expose un nu très fin dans un intérieur joliment bleuté, Mme Jelinkowa, un groupe de figures très heureusement disposé, Serge Henri Moreau, une précise et claire notation de village, Tristan Klingsor, un portrait du poète Fagus, savoureux, presque humoristique, et un délicat portrait de jeune fille, à côté de paysages d'un ton très juste. C'est un peintre très nettement artiste et garé des tics d'école. Léopold Lévy a un beau paysage de Provence, de lumière juste et nourrie. La fenêtre de Mme Halicka est une claire et gaie évocation, affirmant de vrais dons de peintre. Notons des pages diversement intéressantes d'Irène Reno (bouquet et fruits), de Roland Chavenon, de Mme Crissay, de Mme Fuss-Amoré, le bon paysage de Mlle Lanoa, Mme Le Chatelier, les dessins prestes et justes de Mlle Bergson et encore le beau nu drapé de

pourpre de Sabbagh, les portraits très justes de ton de Berthold Mahn, les paysages de Portal, le beau nu de Kars.

§

Il faut mettre à part l'art de Foujita. Foujita n'obéit à aucune des modes du courant pictural actuel. Son souci est d'une extrême fidélité à noter les objets, leurs densités, leurs rapports dans la lumière. Il différencie le faire d'une figure et le faire d'un objet, dans le même tableau, traite le personnage humain largement, le décore avec le soin le plus méticuleux, à faire pâlir Drolling, côtoie le trompe-l'œil, s'en tire par l'esprit de sa notation. C'est d'un art original et qui doit plus à la France qu'au Japon, encore que le caractère ethnique de Foujita y soit peut-être pour quelque chose.

§

Un petit tableau signé Georges Kohn (un nom nouveau) présente une scène de vie juive, avec une très curieuse précision, un peu hollandaise, très appuyée.

§

Le cubisme est représenté au Salon des Tuileries, en son hermétisme, par Gleizes, par Marcoussis et dans une formule qui unit très heureusement les volontés d'art du cubisme et la lisibilité ornée du tableau, par Metzinger, un excellent nu du bon graveur Galanis, des tableaux spirituels d'André Mare. André Lhote reprend des curieuses études des jeux d'ombre sur les visages.

L'opinion est unanime sur la valeur de la section de sculpture. Est-ce parce qu'on y peut mieux voir dans cette pleine lumière que dans la rotonde du Grand-Palais les modelés d'œuvres faites pour la grande clarté? Pourtant l'ennuyeuse futaie des monuments aux Artistes français se présente en belle atmosphère. Ce n'est point seulement parce que le grand monument de Bourdelle présente un de ces ensembles, difficilement réalisables, et dont les expositions fragmentaires échouent à donner une idée. La vérité, c'est que nous assistons à un renouveau, à un éclat en force et en justesse de la sculpture française, que nos artistes sont prêts à orner les places publiques de beaux monuments. Il n'y faut que le discernement dans la commande et que pouvoirs publics et amateurs fassent le choix entre les marbriers d'école et les artistes savants et spontanés.

Le grand intérêt, c'est que chez nombre de nos bons sculpteurs qui exposent aux Tuileries, le principe d'œuvre est une négation des formules et des routines qui s'ajoute à un refus de la mode courante. Depuis Barye, Rodin et, sous l'influence de Bourdelle, les peintres ont adopté des idées de sculpteur sur la synthèse et l'abréviation, qui peut donner l'illusion de la synthèse. Il n'est point certain qu'aux dernières années, les sculpteurs n'aient été en retour impressionnés par les peintres, n'aient admis pour le geste de leurs statues des impressions passagères, ou imposé à la ligne sculpturale des rigidités géométriques un instant adoptées par les derniers théoriciens de la peinture. Il y a, en général, un retour à la vie, à l'observation, à l'évocation, à la sensibilité et à la grâce. Ce pays a toujours été patrie de sculpteurs qui ont apporté au choix des éléments que leur fournit la nature une rare précision. Chez les plus grands, un amour de la beauté féminine, un éblouissement devant le charme charnel a gardé l'artiste de la déformation ; ils ont subordonné l'effet à la vérité, ce qui est en art un principe de beauté ; leur agilité intellectuelle leur a permis de noter le geste dans ses plus rapides simplicités. Ils ont aimé la sculpture pour la sculpture, en poème surgissant de leurs doigts, sans trop écouter ceux qui voudraient les subordonner à l'architecte et leur imposer les lois d'un ensemble : d'où individualisme, donc diversité, donc intérêt multiple et originalité. Un tableau médiocre peut donner le change, il n'est point de sculpture médiocre. Une statue est belle ou mauvaise. De là, parmi les sculpteurs, une sélection plus impitoyable, et la sculpture au Salon des Tuileries est rigoureusement selectée.

Pour se rendre un compte exact du monument de Bourdelle au général Alvear, il faudrait le voir en place. Ici le geste du cavalier est écrasé par le velum : une partie de la force que prendra dans le plein air cette belle œuvre échappe, mais ce magnifique cheval d'armes, cette réalisation de figure héroïque malgré ce suranné du costume et de la coiffure, l'à-propos local, en même temps que la beauté des quatre figures symboliques, s'imposent. Nous sommes bien en face d'une de ces œuvres maîtresses, où se résument toute la science et toute l'intuition d'un sculpteur de premier ordre, d'un créateur de grands monuments de magnifique dessin et de complet équilibre.

L'exiguïté des emplacements réduisait la plupart des autres

sculpteurs à la petite sculpture. Il n'est guère d'autres monuments de grande dimension que la Victoire déposant une couronne pour un monument aux morts où Philippe Besnard fait preuve de goût et crée un mouvement très juste et harmonieux. Il y a peu de statues, l'*Offrande* d'Henry Arnold, qui est une œuvre élégante et gracieuse, d'un faire savant et sobre, un bel effort pleinement réalisé; la statue gaînée comme pour un grand parc de Mme Ferdinand Herold par Mme Serruys. Mais en matière de statuaire la dimension n'est pas nécessaire, mais l'équilibre. Le buste ou la statuette ont même importance que des œuvres de grand volume.

Despiau, qu'entoure une admiration sans réserves de ses confrères, n'a que deux bustes et un petit nu. Ces deux bustes de femmes portent la marque d'un travail acharné, continué jusqu'après la fonte du bronze et qui aboutit à une magnifique évocation de la vie intérieure par le modelé du muscle, l'exactitude des plans et la réalisation du regard.

Les statuettes de Jane Poupelet sont des modèles de grâce sobre et de légèreté ; la souplesse des mouvements bien choisis, très ingénieusement saisis dans des allures momentanées, mais qui méritaient d'être fixées, ressort du meilleur style sculptural.

C'est une délicieuse évocation de poète que la *jeune fille à la Corbeille* d'Anna Bass; le mouvement souple et doux dans sa stabilité développe toute la joliesse du corps. Le visage de l'implorante s'empreint de la plus délicate émotion. C'est une des plus pures évocations de l'antique qui soit. Un torse de bronze de la même artiste est du plus joli mouvement simple et spontané. Une *Tête laurée* de jeune fille, de l'art le plus achevé, s'anime de lumière sereine. C'est d'un art volontaire, obstiné et charmant, qui atteint dans son style neuf la pureté classique.

Drivier reprend la polychromie. Cette recherche, un peu délaissée après Henry Cros, reprise avec succès par Abbal, Anna Bass et Drivier, se fonde chez ces artistes sur une méthode de transposition colorée, conçue en une harmonie individuelle, ménageant les convenances de la sculpture et la beauté décorative de la peinture. Il n'y a pas de lois précises, mais l'expression du tempérament de l'artiste. La *Marianne* d'Abbal, le masque de Djémil Anik d'Anna Bass en sont d'excellents exemples. Le buste de femme de Drivier constitue également, pour les partisans de la

polychromie une justification éclatante. La polychromie n'est possible d'ailleurs que maniée par des sculpteurs savants et maîtres de leur harmonie sculpturale. La moindre faute de dessin s'y souligne cruellement. Appliquée à des œuvres très établies, elle crée de la vie. L'exposition de Drivier, ce portrait, sa tête de religieuse, sa négresse, le place incontestablement parmi nos très bons sculpteurs.

Le buste d'enfant de Mme Charlotte Besnard est de la plus délicate exécution. Pompon n'a qu'une figure d'animal, un *Tigre* d'un très beau mouvement, d'une stylisation très curieuse. Le *Jeu d'amour* de Guénot est de style clair et pimpant et d'harmonie délicate. Halou fait preuve de force souple dans son athlète et de noblesse classique dans sa *Vénus*. La gracieuse statue de pierre et les deux bustes de terre cuite d'Albert Marque soutiennent la réputation de ce bel artiste de souriante imagination. Chana Orloff, dans ses recherches de modernisme, dérivé de l'imagerie populaire de son pays, concilié avec le hiératisme, trouve de curieux effets, notamment dans son portrait de Marie Olénine. L'*Ève* de Wlérick est un très harmonieux morceau de sculpture, doté de force et d'élégance et ses deux bustes sont pénétrants.

James Vibert expose un buste sur lequel je ne puis guère m'étendre, car c'est moi-même qui apparaîs sur le socle de son *Chant de la Colline*, symbolisé dans une figure de femme d'une large et pénétrante émotion. On avait espéré voir à ce Salon le très beau buste de Verlaine que les Amis de Verlaine érigeront sur l'esplanade de Metz et où le poète revit, dans toute la forte subtilité de sa face. Ce sera pour le Salon d'Automne, et auparavant à la fête annuelle des Amis de Verlaine. L'*Ève* de Joseph Bernard n'est point exempte de lourdeur, Jean Boucher à côté d'un magnifique haut-relief montre une exquise intimité, « femmes et enfants », d'un faire savant et précieux en même temps que puissant. René Carrière, avec un bas-relief, *Retour des Champs*, accuse sa maîtrise. Un buste de femme de Marius Cladel est remarquable.

Une statue de femme de Mané de beau style hiératique est drapée harmonieusement. De Marthe Spitzer, une tête de jeune fille de bonne exécution et le buste expressif du poète Henri Ghéon; de Rousaud, un bas-relief peint, décoratif et de style robuste, pour un monument aux morts, l'harmonie de la ligne en

est curieuse et forte La *Femme à la grappe de raisins* de Guino est de la jolie sculpture. Hortense Begué saisit prestement des mouvements d'animaux. Vigoureux est souple et intéressant, L. du Puget, Loutchansky très large et simple, les fortes synthèses animales de Mateo Hernandez, l'art très décoratif de Celine Lepage. Pour finir sur le nom d'un des beaux doyens de la sculpture, notons le parfait buste de femme de Camille Lefèvre.

§

On peut décerner à la section de gravure les mêmes éloges qu'à la section de sculpture. Notre école française de gravure est nombreuse et foisonne de talents. Si Louis Legrand, notre grand aqua-fortiste, n'est représenté que par des tableaux, voici, dans la petite salle de la gravure, Jacques Beltrand, d'un art si complet, si détaillé, créateur d'images aux lignes pures et imprégnées de sérénité classique, dans des paysages nobles et vivants. Perrichon avec deux admirables portraits de Verlaine et de Verhaeren. Ouvré avec un Frantz Jourdain, saisissant de vérité, un excellent et fin Maurice Ravel et une série d'illustrations très compréhensive pour *La femme et le pantin*. Léopold Lévy avec d'excellents paysages de Provence, Beaufrère avec des images de la Bible bien formulées, Lebedeff avec son imagerie très originale. Coppier, l'éminent érudit à qui nous devons de si belles pages sur Rembrandt, représente ici un art de la gravure très classique et correct. Son portrait d'Albert Besnard est d'un caractère très exact. De Vergé-Sarrat, une étude de lézard d'une remarquable souplesse et de bons paysages. Charles Dufresne a d'excellentes eaux-fortes, notamment l'épreuve coloriée de son *Marin*. Camille Beltrand note avec une savoureuse finesse des coins d'Alsace, Charles Bisson illustre l'*Axel* de Villiers de quatre bois d'un judicieux commentaire. Les bois de Gusman nous présentent de belles visions d'Italie. Edmond Kayser est un aqua-fortiste de premier ordre. L'art souple et résumé de Laboureur donne une singulière saveur aux scènes très modernes qu'il retrace avec une belle âpreté et le caractérise un peu dédaigneux. Morin-Jean, très moderniste et très solide, n'est point insensible aux synthèses du cubisme et tire de cette disposition d'esprit des effets très personnels. Sophie Grisez grave avec bonheur des images d'une jolie interprétation naturiste, où l'imagination joue sobrement son rôle. Notons Gœrg pour ses bois très travaillés, Gôbô consciencieux, Siméon spiri-

tuel et les très belles pages de Hallo. Hecht spirituel et montre d'un excellent métier. A l'art décoratif de très belles œuvres de Lenoble, Decœur, Rivaud, Dammouse, Bastard, et un batik de Pierrette Verhœven, pittoresque.

GUSTAVE KAHN.

P. S. — Nous reviendrons sur la section d'Art décoratif à propos de l'Exposition des Décorateurs (au Grand Palais.)

MUSÉES ET COLLECTIONS

L'Exposition d'art belge ancien et moderne au Jeu de Paume. — Exposition des tapisseries des *Chasses de l'empereur Maximilien* à Bruxelles.

Après avoir été avec nous à la peine, nos amis belges sont aujourd'hui à l'honneur, sur notre sol même, en la personne de leurs grands artistes : une exposition, qui est comme le pendant de la belle exposition hollandaise d'il y a deux ans, et dont il faut remercier infiniment ses organisateurs — du côté français, M. Léonce Bénédite, conservateur de notre Musée du Luxembourg, qui en eut l'idée, ses adjoints M. Masson et M. Dézarrois ; du côté belge, MM. Paul Hymans, ministre d'Etat, Verlant, directeur des Beaux-Arts de Belgique, Fiérens-Gevaert, conservateur en chef des Musées royaux de Bruxelles, P. Buschmann, F. Franck, G. Hulin de Loo, Wolfers, A. Laes, etc. — vient de grouper au **Jeu de Paume** pour deux mois (du 10 mai au 10 juillet) un choix des plus hauts et des plus purs chefs-d'œuvre de l'art flamand, empruntés non seulement à la Belgique, mais à la France, à l'Espagne et à l'Autriche, réunion incomparable, et qu'on ne reverra plus, de peintures, de tapisseries, de manuscrits, de sculptures et d'objets d'art où des pièces comme le *Jugement dernier* de l'hospice de Beaune, le Gérard David du Musée de Rouen, le Roger van der Weyden de l'Escurial, et quelques-uns des Breughel de Vienne s'ajoutent aux trésors des musées et des églises de Bruxelles, d'Anvers, de Bruges, de Gand et de Liége. Avant tout, notre élan va à ces œuvres pour lesquelles nous avons tant tremblé pendant la guerre : les Van Eyck et les Memling de Gand et de Bruges, les Van der Weyden de Bruxelles, les Metsys d'Anvers, et cette *Cène* de Louvain qui aurait pu aller rejoindre en Allemagne ses anciens volets et qui, au contraire, nous revient complétée par la victoire. Avec quelle

joie et quelle tendresse nous les accueillons ici, sur les murs d'un de nos musées ! En les retrouvant toujours aussi admirable on songe au mot que Gœthe appliquait à certains lieux privilégiés de la terre, « si beaux qu'on voudrait les serrer contre son cœur ». D'ailleurs n'est-ce pas à genoux, comme l'écrivait un de nos confrères, qu'il faudrait étudier de pareilles œuvres, exécutées avec un tel amour, une telle conscience, par des maîtres qui ne se prévalaient pas de leur génie et se contentaient, comme Van Eyck, de signer modestement : *als ick kan* (« comme je puis, de mon mieux ») ?

C'est par les deux volets peints en 1399 par Melchior Broederlam d'Ypres pour encadrer le retable sculpté, à la demande de Philippe le Hardi, pour la Chartreuse de Champmol, par un autre Flamand, Jacques de Baerze, et conservés au Musée de Dijon, qu'il faut commencer la visite de l'exposition : ces peintures — d'un côté, *L'Annonciation* et *La Visitation* ; de l'autre *La Présentation au Temple* et *La Fuite en Égypte* — attestent encore par leurs fonds d'or, leurs types, leurs colorations, l'influence des Primitifs italiens. Mais avec les frères Van Eyck une révolution va s'accomplir d'où surgit un art plus robuste, nettement réaliste et spécifiquement flamand, et du premier coup la charte en est donnée dans le polyptyque de l'*Adoration de l'Agneau mystique*. On n'a pas osé — et nous ne saurions en blâmer le chapitre de Saint-Bavon — faire voyager de Gand à Paris un pareil chef-d'œuvre ; on a détaché seulement deux fragments des volets, qui suffisent à témoigner du génie de leurs créateurs : l'*Adam* et l'*Ève*, qui s'imposèrent tout de suite à l'admiration des contemporains, et l'on y a adjoint trois œuvres de Jean : le portrait de sa femme, du Musée de Bruges, d'une si intense vérité, et qui devance Holbein, la délicieuse petite *Vierge à la fontaine* et la charmante esquisse de *Sainte Barbe* du Musée d'Anvers. — Du peintre énigmatique qu'on a appelé tour à tour le « Maître de Flémalle » ou le « Maître de Mérode » et essayé d'identifier successivement avec les Tournaisiens Robert Campin et Jacques Daret, on admirera d'abord *L'Annonciation*, au décor familier si justement observé et aux détails si amusants, tel que celui du bon saint Joseph occupé à fabriquer des souricières — dont il a exposé un spécimen sur le bord de sa fenêtre pour attirer les passants qui traversent la petite place, — provenant de

la collection de la comtesse de Mérode (d'où le nom provisoirement donné à l'artiste), la *Nativité* du Musée de Dijon, avec son joli paysage et le curieux détail, emprunté aux Évangiles apocryphes, des sages-femmes venues pour assister la Vierge, enfin la *Madone glorieuse avec saint Pierre, saint Augustin et un moine* du Musée d'Aix-en-Provence. De l'église Sainte-Madeleine de cette même ville d'Aix est venue aussi l'*Annonciation* qu'on a déjà vue à Paris en 1904 à l'Exposition des Primitifs français, œuvre peut-être bourguignonne autant que flamande, et dont l'éminent historien d'art qu'est M. Hulin de Loo considère l'auteur comme le peintre le plus important de la génération qui suivit les Van Eyck et le présumé Robert Campin.

Mais voici des maîtres plus connus : d'abord l'élève de Campin, originaire également de Tournai, Roger van der Weyden ou Roger de la Pasture, avec le célèbre et impressionnant *Jugement dernier* de l'hospice de Beaune (malheureusement assez repeint), la *Déposition de croix*, plus admirable encore, de l'Escurial, prêtée par S. M. le Roi d'Espagne, l'émouvante *Pietà* du Musée de Bruxelles, et aussi des portraits du même musée, d'une intensité de vie extraordinaire, comme celui du *Chevalier à la flèche*, figure d'une fierté inoubliable à laquelle convient bien — si c'est là, comme on le pense, le portrait du Grand Bâtard Antoine de Bourgogne — la devise de ce dernier : « Nul ne s'y frotte. » — D'ordinaire moins viril que son maître Roger, Memling apparaît cependant aussi robuste et incisif dans son effigie de Nicolas di Sforzore Spinelli, graveur en médailles au service de Charles le Téméraire, mais, en général, se montre plutôt pétri de douceur et de tendresse : tel le révèlent ses grands panneaux d'orgue *Le Christ et les anges musiciens* du Musée d'Anvers, le délicieux diptyque de *Martin van Nieuwenhove en prière devant la Vierge et l'Enfant* de l'hôpital Saint-Jean de Bruges, et même son *Martyre de saint Sébastien* du Musée de Bruxelles.— Thierry Bouts, né à Haarlem, mais installé vers 1450 à Louvain où il mourut, est représenté par son œuvre maîtresse, une des plus belles de l'exposition et des plus attirantes à cause de ses vicissitudes : *Retable du Saint-Sacrement* de l'église Saint-Pierre de Louvain. Après avoir été dépecé (ses volets étaient conservés dans les Musées de Berlin et de Munich) et avoir failli périr dans le criminel incendie de 1914, il est aujourd'hui, grâce

à l'énergie dont les délégués belges à la Conférence du traité de paix ont fait preuve en exigeant la remise par l'Allemagne des quatre panneaux qui lui manquaient, restitué dans son état primitif : encadrant la représentation de la Cène qui en forme l'aboutissement, les préfigurations de l'Eucharistie dans l'Ancien Testament : *Abraham et Melchisédech*, *La Pâque juive*, *La Chute de la manne dans le désert* et *Elie nourri par un ange*, se superposent à gauche et à droite (1), forment un ensemble où l'on ne sait qu'admirer le plus : la gravité du sentiment, la science de la composition, la richesse profonde du coloris. — Revenons à Bruges. Après Memling, et non moins exquis, le peintre le plus représentatif de ce milieu est Gérard David ; son chef-d'œuvre est le grand panneau qu'a le bonheur de posséder le Musée de Rouen : *La Vierge entre des saintes*, offert par l'artiste (qui s'y est portraituré à gauche en arrière) aux Carmélites du couvent de Sion à Bruges, page d'un sentiment religieux rarement égalé où les délicieux visages de la Madone, des vierges qui l'entourent et des anges musiciens sont pour l'œil et l'esprit le régal le plus suave. L'*Adoration des Mages* et la charmante petite *Madone à la soupe au lait* du Musée de Bruxelles, la *Généalogie de la Vierge* du Musée de Lyon, lui font cortège. — L'école anversoise est représentée par quatre œuvres de Quentin Metsys : les volets de la *Légende de sainte Anne* du Musée de Bruxelles, la *Madeleine* du Musée d'Anvers, et une *Madone* du Musée de Lyon, œuvres délicates du plus fin sentiment et du plus joli métier. — Chez Jérôme Bosch, le « faiseur de dyables », comme on l'avait surnommé, le fantastique se mêle à l'observation subtile de la réalité : son *Christ aux outrages* du Musée de Gand est une extraordinaire réunion de trognes grimaçantes autour du Sauveur, et son *Saint Jérôme* faisant pénitence, allongé en chemise sur le sol, dans un paysage aux détails pittoresques, est une page étonnante d'invention et de coloris. — Non moins curieux est Breughel le Vieux dans sa *Chute d'Icare*, d'une composition si inattendue,

(1) Mais la place qu'on leur a donnée sur les volets n'est pas exacte : comme l'observe M. Fiérens-Gevaert dans une brochure publiée à l'occasion de l'exposition et où il commente excellemment tous ces chefs-d'œuvre (*L'Art belge ancien et moderne* ; éd. par la *Gazette des Beaux-Arts*, 27 p. av. fig. et 6 planches), la chronologie et les exigences esthétiques réclament qu'ils soient placés dans l'ordre que nous venons de dire et tels qu'ils se présentent dans la planche qui accompagne la brochure que nous signalons.

dans sa *Marine* aussi imprévue et si décorative, dans son *Dénicheur d'oiseaux*, dans sa *Chute des anges rebelles*, d'une verve étourdissante et où, parmi les figures grotesques les petits anges qui châtient leurs frères révoltés sont si charmants de fougue juvénile, enfin, et surtout, dans son *Dénombrement à Bethléem* avec les mille détails de vie populaire si exactement observés et si savoureusement dépeints Que n'a-t-on pu obtenir de Vienne ses *Mois* et autres grandes compositions (1) ! On aurait vu quel grand peintre et quel grand poète était cet admirable artiste.

Nous voici au XVIIe siècle. Il n'est représenté que par quatre noms et par très peu d'œuvres : Rubens, avec une brillante esquisse empruntée au Musée de Vienne : *Angélique endormie* (épisode tiré de l'Arioste), et deux beaux portraits (exposés assez mal au premier étage) d'un patricien et d'une patricienne prêtés par le baron Edmond de Rothschild (mais on regrette un peu que le grand chef de la peinture flamande ne brille pas ici avec un de ses grands chefs-d'œuvre) ; Jordaens, avec sa plantureuse allégorie de *La Fécondité* du Musée de Bruxelles ; Van Dyck, avec le double portrait en pied de *George Digby, comte de Bristol et William, duc de Bedford*, où l'artiste montre ses qualités habituelles de distinction et d'élégance, mais qui n'est tout de même pas une œuvre de premier ordre ; enfin Corneille de Vos, dignement représenté, lui, par le grand tableau, d'une si belle richesse d'exécution, du Musée de Bruxelles où il s'est portraituré en compagnie de sa femme et de ses deux enfants.

Avant de passer à l'école moderne, il faut maintenant aller regarder les manuscrits, tapisseries et petites sculptures réunis dans la salle du premier étage. On y admire notamment, outre la *Vierge glorieuse* du « Maître de Mérode » la *Madone à la soupe*

(1) Les tableaux de Vienne ont fait l'objet d'un érudit et intéressant travail que nous avons signalé autrefois ici même (v. *Mercure de France*, 16 nov. 1911, p. 422) : *Les tableaux de Peter Breughel le Vieux au Musée impérial de Vienne* par Gustave Glück Bruxelles, G. van Oest et Cie, 1910, in-4) où tous sont reproduits en belles planches hors texte. Et nous recommandons de même à tous ceux qui voudraient connaître en détail, ces deux maîtres, si originaux et si attachants entre tous, que sont Jérôme Bosch et Breughel le Vieux, trois livres excellents qui sont en même temps de magnifiques volumes, édités à la même librairie van Oest : *Peter Breughel l'ancien, son œuvre et son temps*, par R. van Bastelaer avec catalogue de son œuvre par Georges H. de Loo (1907, in-4, avec 105 planches) ; *Les estampes de Peter Breughel l'Ancien*, par R. van Bastelaer (in-4, avec 135 planches) ; et *Hieronymus Bosch, son art, son influence, ses disciples*, par Paul Lafond (in-4, avec 109 planches).

au lait de Gérard David, la *Vierge* de Metsys et les deux effigies de Rubens mentionnées plus haut, une petite *Nativité* attribuée à Hugo van der Goes, d'incomparables manuscrits du xve siècle de la Bibliothèque royale de Bruxelles ayant appartenu au duc de Bourgogne Philippe le Bon : *La Fleur des histoires* de Jean Mansel et un *Pontifical* à l'usage de Sens enluminés probablement par le grand artiste Simon Marmion, d'Amiens, chef de l'école picarde de peinture, et surtout les *Chroniques de Hainaut* traduites par Jean Wauquelin qui s'est représenté à la première page du manuscrit, dans une miniature qu'on peut considérer comme le chef-d'œuvre à tous points de vue de la peinture sur parchemin au temps des ducs de Bourgogne, offrant ce livre à Philippe le Bon entouré de son jeune fils le comte de Charolais et des personnages de sa cour ; puis des miniatures représentant les travaux et les plaisirs des mois qui illustraient le calendrier des célèbres *Heures de Notre-Dame de Hennessy*. Parmi les tapisseries, on admirera une *Annonciation* et une *Adoration des Mages* du xve siècle prêtées par la Manufacture des Gobelins ; deux tentures représentant le Christ entre les deux larrons et des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, faisant partie de la série des célèbres tentures de l'église de la Chaise-Dieu dans la Haute-Loire, et cinq des plus belles pièces bruxelloises du xvie siècle du Musée du Cinquantenaire de Bruxelles. Le regard sera ensuite attiré, au centre de la salle, par un groupe-reliquaire en or et en émail, ciselé par l'orfèvre Gérard Loyet de Lille à la demande de Charles le Téméraire, représentant le duc agenouillé en armure assisté de saint Georges qui soulève dévotement son casque pour présenter à Dieu le prince pénitent : c'est, en effet, pour demander pardon au Ciel des horreurs commises par ses troupes dans le sac de Liége en 1468 que le duc l'offrit en 1471 à la cathédrale de cette ville (que d'*ex voto* de ce genre les grands chefs allemands n'auraient-ils pas eu à offrir aux églises de Belgique en réparation de leurs atrocités au cours de la dernière guerre si hélas ! le temps n'était passé de ces expiations) ! Parmi les autres sculptures, il faut noter surtout, dans cette même salle, deux délicieuses statuettes en bois de *Sainte Madeleine* et de *Sainte Catherine* (celle-ci polychromée), un fragment de retable également en bois, un *Saint Georges*, etc., œuvres de la fin du xve ou du début du xvie siècle.

On ne nous a rien montré — et l'on a bien fait — de la décadence de l'art flamand après Rubens. Mais au XIXe siècle la chaîne se renoue avec les maîtres d'autrefois et la tradition reprend de la bonne et solide peinture qui est caractéristique de l'école belge : on en a la preuve ici dans les 150 tableaux qui de Navez, élève de David, auteur d'un groupe digne de son maître, *La Famille de Hemptine*, à Rik Wouters, regardé par la jeune école comme son chef, représentent les productions les plus significatives des peintres belges du XIXe siècle décédés. Après Navez on admirera là le baron Leys, amoureux des reconstitutions historiques et qui, jusque dans la facture du joli portrait de sa fille, se montre disciple fervent des Primitifs ; Henri de Braekeleer, traducteur attentif, dans la pâte la plus savoureuse, des intérieurs baignés de lumière à la Pieter de Hooch (l'*Homme à la chaise* est une merveille) et aussi des sites de nature ; le discret Charles de Groux, peintre attendri des humbles ; les excellents animaliers Joseph Stevens, Verwée et Stobbaerts (duquel nous apprécions moins les fantaisies allégoriques ou mythologiques) ; les bons paysagistes Artan, Boulenger, Louis Dubois, Constantin Meunier, puissant évocateur en peinture comme en sculpture du travail et du pays minier, Baertsoen, Auguste Donnay ; le poète de la vie intime Xavier Mellery ; le délicat Alfred Stevens, peintre des élégances du Second Empire ; Félicien Rops, âpre Pétrone au dessin si incisif ; plus près de nous, enfin, un des meilleurs parmi ces excellents ouvriers de la palette, et qui eût été un grand maître s'il n'était, comme Rik Wouters, mort très jeune, dès l'âge de vingt-sept ans : cet Henri Evenepoel dont M. Edouard Michel publiait naguère ici la correspondance si attachante : son *Homme en rouge* (portrait du peintre Paul Baignères) et son *Espagnol à Paris* (portrait du peintre F. de Yturrino) sont des effigies d'une grandeur magistrale.

On s'arrêtera en outre devant les sculptures élégantes de Paul de Vigne et de J. Dillens, et surtout devant les robustes chefs-d'œuvre, depuis longtemps célèbres et toujours plus admirés, de Constantin Meunier : le *Grisou*, le *Mineur*, le *Puddleur*, l'*Homme à la pince*, le *Débardeur* et le *Faucheur* (ces deux derniers dressés à l'entrée extérieure de l'exposition avec le *Baiser* de Jef Lambeaux).

En remerciement et en échange de cette fête d'art incomparable la France a envoyé en Belgique la merveilleuse série des tapisse-

ries des *Chasses de Maximilien* d'après B. van Orley qu'on a vues à Paris en 1919, au Musée des Arts décoratifs (1), et elles excitent en ce moment, au **Musée du Cinquantenaire de Bruxelles**, une admiration qui répond à la nôtre et contribue encore à resserrer dans le domaine artistique, comme dans le domaine politique, les liens d'amitié qui nous unissent à nos fidèles alliés.

AUGUSTE MARGUILLIER.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Mata-Hari et les « Défaitistes ». — D'un article sans doute oublié de M. René Puaux, publié sous le titre de « Paris à Kartoum » par le *Temps* du 21 mars 1907 :

> Samedi. — Nous n'avons reçu qu'aujourd'hui, au départ de Naples, la liste complète des passagers. Mais les Parisiens qui sont à bord ont reconnu dès Marseille une célébrité : Mata-Hari, la fameuse danseuse hindoue qui nous révéla les danses sacrées qui exigent la nudité. Elle a renoncé à Siwa et à son culte. Elle est devenue Berlinoise, parle l'allemand avec un accent aussi peu oriental que possible et compte bien finir ses jours sur les bords de la Sprée. Son plus vif désir est qu'on oublie sa brillante carrière et ses succès des musées Guimet et du Trocadéro. *Damit ist es fertig*. Et l'Egypte ne l'attire point pour y rechercher des danses nouvelles.

Quand il reproduisait ce passage relatif à Mata-Hari, l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* portant la date du 20 mai 1907, ne prévoyait guère que la Danseuse Rouge finirait ses jours, non sur les bords de la Sprée, comme elle le désirait, mais à l'orée du bois de Vincennes. Cette amoureuse déclaration faite, dès 1907, par Mata-Hari en faveur de l'Allemagne, sa nouvelle patrie, n'en est que plus intéressante à joindre à l'évocation due à Louis Dumur de la belle et dangereuse espionne.

Autre confirmation, au sujet des danses tout au moins, des *Défaitistes*, empruntée également à la collection de l'*Intermédiaire* :

> Pendant tout l'hiver 1904-1905, Mata-Hari avait donné de nombreuses représentations payées dans des salons parisiens et dans de grands cercles. Le maillot faisait absolument défaut et après avoir sacrifié à son dieu son voile de chasteté, l'artiste restait toute nue avec pour seul voile ses bijoux orientaux et sa coiffure indoue. Elle faisait aussi, sur

(1) V. *Mercure de France*, 16 décembre 1919, p. 780.

des improvisations au piano, dans son très léger costume, une série de danses lentes, ou de poses plastico-religieuses. Son début eut lieu dans un salon très connu à Paris, chez la comtesse de T... devant une cinquantaine de spectateurs ou spectatrices du meilleur monde. Puis elle se produisit moyennant finances dans d'autres salons et dans les grands cercles de Paris et même de Nice (1).

Laissant pour un instant l'espionne, est-il besoin d'ajouter que, dans leur nudité, les danses de Mata-Hari n'avaient rien d'obscène ?

Pourquoi l'a-t-on invitée et applaudie? écrivait un autre correspondant de l'*Intermédiaire;* parce que sa danse était belle et son intention artistique.

Et, considération qui mérite d'être notée, aujourd'hui, où se pose à nouveau, assez inopinée, la question du nu au théâtre, alors qu'on la pouvait croire définitivement réglée par des jugements qui semblaient devoir faire loi à l'avenir :

L'intérêt du mouvement actuel est précisément de tracer une ligne de démarcation très nette entre le nu de l'art et ce qu'on pourrait appeler le nu du commerce. Les générations de 1860 et de 1875, puritaines ou naturalistes, confondaient volontairement la femme nue et la courtisane. Celle de 1900 distingue.

A part que, comme l'écrivait Gustave Flaubert à Louise Colet, «la courtisane n'existe pas plus que le saint, il y a des soupeuses et des lorettes » (2), plus simplement des «poules», promulguerait aujourd'hui un moraliste, car elles se sont « unifiées », cette observation peut être tenue pour exacte. Ceux qui dénoncent aux foudres de la correctionnelle les audaces du nu appartiennent évidemment aux générations surannées qui ne le savaient comprendre, sinon accompagné de bas montant à mi-cuisses et de quelques moss de vin blanc, le décor et les accessoires pour l'ordinaire impartis à la maison Tellier: et l'on doit savoir gré à la Danseuse Rouge d'avoir victorieusement démontré, dans ses danses sacrées, la chasteté du nu et bien marqué le fossé profond qui le sépare des déshabillés de la revue et de l'obscénité des retroussis de l'ancien quadrille naturaliste.

La danse de Mata-Hari était chaste, c'est pourquoi elle fut invitée dans des salons, des salons mondains, où, le plus commu-

(1) *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 30 septembre 1909.
(2) *Correspondance*, édition Conard, t. II, p. 228.

nément, le décolletage est autrement compris et pratiqué ; c'est pourquoi également, et c'est là encore une confirmation du roman de Louis Dumur, des femmes du monde ne craignirent point de fréquenter la danseuse et d'amener chez elle leurs filles mineures.

Que l'on veuille bien se rappeler un procès récent, lequel aurait fait grand bruit, si, autour, n'avait point été habilement organisée la conspiration du silence ; aux termes même de la note adressée par Maîtres A. Bourgoint, Maurice Garçon et Alexandre Zévaès à la première chambre de la Cour d'appel de Paris, n'était-il pas indiqué qu'il avait été fait grief, par ses gendres, à la fille du fondateur du Bazar de l'Hôtel de Ville, leur cliente, d'avoir conduit une de ses filles, encore mineure, à l'hôtel, chez la danseuse, dont elle avait fait la connaissance dans un train de banlieue (1)?

Le docteur Léon Bizard, qui devait, le 15 octobre 1917, conduire Mata-Hari de Saint-Lazare au poteau de Vincennes, a, d'autre part, dit, dans la *Chronique Médicale* (2), comment, au début de 1914, il l'avait rencontrée dans une maison de rendez-vous. Ce qui prouve que, à cette époque, si elle appartenait déjà de cœur à l'Allemagne, Marguerite-Gertrude Zelle, dite Mata-Hari, n'en recevait pas encore des mensualités suffisantes pour dédaigner, dans la plénitude de ses trente-neuf ans, les menus profits d'un casuel qui ne devait pas laisser d'être parfois instructif.

Arrêtée le 13 février 1917, elle avait comparu les 24 et 25 juillet devant le 3e Conseil de guerre de Paris, que présidait le colonel Semprou, sous l'accusation d'avoir, « à l'étranger et en France, entretenu des intelligences avec les agents d'une puissance ennemie dans le but de favoriser les entreprises de cette puissance », ayant, en outre, à répondre du crime d'avoir communiqué à cette puissance nombre de documents et renseignements sur la politique intérieure et l'offensive du printemps de 1916.

Habilement mené, l'interrogatoire fut long et serré, établissant que :

Mata-Hari qui, au jour de la déclaration de guerre, fréquentait à Berlin les milieux politiques, militaires et policiers, était au service de l'Allemagne ; elle était immatriculée sous un numéro d'ordre dans les

(1) Paris, impr. Pigalle, 1922 ; in-8, de 24-LXIII pp.
(2) *Les maisons de prostitution à Paris pendant la guerre*, juin-juillet 1922.

services de l'espionnage allemand, s'abouchait directement hors du territoire français avec de hautes personnalités ennemies, chefs notoires de l'espionnage, et avait reçu de l'Allemagne depuis le mois de mai 1916, à diverses reprises, des sommes importantes comme rémunération des indications fournies par elle.

En présence de preuves matérielles, elle dut reconnaître tous ces faits (1).

Des pièces venues aux mains de la justice démontraient en effet, à l'évidence, la culpabilité de la danseuse, qui, lors de son arrestation, en était à son deuxième séjour en France depuis le début des hostilités, et la valeur des renseignements livrés par elle à l'ennemi.

Puis vinrent une douzaine de témoins, tant à charge qu'à décharge, et le lieutenant Mornet soutint l'accusation avec sa vigueur accoutumée, indiquant — si strict que puisse être un huis-clos, des fuites finissent toujours par se produire — que, avant même la déclaration de la guerre, l'espionne avait à Paris, dans un monde où l'on aurait dû soupçonner ses relations avec l'Allemagne, des relations qui pouvaient être pour elle doublement fructueuses.

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.

Elle est faible également, et certains, que désigna le lieutenant Mornet, s'il ne les nomma point, avaient sur le poète l'infériorité de n'avoir pas lu tous les livres, point même les rapports du contre-espionnage.

Me Edouard Clunet, avocat, commis d'office par le bâtonnier Henri-Robert, a ensuite présenté la défense de Mata-Hari.

Après trois quarts d'heure de délibération environ, le Conseil est rentré en séance.

A l'unanimité, Mata-Hari a été condamnée à la peine capitale.

La danseuse a appris par son défenseur la condamnation prononcée contre elle.

— C'est impossible ! C'est impossible ! a-t-elle dit.

Au bout de quelques secondes d'émotion, elle a repris son calme apparent.

C'est de son pas énergique de danseuse qu'elle s'est rendue à l'audience, où le greffier Rivière lui a, en présence de la garde assemblée sous les armes, donné lecture de la sentence. Elle a répété alors, à mi-voix : « C'est impossible ! C'est impossible ! »

(1) Communiqué du gouvernement militaire à la presse, 15 octobre 1917.

Puis elle s'est empressée de demander à signer son pourvoi en révision. Dans ce but, elle s'est rendue au greffe du troisième Conseil de guerre, où l'a rejointe son défenseur, avec lequel, d'une voix haute et calme, elle s'est entretenue durant plus d'un quart d'heure. Lorsqu'elle quitta le greffe, elle affectait une grande énergie. Sur ses lèvres errait un sourire machinal (1).

Le même jour — je réponds là incidemment à une question posée dans l'*Intermédiaire* du 20-30 juin 1922 — avait été également condamné à mort, mais par le 2e Conseil de guerre, un ancien officier finlandais, l'espion Mathias Nichelson, coupable d'avoir fait parvenir à l'Allemagne, à l'aide d'une écriture secrète, des renseignements sur notre aviation.

Il n'y avait aucune corrélation entre les deux affaires.

Mata-Hari, qui, jusqu'au bout fit preuve de courage, après avoir refusé de se laisser bander les yeux, fut passée par les armes, le lundi 15 octobre 1917, au polygone de Vincennes, à six heures et quart, et son corps fut transporté au nouveau cimetière de Vincennes, où eut lieu l'inhumation.

Une automobile était venue prendre, vers cinq heures, la condamnée à Saint-Lazare, où, avant de quitter la prison, elle remit un paquet de lettres à son défenseur Me Clunet, et le *Temps*, auquel sont empruntés ces détails, divulgue le nom du pasteur, Arboux, que l'on voit figurer dans la scène d'hallucination de Léopoldine d'Arpajac, et qui, en effet, accompagna la Danseuse Rouge jusqu'au poteau d'exécution.

Le jour même, un communiqué relatant cette exécution, reproduit en partie au cours de ces notes, était communiqué à la presse. Il débutait, d'ailleurs, par une inexactitude, une erreur de date d'un jour : Mata-Hari avait comparu le 24 juillet devant le Conseil de guerre, mais les débats ayant continué le lendemain, sa condamnation à mort datait, par conséquent, non du 24, mais du 25 juillet.

M. Emile Massard, rédacteur en chef de la *Patrie*, qui était alors attaché au gouvernement militaire de Paris comme commandant de territoriale et assista, en cette qualité, à l'exécution, en a, depuis, donné un récit assez détaillé dans le journal la *Liberté* (2).

(1) *Figaro*, 26 juillet 1917.

(2) Reproduit dans *Les Espionnes à Paris* (Paris, Albin Michel, s. d. ; in-12).

Tous les lecteurs du *Mercure de France* ont lu les *Défaitistes* de Louis Dumur, mais combien peu, même parmi ceux qui ont conservé les journaux de la guerre, ont le loisir, ou le courage, de consulter leurs piles encombrantes, les prix actuels de la reliure permettant aux bibliothèques publiques seules, pour qui c'est une nécessité coûteuse mais indispensable, de les faire relier. Les périodiques moins embarrassants que l'on peut avoir sous la main, tels l'*Illustration* ou le *Larousse mensuel*, n'ont soufflé mot de la matinée sanglante du 25 octobre 1917 : il n'était donc pas inutile, peut-être, de relire les journaux contemporains du drame si bellement évoqué par l'écrivain et de leur faire quelques emprunts. Louis Dumur a utilisé ces documents et bien d'autres et leur a prêté le frisson de la vie; Mata-Hari, cette espionne qui avait du cran, lui a fourni le sujet de quelques-unes des pages les plus émouvantes d'un livre où elles ne manquent pas. Théâtre, cinéma, roman, Mata-Hari est entrée dans la légende; elle plut par sa danse et la beauté de son corps; le poteau de Vincennes a fait une apothéose sanglante à cette femme qui, du moins, sut rester brave devant la mort.

Alors que les *Défaitistes* sont dans toutes les mains, faisant revivre avec une angoissante intensité ce lamentable arrière qu'étaient parvenu à camoufler ainsi, à l'aube de 1917, l'offensive immorale de l'Allemagne et l'immonde troupeau des politiciens, les collectionneurs ne seront sans doute pas fâchés de joindre à leur exemplaire cette notule, par quoi, mieux que par toute glose, leur sera démontré quelle part de vérité entre dans le roman et le parti que l'écrivain a su tirer des maigres rogatons que lui fournissait la presse, le plus souvent jugulée et tailladée par la censure, dont les manœuvres de l'Allemagne à l'intérieur et à l'arrière de de nos lignes — à l'arrière surtout — ne rendaient les ciseaux que trop nécessaires.

PIERRE DUFAY.

LETTRES ANGLAISES

W. H. Mallock. — Sir William Robertson Nicoll. — Oscar Wilde : *For Love of the King*, Methuen. — David Grew : *The Untamed*, Fisher Unwin. — Hugh Walpole : *The Cathedral*, Macmillan.

W. H. Mallock est mort le 4 avril dernier. C'est un homme intelligent qui disparaît. Il était né en 1849, d'une famille fixée

depuis le XVII[e] siècle aux environs de Torquay. Du côté maternel, il avait pour oncles l'historien James Anthony Froude et son frère Hurrell Froude, qui combattit aux côtés de Newman au début du mouvement tractarien. Il étudia à Oxford, où il obtint en 1872 le fameux prix de poésie Newdigate, et pensa un moment entrer dans la carrière diplomatique. Mais ses ressources personnelles le dispensèrent d'exercer une profession. Pendant quelques années, il résida dans le sud de la France et en Italie ; il voyagea en Orient et se fixa quelque temps à Chypre. Je le rencontrai en 1898 ; il venait de publier *Aristocracy and Evolution*, que j'avais lu à la suite de ses premiers ouvrages : *The New Republic* et *The New Paul and Virginia*. Il était fameux depuis 1877, date de la publication de sa *New Republic*, ouvrage dans lequel il met en scène, sous un déguisement reconnaissable, les personnages de son temps : Matthew Arnold et John Ruskin, Walter Pater, Huxley, Jowett, Tyndall, W. K. Clifford, Herbert Spencer et d'autres ; c'est une sorte de parodie satirique des idées et théories sur la morale et la religion que professaient ces personnages. Le *New Paul and Virginia* est une satire non moins brillante dans laquelle l'auteur tourne en ridicule la négation, par la science contemporaine, de toute religion surnaturelle. Conservateur en politique, il tendait au catholicisme par ses sympathies, et par tempérament il était hostile à tout libéralisme. Toute sa vie, il conserva son goût pour les discussions religieuses et philosophiques, et il s'acharna à démontrer que le socialisme ne parviendrait jamais à résoudre aucune question sociale. Toutefois, il avait assez d'esprit et de culture pour n'être point dogmatique, et il fut certainement un brillant critique. Il a été suivi dans cette voie, à la génération suivante, par des écrivains comme G. K. Chesterton, Hilaire Belloc, et quelques autres de ce groupe.

§

James Milne, commentant dans le *Graphic* la disparition de Sir William Robertson Nicoll, remarque que certains pédants dédaigneux objectent que le journalisme n'est pas de la littérature. A quoi, il répond : « C'est de la vie, en tout cas, et il n'y a pas de littérature qui ne soit aussi de la vie. » Sans doute, l'œuvre du journaliste est-elle éphémère, et la nécessité d'être quotidien exige-t-elle de lui une rapidité de production qui ne lui laisse pas le souci de donner à sa copie la forme littéraire impeccable,

mais le journaliste ne donne-t-il pas chaque jour un peu de lui-même, et beaucoup parfois? Ne lui faut-il pas des dons inépuisables d'imagination, une intelligence toujours prête, une connaissance et un savoir quasi universels ?

Sir William Robertson Nicoll était né le 10 octobre 1851, près d'Aberdeen et il fit ses études à l'Université de cette ville. Il fut un de ces nombreux Ecossais qu'attirent la capitale de l'Empire où ils s'assurent les meilleures situations et justifient l'ironique remarque que l'Angleterre est un pays gouverné par les Ecossais. Il fonda le *British Weekly* en 1886 et en fit un des organes non-conformistes les plus puissants. Par ce périodique, il exerçait une influence énorme. En 1891, il fonda le *Bookman*, à présent remarquablement dirigé par Mr. St. John Adcock qui en a fait une publication littéraire et critique du plus grand intérêt. Tout en dirigeant ces périodiques, il y collaborait assidûment, sous des pseudonymes qui devinrent fameux, traitant les sujets les plus divers et fournissant des pages innombrables de copie.

Nous avons perdu en Sir William Robertson Nicoll, écrit James Milne, une personnalité qui, pendant de fructueuses années, nous a démontré comment un grand journaliste pouvait être aussi un grand littérateur. Nul mieux que lui, sous le pseudonyme de « A Man of Kent », ne savait rédiger une note bibliographique attrayante et instructive. Nul mieux que « Claudius Clear » ne savait commenter et critiquer un ouvrage que ce fût d'histoire, de théologie, de biographie. Personne ne pouvait écrire un meilleur livre que par exemple sa « Vie de James Macdonell » du *Times*, qui date du début de sa carrière. Qui, parmi ceux qui nous restent, possède, de la littérature anglaise, une connaissance aussi vaste, aussi choisie, aussi stupéfiante? Nous avons peut-être des savants plus érudits, des critiques plus pénétrants, mais aucun, assurément, qui fût aussi bien équipé, en dons naturels et en connaissances acquises, pour la tâche du journalisme littéraire.

§

« J'ai mis tout mon génie dans ma vie, et seulement mon talent dans mes œuvres », disait Oscar Wilde parlant à André Gide, et ce jugement est aussi juste qu'il est sévère. Une œuvre inédite de lui: **For Love of The King**, vient de paraître, et nulle part ailleurs ce jugement ne se vérifie aussi bien. Il semble difficile de définir le caractère de cette œuvre; Oscar Wilde l'appelle une féerie; l'éditeur lui octroie un sous-titre: *A Burmese Masque*, mais ni l'une, ni l'autre de ces étiquettes n'est absolument exacte.

On y peut voir plutôt une fantasmagorie en trois actes qui tient à la fois de la féerie et de la pantomime, et qui serait surtout un scénario ; l'œuvre n'est guère qu'indications de faits et mouvement ; l'auteur indique que des discours très fleuris sont échangés, mais il s'abstient de les écrire ; c'est dommage, car il possédait l'art du dialogue. Il décrit avec minutie la somptuosité du palais où la scène se passe ; il prend un plaisir extrême à imaginer tant de fastueuses splendeurs et à les décrire avec un luxe de mots sonores et rares. Oscar Wilde avait le culte des mots, auxquels il trouvait, non sans raison, une âme sensible et fantasque, un charme puissant.

Eblouis par la magie de son style, nous suivons Oscar Wilde en Birmanie, dans le palais du roi Ming-Beng, possesseur de milliers d'éléphants blancs. Vêtu de riches soieries, couvert de rubis et d'émeraudes, il reçoit dans le faste de sa cour les deux ambassadeurs du roi de Ceylan, venus lui annoncer que leur souverain consent à lui donner la main de sa fille. A minuit, après la réception officielle, Ming-Beng sort incognito à travers la foule assemblée autour de la pagode aux fleurs d'or. Là se trouvent de charmantes jeunes filles fumant d'énormes cigares et des éphèbes portant des fleurs à leurs oreilles. Une belle vierge, Mah Phru, se jette aux pieds du jeune souverain et le supplie de l'aimer, ce qu'il lui accorde sans hésiter. Elle l'emmène dans sa hutte de la jungle. Mais, quand la jeune princesse cingalaise arrivera pour devenir reine de Birmanie, que se passera-t-il ? Les amants ont deux ans devant eux. « Et alors ? » demande Mah Phru. — « La mort ! » répond calmement le prince. La mort de qui ? Ceci n'est point expliqué. Deux fils sont nés dans la petite hutte de la jungle et le vaisseau amenant la princesse est signalé. Ming-Beng est très déprimé, mais il n'y a pas à reculer, il lui faut épouser la princesse. Et, tandis qu'il rêve à son triste sort, les paons remplissent l'air de leur cri sinistre. Mah Phru, pendant sept années, attend fidèlement le retour de Ming-Beng, ne s'expliquant pas pourquoi il tarde tant. Enfin un messager lui annonce la mort de la reine. « Quelle reine ? » Et c'est alors quelle comprend tout. Mais le roi n'a pas d'héritier et il réclame ses deux fils. Bien que Mah Phru soit douce et patiente, l'idée de cette séparation la révolte. Cependant, nul ne peut lutter contre les désirs et les ordres des rois ; ses fils partent donc et la pauvre mère va trouver un sorcier. La des-

cription de l'étrange et magnifique intérieur de ce sorcier est un exemple de la puissance imaginative d'Oscar Wilde. Ce merveilleux sorcier transforme la mère éplorée en un paon blanc, plein de grâce et de majesté qu'il transporte magiquement dans les jardins du roi, où elle éprouve la consolation de voir ses fils, d'être auprès d'eux et de se laisser caresser par eux. Mais voici que le roi est atteint d'une maladie mortelle. Elle entend les docteurs déclarer qu'il ne passera pas la nuit et elle pousse un cri de détresse. Le magicien surgit. Elle lui demande d'accorder la vie au roi. Il accepte, mais ce sera en échange de la sienne. Mah Phru aime le roi, sa vie est inutile, elle consent. Sa forme primitive lui est rendue ; elle pénètre dans la chambre de son royal amant et lui annonce qu'il vivra. Le charme opère, elle tombe foudroyée tandis que le moribond revient rapidement à la vie, et le rideau tombe sur un étincellement de joailleries.

Des critiques sévères pourront dire que cet éblouissement de mots et d'images ne signifie pas grand'chose. Néanmoins, il est peu d'écrivains qui puissent se permettre d'être aussi absurdes avec autant de majesté et de génie. De plus, cette œuvre, composée vers 1894, n'était pas destinée à être publiée. C'était un présent que l'auteur fit à une amie de la famille, Mrs Chan Toon, qui avait été élevée avec Oscar Wilde et son frère Willie. Mr. Chan Toon était neveu du souverain de Birmanie en même temps qu'avocat au Middle Temple. Lorsque Oscar Wilde envoya son manuscrit à Mrs Chan Toon, il lui écrivit :

La Birmanie me fascine !... Je vous adresse une féerie intitulée : *For Love of The King*, pour votre amusement personnel. Elle est le résultat de longues et lumineuses causeries que j'eus avec votre intéressant mari au Temple et sur la Tamise, au temps où je méditais d'écrire un roman qui serait aussi beau et aussi compliqué qu'un tapis de prière persan. Je voudrais voir jouer cette pièce dans vos jardins, un soir que le ciel sera comme une pelouse de violettes, et les étoiles semblables aux yeux des femmes. Chose impossible, hélas !

Pendant longtemps Mrs Chan Toon refusa la permission de publier ce « masque ». Robert Ross, mort maintenant, désirait vivement l'inclure dans une édition des œuvres complètes d'Oscar Wilde, mais il ne réussit jamais à arracher le consentement de Mrs Chan Toon. Finalement tout s'arrangea et cette œuvre, désormais, appartient au public.

§

Enfin un récit qui ne traite ni de cas de conscience, ni d'amours éternelles ou éphémères, ni de haines mortelles, ni d'ambitions, ni d'intrigues, ni de jalousies, un récit qui peut être lu par tous, petits et grands, jeunes et vieux, enthousiastes ou blasés, et plaira à tous indistinctement. Si le cheval est « la plus noble conquête » de l'homme, Mr David Grew relate dans ce récit, qu'il appelle **The Untamed**, au prix de quelles souffrances l'homme parvient à domestiquer le fier animal. Aristophane, Esope, La Fontaine, Kipling, Rostand ont fait parler les animaux ; Mr David Grew a décrit les sensations des chevaux capturés par l'homme et soumis au harnais. Sept ans passés au Canada, dans les vastes plaines du Nord-Ouest, lui ont permis de se familiariser avec les chevaux qui vivent là à l'état sauvage. Dans ces prairies, Mr Grew fait galoper son héroïne Queen Dora, jument indomptée. C'est une biographie émouvante et passionnante. Toute la sympathie du lecteur est acquise à la noble bête, et ses longues luttes pour échapper au joug de l'homme tiennent l'attention captive.

Sans doute, le récit contient quelques longueurs, surtout dans la première partie, mais la lecture vaut d'être poussée jusqu'au bout, et quand le livre est fermé, il en reste un souvenir persistant ; le cadre immense des plaines neigeuses et du grand fleuve tumultueux s'évoque nostalgiquement, et il semble qu'on entend le galop précipité des troupes de chevaux aux longues queues et aux grandes crinières. *The Untamed* est une oeuvre originale.

§

Mr Hugh Walpole est le fils d'un évêque anglican et il n'ignore rien des aspects de la vie ecclésiastique. Il a mis cette connaissance à profit dans un copieux roman, **The Cathedral.** Autour d'un de ces édifices moyenâgeux, et dans son ombre, il fait s'agiter de pieux personnages, avec toutes les petitesses et toutes les misères, avec l'orgueil et les ambitions de la nature humaine. Tout cela évolue autour de l'Archidiacre Brandon, homme de belle stature, orgueilleux, admiré et craint de ses ouailles, qui, au fond de leur cœur, souhaitent de le voir disparaître, sans que nul n'ose la moindre révolte. Brandon est marié à une petite créature insignifiante et passive dont la seule fonction fut de lui donner un fils, puis une fille, et de vaquer aux soins de son intérieur. L'Archidiacre est fier de sa cathédrale, et

fier aussi d'en être le maître. Satisfait de son poste lucratif qui lui permet de se promener par les rues comme un paon qui fait la roue, il n'a pas le moindre souci des âmes à sa charge. Un artiste amoureux du monument et qui s'adonne à l'ivrognerie par désespoir de ne pouvoir reproduire tant de beautés, répète à l'archidiacre : « La cathédrale se vengera ! » C'est le fils même de Brandon qui commence la série des mécomptes en se faisant renvoyer de l'Université d'Oxford. Les bonnes langues s'en donnent et l'orgueilleux père est profondément humilié. Sur ces entrefaites, un nouveau chanoine arrive à Polchester : Ronder, petit homme tout rond, à la face poupine et joviale, de laquelle toute malice semble être exclue. Toutefois, il est très intelligent et très diplomate ; son seul but est de forcer Brandon à la retraite. L'archidiacre ne se croit plus inébranlable. Instinctivement, il redoute ce nouveau chanoine en qui il voit un ennemi, sans raison évidente. Cette crainte pèse sur lui et l'annihile. Cet homme faible est obsédé. Il a peur de tout, de tous, et ne se sent même plus à l'aise dans la solitude de la cathédrale où il cherche en vain la paix. Avec angoisse, il prend Dieu à témoin des grandes choses qu'il a faites pour Lui, mais sa véhémence ne parvient pas à faire taire ses remords. Coup sur coup, les calamités s'accumulent sur la tête hautaine de l'Archidiacre. Son fils enlève la fille d'un carabetier ; sa femme insignifiante et faible s'éveille à l'amour qu'elle n'a jamais connu, et se laisse enlever, elle aussi, par un des chanoines, être aussi insipide qu'elle-même. Brandon est sérieusement ébranlé : toute la ville en profite pour vider d'un coup le fiel amassé depuis des années. Le cabaretier et l'artiste ivrogne tombent à bras raccourcis sur lui, un soir de fête où tous deux avaient bu. Le choc le rend demi-fou. Seule sa fille, à laquelle il ne prit jamais garde, lui reste dévouée au point de sacrifier son amour. D'autre part, le chanoine Ronder a réussi à ameuter tous ses collègues et même l'évêque contre Brandon qui, abreuvé d'amertume, meurt d'une embolie au cours d'une assemblée ecclésiastique où il assiste à l'écroulement de ses ambitions. *The Cathedral* est une œuvre robuste. Le caractère du principal personnage, Brandon, est parfaitement étudié et développé. Cependant on ne peut s'empêcher de penser que Mr Walpole se complaît à châtier durement cet être vain et faible. Mais sans doute l'auteur a-t-il gardé de sourdes rancunes contre quel-

ques-uns de ces personnages vaniteux, inintelligents, égoïstes, et il frappe d'autant plus fort qu'il désire que ses coups portent.

HENRY.-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Affonso Lopes-Vieira : *O Romance de Amadis*, composé d'après l'œuvre de Lobeira, Lisbonne. — Teixeira de Pascoais : *Regresso do Paraiso* ; Renascença Portuguêsa, Porto. — Eugenio de Castro : *A Mantilha de Medronhos* ; Lumen, Lisbonne. — Memento.

L'histoire du Portugal et celle d'Espagne se sont trouvées à certaines époques trop étroitement enchevêtrées l'une à l'autre, pour que l'on puisse toujours, faute de documents précis, opérer les discriminations indispensables. Et malgré l'autorité de savants comme Théophilo Braga, Mila y Fontanals, Menendez y Pelayo, la discussion pourra durer longtemps encore autour du problème d'**Amadis de Gaule**, dont les trois premiers livres passent pour avoir été composés par le Portugais Vasco Lobeira au début du XIVe siècle, et dont on ne possède plus qu'une amplification castillane rédigée par Garci-Ordoñez de Montalvo un siècle plus tard. Les plus récents travaux sur la matière évoquent une collaboration de Vasco et de Joao Lobeira à la rédaction des trois premiers livres, considérés, d'ailleurs, comme chef-d'œuvre par le grand Cervantès. Il suffirait, au surplus, que le héros d'*Amadis* ait été caricaturé par le *Don Quichotte*, pour lui assurer l'immortalité. En fait, à travers les œuvres très inégales qui sont issues au Moyen âge de la « Matière de Bretagne », *Amadis* et *Tristan* gardent la précellence. Les deux héros sont chargés de proposer aux contemporains le même idéal d'humanité parfaite. Tous deux, à travers les aventures qui leur sont attribuées, illustrent le même thème doctrinal qui est celui de tout le Cycle chevaleresque : le thème de l'Epreuve, et ce thème doit servir à mettre en lumière que l'Amour est la pierre de touche de toutes les vertus humaines. A ce titre, la vieille épopée du *Ramayâna* pourrait être considérée comme le prototype de pareils récits.

Mais ne cherchons pas si loin. Retenons seulement que l'influence d'*Amadis* fut immense sur l'évolution des mœurs dans la péninsule, et que cette influence semble avoir merveilleusement préparé ou accompagné les divers mouvements de libération

nationale ou d'expansion maritime. Il était donc naturel qu'un Portugais de haute culture assumât un jour la mission de restituer à sa patrie le trésor littéraire qu'elle avait, par excès de générosité, laissé échapper de ses mains. Ainsi fit pour la peinture M. José de Figueiredo. Stimulé vraisemblablement par l'exemple de M. Joseph Bédier, dont le labeur minutieux et artiste n'a pas été de trop pour laver le Roman courtois d'un injuste discrédit, et pour prouver que la France de cette époque avait été un foyer de culture incomparable, M. Affonso Lopes-Vieira s'est mis en tête de faire pour *Amadis* ce qui fut réalisé chez nous avec tant de bonheur pour *Tristan et Yseult*. Il n'est pas de Portugais véritable qui ne sente vibrer intensément, dans les premiers livres d'*Amadis*, l'âme amoureuse et lyrique de sa race ; mais seul un poète de la taille d'un Lopes-Vieira était capable, de par ses affinités natives ou électives (ainsi s'exprime judicieusement la savante préfacière Madame Carolina Michaëlis de Vasconcellos) de s'identifier avec le troubadour Joâo Peres Lobeira Alvim et avec le chevalier Vasco Lobeira. Sous le fatras de la compilation castillane, il fallait d'abord redécouvrir le fonds portugais initial, afin d'éliminer tout ce qui s'y était trouvé superposé. A cette délicate opération devaient présider un goût éclairé, une intuition sans défaillance. Affonso Lopes-Vieira retrouva les lignes constructives du Roman, supprima les complications inutiles, les redites, les figures secondaires trop nombreuses, les épisodes en hors-d'œuvre, et s'attacha à mettre en lumière l'essentiel : l'élément humain et lyrique. Ainsi les cent trente-cinq chapitres de Montalvo ont été réduits à vingt, qui constituent un tout parfait, où la vie bouillonne.

Avec une dévotion passionnée, le poète a revécu le roman des Lobeira et l'a refait sien, pour le restituer au Portugal. Tout ce qui est humain et vivant dans le vieux texte, et spécialement l'*amour-adoration*, a été mis en relief, et cè qui nous est offert dans la langue d'aujourd'hui, nette et concrète sans surcharge d'archaïsme, c'est bien l'héroïque et amoureuse Chanson Courtoise des XIIIe et XIXe siècles.

Affonso Lopes-Vieira a réalisé là une œuvre de haute portée littéraire et nationale, dont le succès fut grand dès son apparition, et qui sera bientôt traduite en plusieurs langues. Lui-même considère que le *Roman d'Amadis* est ce qu'il a produit de

meilleur. Mais rien d'inférieur n'est jamais sorti de sa plume artiste.

La noble doctrine d'*Amadis* semble bien loin de nous désormais ; dès avant la guerre, Carlos Reyles pouvait proclamer la « Mort du Cygne », et c'est pure curiosité littéraire que d'évoquer les figures de la Chevalerie.

Les contradictions factices, introduites entre la Science et la Religion, ont rompu l'équilibre mental ; l'homme a cru pouvoir se rendre maître de la matière, pour des fins de jouissance pure ; la matière triomphe, sous prétexte de Raison souveraine et la fausse idéologie, qui consiste à identifier le Désir avec la Volonté, détruit le mérite du libre choix, c'est-à-dire du sacrifice. Le vieux Dieu chrétien, menacé, appelle à son aide les dieux inférieurs, chassés du paradis et qui continuent d'habiter les replis de la Nature prestigieuse, pour l'embellissement de la Vie, cependant que Satan universaliste et déterministe cherche à vider le ciel, pour instituer sur le monde sa domination de force. Anxieux, comme au temps de Dante, comme au temps de Milton, le Poète s'appuie à la terre ancestrale et cherche à retrouver le secret des communions mystérieuses.

Il s'insurge également contre l'idée d'une nature sans âme, morte, et contre celle d'une nature, où n'habiterait que le péché.

Par l'Amour les portes de la Mémoire cosmique peuvent se trouver rouvertes, et une nouvelle révélation doit s'ensuivre, qui fusionnera l'harmonie apollinienne avec le vertige rédempteur du Christ.

De cette Révélation éventuelle dépend sans doute le salut de l'humanité nouvelle, tiraillée entre l'unitarisme matérialiste, révolutionnaire, et les autagonismes nationaux, à travers l'enfer déchaîné des convoitises. Du fond de l'Orient un poète s'est levé qui, en explorant sa propre âme, y a découvert toute sa race et, à travers sa race, l'Humanité : Tagore.

Il n'est plus seul maintenant. Hors de toutes influences d'école, comme de toutes préoccupations dogmatiques, un autre poète a surgi, et l'Ibérie le salue déjà comme le plus grand d'entre ses aèdes contemporains : Teixeira de Pascoais. Habitué à retravailler minutieusement chacun de ses poèmes pour leur conférer la juste portée qu'il en attend, il nous donne aujourd'hui la deuxième édition de son **Retour au Paradis,** qu'il regarde lui-même comme un chef-d'œuvre, et qui est bien le plus étrange

paysage d'âme que nous ait été offert depuis les *Dziady* de Mickiewicz. Mais c'est de Dante que procède surtout ce poème de rédemption, et il convient de dire tout de suite que Pascoais n'est pas un homme adonné aux sciences d'analyse; mais bien un voyant pur, qui condense dans le Regret passionné, dans la *Saudade*, l'aspiration souveraine de l'Homme à la Présence divine, c'est-à-dire à la Mémoire cosmique intégrale.

En compagnie des ombres de Virgile et de Dante, le poète s'avance à travers les fanges brûlantes de l'Enfer. Devant le tourment de Caïn, Adam et Eve sortent de leur passion égoïste et charnelle, et la nostalgie du Divin les envahit. De même, parce que Judas aura eu pitié d'un lépreux sur une route déserte de Judée, il lui sera permis, au jour de Noël, de revenir sur la terre et de rafraîchir, dans les glaces vierges du Pôle, son remords dévorant. Adam, que les démons ont pris pour guide en vue de la Grande Cueillette d'âmes du Jugement dernier, sent monter de la terre, à travers la voix des choses, le regret du Paradis. A l'heure du Jugement, le nouveau Dieu-Enfant, éveillé par la trompette de l'Archange *Saudade*, entame la lutte avec Satan, l'Empereur de la Mort. La Balance, aimantée par le Pur Amour, ne permet plus les pesées rigoureuses, et les péchés lancés à la face du soleil s'enflamment à leur tour, deviennent chaleur et lumière. Alleluia!

Adam et Eve rentrent au Paradis, dans l'immense communion d'amour. Ce poème est un appel éperdu aux énergies religieuses de l'Homme pour qu'il se réveille et vive, en esprit, amour et vérité, au lieu de sommeiller et mourir dans la prison des dogmes et des lois. Leonardo Coïmbra, dans une préface magistrale, en a dégagé les significations métaphysiques, esthétiques et sociales. C'est une invocation à l'Esprit, dit-il. Par delà le Bien et le Mal, il atteint le monisme moral de la Vie. Que l'Esprit s'absente et ses œuvres d'amour deviendront les aveugles instruments de toutes les passions. Or Dieu a besoin d'être perpétuellement redécouvert par l'Amour.

Ainsi se continue le cycle d'*Amadis* que d'aucuns proclament fermé.

Ainsi Pascoais donne à l'angoisse pessimiste d'Anthero, d'Antonio Nobre, au sarcasme et à la nostalgie de Junqueiro la plus exaltante des conclusions.

Maître du Verbe pur, orfèvre incomparable du Vers, Eugenio de Castro a préféré se vouer au culte exclusif de la Beauté formelle, et nul n'était mieux qualifié pour venir nous entretenir en Sorbonne du *Symbolisme dans la poésie portugaise* et du *Sonnet portugais du XVIe au XXe siècle*. C'est à titre de chef du Symbolisme lusitanien que nous le fêtâmes, à Paris, en 1896, et c'est le très classique auteur de la **Mantilha de Medronhos**, (souvenirs et impressions d'Espagne) que nous avons le devoir de saluer aujourd'hui, comme l'un des plus habiles joailliers du sonnet, qui ait paru depuis Heredia. Au reste, Eugenio de Castro ne doit rien à l'auteur des *Trophées*, mais bien plutôt aux Quinhentistes et à son propre génie. Tout, dans ces petits poèmes, est précision, couleur juste, sentiment exquis, notation visuelle exacte. Mais pourquoi l'Humanité délaisse-t-elle chaque fois la perfection pour l'aventure ?

Mémento. — Ethnologue et folkloriste M. Claudio Basto a donné, dans la revue *Lusa*, qu'il dirige, la mesure de son savoir. Il nous offre aujourd'hui un gracieux bouquet de proses nuancées, lyriques, pleines d'effusions, de sentiment et d'images : *Flores do Friu*, entre lesquelles *La Fille du Soleil*, et *Un souvenir de Galice*, *Printemps* et un beau morceau descriptif, *Bords du Douro*, valent d'être prisés très haut.

Dans une admirable édition M. le Docteur J. de Mello Vianna a réuni sous le titre de *Em Tempo de Guerra* toute une série d'articles inspirés par les angoisses de la tourmente à ses débuts. Le produit de la vente du volume a été consacré aux soldats de France, et c'est là un touchant témoignage de sympathie, auquel il nous est défendu de rester indifférents.

Signalons également, dans le domaine historique pur, la publication, à l'*Annuario do Brasil* (dont l'activité luso-brésilienne ne se dément pas), d'un gros travail minutieusement documenté : *O Marquês de Pombalea sua epoco* par J. Lucio d'Azevedo. Aux mêmes éditions : *A Cruz de Guerra*, épisode dramatique en un acte de Jorg. de Castro. Notons *Liminar* de Maria Alves Pereira, poète de l'amour et de la volupté. A côté de *Seara nova* et d'*Aguia*, *Contemporanea*, magazine littéraire hebdomadaire, s'affirme très avant-gardiste.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

Sur Tolstoï. — V. Tchertkov : *Le départ de Tolstoï*, Moscou, Ed. de la Coopérative centrale. — L. L. Tolstoï : *Souvenirs sur mon père*. — D. Matkovitzky :

Le Journal de Iasnaïa Poliana, nos 1 et 2, Moscou, 1922. — *A l'Étranger*, recueil, Berlin 1923. — *La voix du Passé* (Goloss Minouvchavo), n° 1, 1923.

En ce moment, en Russie, on parle beaucoup de Tolstoï ; on publie des documents sur lui ; on imprime ses inédits et l'on commente les révélations de son ami le plus intime, V.G. Tchertkov, sur les derniers moments de sa vie. L'attitude du gouvernement bolcheviste envers Tolstoï et ses partisans a souvent varié. Aux premiers temps de sa victoire il se montra idolâtre du « Grand écrivain de la terre russe » ; on lui érigea des monuments, on donna son nom à des écoles et à des rues; Iasnaïa Poliana fut tansformé en « Musée Tolstoï » ; ses œuvres furent répandues en éditions populaires. Mais quand, résolu de persécuter tous ses détracteurs, il accentua ses méthodes de violence, la doctrine de la non résistance, chère à Tolstoï, lui parut en opposition trop flagrante avec ses procédés gouvernementaux, et les Tolstoïens furent eux aussi persécutés. La fille de Tolstoï, Alexandra, connut alors la prison. Les éditions des œuvres de Tolstoï furent suspendues et il s'en fallut de peu que l'illustre écrivain ne fût classé parmi les auteurs contre-révolutionnaires.

Après la défaite des armées blanches, le gouvernement bolcheviste raffermi montra un peu plus de tolérance, et Iasnaïa Poliana fut définivement affecté au musée Tolstoï, dont sa fille Alexandra devint conservatrice. La publication des œuvres complètes fut reprise sous la direction de Tchertkov. En même temps une société, subventionnée par le gouvernement, était fondée pour « préparer cette édition, réunir tous les manuscrits de Tolstoï et toute sa correspondance ». La société passa un contrat avec Tchertkov, en vertu duquel celui-ci avait le droit d'écarter certains textes s'il jugeait inopportun de les publier. Ce contrat, semblait-il, mettait fin à toutes les discussions soulevées autour de l'héritage littéraire de Tolstoï et de son testament.

Tout récemment est paru un livre de Tchertkov, intitulé : *Le départ de Tolstoï* (Oukhod Tolstovo). Dans ce livre, dont le titre plus exact serait : « Comment et pourquoi partit Tolstoï », l'auteur dévoile les raisons les plus intimes qui poussèrent Tolstoï à abandonner son foyer pour un pèlerinage auquel la mort mit fin dans la petite gare d'Astapovo. Une violente polémique s'est élevée autour de cette publication ; les uns approuvant Tchertkov de l'avoir faite, les autres — parmi ceux-ci la famille et quelques

amis de Tolstoï — l'en blâmant véhémentement. Un des fils de Tolstoï, Léon, a publié dans le *Figaro* une série de feuilletons : *Souvenirs sur mon père*, dans lesquels il prend violemment à partie Tchertkov; et dans un recueil paru à Berlin il y a un mois : *A l'Etranger* (Nachoujoï Storoné) M. Melgounov, dans un article intitulé : « Le départ de Tolstoï », n'est guère plus tendre pour lui.

Nous n'entendons pas nous immiscer dans cette querelle, ni discuter si Tchertkov avait ou non le droit de publier son livre, mais nous devons reconnaître qu'en tout cas son livre a ce grand mérite que la vérité s'y montre toute nue et qu'il constitue un document humain de la plus haute importance, puisque nous y trouvons les extraits des pages les plus intimes du journal de Tolstoï, les pensées qu'il n'osait avouer qu'à lui-même et qu'il jetait fébrilement sur les feuillets de ce carnet qu'il portait toujours sur soi, n'ayant qu'une confiance limitée en la discrétion de son entourage et surtout de sa femme.

Avant de passer à l'analyse de ce document, disons seulement que la publication du livre de Tchertkov a eu pour conséquence immédiate sa brouille avec la société vouée à l'édition définitive des œuvres complètes de Tolstoï, dont la publication est de ce fait arrêtée.

« Je me suis tu pendant dix ans, écrit Tchertkov, maintenant je sens que le moment est enfin venu où je dois dire franchement ce que je sais ». Son silence, Tchertkov l'explique par sa crainte de remuer des souvenirs trop cruels pour la femme de Tolstoï, Sophie Andréievna, aujourd'hui décédée ; et s'il le rompt, c'est qu'il y est poussé par plusieurs considérations, entre autres celle que lui exposait une Anglaise, admiratrice de Tolstoï, qui lui écrivait, il y a huit ans : « L'histoire nous montre qu'il est toujours impossible d'établir la vérité quand il n'y a plus de témoins oculaires vivants. »

Les articles du fils de Tolstoï, publiés par *Le Figaro*, dans lesquels il a décrit d'une façon trop subjective les derniers temps de la vie de son père, furent aussi un des motifs qui poussèrent Tchertkov à publier son livre.

« La véritable histoire de la vie de Tolstoï doit être conservée intacte pour les générations futures », écrit Tchertkov dans la préface de son livre. Tolstoï souffrait depuis longtemps du con-

traste entre sa vie — au milieu du luxe et des querelles familiales — et la doctrine qu'il prônait. Déjà, en 1895, il avait écrit à sa femme une lettre d'adieu (publiée depuis) dans laquelle il lui exprimait son intention de partir. Mais alors il ne mit pas son projet à exécution. Encore avant, dans son journal, à la date de 1884, nous trouvons les lignes suivantes :

5 juin.

Si seulement j'étais sûr de moi, mais je ne puis continuer à mener cette vie sauvage. Pour les miens ce sera même utile. Ils réfléchiront s'il y a en eux quelque chose qui ressemble à un cœur. Je n'ai rien dit, mais c'est pour moi affreusement pénible.

Quelques jours plus tard, il veut s'en aller, mais déjà à mi-chemin de Toula, à cause de l'état de grossesse de sa femme, il retourne sur ses pas. Et le 17 juin il écrit :

C'est terrible. C'est en vain que je ne suis pas parti. Il est probable que je ne pourrai éviter cela.

Après cette crise, Tolstoï, en apparence, parut calme, mais son journal nous révèle son état d'âme véritable :

29 juin.

Le soir j'ai fauché près de la maison. Je suis allé me baigner. Je suis rentré de bonne humeur, et soudain, ma femme se mit à me faire des reproches à cause des chevaux dont je veux me débarrasser, n'en ayant pas besoin. Je n'ai rien dit, mais je suis devenu très triste. Je me suis en allé. Je voulais partir tout à fait, mais la grossesse de ma femme m'a retenu. A la maison, des hommes barbus, mes deux fils, passent leur temps à jouer au bridge. — « Elle est au croquet, tu ne l'as pas vue ? » me dit leur sœur, Tania. Je ne veux pas la voir, et je suis allé m'étendre sur mon divan, pour dormir. Mais je n'ai pas pu, tant je souffrais. Ah ! comme c'est pénible ! Cependant j'ai pitié d'elle, et, malgré tout, je ne puis croire qu'elle soit tout à fait de bois. Vers 3 heures, je venais de m'endormir, elle m'a réveillé : — « Excuse-moi, les douleurs commencent ; je mourrai peut-être ». Nous sommes allés en haut. L'accouchement, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus heureux et de plus joyeux dans la famille, commençait et cela se passait comme quelque chose d'inutile et de pénible.

Et le 5 juillet :

Ma femme est calme et contente. Elle ne voit pas tout ce qui nous sépare. Je tâcherai de faire ce qu'il faut ; mais que faut-il faire, je l'ignore.

Le 19 juillet :

Elle est venue chez moi et m'a fait une scène d'hystérique dont le sens était qu'il ne faut rien modifier, qu'elle est malheureuse et doit fuir quelque part. J'avais pitié d'elle, mais en même temps je me rendais compte qu'il n'y a rien à espérer tant qu'elle restera comme une meule à mon cou et au cou des enfants. Probablement qu'il le faut ainsi. Il faut apprendre à ne pas se noyer la meule au cou. Mais les enfants? Evidemment ça doit être ainsi et je souffre seulement parce que je suis myope. Je l'ai calmée comme une malade.

Telle était l'atmosphère de sourde hostilité dans laquelle vivait Tolstoï. Il note dans son journal, le 12 août :

Avec ma femme ça se maintient. J'ai peur et tends toutes mes forces.

Mais le 17 septembre :

Ce matin j'ai eu avec elle une conversation et, subitement, la colère l'a prise. Après, elle est descendue chez moi et m'a harcelé jusqu'à ce qu'elle m'ait mis hors de moi. Je n'ai rien dit, rien fait, mais j'étais très peiné. Elle est partie avec une crise de nerfs. J'ai couru sur ses pas. Je suis affreusement tourmenté.

Après une interruption de plusieurs années, en 1889, Tolstoï reprend son journal. Pendant cette période sa vie de famille ne s'est pas améliorée, ainsi qu'en témoignent les notes de son journal et cette remarque de Tchertkov, d'après ses observations personnelles : « Personne, dit-il, ne peut s'imaginer ce que, pendant ce temps, il a pu supporter et souffrir. »

En 1904, Tolstoï eut la visite d'un médecin slovaque, Douchan Petrovitch Makovitzky, qui, depuis longtemps, disciple convaincu de la doctrine de Tolstoï, désirait passer quelques semaines près de lui à Iasnaïa Poliana. Il y demeura jusqu'au moment du départ de Léon Nicolaievitch qu'il accompagna et assista dans son agonie. Le Dr Makovitzky devint le confident le plus intime et l'ami le plus cher de Tolstoï. Tchertkov rapporte qu'un jour Tolstoï appella Makovitzky et lui dit : « Douchan Petrovitch, allez chez ma femme et dites-lui que si elle désire ma mort, elle va droit au but. » Makovitzky, dans ses « Souvenirs sur Iasnaïa Poliana », raconte ainsi cet incident :

Avant-hier, elle a de nouveau fait une scène à Léon Nicolaievitch. A genoux elle a demandé la clef du coffre-fort de la banque où se trouvent le journal et le testament, elle le suppliait de la lui remettre. Léon Nicolaievitch lui ayant dit que c'était impossible, elle s'en alla, et, du

dehors, lui cria par la fenêtre : « J'ai avalé de l'opium. » Tolstoï courut près d'elle ; alors elle lui dit : « Je n'en ai même pas eu l'intention, je l'ai dit exprès. » Cette scène avait tellement ému Léon Nicolaievitch qu'il fut pris de battements de cœur en montant l'escalier et faillit avoir une syncope. Il était aussi ému et effrayé que si sa femme était réellement morte.

Le 14 juillet 1910, Tolstoï écrit à sa femme quelles concessions il peut faire et ajoute :

Si tu n'acceptes pas ces conditions d'une vie bonne et paisible, je m'en irai. Je m'en irai pour toujours, car il est impossible de vivre ainsi, plus longtemps.

Le 21 octobre de cette même année, à son ami le paysan Novikov, Tolstoï disait :

Je ne vous ai jamais caché que dans cette maison je souffre comme en enfer et il y a longtemps que je désire m'en aller, me retirer quelque part dans la forêt, chez un ermite, qui m'aiderait et que je pourrais aider. Mais Dieu ne m'a pas donné la force de rompre avec ma famille. Ma faiblesse est peut-être un péché, mais pour ma satisfaction personnelle je ne puis faire souffrir les autres ni les miens.

Aussi, l'idée de quitter Iasnaïa Poliana, d'abandonner sa famille hantait depuis toujours Tolstoï. Un mois avant son départ il disait à ce même Novikov :

Oui, croyez-moi, je vous parle tout à fait franchement, je ne mourrai pas dans cette maison. J'ai résolu de m'en aller dans un lieu inconnu, et peut-être irai-je tout droit mourir dans votre izba. Moi je désire me préparer tranquillement à la mort, tandis qu'eux ils m'évaluent en roubles. Je m'en irai, je m'en irai, c'est sûr.

Quelques jours plus tard, à la lettre d'un étudiant qui lui reproche la contradiction entre sa vie et sa doctrine, il répond, ayant en vue son départ :

On peut le faire, on le doit, quand c'est nécessaire non pour des buts extérieurs, inventés, mais pour la satisfaction des exigences intérieures de l'âme, quand il devient aussi impossible moralement de rester dans l'ancienne situation qu'il est impossible physiquement de ne pas tousser quand la respiration manque. Je suis très près de cette situation et chaque jour je m'en approche davantage.

Un événement survenu dans la nuit du 27 au 28 octobre 1910 poussa Tolstoï à réaliser le plan qu'il mûrissait depuis si long-

temps. Dans son journal nous trouvons le récit des incidents de cette nuit mémorable :

Je me suis couché à onze heures et demie et j'ai dormi jusqu'à trois heures du matin. Je me suis éveillé comme les nuits précédentes et j'ai entendu des portes s'ouvrir et des pas. Les autres nuits je n'avais pas regardé à travers ma porte ; mais, cette nuit-là, je regardai par une fente et j'aperçus de la lumière et un bruissement quelconque. C'était Sophie Andréievna qui cherchait quelque chose, des lettres probablement. La veille, elle avait prié, exigé même que je ne fermasse pas la porte. Les deux portes de sa chambre étaient ouvertes, de sorte qu'elle pouvait entendre le moindre de mes mouvements. Jour et nuit tous mes gestes, toutes mes paroles devaient être sous son contrôle. De nouveau des pas ; prudemment elle ouvre la porte et passe. Je ne sais pourquoi cela provoqua en moi un dégoût insurmontable et me révolta. Je voulus me rendormir, mais impossible. Je me retournai près d'une heure, puis j'allumai une bougie et m'assis dans mon lit. La porte s'ouvre et entre Sophie Andréievna qui me demande comment je me sens et s'étonne de la lumière qu'elle a aperçue chez moi. Le sentiment de dégoût et de révolte grandit. J'étouffe; je compte les battements de mon pouls : 97. Je ne peux pas me coucher, et soudain je prends la décision irrévocable de partir. Je lui écris une lettre. Je me mets à emballer les choses les plus nécessaires. Ah ! partir au plus tôt. J'éveille Douchan (Dr Makovitzky), puis Sacha (sa fille Alexandra) qui m'aide à faire mes paquets.

La fille de Tolstoï, Alexandra, a raconté que cette nuit-là, elle et son amie Varvara Mikhailovna, la dactylographe, ne dormant pas, il leur sembla entendre marcher et causer en haut. Elle craignit une querelle entre son père et sa mère. A l'aube, on frappa à leur porte. Alexandra Tolstoï ouvrit et demanda : — « Qui est là ? » — « C'est moi, Léon Nicolaiévitch. Je pars tout de suite, pour toujours... Venez m'aider à faire mes paquets. »

Tolstoï, le visage clair, résolu, hâtait fébrilement son départ, inquiet seulement à l'idée que sa femme pourrait s'éveiller avant qu'il n'eût mis son projet à exécution. Il note dans son journal :

Je tremble à la pensée qu'elle entrera, qu'il y aura une scène, une crise de nerfs et que je ne pourrai pas partir sans subir cette scène. A six heures les paquets sont prêts. Je vais à l'écurie donner l'ordre d'atteler. Douchan, Sacha et Varia ficellent les paquets. La nuit est sombre, on ne voit rien ; je ne trouve pas le chemin du pavillon ; je me heurte contre un arbre et tombe ; je perds mon bonnet et ne le retrouve pas. Enfin, je rentre à la maison prendre un autre chapeau,

et, la lanterne à la main, j'arrive à l'écurie où on attelle. Sacha, Douchan et Varia viennent. Je tremble, redoutant la poursuite. Enfin nous partons. A Stchakino nous attendons une heure et je tremble à chaque instant de la voir paraître. Enfin, nous sommes dans le train; on part. La crainte passe et la pitié pour elle paraît; mais sans aucun doute j'ai fait ce que je devais. Peut-être me trompé-je en me justifiant, mais il me semble que j'ai sauvé non moi-même, Léon Nicolaievitch, mais ce qui, parfois, paraissait un peu en moi.

De sa maison, Tolstoï, accompagné du Dr Makovitzky, se rendit à Optina-Poustyne, où il passa deux jours. Il voulait poursuivre sa route, quand, à la petite station Astapovo, il se sentit mal. On le descendit du train, et comme il n'y avait aucune auberge aux environs, le chef de station lui céda sa chambre ; et c'est là que dix jours plus tard, le 10 novembre 1910, s'éteignit le grand Tolstoï.

Le Dr Douchan Petrovitch Makovitzky qui, venu à Iasnaia Poliana pour passer quelques jours près de Tolstoï, ne peut ensuite se résoudre à le quitter et demeura avec lui jusqu'à son dernier souffle ; le Dr D. P. Makovitzky, pour qui Tolstoï était un prophète, un dieu, avait résolu de noter chacun des propos de son illustre ami. Pour faire cela à l'insu de Tolstoï, il s'était exercé à sténographier sur de minuscules feuilles de papier, qu'il tenait dans sa poche, et ainsi il était arrivé à noter tout ce que disait son hôte.

Les notes recueillies de cette façon par le Dr Makovitzky pendant les six années de son séjour à Iasnaia Poliana sont publiées maintenant par ses amis, car le Dr Makovitzky s'est tué en 1920. Cette publication paraît en livraisons sous le titre : *Le Journal de Iasnaïa Poliana.* Les moindres réflexions de Tolstoï ont été scrupuleusement notées par le Dr Makovitzky, et le contenu des deux livraisons parues du *Journal de Iasnaïa Poliana* est, dans son ensemble, très intéressant.

Le 25 décembre 1904, la conversation s'engage sur le livre de Waliszewski *Catherine II*, et le Dr Makovitzky raconte :

Léon Nicolaievitch lut à haute voix les deux récits sur la mort de Catherine, cités par Waliszewski, l'un d'un Polonais, l'autre du moine Kalinka. D'après ces récits Catherine est morte sur sa chaise percée, faite du trône polonais. Kalinka voit en cela la punition de Dieu, pour le blasphème au trône polonais. Ayant lu cela, Tolstoï se mit à dire :

« Je me demande toujours par quoi se maintient le gouvernement. Comment une femme aussi dépravée, bornée et méchante a-t-elle pu régner pendant trente ans ? Et ceux qui règnent maintenant sont pareils. Pierre III et Paul étaient meilleurs qu'on les représente. Puisqu'on les a tués, leurs meurtriers avaient besoin de les calomnier pour se justifier. En revanche, Catherine et Alexandre Ier étaient beaucoup pires qu'on ne l'a dit. » A propos d'Alexandre Ier, Léon Nicolaïevitch a dit qu'il n'était ni bon ni instruit comme les historiens le représentent. C'était un homme très rusé. Quant à Nicolas II on a dit à Tolstoï qu'il est toujours de l'avis de ses conseillers mais n'en fait qu'à sa tête. Ses discours aux troupes qui partent à la guerre, il les prononce d'un ton très résolu. Ensuite, « tant que les dames ne sont pas là », comme il disait, Léon Nicolaievitch nous a donné à lire une lettre de Stanow sur la débauche de Catherine. Dans cette lettre Stassow fait l'exposé des documents conservés à la Bibliothèque Nationale de Pétrograd. Pendant que nous lisions, Léon Nicolaievitch est allé dans sa chambre. En revenant il nous a demandé : — « Avez-vous lu ? Ça ne vous a pas dégoûtés ? » — En effet, on en a la nausée, dit Diedrichs qui avait lu la lettre à haute voix.

Alors Tolstoï reprit :

.... Et cette femme bornée, stupide, illettrée (ses lettres à Voltaire étaient écrites par André Chouvalov), hystérique, débauchée a fait périr des milliers de personnes, a dépensé des centaines de millions. Les hommes obéissent à quiconque saisit ne fût-ce qu'une petite vis de la machine gouvernementale.

Une autre fois Tolstoï fait un parallèle entre la vie de la classe intellectuelle et de la vie du peuple.

Quand un paysan apporte du bois à Toula, il fait un travail raisonnable, consciencieux. S'il ne travaille pas, sa femme l'injuriera et sa famille n'aura pas de quoi manger. Tandis que la classe intellectuelle vit dans l'agitation perpétuelle, l'irritation, la distraction. Comme dit Pascal, l'homme chasse des lièvres ; le matin, donnez-lui quatre lièvres, il ne les prendra pas ; c'est l'agitation qu'il veut. Quand il joue aux cartes, ce n'est pas pour le gain, le gain sans le jeu ne l'intéresse pas, il lui faut l'émotion. Ainsi, la classe intellectuelle s'agite parce qu'elle désire l'agitation, sa vie est une vie stérile. La vie du paysan est raisonnable... Les paysans ne sont pas pour la constitution. Ils espèrent que le tzar, qui a déjà pris aux seigneurs les serfs, leur prendra aussi la terre. Ils attendent cela avec confiance, puisqu'ils savent que si les messieurs s'empareraient du pouvoir ils ne leur donneraient pas la terre, et les paysans désirent avant tout la terre. Jusqu'à présent il n'y a pas d'organe qui exprime les désirs du peuple.

Un jour, parlant du changement possible de la forme du gouvernement en Russie et de l'éventualité qu'un Pétrounkevitch (alors l'un des membres influents de la Douma) devienne président de la République, Tolstoï a dit :

De même que Nicolas a pu faire la guerre de Mandchourie, Chamberlain la guerre des Boers, de même Pétrounkevitch et Cie pourront la faire. Changer Nicolas II pour Pétrounkevitch, l'autocratie contre la monarchie constitutionnelle, c'est aussi stupide que de proposer de remplacer l'orthodoxie par l'Armée du Salut ou la religion des Skoptzy. Je ne changerai pas, mais je chercherai le mieux, et tant que je ne l'aurai pas, trouvé je garderai l'ancien régime. L'empereur et l'autocratie ont au moins cet avantage qu'avec eux l'ambition et le lucre ne jouent pas un rôle, tandis que pour les Pétrounkevitch la possibilité de devenir ministres les mènera facilement au compromis.

Parmi les visiteurs de Iasnaïa Poliana il y eut une fois un correspondant du *Manchester Guardian*, nommé Williams. C'était un type assez curieux. Né en Nouvelle-Zélande, il avait étudié la théologie à Berlin, et en même temps avait appris là le russe. Quand il vint à Iasnaïa Poliana il n'avait que vingt-huit ans et connaissait à fond vingt-quatre langues, de sorte que Tolstoï le pria de lui traduire plusieurs lettres en hébreu, en grec, en portugais, en scandinave, restées sans réponse, personne à Iasnaïa Poliana n'ayant pu les lire. Williams avait été témoin du massacre des ouvriers à Pétersbourg, en 1905, et il raconta à Tolstoï ce qu'il avait vu, et dit qu'à ce moment toutes les classes de la société étaient montées contre le gouvernement et que, certainement, une révolution éclatera.

« Oui, dit Tolstoï, on verra probablement les meurtres de l'empereur, de Serge, de Vladimir. Mais ce n'est pas la mort qui nous irrite, c'est le fait que nous voulons que les choses soient autrement et souhaitons des sensations fortes. Il paraît que les dames se promènent à Pétersbourg pour voir le sang, ou au moins les gens qui ont perdu connaissance. C'est le résultat de la mauvaise littérature. Deux cents tués nous mettent hors de nous, nous révoltent, tandis que la mort de 50 pour cent des enfants nous laisse indifférents.

« Le journalisme s'adapte aux goûts de la société, et on écrit des sottises de toutes sortes. Ce serait bien si les journalistes se mettaient en grève, il y aurait moins de mensonges.

— Mais si les avocats et les médecins se mettaient aussi en grève, dit Williams, ce serait peut-être mal pour le peuple ?

— Qui sait, répondit Tolstoï, peut-être serait-ce mieux. Les médecins ont pullulé depuis moi. Auparavant les gens vivaient et mouraient sans médecins. La mort n'est pas un mal. Le mal c'est la vie mauvaise. »

Dans les *Souvenirs sur mon père* qu'a publiés au *Figaro* L. L. Tolstoï, et qui paraîtront prochainement à la librairie Stock, il y a peu de choses neuves, la description détaillée qu'il donne de la vie à Iasnaïa Poliana ayant souvent été faite par ceux qui y séjournèrent. Si le livre de Tchertkov est empreint d'un sentiment d'hostilité à l'égard de la comtesse S. A. Tolstoï, du moins l'auteur a-t-il versé aux débats des documents de la plus haute importance et d'un intérêt considérable. On ne peut dire cela des souvenirs du fils de Tolstoï. Il n'apporte point de documents et de son récit se dégagent surtout sa haine pour Tchertkov et une certaine hostilité sourde contre son père. Il appelle Tchertkov « le mauvais génie » de Tolstoï et dit de lui :

Ce qui a été lâche de la part de cet homme rusé et cruel, ce fut qu'il employa les moyens les plus malhonnêtes pour atteindre son but. Tout ce qu'il pouvait trouver de mal concernant ma mère et nous autres, fils de la famille, il le racontait à mon père dans ses entretiens avec lui et dans ses lettres, créant ainsi des sentiments injustes et malveillants dans le cœur de mon pauvre père envers sa famille.

Mais Tolstoï fils ne peut celer que son père adorait Tchertkov et n'avait foi qu'en lui :

Durant les derniers mois de sa vie, mon père était par moment infiniment malheureux. Très sombre, il restait parfois au milieu de sa famille, et je me demandais alors pour quelle raison.

Un soir, au thé, je remarquais qu'il était particulièrement triste, quand, par contre, l'humeur de tous était gaie. A ce moment Tchertkov entra dans la salle, inattendu de tous, et s'approcha de mon père. Ce dernier se détourna, l'aperçut et soudain toute sa figure se transforma et s'illumina d'un sourire et même d'un rire heureux. Il était comme un enfant abandonné qui, tout à coup, revoit sa mère. Je le regardais avec grand étonnement.

S'il est sévère pour Tchertkov, L. L. Tolstoï ne l'est guère moins pour son père et sa doctrine :

L'influence de Tolstoï sur le peuple russe était, de son temps, tellement vaste et profonde que vraiment on ne pourrait pas définir au juste où cette influence était plus importante. Tous les milieux russes et

toutes les classes, les tsars les premiers, subirent l'influence de la pensée tolstoïenne.

Les Français disent souvent que c'est Tolstoï qui est la première et grande cause de la révolution russe. Il y a là beaucoup de vérité. Personne, comme Tolstoï, n'a fait dans un pays plus de travail destructif. Le paysan, le soldat, le fonctionnaire, le noble, le prêtre et l'ouvrier, tous étaient atteints par les flèches de son esprit accusateur et parmi tout le peuple il ne se trouvait plus personne qui ne se sentait pas coupable devant le jugement sévère du grand écrivain.

Les conséquences de cette influence devinrent pitoyables, puis néfastes.

Malgré ses efforts, le gouvernement russe ne pouvait plus rassembler autour de lui la force sociale nécessaire à son appui et, quand enfin vint la guerre, toute la machine gouvernementale russe, déjà rongée de tous les côtés, tomba d'elle-même comme un vieil arbre pourri.

La partie la plus intéressante des souvenirs du fils de Tolstoï est celle où il raconte comment son père créait ses œuvres, et là il donne beaucoup de renseignements inconnus du public.

Nous avons parlé plus haut de l'acticle de Melgounov, « le départ de Tolstoï, d'après Tchertkov », publié dans le receuil *A l'Etranger*, édité à Berlin. Ce recueil est parmi les plus intéressants de tous ceux qui ont paru en Allemagne, en France et en Russie. Outre l'article de Melgounov qui, très violemment, prend à partie Tchertkov, il y a dans ce recueil des réçits inédits de Korolenko sur son voyage en Amérique, tout à fait remarquables. A citer aussi un article fort intéressant de Miakotine : « Au carrefour », et surtout des pages inédites de Tolstoï, d'abord un fragment de la nouvelle « Albert », ensuite une des premières variantes du commencement de « Guerre et Paix ».

Ce célèbre roman avait été conçu par Tolstoï comme suite à son autre roman *Les Décembristes*, et il devait avoir le même héros, Piotr Kirilovitch Medynski, appelé dans une autre variante Piotr Labazov et définitivement Pierre Bezoukhov. L'action devait commencer en 1856, au retour des Décembristes de Sibérie. De ce plan il n'est resté qu'un chapitre sur Piotr Labazov.

Un second projet faisait commencer le roman pendant la révolte des Décembristes, c'est-à-dire en décembre 1825. Il devait porter le titre : « Trois époques » (1812-1825-1856). Peu à peu Tolstoï recula encore le point de départ de son roman d'abord jusqu'à 1808 et enfin 1805. A ce moment, il abandonna com-

plètement les Décembristes et le roman prit pour titre : « 1805-1814 ». Tolstoï a dit lui-même qu'il avait commencé ce roman un nombre incalculable de fois. En tout cas, dans ses papiers on a trouvé plus de dix variantes du début de ce roman. Dans une lettre à la princesse V., datée de mars 1865, quand déjà la première partie du roman était publiée dans *le Messager russe*, Tolstoï écrit à sa correspondante qu'il « a commencé le roman par la description de la bataille d'Austerlitz ». Mais on n'a pas retrouvé cette description annoncée. On a trouvé seulement la description détaillée de la veille de la revue, à Olmütz, des armées alliées russe et autrichienne. C'est cette variante inédite qu'a publiée le recueil *A l'Etranger*. Nicolas Rostov y est appelé tantôt Fédor Prostoï, tantôt même Tolstoï, et le prince André n'est pas encore Bolkonski, mais Volkonski, que Tolstoï voulait en effet représenter sous les traits de son héros. Dans cette variante Nicolas Rostov va à la guerre contre la volonté de ses parents, après une scène violente. Volkonski aussi est en froid avec son père à cause de sa mésalliance. On voit, par cette variante, que, d'abord, Tolstoï n'envisageait pas la description détaillée des scènes militaires à Brunau, Ems et Schœngraben, qu'il voulait remplacer par un bref récit fait par Rostov.

A « Guerre et Paix » de Tolstoï est aussi consacré un grand article du professeur de littérature Grouzinski, dans le premier numéro, pour 1923, de la revue *La voix du Passé* (Goloss Minouvchavo). M. Grouzinski a évidemment travaillé sur les mêmes manuscrits que l'auteur de l'article précédemment cité. Ce qui est intéressant dans son travail ce sont les citations de quelques lettres et du journal de Tolstoï desquels on voit comment s'élaborait peu à peu dans son esprit le sujet de « Guerre et Paix ». Le 19 décembre 1862, Tolstoï notait dans son journal : « Je travaille assidûment. J'ai terminé la première partie des Cosaques. » Et le 30 du même mois : « Une foule de pensées. J'ai un désir fou d'écrire. Je suis terriblement grand. »

Le 23 janvier 1863 :

Il n'y a pas de sujet, c'est-à-dire qu'aucun ne s'impose particulièrement. Je ne sais si je me trompe ou non, mais il me semble que je pourrais faire quelque chose avec n'importe quel sujet. Je pense à un type de professeur aux idées occidentales qui, dans sa jeunesse, par un travail assidu, a réussi à obtenir un diplôme lui donnant droit à l'oisiveté

intellectuelle et à la sottise, type à opposer à un homme qui, jusqu'à un âge avancé, a su conserver la hardiesse de la pensée et la conviction qu'elle doit être inséparable de l'action. Une autre situation : l'amour d'un mari sévère pour lui-même qui voit tout ce qui est devenu le sens de sa vie en conflit avec les entraînements de la valse, de la vanité et de la poésie du moment... J'ai corrigé les Cosaques. C'est très faible. C'est pourquoi, probablement, le public sera content. Toujours l'oisiveté qui me pèse.

Le 23 février :

J'ai commencé à écrire. Ce n'est pas ça. J'ai regardé mes papiers ; une foule d'idées m'assaillent. Il me semble que je ne puis écrire sans l'inspiration. *Les Misérables*, comme c'est fort !

En août de cette même année, toutes les pensées de Tolstoï sont absorbées par la naissance de son premier enfant. Le 6 octobre, il note dans son journal :

Je suis heureux, mais je suis terriblement mécontent de moi. Je glisse, glisse sur la montagne de la mort et sens à peine la force de m'arrêter. Et je ne veux pas la mort. Je veux l'immortalité ; je l'aime. Il n'y a pas à choisir, le choix est fait depuis longtemps : la littérature, l'art, la pédagogie, la famille.

Quelques mois plus tard il écrit à sa tante A. A. Tolstoï qu'il est absorbé par un roman de l'époque 1810-1820 :

Il occupe toutes mes pensées depuis l'automne. Mes idées sur la vie, le peuple, la société, maintenant sont autres. On peut le regretter, mais il m'est difficile de comprendre comment j'ai pu si fortement les aimer.

En septembre 1864, Tolstoï reprend son journal qu'il a interrompu un an auparavant et la première note qu'il inscrit est celle-ci :

Il y a bientôt un an que je n'ai rien écrit sur ce cahier. C'est une belle année. Depuis, j'ai commencé un roman. J'ai déjà écrit dix feuilles. Je suis maintenant dans la période de corrections et de remaniement. C'est pénible.

Cette note se rapporte à « Guerre et Paix », puisqu'en février et mars 1864, Tolstoï a supplié sa tante A. A. Tolstoï de lui envoyer tous les mémoires et lettres qu'elle pourra se rapportant à 1812, et en réponse sa tante lui écrivait qu'elle avait hâte de voir les épreuves.

Enfin, en novembre de la même année la première partie de 1805 était remise à la rédaction du *Messager russe*.

J.-W. BIENSTOCK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Wladimir d'Ormesson : *Nos illusions sur l'Europe centrale*, Plon. — Albert Mousset : *La Petite Entente*, Préface de Jean Brunhes, Bossard. — Robert Veyssié : *La paix par la Ruhr*, Plon.

C'est un état d'esprit assez répandu qui se marque au livre de M. Wladimir d'Ormesson : **Nos illusions sur l'Europe centrale**. Cet état d'esprit n'en est pas moins fâcheux. Nous dirons à ce sujet toute notre pensée. M. d'Ormesson apporte le concours de sa voix au chœur de ceux qui accusent les récents traités d'avoir « balkanisé » l'Europe centrale. Que cette opinion soit exprimée par les peuples qui firent les frais de la paix, c'est fort naturel. Mais qu'elle ait réussi à s'accréditer aussi dans certains milieux français et britanniques, c'est un phénomène étrange. L'austrophilie et la magyarophilie de ces esprits dévoyés va, d'ailleurs, au-devant des mêmes déceptions que la turcophilie des Farrère, des Loti et de Mme Gaulis. Cet amour de quelques bons Français pour leurs ennemis d'hier, ennemis acharnés, ennemis implacables, est un phénomène incompréhensible pour quiconque observe la politique sans parti-pris.

Je crains que M. d'Ormesson, qui vient d'aller jeter en Europe Centrale « un coup d'œil » sur cette région, ne la connût assez imparfaitement avant la guerre. Or il est impossible de rien comprendre au statut actuel de cette partie de l'Europe, il est impossible de comprendre que le régime nouveau représente un progrès sensible sur l'ancien, si l'on n'a pas observé et étudié avec suite les querelles des nationalités au sein de l'ex-empire austro-hongrois, telles qu'elles se donnaient libre cours à la veille de 1914. M. d'Ormesson met toujours entre guillemets l'expression « Tchèques opprimés ». S'il avait séjourné ou simplement voyagé, de loin en loin, à travers la Bohème sous le règne patriarcal de François-Joseph, il se serait rendu compte de bien des choses et il ferait aujourd'hui l'économie de ses guillemets. M. d'Ormesson, cependant, voit la situation de la Tchéco-Slovaquie avec des yeux plus hongrois que ceux de ses amis magyars. Il ose affirmer que les Slovaques regrettent d'avoir été soustraits au gou-

vernement de Budapest. Quelle erreur ! on déplore dans quelques milieux slovaques les tendances centralisatrices et anti-cléricales de certaine bureaucratie tchèque, on aspire à une plus large autonomie, mais de là à regretter la férule des Hongrois, il y a loin. La situation en Slovaquie ressemble à celle qui s'est développée en Alsace-Lorraine. M. d'Ormesson oserait-il soutenir que tous les Alsaciens-Lorrains sont satisfaits ? Conclurait-il d'un mécontentement partiel et qui va diminuant, ici comme là-bas, que les Alsaciens-Lorrains regrettent le *statthalter*, le système de Saverne et autres abominations ? M. d'Ormesson ne croit pas à l'avenir de la Tchéco-Slovaquie. Il a tort, mais c'est son droit. Ce qu'il devrait hésiter à écrire, par exemple, c'est qu'il a puisé son scepticisme dans les pays limitrophes de la Bohême, entre autres en Bavière. N'est-il pas stupéfiant de voir un Français emprunter à des ennemis, emprunter à des Bavarois leur opinion sur ce peuple tchèque qui compta toujours parmi les plus chaleureux amis de la France ? C'est un spectacle d'autant plus surprenant que M. d'Ormesson n'est pas tendre pour les tendances germanophiles des peuples qu'il n'aime pas. Il se plaindra de l'amitié des juifs polonais pour les Allemands, il observe ou, plus exactement, il a cru observer que la Tchéco-Slovaquie (naturellement) est « dans une large mesure inféodée à l'Allemagne ». M. d'Ormesson qui s'est fait en Bavière une opinion sur la vitalité de l'État tchéco-slovaque aurait bien dû interroger aussi les Bavarois, pendant qu'il y était, sur ces tendances censément germanophiles des Bénès et des Masaryk. Les braves Bavarois sont loin de partager à cet égard les idées de M. d'Ormesson; mais comme de juste, ce voyageur ne reproche pas le moins du monde aux Hongrois leur complicité autrement évidente, autrement désastreuse (puisqu'elle a contribué à faire naître la guerre) avec Berlin et avec Vienne. Pour les Hongrois, c'est le mot d'ordre, M. d'Ormesson n'a que des sourires. Et pour la dynastie déchue d'Autriche-Hongrie il n'éprouve que de la pitié. Ce sont là, je le répète, des sentiments étranges et dangereux. Du moins est-il rassurant de penser que le Foreign Office et le Quai d'Orsay ont renoncés aux billevesées de cette sorte.

Aux antipodes des préjugés dont le livre de M. d'Ormesson porte l'empreinte, je signale l'excellent opuscule de M. Albert Mousset sur **la Petite Entente**. Nos lecteurs n'ignorent pas

que la Petite Entente est formée de la Tchéco-Slovaquie, de la Yougoslavie, de la Roumanie, auxquelles la Pologne s'est plus ou moins ajoutée. La Petite Entente apparaît comme un système d'alliances bilatérales garantissant leurs signataires contre les atteintes aux traités de Trianon et de Neuilly. Lors de la dernière équipée de celui que M. d'Ormesson appelle « l'infortuné roi Charles », la Petite Entente a fait ses premières preuves. Elle s'est montrée prête à tout plutôt que de supporter une restauration habsbourgeoise qui aurait remis en question tous les problèmes tranchés de la veille. On comprend que ce rôle de gendarmes des traités récents indispose contre la Petite Entente les Autrichiens et surtout les Magyars, restés si « revanchards ». Ce sont eux qui ont lancé la formule de la *balkanisation* de l'Europe centrale, formule pieusement relevée par les Austrophiles de partout ; mais de ce qu'elle est devenue un lieu commun il ne s'ensuit pas qu'elle soit juste. M. Jean Brunhes s'élève avec raison contre elle dans l'excellente préface dont il a muni le livre de M. Mousset : « Sortons un peu, écrit-il, de nos habitudes de pensée et de vision. Tout ce qui est neuf nous paraît anarchique. Tout ce qui est vieux nous paraît digne de respect. Il est beaucoup d'hommes, voire même qui sont mêlés aux événements politiques ou diplomatiques, qui s'imaginent que la Bosnie-Herzégovine, par droit de naissance, faisait partie intégrante de la monarchie dualiste, alors que c'est le récent congrès de Berlin qui en avait confié l'Administration et que l'annexion à l'Autriche-Hongrie ne date que de 1908 ! » Rien de plus juste que cette observation de M. Brunhes. M. Mousset la développe à son tour dans le livre même. Il est parfaitement documenté, cet opuscule, et la sympathie dont M. Mousset entoure la Petite Entente ne l'empêche pas d'apprécier à leur importance les dangers qui la menacent. M. Mousset n'en est pas moins convaincu que la Petite Entente accomplit en Europe centrale une œuvre de justice. Formée de peuples slaves et d'un peuple latin — les seuls peuples qui puissent éprouver pour la France une véritable sympathie — la Petite Entente doit trouver auprès de l'opinion publique française appui et amitié. Si elle disparaissait, ce serait demain une formidable revanche du germanisme et le retour, sous une forme ou une autre, à l'impérialisme des Habsbourg, non moins dangereux pour la France que l'impérialisme des Hohenzollern.

Alors que M. Vladimir d'Ormesson ne marque pas une confiance illimitée à la Petite Entente, M. Mousset — et c'est lui qui a raison — croit à son importance grandissante. Et de fait, la Petite Entente n'a cessé de se fortifier à mesure que la Grande Entente allait, hélas ! perdant du terrain. Bien significatif, le chapitre si fouillé de M. Mousset sur les « adossements » à la Petite Entente. L'auteur montre dans ce chapitre le prestige croissant de ce groupe de puissances auprès de l'Autriche, de la Grèce et de l'Italie. En vérité il est fort impertinent de déblatérer, comme on fait dans certains milieux et dans certaines gazettes, contre le système d'alliances créé en Europe centrale par le génie politique de M. Bénès. Si la *Petite Entente* sombrait, c'est pour le coup que cette région de l'Europe risquerait d'être *balkanisée*.

MAURICE MURET.

§

Nous avons en vain cherché dans le livre de M. Robert Veyssié ce qui pouvait justifier ce titre : **La Paix par la Ruhr.**

Nous y avons trouvé de longs détails, non dépourvus d'intérêt, sur la plus formidable escroquerie du siècle, une étude très poussée du paradoxe qui fait des Stinnes et des autres les véritables dirigeants de l'Allemagne, mais pas une fois nous n'avons vu se lever sur les terres noires l'aurore d'une paix prochaine.

Cependant avant de déplorer plus longuement l'absence d'arguments que nous étions en droit d'attendre, rendons à l'auteur un impartial hommage :

> M. Georges Clemenceau, écrit-il, autant qu'il l'avait pu, avait fait du traité de Versailles un instrument d'action. Cet instrument est tombé trop tôt, sans doute, des mains de son auteur qui était appelé logiquement à en faire usage à sa manière.

Cette formule est, à notre sens, celle qui doit le mieux nous aider à comprendre la conception du traité de Versailles et son exécution, devenue naturellement inefficace entre les mains de ses plus âpres détracteurs.

Ceci dit, l'occupation de la Ruhr apparaît à Veyssié comme le plus sûr moyen de liquider d'une façon définitive la question des Réparations. On conçoit dès lors le souci qu'il a de nous révéler comment les maîtres du bassin minier sont peu à peu devenus les maîtres du pays tout entier, ce qui implicitement signifie que

l'Allemagne, subitement privée des ressources ayant permis l'éclosion de telles richesses, sera atteinte dans ses forces vives et contrainte sous peu à capituler.

A cela nous répondrons que les propositions dérisoires que l'Allemagne nous fit le mois dernier ne témoignent aucunement de la lassitude et de la bonne volonté que M. Veyssié s'efforce de distinguer dans l'application par le Reich de certaines mesures fiscales. Selon lui, le Gouvernement de Berlin a entrepris un effort sérieux d'assainissement en émettant un emprunt intérieur de 50 millions de dollars, ce qui en effet a provoqué une hausse du mark; et l'auteur en déduit que l'occupation a assez sérieusement préoccupé le docteur Cuno pour qu'il ait songé à faire ce dont il se déclarait incapable avant le 10 janvier.

Avant toutes objections, nous pensons que M. Veyssié doit être aujourd'hui fixée mieux que personne sur la fragilité de ses conclusions ; la dernière dégringolade de la devise allemande est là pour préciser notre pensée. Si le Reich s'est décidé à l'emprunt, c'est que le secours aux chômeurs de la Ruhr, les subventions aux industries, les frais de propagande anti-française lui ont déjà coûté quelques wagons de marks papier et que, malgré le vertige de l'inflation, il fallait bien à un moment ou à l'autre boucher quelques trous.

Quant à l'occupation proprement dite, M. Veyssié, semble-t-il, la comprend d'une façon bien personnelle. Pour lui, l'essentiel dans l'opération, c'est que nous l'ayons tentée, et qu'étant dans la Ruhr, nous gênions la productivité allemande.

Il ne peut être question, écrit-il, d'une exploitation par la France elle-même. Ce serait une tâche absolument impossible à réaliser.

Et là encore nous comprenons à peine M. Veyssié. Ainsi, la France et la Belgique ne seraient allées là-bas que pour jouer un mauvais tour au Boche, brimer son industrie, détraquer son mécanisme économique qui conditionne conjointement la reconstruction de nos régions dévastées, le ravitaillement de nos hauts fourneaux et le retour de l'Allemagne à une situation normale. Ce n'est pas concevable et, au surplus, l'auteur se trouve sur ce point en formelle contradiction avec toutes les déclarations officielles du Gouvernement qui a « osé » la Ruhr. « Gages productifs », a dit le 10 janvier M. Poincaré. « Gages effectifs », a répété quatre mois après M. de Lasteyrie. Les quatre mois de déception

qui séparent les deux formules suffisent à expliquer les termes atténués de la seconde. Lorsqu'en poursuivant leur expérience, nos dirigeants auront acquis la certitude que l'occupation de la Ruhr, avec son insuffisance militaire et technique, ne peut nous donner ce que nous sommes allés y chercher, ils feront sans doute leur la formule de M. Veyssié et diront au bon public que l'exploitation est irréalisable. Mais, pour l'instant, ce que l'on cherche dans la Ruhr, c'est, quoi qu'en dise l'auteur, un maximum de rendement économique ; et ce rendement préoccupe à ce point nos Ministres qu'ils justifient souvent par les chiffres les plus fantaisistes l'opération qu'ils ont si mal réussie.

Le 20 avril dernier, M. Maginot déclarait à un rédacteur de l'*Echo de Paris :*

Il y a huit jours encore, nous enlevions environ 4.000 tonnes de charbon et de coke. Eh bien, quand j'ai quitté la Ruhr hier, nous arrivions à enlever 8.000 tonnes et je puis vous assurer que dans une huitaine de jours, nous pourrons en sortir 12.000. Et ce chiffre vous représente le total de ce que l'Allemagne nous livrait journellement, aux Belges et à nous, avant l'occupation.

On ne peut avec plus de sang-froid faire l'aveu de son ignorance. Les quantités dues par le Traité de Versailles étaient de 52.704 tonnes par jour ; la Commission des Réparations les réduisit à 37.983 tonnes par jour ; en 1922, les livraisons quotidiennes ont été inférieures de 21.621 tonnes aux quantités prévues par les dispositions du Traité de Versailles et de 5.900 aux quantités exigées par la Commission des Réparations. On voit d'après ces chiffres, donnés par le président du Conseil lui-même à la tribune de la Chambre le 10 janvier, que nous sommes loin des 12.000 tonnes que M. Maginot, dans son insuffisance, estime suffisantes.

Enfin M. Poincaré, le 18 mai, donnait à la Commission des Finances les chiffres suivants : les dépenses occasionnées par l'occupation de la Ruhr se montaient à la date du 1er mai à 63.650.000 francs ; les recettes de toutes natures à la même date atteignaient 72.680.000 francs ; soit un excédent de 9.030.000 francs à porter au compte des réparations ; mais ce que le Président du Conseil a omis de dire, c'est qu'en 1922, alors que nous n'occupions pas la Ruhr, l'Allemagne avait versé en douze mois aux alliés 209 millions de marks en or ; et nous sommes

allés là-bas parce que ces paiements n'avaient pas été jugés suffisants !

Trois jours après, apportant un cinglant démenti au président du Conseil, M. Eymond, rapporteur de la Commission des Finances, déclarait que du 11 janvier au 31 mai l'excédent des dépenses se montait à 43 millions environ (145 millions et demi de dépenses contre 102 millions de recettes).

M. Veyssié qui ne veut pas exploiter notre « gage productif » semble également ignorer que sur 116 hauts fourneaux fonctionnant en France, 39 sont actuellement éteints du fait de notre inaction technique dans le bassin minier allemand.

Devons-nous conclure des constatations pessimistes auxquelles le livre optimiste de M. Veyssié nous a amené que l'occupation de la Ruhr est vouée à un échec et qu'il faut en finir au plus tôt avec une situation qui suspend indéfiniment et par cela même compromet l'exécution du Traité de Versailles?

« Il faut causer », disait M. Robert de Jouvenel au lendemain de l'envoi des propositions allemandes : mais aussitôt ressaisi par un sens plus juste des réalités, il convenait de l'inanité des offres qui nous étaient faites. Entre la théorie insoutenable de M. Veyssié, qui veut que nous occupions la Ruhr sans l'exploiter, et celle de M. Robert de Jouvenel où se concilient mal l'intérêt national et la politique du bloc des gauches, n'y a-t-il pas place pour une solution qui en tenant compte des faits acquis—, puisque l'occupation est désormais un fait et que notre drapeau s'y trouve engagé —, nous donnerait dès maintenant des motifs sérieux de croire au succès? L'occupation de la Ruhr — ce n'est un secret pour personne — a été réalisée dans des conditions lamentables.

Dès le premier contact les équipes de techniciens envoyées là-bas se sont trouvées aux prises avec des difficultés de toutes sortes qu'une précaution élémentaire eût pu leur épargner ; il suffisait, en effet, au lieu de multiplier les édits et les ordonnances, de soustraire la Ruhr à la juridiction allemande et de la placer pour toute la période d'occupation sous le régime exceptionnel qui convenait à la situation exceptionnelle créée par les circonstances. L'histoire pénible des 4.000 cheminots, mobilisés d'abord pour 21 jours, puis maintenus sous les drapeaux grâce au général Degoutte, le guet-apens d'Essen et les sabotages quo-

tidien, c'est là le fruit de ce que M. Tardieu, dans sa langue lumineuse et imagée, définissait « l'occupation au rabais ».

Si, comme le suggère M. Veyssié, nous restons dans la Ruhr sans chercher à améliorer notre rendement, que se produira-t-il quand l'Allemagne, lasse enfin d'une résistance onéreuse, s'avouera vaincue ? Elle acceptera sans doute, comme elle le fit à Versailles, toutes nos conditions ; mais ayant été pendant des mois gênée dans sa production et son développement, elle prouvera sans peine qu'elle est dans l'impossibilité d'effectuer des paiements immédiats ; alors, on lui accordera un moratorium, on reviendra à l'état de paiement de 1921 et la France n'ayant tiré de la Ruhr aucun profit, ce seront ses contribuables et plus encore les habitants de ses régions dévastées qui feront les frais de ces négociations.

Avec M. Veyssié nous sommes partisan de demeurer dans la Ruhr, mais, plus inquiet que lui sur le résultat des méthodes dont il se déclare satisfait, nous souhaitons qu'une politique nouvelle, plus réaliste, plus vigoureuse, soit enfin inaugurée. Alors seulement, aurons-nous peut-être la Paix par la Ruhr, mais d'ici là, pour nous prononcer, il est, comme disent les diplomates de la vieille école, « urgent d'attendre ».

GEORGES SUAREZ.

A L'ÉTRANGER

Palestine.

L'EXPÉRIENCE SIONISTE. — La Palestine, vieille terre des prodiges, voit se poursuivre une expérience qui, qu'elle réussisse ou non, restera comme une des choses les plus étonnantes de ce temps. Sous des influences qu'il n'est pas encore permis de voir bien distinctement, le quatuor composé de Lloyd Georges, Clemenceau, Wilson et Nitti a donné à ce fragment spécial de l'ancien empire ottoman un statut non moins spécial, dans l'intention nullement dissimulée d'en faire la patrie restituée de son ancien peuple. Et ceci soulève bien des questions délicates.

La première est de savoir jusqu'à quel point la tradition histoque peut s'opposer et s'imposer à la réalité présente. Il y a quelques années, si j'en crois M. Fernand Corcos qui vient de donner une très sérieuse étude sur « le Sionisme au travail », *Israël sur la terre biblique*, il n'y avait que 15.000 juifs environ en Pales-

tine ; celle-ci étant peuplée de 7 à 800.000 habitants, ce n'est donc pas pour délivrer un peuple asservi et lui rendre la légitime possession de son sol que les Alliés ont fait de la Palestine un pays à mandat britannique. C'est, dira-t-on, pour rendre à ce peuple son ancien domaine ; mais on irait loin avec de pareils principes. Nous autres Français, qui avons dominé aux temps gaulois toute l'Europe centrale, pourrions-nous réclamer Vienne, Milan, Mayence parce que ces villes ont des noms celtiques, et la Bavière et la Bohême parce que ces provinces ont été habitées par les Boïens dont elles ont gardé le nom ? On ne peut même pas dire que ce soit pour réparer une grande injustice historique, car les Juifs n'ont jamais été expulsés de leur Terre promise et c'est de leur plein gré qu'ils l'ont quittée. Bien avant la destruction de Jérusalem, la Diaspora, la dispersion des tribus à travers le monde, avait commencé. Sous les Ptolémées, Alexandrie était déjà une ville à demi-juive, et à l'époque de Cicéron la colonie juive de Rome était assez nombreuse et assez forte pour étouffer sous ses cris la voix du grand orateur sur le Forum. On comprend donc qu'après la série manquée de leurs révoltes de Vespasien à Hadrien, les Juifs aient préféré quitter une terre qui ne leur rappelait que des souvenirs douloureux et se répandre à travers le monde. Mais s'ils ont pris librement ce parti, leurs descendants sont mal venus, au bout de dix-huit siècles, à réclamer leur ancien pays par eux abandonné. Sinon, les Lapons auraient quelque droit de venir nous demander cette vallée de la Dordogne où ils ont laissé de si curieuses peintures de leurs rennes et de leurs urochs.

Une autre question délicate est celle de savoir si les Juifs ont bien fait, même à leur point de vue, de se reconstituer une patrie tout à fait à eux. Actuellement les Juifs ne sont que des religionnaires et leur théologie ne les empêche pas d'être à l'occasion d'excellents Français ou Allemands ; mais le jour où ils seront des nationaux, n'y aura-t il pas conflit entre leur patriotisme d'origine et leur patriotisme d'habitant ? Il faut éviter de donner des armes ou des arguments à l'antisémitisme, qui est une doctrine très blâmable, mais nullement déraisonnable, comme l'a reconnu Bernard Lazare dans la préface du livre qui porte justement ce titre. Le sionisme part d'un sentiment très noble et très susceptible de la grandeur hébraïque, mais ses tenants ne doivent pas

oublier que chaque peuple peut également avoir le même sentiment noble et susceptible de sa propre grandeur traditionnelle.

Et enfin, en poussant les juifs à immigrer dans leur ancien pays, les protecteurs du sionisme ont semé des germes sérieux de discorde. D'après le dernier et tout récent recensement, la Palestine compte 757.182 habitants dont 590.890 musulmans ; sur les 166.292 non musulmans, combien y a-t-il de juifs ? M. Corcos estimait leur nombre à 70 ou 80.000 ; cela ferait près de 100.000 chrétiens, peut-être plus. Or comment cette minorité juive, qui peut se croire sûre de l'avenir, se comportera-t-elle avec la majorité chrétienne ou musulmane ? D'autant que les juifs qui immigrent en Palestine au nombre de 10.000 par an, nous dit-on, ne viennent pas de notre Occident, mais des régions slaves ou asiatiques où le judaïsme est le plus arriéré et le plus renfermé. Le juif livré à lui-même se fanatise vite, et ce n'est que dilué dans nos sociétés libérales et cordiales qu'il s'humanise ; encore a-t-il fallu beaucoup de temps et d'efforts pour lui faire quitter ses ghettos où il se trouvait si bien. S'il se reforme en Palestine un énorme ghetto où les juifs, après en avoir expulsé de gré ou de force les non juifs, restent seuls à proliférer comme en un bouillon de culture, cela ne présentera-t-il pas de gros inconvénients même pour leurs frères lointains ?

Quoi qu'il en soit de ces perspectives encore distantes, le présent semble assez rassurant. Les détails qu'on nous fournit sur les grandes œuvres économiques et sociales du sionisme palestinien, sur les colonies agricoles, sur les projets d'électrification de M. Rottenberg, sur les institutions scolaires, sur l'Université juive du mont Scopus donnent la meilleure opinion des qualités intellectuelles et morales de cette population grandissante ; les types les plus divers s'y coudoient, et un esprit tout à fait occidental comme M. Vriesland fait un contraste complet avec le rabbin Sonnenfeld, représentant, en dépit de son nom germanique, du judaïsme le plus asiatiquement misonéiste qui soit ; le sionisme, en effet, est regardé par ces vieux Juifs palestiniens comme un élément d'importation profane, à demi sacrilège, et peut-être qu'en effet les autorités nouvelles, sir Herbert Samuel en tête, s'entendront mieux avec les communautés chrétiennes ou la masse musulmane qu'avec les irréductibles héritiers du Talmud. Ce sera une expérience que nous suivrons de loin avec intérêt.

Mais nous n'en exprimerons pas moins le regret de n'avoir pas été amenés, nous Français, à prendre en mains la question de la Palestine. Si l'on parle de droits historiques et de traditions héroïques, nos Godefroy de Bouillon et nos Guy de Lusignan valent bien les Barkokebas et les Judas Macchabée et sont toujours plus récents qu'eux. Nous étions plus capables que quiconque de faire vivre en paix sous les mêmes principes de justice et de liberté tous les éléments un peu fiévreux qui fermentent si facilement sous ce ciel torride. Mais Clemenceau ne connaissait pas mieux la question de Palestine que celle de Chaldée ; il ne se doutait pas plus de la valeur asphaltite de la Mer Morte que de l'intérêt pétrolifère de Mossoul ; il était d'ailleurs sous l'emprise de Woodrow Wilson et surtout de Lloyd George lui-même, tenu en laisse, semble-t-il, par des financiers dont plusieurs étaient de sympathies sionistes très accusées. Le résultat de tout ceci c'est que cet homme d'Etat, qui a du moins cette ressemblance avec Richelieu que nous pouvons lui appliquer ce que Corneille disait du Cardinal : « Il nous fit trop de mal pour en dire du bien. Il nous fit trop de bien pour en dire du mal », après nous avoir fait perdre l'Egypte il y a quelque trente ans, nous a fait perdre la Palestine ces temps derniers, et ceci donne raison aux graves stratèges qui disent que l'Egypte et la Palestine doivent toujours aller ensemble.

HENRI MAZEL.

VARIÉTÉS

Salons littéraires féminins de la fin du XVIIIe siècle. — Les dictionnaires biographiques nous apprennent que l'abbé Siméon-Jérôme Bourlet de Vauxcelles, littérateur français, naquit à Versailles en 1733 et mourut à Paris, en 1802. Il fut, ajoutent-ils, apprécié de ses contemporains pour la délicatesse de son goût, révisa la cinquième édition du *Dictionnaire de l'Académie*, annota judicieusement en dix volumes les *Lettres* de Madame de Sévigné et critiqua, avec autant d'esprit que de méchanceté, — il était de son siècle, — les *Mélanges* de Madame Necker.

L'une de nos promenades sur les quais, avec fouilles dans les boîtes à bouquins, nous à fait découvrir le dernier opuscule

première édition — aujourd'hui rare — de B. de Vauxcelles: *Neckériana.*

Nous y trouvons un charmant tableau des salons littéraires de la fin du xviiie siècle.

Convenez que c'était un bon temps que celui où l'on dispensait la gloire à ses meilleurs amis. Il y avait dans Paris un certain nombre de maisons appelées vulgairement *Bureaux d'esprit*, et des Dames étaient communément les Buralistes ; chacune prétendait au mérite de l'imagination brillante, de la sensibilité exquise, de l'Eloquence parfaite, aux succès les plus fréquents et les plus durables, à la gloire, à une gloire sans bornes tout à la fois littéraire, sentimentale, morale, que sais-je ? Composée de toutes les distinctions, sans oublier d'avoir exclusivement le meilleur souper, la compagnie la mieux choisie et les admirateurs les plus admirés. C'était pour arriver à ce degré de félicité que s'agitaient une vingtaine de femmes, la plupart d'un âge mûr, doyennes de la Philosophie (et, ce dit-on, quelques-unes des Amours). Vous vous rappellez une foule de scènes plaisantes, auxquelles il n'a manqué que Molière pour les peindre. Vous avez vu ces dames aux séances de l'Académie française, où Madame la Gouvernante du Louvre, échappée de sa baignoire, faisait les honneurs des tribunes. Que d'Aspasies, de Saphos, de Corinnes siégaient en se pressant dans ces places élevées, tandis que d'autres, en plus grand nombre encore, réduites à se mêler parmi le public, trouvaient le secret de ne s'y pas confondre. Là, brillait toujours Madame Necker en dépit des sourires malins de la jalouse Gouvernante. C'était des jours de moissons pour celles qui avaient su, comme elle, cultiver l'estime des amis d'Apollon et de Minerve. C'étaient elles dont le public consultait les regards, pour savoir s'il applaudirait, comme on raconte qu'un jeune Allemand, conduit à l'Opéra par son gouverneur, lui disait : ai-je bien du plaisir ? O jours de gloire philosophique !

Mais à ces sortes de concours et de spectacles, la gloire était en commun et beaucoup de ces dames se flattaient d'y briller autant que Mme Necker. C'était chez elle, et dans son cercle, qu'elle se plaçait au-dessus de toutes les comparaisons, et sa maison se distinguait de toutes les autres du même genre par l'éclat, la bonne chère, l'affluence du monde et l'importance du succès qu'on y pouvait obtenir.

Le titre de l'opuscule de l'abbé Bourlet de Vauxcelles est exactement :

[NECKERIANIA]
[OU LETTRES]
[sur]
[les *Mélanges*]
[de Mme Necker]

Il est composé de IV lettres, en tout 40 pages, et publié sans nom d'auteur, sans nom d'éditeur ni d'imprimeur, avec la simple indication *à Paris*, au VII (1798 v. st.).

La longue citation qui précède et qui peut s'appliquer à tous les salons littéraires féminins du XVIIIe siècle, est toute tirée de la IIe lettre.

Mais les lettres suivantes nous donnent quelques savoureux détails sur les personnages les plus remarqués de l'époque qui fréquentaient le salon littéraire de Mme Necker. C'est d'abord Antoine Léonard Thomas, auteur de l'*Ode sur le Temps*, reçu à l'Académie Française en 1766.

N'oublions pas que Vauxcelles était abbé et de plus prédicateur du roi Louis XVI, surtout de Marie-Antoinette, très bigot, et ennemi des Philosophes.

Aussi écrit-il sur la mort de Thomas :

..... On le perdit. Quand il vit arriver la mort, il descendit des hauteurs de l'exagération philosophique dans les humbles voies du Christianisme...Vingt-cinq ans de sa vie avaient été une sorte d'ivresse et d'intempérance de gloire, sa mort fut modeste et édifia la maison épiscopale de M. de Montazet, chez qui il acheva de s'éteindre.

..... Ce fut une perte bien sensible pour elle (Mme Necker): M. Thomas laissait un grand vide dans sa société et surtout dans son intérieur, c'était l'objet habituel de ses pensées, d'une sorte de culte, et d'un amour Platonique, qui était sans écarts honteux, mais non pas sans de douces extases; elle s'occupait le matin de l'accueil qu'elle lui ferait le soir et on dit qu'un jour elle perdit ses tablettes, on y trouva écrit: *Avoir soin de parler ce soir davantage de M. Thomas.* (C'est ce profane de Rivarol qui conte cela.)

La IVe lettre de l'abbé Bourlet de Vauxcelles débute ainsi :

Thomas ne fut point oublié: mais l'immortel Buffon le remplaça dans les honneurs de l'*adoration perpétuelle* de Mme Necker.

Un choix pareil convenait à l'âge de cette dame, et au degré de considération auquel elle se flattait d'être parvenue. Voulant toujours s'attacher à la gloire, elle devait chercher quelqu'un dans ce qui lui paraissait le premier rang des hommes, et ce rang commençait à s'éclaircir. D'Alembert n'était plus. Diderot avait perdu son éclat depuis son retour de Russie. Buffon brillait comme un soleil couchant... Une sorte de majesté accompagnait la vieillesse de ce grand homme: mais parmi cette foule d'admirateurs (quelquefois très vulgaires) dont il se laissait entourer, deux dames faisaient remarquer leur empressement...

C'étaient Mme de Sillery et Mme Necker.

Le salon de Mme Necker était aussi fréquenté par le comte Hippolyte de Guibert, ami de Mlle de l'Espinasse que Mme Necker appelait sa « tendre amie ».

Au sujet de Mlle de Lespinasse le malicieux abbé de Vauxcelles conte quelques anecdotes.

Elle avait seulement de la noblesse et de l'aisance dans les manières et c'était un sujet ordinaire de plaisanterie pour Mme du Deffant, quand, après l'avoir produite dans le monde, elles finirent par se brouiller. Elle disait : les femmes de chambre appellent Mlle de l'Espinasse *Mademoiselle l'Usage du Monde*. Cette personne n'avait aucunes connaissances acquises. Elle n'en faisait même aucun cas, quoiqu'elle lût tout ce qui paraissait... Quand elle voulut s'exercer à rendre ses pensées (ce qu'elle faisait en feuilletant sans cesse le dictionnaire d'orthographe), elle n'eut pas la patience de travailler et de se corriger longtemps, elle visa tout de suite à la célébrité ; et quelqu'un disait assez plaisamment qu'elle écrivait avec génie en attendant qu'elle sût l'orthographe.

Les lettres de Vauxcelles tiennent un peu du pamphlet et, quoi qu'il en dise, le royaliste et catholique abbé « n'écarte pas toujours de son esprit la prévention et la haine » contre Mme Necker, l'amie des Philosophes.

Lisez ceci :

Par exemple, il nous fâche beaucoup d'avoir peu goûté l'esprit de la Dame, de l'avoir trouvé précisément tel que je l'ai toujours soupçonné, c'est-à-dire précieux, entortillé, fantastique, engoué de deux ou trois admirations superlatives, composé à la journée d'esprit étranger et de mots retenus, misérablement riche d'emprunts et de rognures, tout artificiel et en placage... Je n'ai point à écarter de mon esprit la prévention et la haine, je n'en avais aucune contre Mme Necker. J'honorais beaucoup sa bienfaisance, et il est vrai seulement que quand j'ai eu l'honneur de la rencontrer, j'éprouvais une difficulté insurmontable à converser avec elle, à cause de son manque absolu de naturel.

Outre celui de Mme Necker, les principaux salons littéraires de la deuxième moitié du XVIIIe siècle furent ceux de la Duchesse du Maine, de Mme d'Epinay, de Mlle de Lespinasse, de Mme du Deffand, de Mme Geoffrin, de Mme de Beaumarchais, et, tout à la fin, celui, plutôt politique, de Marie Phlipon, Mme Rolland.

LÉON ROUX.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

A propos du marché de la Curiosité. — La saison des ventes. — Collection Marius Paulme : orfèvrerie du XVIIIe. — Collection J. Masson : aquarelles et dessins du XVIIIe. — Vente Salomon de Rothschild : objets divers. — Collection du vicomte L. V... : 14 estampes en couleur. — Vente Gilda Darthy. — Collection Léon Orosdi : tableaux modernes. — Collection d'un amateur lillois : faïences. — Collection Haviland : estampes japonaises. — Les tapisseries du comte de Toulouse et celles de la Licorne. — Une campagne du *Matin*.

La saison des ventes suit son cours à l'Hôtel Drouot, à la galerie Georges Petit, ou à la galerie Barbazanges. Petites ventes, ventes « honorables », où tout se passe en famille. On y trouve des places pour s'asseoir et suivre tranquillement les enchères sans que des émotions trop vives dérangent la digestion. Où sont les ventes d'antan, auxquelles se pressaient en foule amateurs, conservateurs de musées, antiquaires du monde entier, venus là, anxieux, fiévreux, pour vivre des minutes sensationnelles soit comme acteurs, soit comme témoins, se disputant des objets rares envoyés d'Amérique, d'Angleterre, de Hollande, ou d'ailleurs ?

Le marché de Paris ne s'est pas relevé des coups de massue que lui porta le néfaste décret-cadenas du 29 avril 1920, puis la loi de Finances du 30 juillet de la même année. Certes, la loi de Finances de janvier 1921 corrigea un peu la situation, mais, malgré amendements, tassements, nouvelles habitudes prises, les affaires de curiosité restent contraintes et gênées. J'ose dire que tout ce que j'avais prévu dans mes articles de 1920 s'est malheureusement réalisé de point en point. M. le Directeur général de l'Enregistrement et M. le Directeur général des Douanes auront-ils la loyauté de nous produire un jour un tableau comparatif de leurs recettes respectives avant fin avril 1920 et après cette date, provenant du mouvement des affaires de curiosité ? Etant les défenseurs et les soutiens de l'intérêt général, ils ont le devoir de nous renseigner : oui ou non, les faits donnent-ils raison, ou tort, aux inspirateurs et aux auteurs des fameux décrets et lois de 1920 ?

En attendant leur réponse, jetons un coup d'œil sur l'ensemble des ventes de la saison. Il serait sans intérêt d'entrer dans le détail.

Remarquons d'abord que le résultat de ces ventes est meilleur qu'on n'aurait pu supposer. La raison ? C'est que les objets dispersés s'adressaient surtout à la clientèle de Paris.

La **Collection d'orfèvrerie ancienne de M. Paulmé** se disputa entre amateurs parisiens. Son produit dépassa 800.000 fr. Deux ou trois pièces triplèrent ou quadruplèrent les estimations parce qu'il y a encore des gens de goût pour rechercher les belles pièces d'argenterie.

De même pour la **Collection Jean Masson**, composée de 244 dessins et aquarelles du XVIIIe siècle. Ces délicieuses petites choses sont surtout faites pour orner des salons parisiens. Il n'est donc pas étonnant que le marquis de Dampierre ait donné 14.550 pour le *Retour de la Meute*, lavis par Oudry.

M. Lair-Dubreuil adjugea à M. Decours quatre dessins par Gabriel de Saint-Aubin contre la somme de 22.800 fr. Deux dessins, par Pillement, le *Jeune Pâtre* et la *Jeune Bergère*, que M. Paulme estimait 2.400 fr., montèrent à 8.000 fr., attribués à M. Schwob d'Héricourt. Le total de la vente Masson s'éleva à 631.600 fr.

Le 18 mai, Me Henri Baudoin et les experts Mannheim et André Portier dispersaient, à la galerie Georges Petit, divers objets provenant de la succession de **Mme Salomon de Rothschild**, légués à l'Etat, on le sait. Il y figurait deux coffres de mariage de la Renaissance italienne, ceinturés d'une frise représentant une marche triomphale, à la manière antique.

Ces deux coffres, mis en vente pour chacun 25.000 fr., donnèrent lieu à des enchères impressionnantes entre MM. Jacques Seligmann, Hamburger, Arnold Seligmann et Duveen. Ce dernier l'emporta à 272.000 fr. A cette même vente, on remarquait un bureau à cylindre en marqueterie de bois de couleur. Il y eut à ce sujet de curieux incidents. Ce bureau était-il d'*époque*, ou seulement de *style* Louis XVI ? Les avis étaient partagés. M. Jules Mannheim lui-même hésitait. Il passe cependant pour un fin expert. Il se tira de la difficulté en se déclarant marchand à 10.000 fr. M. Rein acquit ce meuble à ses risques et périls pour 25.000 fr. L'incident devrait donner quelque modestie aux prétentieux. La connaissance en choses anciennes est une science difficile... Les dix tapisseries verdure suscitèrent également des doutes chez beaucoup d'amateurs. Me Baudoin, malgré tout, réalisa 1.498.346 pour ses deux vacations des 14 et 15 mai.

La Collection du vicomte de L. V... offrit un vrai régal aux amateurs de belles estampes en couleur. Elle en com-

prenait 14, dans un parfait état de conservation, et d'un coloris éblouissant. Naturellement, on s'échauffa fort autour d'elles. Sur demande de 35.000 fr., M. Jacques Seligmann poussa jusqu'à 55.000 fr. les quatre pièces gravées par F. Descourtis, d'après Nicolas Taunay, *Noce de village, Foire de village, la Rixe, le Tambourin.* En 1917, les quatre estampes avaient fait 31.000 fr. à la vente de Lareinty-Tholozan. Pour l'ensemble, Me Lair-Dubreuil obtenait 202.000 fr.

Le même jour, à la même galerie, il dispersait la **Collection Gilda Darthy.** Un magnifique lit d'apparat, à baldaquins et panaches, avec soieries de Philippe de la Salle, plus riche encore que celui du musée de Lyon, représentait la pièce à sensation. M. Schutz, antiquaire, le paya 72.000 fr.

Des tableaux modernes, surtout de l'école impressionniste, composaient exclusivement la **Collection Léon Orosdi.** Me Lair-Dubreuil en obtint 1.281.500 fr. Une des œuvres maîtresses de Sisley, les *Bateaux à vapeur*, estimée 30.000 fr. par l'expert M. J. Hessel, fut poussée jusqu'à 55.000 fr. par les héritiers, qui en firent don aussitôt à M. Lapauze pour le Petit-Palais.

Des Delft à fond noir relevaient, par leur rareté, l'ensemble, assez ordinaire, de la **Collection de faïences d'un amateur lillois**, M. Agache, paraît-il. Tout le monde s'est pâmé d'admiration devant ces Delft à fond noir.

Je n'en raffole pas. J'avoue cependant que j'ai pris un vif plaisir à regarder les deux burettes en forme de coqs, à cause des belles couleurs posées sur les crêtes, les barbillons, les camails, les ailes et les queues de ces fiers animaux qui furent adjugés 89.000 fr. à M. Jacques Seligmann. Un très grand plat à poisson donné comme faïence de Marseille fabrique de Fauchier, mais qui n'a pas le franc et bel émail du Marseille, fut adjugé 12.400 fr. par Me Baudoin sur demande de 20.000 fr.

On a dispersé aussi entre spécialistes les **Estampes japonaises de la collection Ch. Haviland**, que présentaient les experts Charles Vignier et André Portier.

Comme on le voit, toutes ces ventes ne pouvaient guère intéresser les étrangers, qui venaient surtout à Paris pour voir, ou acquérir à des prix vertigineux des objets de qualité transcendante.

Ce n'est cependant pas à l'un d'entre eux que sont allées les quatre tapisseries exposées pendant quelques jours à l'Hôtel Sagan, chez Jacques Seligmann. Ces tapisseries commandées à la manufacture de Beauvais par Mme de Montespan en souvenir de la naissance de son fils, le comte de Toulouse, représentent les *Divinités marines*, Amphitrite, Vénus, Eurus, Thétis. Tissées d'argent, elles sont d'une grande richesse. Des arcatures à colonnes torses, un peu lourdes d'aspect, en forment les fonds. Ces tapisseries décoraient, avant la Révolution, l'Hôtel La Vrillière, siège, aujourd'hui, de la Banque de France. On ignore leur histoire à partir de la Révolution. M. Jacques Seligmann les a acquises de M. Basler, de Francfort-sur-le-Mein, un des neveux du baron de Hirsch. Elles sont aujourd'hui la propriété d'un industriel français. M. Jacques Seligmann fait grand mystère du nom de cet industriel. On assure qu'il s'agit de M. Coty. Et pourquoi pas? On cache aussi soigneusement le prix de vente, mais on se doute qu'il faut parler ici de plusieurs millions.

En tous cas, réjouissons-nous que ces tapisseries historiques restent en France. Déplorons, en même temps, que celles à **la Licorne**, au comte de La Rochefoucauld, au nombre de six, soient parties pour l'Amérique. M. de La Rochefoucauld les avait confiées, pour vente, à un antiquaire parisien, M. Auguste Larcade.

Celui-ci, après exposition à New-York, et après des péripéties mémorables avec le fisc d'ici et celui de là-bas, a vendu ces tapisseries à M. Rockefeller pour 18 millions, — un peu plus de 30 deniers, comme on voit!

Sans les fameuses lois de 1920, qui ont tout désorganisé, ces tapisseries, les plus belles connues parmi les plus anciennes, auraient certainement donné lieu à une vente sensationnelle à Paris. Qui sait même si des amateurs français ne se seraient pas trouvés pour les acquérir, au moins en partie? En tous cas, cher ami Honnorat, combien le Trésor perd-il dans cette aventure?

Pendant que la saison des ventes se déroulait paisiblement et, en somme, d'une manière satisfaisante, voici que, tout à coup, le *Matin* jette l'émoi et le trouble dans le public avec une campagne en dix articles menée par un jeune rédacteur à qui échappe sans doute la science des choses anciennes, mais qu'inspirerait et documenterait, paraît-il, l'ancien employé d'un antiquaire renvoyé pour

vol par son patron et poursuivi en correctionnelle. Au fond, il s'agit d'une vulgaire vengeance dirigée contre une seule personne, mais dont, par la faute du *Matin*, sont éclaboussés notre Louvre, ses conservateurs et ses amis. Est-ce digne du *Matin*? Faisons-lui d'abord observer que les musées pourraient fermer leurs portes s'ils devaient ne nous montrer que des objets intacts. Combien d'entre ces objets n'ont pas subi l'outrage du temps, ou l'idiotie des hommes?

Faut-il respecter leurs mutilations, ou les réparer dans une mesure discrète? Les deux thèses peuvent se soutenir. Il n'y a truquage et dol que là où il y a volonté de tromper. Est-ce le cas pour celui qui a vendu au Louvre, ou aux Amis du Louvre, les pièces incriminées? C'eût été bien stupide de sa part, avouons-le.

Ensuite, les gens non présomptueux n'ignorent pas que tout le monde peut se tromper, même les gens les plus avertis. Mais est-ce le cas pour les conservateurs du Louvre et les membres du Conseil supérieur des musées? Sur la foi d'un employé renvoyé, il ne faudrait cependant pas raconter des calembredaines et prétendre démontrer que MM. André Michel, Paul Vitry, Raymond Kœchlin sont des ânes, à côté surtout d'un jeune rédacteur du *Matin*, ou de son inspirateur, qui probablement sait à peine lire!

On a certainement suivi avec une sympathie attentive les magnifiques campagnes du *Matin* en faveur de la Science française, et contre un dangereux ennemi de la France, cette affreuse baudruche de Lloyd George, mais que penser de sa campagne au sujet des « Miracles du Louvre » ? Elle lèse visiblement l'intérêt général en racontant aux étrangers que nos musées contiennent des truquages, que leurs conservateurs sont des imbéciles, ou des « poires ».

Dans cette affaire, où est le profit pour qui que ce soit?

Il est vrai que, après avoir semblé ne viser que le Louvre, ses Conservateurs et ses Amis, ainsi que l'antiquaire qui les aurait trompés, le *Matin* a continué sa campagne en l'élargissant. Documenté, cette fois, par M. le duc de Trévise, président de la Société la Sauvegarde de l'Art français, sur la Vierge de Saint-Sauveur-sur-Ecole, qui aurait été l'objet d'une substitution, il dirigerait ses attaques contre les antiquaires marrons et les praticiens du truquage.

Dans cette voie, nous ne pouvons qu'encourager le *Matin*. Les

truqueurs sont les ennemis des vrais antiquaires. C'est contre eux qu'on devrait édicter les lois les plus sévères. Qui aura le courage de les formuler et de les faire voter ? Celui-là rendra service à tout le monde.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Zacharie Le Rouzic et M. et Mme Saint-Just Péquart : *Carnac*, fouilles faites dans la région. Avec des notes techniques par divers ; Berger-Levrault. » »

Commandant R. Quenedey : *La prison de Jeanne d'Arc à Rouen*. Avec des illust. ; Champion. » »

Art

L. Maeterlinck : *L'énigme des primitifs français*. Avec de nombr. reprod. ; Vanderpoorten, Gand. » »

Léon Werth : *Quelques peintres*. Avec 12 phototypies ; Crès. 8 »

Esotérisme

Léon Denis : *Après la mort, exposé de la doctrine des esprits* ; Libr. des sciences psychiques. 6 »

Léon Denis : *Dans l'invisible, spiritisme et médiumnité* ; Libr. des sciences psychiques. 6 »

Allan Kardec : *Instruction pratique sur les manifestations spirites* ; Libr. des sciences psychiques. 2 50

Allan Kardec : *Le livre des médiums ou guide des médiums et des évocateurs* ; Libr. des sciences psychiques. 6 »

Allan Kardec : *Qu'est-ce que le spiritisme ?* Libr. des sciences psychiques. 2 50

Allan Kardec : *Le spiritisme à sa plus simple expression* ; Libr. des sciences psychiques. 0 25

Jean Meyer : *La mort d'après Camille Flammarion* ; Libr. des sciences psychiques. 0 75

Papus : *A.-B.-C. illustré d'occultisme*. Préface de Charles de Brhay. Avec 219 fig. et tableaux ; Dorbon aîné. 30 »

Histoire

A. Jardé : *La formation du peuple grec*. Avec 7 cartes ; Renaissance du livre. 15 »

Camille Jullian : *De la Gaule à la France*. Nos origines historiques ; Hachette. 8 »

Linguistique

René Huchon : *Histoire de la langue anglaise*. Tome I : *Des origines à la Conquête normande (450-1066)* ; Colin. 20 »

Littérature

Charles Bernard : *Un exemple de volupté* ; Crès. 3 50

Jacques Boulanger : *Les romans de la Table ronde*. III : *Le chevalier à la charrette. Le chasseur aventureux* ; Plon. 7 »

S. Braak : *André Gide et l'âme moderne* ; H. J. Paris, Amsterdam. » »

Henri Caro-Delvaille : *L'invitation à la vie intérieure* ; Dorbon aîné. 6 »

F. A. Cazals et Gustave le Rouge : *Les derniers jours de Paul Verlaine*. Avec de nombreux documents et dessins. Préface de Maurice Barrès ; Mercure de France. 15 »

Maurice Dekobra : *Le rire dans le*

brouillard, petite anthologie des meilleurs humoristes anglais et américains ; Flammarion. 7 »

Euripide : *Les Bacchantes*, traduction nouvelle avec notes, précédée d'une étude sur la religion dionysiaque par Mario Meunier ; Payot. 7 50

Fernand Fleuret : *Trois contes anciens* avec un avertissement d'André Thérive ; Belles-Lettres. 5 »

René Ghil : *Les dates et les œuvres. Symbolisme et poésie scientifique* ; Crès. 7 »

Fernand Keller et André Lautier : *Colette (Colette Willy), son œuvre.* Avec portrait et autographe ; Nouv. Revue critique. 3 75

Edmond Lepelletier : *Paul Verlaine, sa vie, son œuvre.* Avec un portrait et un autographe. Mercure de France. 15 »

Louis Martin-Chauffier : *Correspondances apocryphes* ; Plon. 7 »

Henri Massis : *Jugements.* I : *Renan. France. Barrès* ; Plon. 7 50

Georges Armand Masson : *Anatole France, son œuvre.* Avec portrait et autographe ; Nouv. Revue critique. 3 75

Vicomte Menjot d'Elbenne : *Madame de la Sablière, ses pensées chrétiennes et ses lettres à l'abbé de Rancé.* Avec portrait et gravures ; Plon. 20 »

Eugène Noël : *Mémoires d'un imbécile* ; Larousse. 4 50

Jacques Normand : *L'armoire aux souvenirs*, notes d'un Parisien ; Calmann-Lévy. 6 75

Eugène Tiburce : *Etudes homériques* ; Leroux. » »

Philosophie

G.-K. Chesterton : *Orthodoxie.* Traduit de l'anglais par Charles Grolleau. Préface de Joseph de Tonquedec ; Rouart et Watelin. 7 »

Jean Finot : *Préjugé et problème des sexes* ; Alcan. 20 »

Léon Prieur : *Dante et l'ordre social. Le droit public dans « La Divine Comédie ».* Préface de Mgr Baudrillart ; Perrin. 8 »

Poésie

Maurice Casteels : *Blanc et noir* ; L'Edition, Bruxelles. 4 50

Louis des Courières : *La harpe effleurée* ; Messein. 3 »

J.-J. Van Dooren : *Parenthèses* ; Edit. gauloises, Bruxelles. » »

Georges Freslon : *Les tentations inassouvies* ; Les hommes nouveaux. 6 50

Raoul Gain : *Poèmes de l'ombrelle* suivis de *Premiers vers.* Avec un bois de Raymond Thiollière ; Images de Paris. 5 »

René Hissard : *Prélude à la mort de don Juan* ; Messein. 2 »

Jean Moréas : *Choix de poèmes.* Avec une préface d'Ernest Raynaud, une bibliographie et un portrait ; Mercure de France. 7 »

Donatien Yvonneau : *Pour la victoire* ; Messein. 10 »

Questions juridiques

Maurice Félix : *Congrégations religieuses*, étude historique et juridique. Tome II : *Congrégations autorisées* ; Rousseau. 20 »

Edmond Locard : *Manuel de la technique policière.* Avec 43 fig ; Payot. 12 »

Henri Robert : *L'avocat* ; Hachette. 5 »

Questions militaires et maritimes

Général Lebas : *Places fortes et fortifications pendant la guerre de 1914-1918. (Défense du Nord, camp retranché de Lille)* ; Payot. 7 50

Questions religieuses

Abbé Félix Klein : *Madeleine Sémer, convertie et mystique, 1874-1921* ; Bloud. 10 »

Roman

Daniel Beauvais : *Nitokris* ; Plon. 7 »

Pierre Billotey : *La fortune de Fortuné* ; Le Merle blanc. 6 »

V. Blasco Ibanez : *La cité des futailles*, traduit de l'espagnol par Renée Lafont ; Flammarion. 7 »

Constant Burniaux : *Le film en flammes* ; Edit. du Bourg, Anvers. 6 »

Raymond Clauzel : *La maison au soleil* ; Plon. 7 »

Jean Cocteau : *Le grand écart* ; Libr. Stock. » »

Maurice Dekobra : *Minuit, place Pigalle* ; Le Merle blanc. 6 »

Jacques Estarvielle : *Rose-Marie de Lutilhous* ; Plon. 7 »

V. Forbin : *Les fiancées du soleil* ; Lemerre. 6 75

John Galsworthy : *Le Patricien*, traduit de l'anglais par G. Rabache ; Calmann-Lévy. 6 75

Huguette Garnier : *Quand nous étions deux* ; Férenczi. 6 75

Jean Gaument et Camille Cé : *La grand'route des hommes* ; Grasset. 7 »

Gérard-Gailly : *Ni moi sans vous* ; Flammarion. 7 »

Claude Gevel : *Une bourgeoise et l'amour* ; Flammarion. 6 50

Suzanne Goldstein : *La cabotinite* ; Férenczi. 6 75

Pauline Gonneau : *Les bottes de sept lieues*. Illust. de M. C. Delorme ; La Sirène. 7 »

Cyprien Halgan : *Le tragique amour de Madame de Pradun* ; Perrin. 7 »

Hélio Ver Humanisator : *Le léprosisme* ; Libr. du Simplon. 7 »

Georges Lecomte : *La lumière retrouvée* ; Fasquelle. 6 75

François Mauriac : *Le fleuve de feu* ; Grasset. 6 75

André Mycho : *Un mari quadrupède* ; Le Merle blanc. 6 »

Louis de Robert : *L'amour un soir d'été* ; Flammarion. 7 »

Charles Tardieu : *Cinq à sept* ; Férenczi. 6 75

Henriette Waltz : *Le saint du ravin* ; Albin Michel. 3 75

X.. : *Eux et nous*. Illust. de A. Vallée ; Libr. du Simplon. 6 »

X.. : *Père et Fils* ; Perrin. 7 »

Sciences

Capitaine Stefan Christesco : *La lumière relative et l'expérience de Michelson*. Avec 8 pl. ; Alcan. 5 »

L. Félix Henneguy : *La vie cellulaire*, éléments de cytologie ; Payot. 4 »

Sociologie

Hubert Bourgin : *Les systèmes socialistes* ; Doin. 14 »

Georges Grandjean : *Les dépravées* ; Roman nouveau. 6 »

Théâtre

Emilien Roumégous : *Didon*, tragédie en 5 actes en vers. *Judith*, tragédie biblique en 3 actes, 5 tableaux en vers. Conférence de M. Camille Le Senne ; Chiberre. 6 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Maurice de Faramond. — La commémoration Paul Verlaine. — Société Mallarmé. — Prix littéraires. — Ephémérides de l'affaire du prix Flaubert. — Les champignons de J.-H. Fabre. — A propos d'un centenaire : le tour de valse de Gaston Boissier. — Gérontocratie académicienne. — Le premier champion de boxe. — Projets oubliés, projets abandonnés. — Publications du « Mercure de France ».

Mort de Maurice de Faramond. — Maurice de Faramond, le poète et dramaturge du *Livre des Odes*, de *Quintessence*, de la *Noblesse*

de la Terre, de *Monsieur Bonnet*, de la *Dame qui n'est plus aux camélias*, etc., est mort à Paris, le mois dernier. Ses obsèques ont eu lieu le 30 mai, après un service funèbre en la chapelle du Val-de-Grâce.

Dans leur enquête sur *la Littérature contemporaine* (1905), Georges Le Cardonnel et Charles Vellay ont loué, avec raison, le lyrisme exact et précis de Maurice de Faramond, la générosité de son esprit et de son idéal dramatique.

Pour Faramond, il n'était de grand théâtre que le théâtre qui se haussait jusqu'à la poésie.

> Où commence le créateur d'hommes, disait-il, là seulement commence le poète : *Appariteur tragique de la vie*. C'est pourquoi un seul genre de pièce est admissible qui se nomme *drame*, c'est-à-dire action pleine et entière, action totale, rires, pleurs et le reste. Laissons de côté, n'est-ce pas, les sujets antiques. Ne parlons pas de la pièce historique. Je l'estime à peu près irréalisable : il y faudrait d'abord une conscience, un scrupule et un sens d'évocation d'une finesse extrême ! Pareils dons ne furent guère dévolus à nos tragiques en histoire. Pour moi, il n'est qu'un sujet : le moderne.

Il ajoutait qu'à son avis le vers libre pouvait seul, au théâtre, atteindre à l'expression complète, précis à la fois et varié parce qu'il garde constamment le rythme.

Cette conception du spectacle et de la poésie, Maurice de Faramond avait tenté de la réaliser lorsqu'il avait créé le *Théâtre des peuples du Midi* ; il la défendit dans de nombreux articles de critique notamment à l'*Ermitage* où il étudia le mouvement théâtral en 1901 et en 1902.— L. DX.

§

La Commémoration de Paul Verlaine. — Les Amis de Verlaine se réuniront *dimanche 17 juin*, à dix heures et demie, devant le monument de Verlaine, au Luxembourg.

Un poème d'Albert Mockel à la gloire de Verlaine sera dit par Mme de Chauveron (de la Comédie-Française). M. Alfred Machard parlera au nom des Amis de Verlaine, M. Jelinek au nom de la presse étrangère.

La cérémonie sera suivie d'un déjeuner au restaurant Procope, 13, rue de l'Ancienne-Comédie (cotisation : quinze francs). On y exposera le buste de Verlaine par James Vibert, qui doit être érigé à Metz. Après le déjeuner, des poèmes seront dits par Mmes Constance Maille, de Chauveron (de la Comédie-Française), Lucie Brille (de l'Odéon), MM. Stéphan Audel (de l'Odéon), J.-P. Liausu ; des mélodies chantées par M. Vlachos.

§

Société Mallarmé. — Le mercredi 6 juin dernier a été tenue, dans les locaux du *Mercure de France*, la réunion générale constitutive de la Société Mallarmé, dont l'objet est de grouper tous ceux qui

gardent le souvenir pieux du maître et de l'ami incomparable et tous ceux qui, ne l'ayant pas connu personnellement, n'en ont pas moins le culte de sa mémoire.

Elle comprend : 1° un nombre limité de membres fondateurs, anciens amis personnels du maître, ou écrivains l'ayant connu, ayant fréquenté sa maison et relevant de son enseignement ; et 2° tous membres adhérents qui auront été agréés par le comité.

La cotisation annuelle est de dix francs.

Le premier comité est composé du Dr Bonniot, gendre de Mallarmé, Edouard Dujardin, secrétaire général, André Fontainas, Ferdinand Herold, Paul Valéry et Francis Vielé-Griffin, trésorier ; il sera complété par l'adjonction de deux membres adhérents qui seront vraisemblablement Jean Royère et Albert Thibaudet. La Société n'aura pas de président.

Il a été décidé qu'un médaillon serait posé sur la maison de Valvins, et que le vingt-cinquième anniversaire de la mort du maître serait commémoré l'automne prochain par une réunion à Valvins même.

Les demandes d'admission doivent être adressées par lettres au secrétaire général, 3, rue Notre-Dame-des-Champs.

§

Prix littéraires. — Le jury de la Société « Les Amis de Catulle Mendès » a attribué le prix Primice Mendès à M. Gilbert Lély pour son manuscrit *Aréthuse ou les Elégies*, et le prix Catulle Mendès à M. Louis Bauquier pour *Et l'au-delà de Suez*.

D'autre part, ce jury a décidé d'offrir une statuette en bronze de Bourdelle à M. Marcel Sauvage, auteur du recueil intitulé : *Cicatrices*.

§

Ephémérides de l'affaire du prix Flaubert. — Nous avons noté, dans notre dernier numéro (1er juin) à la rubrique *Prix littéraires*, que les conditions dans lesquelles le prix Flaubert avait été fondé et attribué avaient provoqué, dans la presse, de nombreux commentaires ; les critiques et courriéristes littéraires ont estimé, généralement, qu'il y avait un « mystère du prix Flaubert ». Nous donnons ci-dessous, à leur date, un résumé impartial des principales informations relatives à cette affaire, provisoirement close aujourd'hui par un communiqué à la presse, en date du 27 mai, communiqué dans lequel le jury du prix Flaubert proteste de sa bonne foi et se déclare dissous.

17 mars 1923. — A la suite d'un article de M. Paul Souday (*le Temps*) attaquant l'institution des prix littéraires, — le prix Flaubert y compris, — et les frères Leblond ayant répondu : « Ce prix est notamment destiné à réparer les injustices ou omissions », Mme Rachilde écrit dans *Comœdia*

La multiplicité des prix arrive à l'élimination de tous les auteurs qui ne son pas ornés de ce pudique pagne, soulignant l'intention. Alors ?... Est-ce que

mes lecteurs commencent à deviner ? Moi, je ne peux pas aller plus loin, parce que j'y perdrais l'amitié des frères Leblond. Je n'ose qu'une chose : « Les sommer, au nom de cette même amitié littéraire, de venir dire ici la vérité sur le prix Flaubert, *toute la vérité*... et il y aura un joli bruit dans le Landerneau des lettres ! »

20 mars. — Les frères Leblond répondent (*Comœdia*) :

Le prix Flaubert, affecté en même temps aux aînés et aux jeunes, contribuera à établir entre les deux générations plus de solidarité et, par un ingénieux système, l'avantage accordé aux uns accroîtra celui des autres.

15 mai. — M. Léon Treich annonce (*l'Eclair*) que les trois prix Flaubert (Aînés ; Jeunes-observation ; Jeunes-imagination) seront décernés le lendemain à MM. Pierre Mille, Jean Viollis et François de la Guérinière.

16 mai. — *Le Petit Parisien* annonce que les trois prix Flaubert seront attribués, dans l'après-midi, à MM. Pierre Mille, Jean Viollis et François de la Guérinière.

Vers 13 heures, le même jour, le prix Flaubert, dont le montant a été élevé, par le donateur anonyme, de 30.000 à 45.000 francs, est attribué à MM. Pierre Mille, pour *La détresse des Harpagon*, Jean Viollis, auteur de *La Flûte d'un sou*, et François de la Guérinière, auteur d'un roman paru il y a plusieurs mois : *Le Grand d'Espagne*.

17 mai. — A. B. (M. André Billy, l'*Œuvre*) observe que cette dernière attribution n'a pas laissé de provoquer un profond étonnement. Il signale que, de plusieurs côtés, on assure que M. de la Guérinière est, sinon l'unique fondateur de ce prix, du moins l'un de ses fondateurs et que la somme à lui versée par les juges réunis chez Mme Tinayre est tout d'abord sortie de ses caisses.

18 mai. — MM. Kemp, dans la *Liberté* ; Lécuyer, dans le *Gaulois* ; Billy, dans l'*Œuvre* ; Laloy, dans *Comœdia* ; Bourdon, dans le *Figaro*, réclament le nom du Mécène.

M. Marius Leblond répond à M. Gustave Téry, directeur de l'*Œuvre*, en interrogeant M. André Billy :

Sur tels qui, se dérobant derrière l'anonymat de divers côtés, se sont déplacés pour aller lui porter des assurances formelles après avoir couru en bien d'autres endroits.

19 mai. — M. Géo London (*Le Journal*) a rencontré M. de La Guérinière.

M. François Robichon de la Guérinière oppose, dit-il, à ces bruits et affirmations le démenti le plus formel et le plus indigné. Quinquagénaire de belle allure, l'heureux triomphateur de la catégorie des jeunes affirme que la bataille dont il est sorti vainqueur s'est déroulée dans des conditions de parfaite loyauté. Au surplus, s'il appartient au monde des affaires (il dirige une

importante fabrique de rubans, à Saint-Etienne), il n'en revendique pas moins la qualité d'homme de lettres.

L'Œuvre et le *Petit Parisien* annoncent que le Mécène est un jeune médecin assistant de l'hôpital de la Pitié, M. Gaston Durand, lequel déclare aux journalistes : « Je ne vois pas l'intérêt à savoir d'où vient l'argent. »

20 mai. — M. Marius Leblond écrit à M. Gustave Téry :

Je me garderai de lâcher *les hommes anonymes* qui, se couvrant de lui (Billy), sont si loin de penser à « l'honneur des lettres ». On verra bientôt ce qui s'agite là ! J'ai à dévoiler une bien curieuse affaire.

A quoi M. André Billy répond qu'il n'a reçu aucune lettre anonyme et qu'il agit simplement en journaliste avide d'information.

M. de la Guérinière rappelle (lettres à l'*Œuvre*) qu'il a eu des voix au prix Goncourt et que Paul Adam ainsi que John-Antoine Nau estimaient ses ouvrages.

M. Marius Leblond écrit à M. Treich pour lui demander de « nommer les hommes anonymes qui ont des raisons de se dérober ».

M. Bernard Grasset, éditeur de M. de la Guérinière, déclare à M. Léon Treich :

Cette affaire Flaubert m'apparaît, comme à vous, trop trouble ; je tiens à ce qu'on sache bien que je ne suis pour rien dans le triomphe du *Grand d'Espagne.*

22 mai. — M. Marius Leblond annonce au directeur du *Temps* que M. Gaston Durand « est universellement estimé ».

M. Paul Souday se demande :

S'il est concevable que ce jeune médecin de fortune médiocre ait déboursé 45.000 francs par simple amour des lettres ? Ne serait-il pas « personne interposée » ? L'hypothèse a été formulée par l'*Intransigeant* et a paru assez vraisemblable.

M. Léon Treich précise que, dès le lundi soir 14 mai, M. Robichon de la Guérinière savait qu'il avait le prix Jeune-Imagination et s'occupait, avec son fils, de dédicacer ses services de presse, que le même soir le même Robichon de la Guérinière annonçait que sur ce prix devait se greffer un cercle, une maison d'édition, même un journal.

Les Treize (*Intransigeant*) invitent la Société des Gens de Lettres à intervenir officiellement pour éclaircir le « Mystère du Prix Flaubert ».

Pour M. Gérard Bauër (*Echo de Paris*) « ce prix sombre un peu dans le ridicule et se discrédite du coup ». C'est aussi l'avis de M. Clément Vautel (le *Journal*) et de M. Louis Forest (le *Matin*). M. Edmond Sée (*Excelsior*) s'attriste de voir le nom de Flaubert mêlé à cette affaire.

24 mai. — « Aviez-vous donc, dans votre article du 17 mars, prévu ce scandale ? demande l'un des Treize, de l'*Intransigeant*, à Mme Ra-

childe. — Non, répond Mme Rachilde, le scandale, pour moi, c'était l'attribution du prix, par roulement, à des vieux. »

27 mai. — Un procès-verbal signé des membres du jury : Mmes Tinayre, Judith Cladel, MM. Henri de Régnier, René Boylesve, de l'Académie française, Elémir Bourges, J.-H. Rosny, aîné, de l'Académie Goncourt, Bourdelle, Gilbert de Voisins, Sébastien-Charles Leconte, Jean Royère, Marius et Ary Leblond, Secrétaires généraux du Prix, reproduit la déposition du docteur Durand affirmant, « sur l'honneur, qu'il est le seul et unique fondateur et donateur du prix Flaubert ». D'autre part :

Les organisateurs du prix avaient examiné, dans l'éventualité d'attributions ultérieures du prix Flaubert, la nécessité d'un renouvellement du jury. Ils avaient décidé, à ce sujet, le remplacement des membres du jury, annuellement par tiers et par voie de tirage au sort, ce qui aurait fait sortir, chaque année, quatre d'entre eux. Les personnes qui ne feraient plus partie du jury rentreraient alors dans la règle commune et les douze membres seraient complètement éliminés et remplacés en trois ans.

Cela implique qu'ils peuvent, à leur tour, briguer un prix et c'est à quoi Mme Rachilde faisait allusion lorsqu'elle parlait de l'attribution « par roulement ».

Enfin, le jury, après avoir affirmé énergiquement qu'il a opéré en toute impartialité se déclare dissous.

31 mai. — « ... Autrement dit, conclut M. Paul Souday (*Le Temps*), il a donné sa démission. C'est donc qu'il n'est pas satisfait non plus. Cette fois, enfin, l'on est d'accord. »

Mais les courriéristes littéraires espèrent bien qu'un autre jury Flaubert se constituera en 1924 — sinon avant — afin de donner une suite, un second acte, à l'amusant spectacle qui connut, cette année, un tel succès sous le titre : « Le mystère du prix Flaubert. » — L. D.

§

Les champignons de J.-H. Fabre.

Beauvais, 29. 5. 1923.

Mon cher Directeur,

Je reçois la lettre suivante que je vous prie de vouloir bien insérer :

Aix-en-Provence, le 24 mai 1923.

Monsieur,

Je lis dans le dernier *Mercure* votre intéressant article « mycologie ». A propos de J.-H. Fabre, vous dites : « Que sont devenues les centaines d'aquarelles où ses doigts ont affirmé le prodigieux don observateur qui lui a été départi? La nourriture des rats et le trône de la poussière, comme il prédisait? » J'ai tout de suite écrit à Sérignan où habite une partie de ma famille et voici ce qu'on me répond :

.... « La salle à manger a sur la table le portrait du maître, avec un vase de fleurs fraîches posé devant. — Son musée est irréprochable. *En entrant,*

sur le 5e rayon à droite, dans les vitrines, se trouvent bien alignés et dans des cartons gris les champignons qu'on dirait peints du jour tant les couleurs sont fraîches et le papier intact. Tout le reste est à l'avenant. »

Suivent d'autres détails prouvant avec quel soin pieux « Mlle Aglaé », la fille de Fabre, entretient ce jardin, cette maison et ce musée. Et, comme votre article lui a fait beaucoup de peine, je me permets de vous demander une rectification dans le *Mercure* prochain en vous assurant, Monsieur, de mes sentiments les plus distingués et les plus dévoués.

E. AUDE
Conservateur de la Bibliothèque Méjanes.

Mon dessein n'était pas de contrister Mlle Aglaé Fabre — deux fois respectable à mes yeux puisque son prénom revient, comme celui d'une aide très dévouée, dans les *Souvenirs Entomologiques.*

La phrase qui l'a émue, et que j'entendis sortir de la bouche de son père, en 1907, au cours de la visite où les aquarelles me furent révélées, résume, plutôt atténue, un passage du dernier volume des *Souvenirs* (1908). Je n'ai pas plus songé à la famille de Fabre, en rappelant cette prédiction pessimiste, que Fabre lorsqu'il la produisit. Mais il est vrai que l'Harmas ayant été acquis par l'Etat, Mlle Aglaé Fabre se trouve chargée de sa garde.

Je remercie donc mon honorable correspondant de sa lettre qui me donne, en outre, l'occasion de rappeler que Fabre a cent ans le 22 décembre prochain... Nous assistons, avec joie à l'apothéose de Pasteur. Sans être tout à fait apte à une popularité égale à celle du grand Bienfaiteur, l'Ermite de Sérignan a de quoi alimenter la curiosité et la sympathie de la foule. Il sort du peuple non moins que Pasteur, il est devenu, non moins que lui, « fils de ses œuvres », mais par des chemins autrement ardus. Il reste aussi vénérable, tout en étant plus pittoresque. En tant que savant, ils peuvent aller de pair, et leurs méthodes d'ailleurs offrent une grande analogie... mais il est, en outre, un philosophe comme les sciences naturelles n'en offrent pas de plus grand. Pas d'œuvre moderne (je ne crains pas de l'affirmer d'un mot après l'avoir expliqué en tant de pages) qui ouvre une fenêtre aussi large sur l'horizon spirituel... Inutile de parler de sa qualité de « poète », puisque ses contempteurs la voient si marquée, qu'ils ne peuvent admettre qu'ils soit un « savant » !! Sa vie enfin est un modèle de dignité et d'effort les plus maigrement récompensés qu'on aura vus, et notre époque, si disposée à la réhabilitation, tient avec lui le type de l'erreur judiciaire...

Quand commençons-nous d'exploiter, nous Français, cette autre mine bénie de haute propagande française ? Et à quand, pour mettre en lumière ce grand inconnu et méconnu, une *Société d'Etudes fabriennes ?*

Veuillez agréez, etc. MARCEL COULON.

§

A propos d'un centenaire : le tour de valse de Gaston Boissier. — M. Léon Treich, qui a dressé la liste des centenaires à célébrer cette année, n'aurait-il, par hasard, pas songé à celui de Gaston Boissier ? On se prépare, cependant, à le fêter, à Nîmes, et si nous sommes bien informé, le professeur de philosophie de l'Institution libre Alphonse Daudet, M. Thoulouze, préparerait pour la circonstance un ouvrage sur « l'historien français de Rome ». Rome, d'ailleurs, a eu déjà, grâce à un Nîmois, M. Ferdinand Boyer, l'occasion d'entendre une enthousiaste conférence sur l'auteur des *Promenades Archéologiques*, conférence dont nous avons lu un résumé rapide dans la *Chronique Mondaine* nîmoise du samedi 10 mars 1923 et où il est dit que Paris certainement tiendra à s'associer au mouvement commencé... à Rome. Si Paris tarde à « bouger », on avait, par contre, préparé le centenaire de Boissier dans le Midi dès la première quinzaine de mars 1922. A ce propos, le journal de Montpellier *L'Eclair* publiait, entre autres amusantes anecdotes sur le Secrétaire perpétuel de l'Académie Française, une historiette où l'on voyait Boissier, « vers 1850 ou 1852 », passant ses vacances « à Luchon » et y devenant « l'un des danseurs préférés » d'Eugénie de Montijo, « alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté ». L'auteur anonyme de cet article continuait :

Ce flirt innocent n'était pas encore tombé dans l'oubli au moment du mariage de Napoléon III et ordre fut donné au Ministère de l'Instruction Publique d' « oublier » le jeune professeur dans un lycée de province. Cette disgrâce imméritée ne dura pas longtemps et G. Boissier fut appelé à Paris, au Lycée Charlemagne, où il professa la rhétorique. Il fut ensuite nommé maître de conférences à l'Ecole Normale, professeur au Collège de France, etc. Très en faveur à la fin du règne de Napoléon III, il faisait partie des invités de Compiègne et ses causeries fines et spirituelles étaient particulièrement appréciées...

Ce récit nous ayant semblé piquant et, d'autre part, la date nous en paraissant erronée, — car la chose, en toute évidence, dut se passer avant, vers 1847, comme il sera aisé de s'en convaincre en recherchant dans Perrot la date des nominations de Boissier à Angoulême et à Nîmes, l'incident ayant eu lieu aux grandes vacances entre les deux, — nous en référâmes à un de nos amis, de la famille de Boissier et fort au courant de ses faits et gestes. Celui-ci nous écrivit donc ceci, à ce propos :

C'est donner un qualificatif bien ambitieux que d'appeler « flirt » une simple rencontre de quinze jours aux bains de mer de Biarritz, où Gaston Boissier, alors professeur de rhétorique à Angoulême, alla se reposer des fatigues de l'année scolaire. Il y rencontra en effet la comtesse de Teba y Montijo avec ses deux filles, les trouva charmantes, dansa beaucoup avec elles et leur chanta le répertoire de Nadaud, qui n'avait pas encore rimé *Les deux Gendarmes*, mais qui faisait déjà prime. Devenue Impératrice des Français, la comtesse Eugénie

de Montijo s'est elle souvenue de son ancien danseur de Biarritz ? Celui-ci ne l'a jamais su. Il eut le bon esprit et le tact de ne jamais parler de cette rencontre accidentelle ; il feignit même de l'avoir oubliée quand on lui en parlait...

Sans doute, nulle existence ne fut plus strictement et exclusivement professionnelle que celle de Boissier et, comme le héros cornélien, eût-il pu dire qu'il ne devait qu'à lui seul toute sa renommée. Mais, tout de même, l'on ne peut ne point se souvenir, en l'espèce, de l'éternelle vérité humaine du mot de Pascal sur le nez de Cléopâtre. Si Boissier n'eût pas fait son tour de valse avec Eugénie de Montijo, sa fortune académique eût-elle été si éclatante, même en faisant intervenir son amitié avec Guizot, qui doit entrer en ligne de compte dans le calcul des faveurs napoléoniennes. ? Souhaitons que le biographe de Boissier aille, sur cette délicate matière, se documenter auprès des deux filles du savant, l'une veuve du général Emile Lavisse, l'autre femme d'un professeur en Sorbonne, et tire enfin au clair, documentairement, cet épisode, menu certes, mais curieux de la vie de Gaston Boissier. — C. P.

§

Gérontocratie académicienne. — Nous disions, le 1er décembre 1922 :

La jeune Académie, fondée par Goncourt, ne manquera pas de rattraper un jour ou l'autre son illustre aînée et d'atteindre l'âge moyen le plus élevé.

C'est fait.

Depuis la mort de M. de Freycinet et l'élection de M. de Porto-Riche, la moyenne d'âge à l'Académie française est de 66 ans et 2 mois, alors que la moyenne, pour l'Académie Goncourt, est de 66 ans et 8 mois.

Tous nos compliments à ces deux grandes compagnies : à l'une pour l'âge relativement juvénile de ses membres, à l'autre pour le succès qu'elle vient ainsi de remporter sur les facultés conservatrices de son aînée. — L. DX.

§

Le premier champion de boxe. — Après avoir lu l'écho que nous avons publié sous ce titre, le 1er avril dernier (page 285), et dans lequel nous indiquions qu'un champion de boxe, John Broughton, est enterré dans l'abbaye de Westminster, un de nos lecteurs, M. J. Angelloz-Pessey, nous écrit :

John Broughton fut enterré à Westminster non *parce que* mais *quoique* ancien champion de boxe. Il est mort bedeau de Westminster et c'est la raison pourquoi il s'y trouve encore.

§

Projets oubliés, projets abandonnés. — A la suite d'une requête du *Mercure de France* (1-XI-1921) les journaux avaient annoncé que le Conseil municipal de Saint-Brieuc avait l'intention de faire apposer

une plaque commémorative sur la maison natale de Villiers de l'Isle-Adam, maison qui est située dans cette ville, place Glais-Bizoin, à droite quand on vient de la rue Saint-Guillaume.

Or, un de nos correspondants de Saint-Brieuc nous écrit pour nous inviter à classer ce projet dans la présente rubrique. Il n'est plus question, dans le chef-lieu des Côtes-du-Nord, d'honorer, par la plus modeste manifestation de ce genre, la mémoire de Villiers. Il n'est même plus question de rectifier l'erreur qui figure sur la place indicatrice de la rue Villiers de l'Isle-Adam et qui donne, comme date de naissance, 1840 au lieu de 1837. — L. DX.

§

Publications du « Mercure de France »:

CHOIX DE POÈMES de Jean Moréas, avec une Préface d'Ernest Raynaud, une Bibliographie et un Portrait. — Vol. in-16, 7 francs. Il a été tiré 275 exemplaires sur papier pur fil, numérotés de 1 à 275, à 15 francs.

PAUL VERLAINE, SA VIE, SON ŒUVRE, avec un Portrait et un Autographe, par Edmond Lepelletier. — Vol. in-8 écu, 15 francs.

LES DERNIERS JOURS DE PAUL VERLAINE, par F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge. Nombreux Documents et Dessins. Préface de Maurice Barrès, de l'Académie Française. Vol. in-8 écu, 15 francs. Il a été tiré 110 ex. sur papier pur fil, numérotés de 1 à 110, à 25 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CLXIV

CLXIV N° 600. — 15 JUIN



ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, r. de GRENELLE, PARIS-VIe, TÉL. : FLEURUS 12-27

nrf

“Les documents bleus”

Pour paraître prochainement :

N° 2

JULES ROMAINS & G. CHENNEVIÈRE

Petit traité de versification

Un volume in-18 6,75
50 exemplaires numérotés de 1 à 50 sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre. Prix... 20 fr.

Cet ouvrage ne prétend pas, comme on a feint de le croire, à former des génies poétiques. Les auteurs ont eu le dessein plus modeste de proposer un guide à tous ceux qu'intéresse l'art poétique à quelque titre que ce soit.

Tous les manuels actuellement répandus ne sont que des compilations d'ouvrages antérieurs, faites sans esprit critique et sans tenir compte des courants modernes qui ont traversé et renouvelé la poésie française.

Composé avec un souci d'objectivité et d'impartialité absolues en dehors de toute prévention d'école, ce *Petit Traité de Versification* permet au lecteur de connaître les règles de la prosodie traditionnelle, les lois générales du rythme et du nombre, enfin les enseignements nouveaux que l'on peut dès à présent dégager de l'effort poétique du XXe siècle.

Nous ne saurions mieux faire que de reproduire ici les passages essentiels de l'Avant-Propos :

“Les documents bleus” N° 2
JULES ROMAINS & G. CHENNEVIÈRE
Petit traité de versification
nrf
PARIS 1923
ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, Rue de Grenelle, Fleurus 12-27

« ... *Nous nous en sommes tenus avec rigueur à ce que désigne notre titre. Il s'agit bien ici d'un* Traité de Versification, *et non point d'essais esthétiques sur les sources de l'inspiration, la nature du sentiment poétique, les questions de tendances littéraires ou d'écoles, ni d'une façon quelconque sur tout ce qui n'est pas la technique particulière à la poésie et l'exécution même du vers.*

D'un travail de cette ordre, le lecteur attend des indications nettes, des conseils précis, et, chaque fois qu'il se peut, des actes.

Mais ces affirmations indispensables ne doivent rien emprunter aux préférences personnelles, aux vues arbitraires d'un esprit. Elles ne sont fondées que si elles résument et cristallisent une longue expérience impersonnelle ; que si elles apparaissent comme l'aboutissement normal du progrès de la technique, un peu à la façon dont un code vient à un moment donné formuler et fixer les aspirations juridiques d'un peuple...

...L'objet exprès de notre étude, ç'a été, bien entendu, la versification française, et les problèmes que pose au poète la structure particulière de notre langue. Mais nous nous sommes efforcés de prendre toujours les choses d'aussi haut que possible, et il ne nous paraît pas invraisemblable que des poètes et théoriciens étrangers trouvent le moyen d'étendre à leur langue celles de nos conclusions dont ils auraient reconnu la fécondité. »

JULES ROMAINS & G. CHENNEVIÈRE.

A PARAITRE PROCHAINEMENT :

N° 3
CÉLINE ROTT
MOANA
ou
Voyage sentimental
chez les Maoris et les Peaux-Rouges des Iles

N° 4
MAURICE BARRÈS
La Querelle de l'Oronte
avec toutes les pièces du
procès littéraire

ÉDITIONS DE
LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE



3, Rue de Grenelle
PARIS-VIe
Tél : Fleurus 12-27

PIERRE MAC ORLAN

LA VÉNUS INTERNATIONALE

Dans le cadre de la civilisation agricole que l'auteur se plaît à représenter comme une véritable dictature rurale triomphant des anciennes forces d'un pays, une jeune femme, colporteuse de passions, d'inquiétudes et d'idées-forces, s'emploie d'abord pour l'un de ses amants, puis contre lui, et le mène par étapes à l'épuisement et à la défaite. Nous voyons la faillite se consommer dans un petit village de France où les signes précurseurs de la Peste Blanche déclenchent le triomphe de l'épouvante.

Un volume in-18 .... **7 fr.**

Du même auteur :

LE NÈGRE LÉONARD ET MAITRE JEAN MULLIN

Roman

1 vol. in-18 .... 7 fr.

LA CAVALIÈRE ELSA (Prix de la Renaissance 1922)

Roman

1 vol. in-18 .... 7 fr.

BIOGRAPHIE

Pierre Mac Orlan est né à Péronne le 26 Février 1883. Il est élève au Lycée d'Orléans. Destiné par humeur à devenir coureur cycliste, il essaye de peindre, sans succès, à sa sortie du lycée Il accepte quelques situations de fortune pour vivre, et habite successivement la Hollande, la Belgique, l'Italie, la Sicile et l'Allemagne. C'est à l'âge de vingt-sept ans qu'il publia son premier livre.

ÉDITIONS DE
LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE



3, Rue de Grenelle
PARIS-VI[e]
Tél : Fleurus 12-27

COLLECTION " UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT "

JACQUES DE LACRETELLE

LA MORT D'HIPPOLYTE

ÉDITION ORIGINALE. — Avec un portrait de l'auteur par MARIE LAURENCIN

Une double rivalité, provoquée par une femme dont la figure est clairement dessinée mais dont l'action reste dans l'ombre, dresse l'un contre l'autre et jusqu'à un dénouement dramatique un père et son fils, tous deux musiciens.

Le récit, rapporté par un témoin qui ne peut que former des conjectures sur les faits véritables, pose une énigme à l'idée du lecteur.

On retrouvera dans LA MORT D'HIPPOLYTE cette claire exposition des caractères et cet art de conter, sensible et ferme, qui ont fait l'éclatant succès de *Silbermann.*

Un volume in-16 jésus tiré à 1.035 exempl. sur Hollande Van Gelder............ **10 fr.**
dont 35 hors commerce.

25 exempl. sur Japon impérial, avec une épreuve du portrait à grandes marges signée par l'artiste...(*épuisé*). **50 fr.**

LUCIEN FABRE

VANIKORO

ÉDITION ORIGINALE. — Avec un portrait de l'auteur par FOUJITA

M. LUCIEN FABRE n'est pas seulement le lucide et puissant commentateur des *Théories d'Einstein* qu'il a révélées en France au public intellectuel et à bon nombre de savants. Il est aussi, — et il nous en apporte la preuve dans ce nouveau recueil, — le grand poète que saluait, dans sa préface à *Connaissance de la Déesse*, Paul Valéry, et que Joachim Gasquet, rappelant la parole de Lamartine : « La poésie sera de la raison chantée », proclamait être « un des poètes de cette raison chantée, par le choix cérébral de ses images, par la vertu créatrice de sa psychologie, par la façon de réduire le mystère à ses plus significatives dénominations, par cette fièvre qui glace en nous avec délices des désirs dont nous avons pour la plupart habituellement la pudeur ou la peur, par ces jets brûlants qui traversent à l'imprévu tout ce vide dernier des sensations atteintes, transformées en aveux spirituels. »

Un volume in-16 jésus tiré à 515 exempl. sur Madagascar..................... **10 fr.**
dont 15 hors-commerce.

15 exempl. sur Japon impérial, avec une épreuve du portrait à grandes marges signée par l'artiste...(*épuisé*). **50 fr.**

GUY DE POURTALÈS

LA PARABOLE DES TALENTS

Avec un portrait de l'auteur par LUC-ALBERT MOREAU

Auteur délicat de *Deux Contes de Fées pour les Grandes Personnes* et de *Marins d'Eau douce*, essayiste, traducteur de *Mesure pour Mesure, La Tempête* et *Hamlet*, et l'un des glossateurs les plus autorisés dans l'affaire Bacon-Shakespeare, M. GUY DE POURTALÈS pose aujourd'hui en quelque sorte, dans cette vision dramatique qu'est LA PARABOLE DES TALENTS, le problème de tous les atavismes spirituels d'une famille résumés dans un seul individu : un soldat de la Légion Etrangère, qui veille dans la tranchée, revit l'histoire de sa race en une suite de tableaux saisissants, depuis les Camisards Cévenols jusqu'aux temps modernes... Evocation qui éclairera peut-être la difficile parole du Christ : « Mais à celui qui n'a rien, même ce qu'il a lui sera ôté. »

Un volume in-16 jésus tiré à 535 exempl. sur Madagascar..................... **10 fr.**
dont 35 hors commerce.

15 exempl. sur Japon impérial, avec une épreuve du portrait à grandes marges signée par l'artiste.. **50 fr.**

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18..... 7 »

Le Second Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18 .... 7 »

La plus belle histoire du monde, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-18 .... 7 »

L'Homme qui voulut être roi, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volume in-18 .... 7 »

Kim, roman, traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine Walker. Vol. in-18 .... 7 »

Les Bâtisseurs de Ponts, roman, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volume in-18 .... 7 »

Stalky et Cie, roman, traduit par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas. Vol. in-18 .... 7 »

Sur le Mur de la Ville, traduit par Louis Fabulet, précédé d'une Etude sur Rudyard Kipling par André Chevrillon. Vol. in-18 .... 7 50

L'Histoire des Gadsby, roman, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Volume in-18 .... 7 »

Le Retour d'Imray, traduit par Louis Fabulet et Arthur-Austin Jackson. Vol. in-18.... . 7 »

Le Chat Maltais, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin Jackson. Vol. in-18 .... 7 »

Actions et Réactions, trad. par Louis Fabulet et Arthur-Austin Jackson. Vol. in-18 ... 7 »

« Capitaines Courageux », traduit par Louis Fabulet et Charles Fountaine-Walker. Vol. in-16 .... 7 »

CHEMINS DE FER DU MIDI

Améliorations au service des trains de voyageurs

A PARTIR DU 1er JUIN 1923

Le train express de la Cie d'Orléans partant de Paris pour Agen à 19 h. 50 sera prolongé entre Agen et Tarbes où il arrivera à 11 h. 56 ; au retour, il partira de Tarbes à 16 h. 45 pour arriver à Paris à 8 h. 54.

Des voitures directes de toutes classes circuleront dans ce train entre Paris et Tarbes, avec compartiment-couchettes entre Paris et Agen.

Le train rapide de nuit (départ de Paris à 18 h. 50) qui assurait l'année dernière les relations en places de luxe, 1re et 2e classes de Paris avec Luchon-Superbagnères et les stations thermales et climatiques des Pyrénées-Orientales, sera rétabli. Ce train sera prolongé entre Montauban et Bédarieux : arrivée à Lamalou-les-Bains à 9 h. 58 ; départ de Lamalou-les-Bains à 19 h. 12 et arrivée à Paris à 10 h. 50 (voitures directes et places de luxe pour Luchon, Villefranche-Vernet-les-Bains et Lamalou-les-Bains).

Le rapide de soirée Bordeaux-Lourdes (départ de Bordeaux à 17 h. 59, après avoir relevé la correspondance de Paris) sera prolongé jusqu'à Tarbes (arrivée à 0 h. 06) et l'origine du 1er train express de jour Lourdes-Bordeaux et Paris sera reportée à Tarbes (départ à 6 h. 24).

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

Circuits Automobiles dans le PÉRIGORD

La Compagnie d'Orléans organisera, du 14 Juillet au 30 Septembre 1923, au départ des Eyzies et de Périgueux des circuits automobiles permettant de visiter les plus jolis sites et les stations préhistoriques de la vallée de la Vézère ainsi que les paysages de la vallée de la Dordogne dans le Sarladais et de la Dronne aux environs de Périgueux.

1° Au départ des EYZIES (Vallée de la Vézère)

Les Mardis, Jeudis et Samedis. — Prix : **15** fr. — Départ, 12 h. 30 ; Retour, 17 h. 30.

Les Eyzies, Abri du Cap Blanc, Montignac, Thonac, Saint-Léon, La Roque-Saint-Chistophe, Le Moustier, Tursac, Les Eyzies, Laugerie-Haute, Les Eyzies.

Vallée de la Dordogne

Les *Mercredis et Dimanches.* - Prix : **18** fr. - Départ, 12 h. 30 ; retour, 17 h. 30.

Les Eyzies, Campagne, Saint-Cyprien, Beynac, La Roque-Gageac, Domme, Carsac, Sarlat, Les Eyzies.

2° Au départ de PÉRIGUEUX (Vallée de la Dronne)

Les *Mardis, Jeudis et Samedis.* — Prix : **20** fr. — Départ, 13 h. ; Retour, 18 h. 30.

Périgueux, Château-Lévêque, Brantome, Bourdeille, Saint-Vivien, Mênsagrier, Lisle, Chancelade, Périgueux.

BULLETIN FINANCIER

L'orientation du marché s'est beaucoup améliorée à la suite de la dernière liquidation, où l'argent s'est montré beaucoup plus abondant et facile qu'on ne le pensait. On a coté en moyenne 4 1/2 o/o au Parquet et de 6 3/4 à 7 o/o en coulisse. Le mois de mai s'est terminé en fermeté et l'on estime généralement que juin sera beaucoup plus actif.

Prises dans leur ensemble, les Rentes françaises ne donnent pas lieu à une observation particulière, le 3 o/o Perpétuel est à 37.80, le 5 o/o amortissable à 89 fr. le 6 o/o plus lourd à 90 fr. Dans le compartiment des fonds étrangers, les turcs sont l'objet de plus-values substantielles ; l'Unifié passe de 66.75 à 71 fr. Rentes russes en légère amélioration, fonds Mexicains toujours en faveur, le 4 o/o 1904 à 112 et le 1910 à 132.

Tout le groupe bancaire est remarquablement ferme : Comptoir d'Escompte 980 ; Crédit Lyonnais 1555 ; Société Générale 728 ; Banque de Paris 1415 ; B. N. C. 605. Vive avance de la Banque ottomane à 785 et de la Banque du Mexique à 895. Parmi les valeurs immobilières, la Rente foncière fait un bond à 2.900, ce qui représente une hausse de 1.000 fr. depuis trois semaines.

Nos chemins de fer font quelques progrès : Nord 1.350 ; P. L. M. 1.062 ; Orléans 975 ; Est 830. Demandes suivies en charbonnages français et cours en hausse sur Courrières à 570 ; Lens à 355 ; Bruay à 2.432. Les valeurs de navigation semblent moins déprimées, notamment les Chargeurs réunis à 705.

Reprise des valeurs cuprifères, parallèlement à celle du métal. Le Rio s'inscrit à 2.562, Montecatini à 129, secondée par la hausse de la lire à 71.90. Ainsi que nous le faisions prévoir, Malfidano s'est relevée de 375 à 415, ce qui paraît un cours plus conforme à sa valeur intrinsèque.

On remarque des demandes en valeurs d'électricité qui poursuivent sans exagération leur mouvement en avant. Les Forces Motrices du Haut-Rhin s'avancent à 727, la Cie Générale d'Electricité à 1355. Quelques prises de bénéfices ramènent les Eaux et Electricité d'Indo-Chine à 1.750. C'est avec raison que nous disions qu'on pouvait envisager des cours bien supérieurs à 375 sur l'action Compagnie d'Eclairage par le Gaz Lebon, qui cote 490 fr. ; si la cession des Usines du Caire à un groupe anglais se réalise, nous répéterons aujourd'hui que l'on peut attendre des cours bien supérieurs.

En valeurs diverses, accentuation de la hausse des valeurs d'alimentation : Damoy 958 ; Debray 1.580 ; Brasseries Quilmès en voie de relèvement à 3.030 après 2.995. Par ailleurs, on cote : Agence Havas 1 545 ; Distillerie Cusenier 5.800 ; Poliet et Chausson 1.380 ; Ciments de l'Indo-Chine 3.270. Demandes nombreuses en actions Ripolin poussées à 2.220 fr. Le dividende est porté à 87 fr. 475 brut par action au lieu de 46 fr. 20 répartition de l'exercice précédent. Signalons également la nouvelle avance de la Cie Générale Industrielle qui passe de 299 à 375, cours que nous jugeons encore très intéressant. Sur le marché à terme, l'Air Liquide progresse à 550 avec de nombreuses transactions en primes, de son coté l'Air liquide et Azote série A est en reprise à 134 francs.

Les dispositions du marché en Banque ont été cette quinzaine plus satisfaisantes ; les valeurs de caoutchouc sont fermes, en sympathie avec les cours de la matière première : Padang 315 ; Financière des Caoutchoucs 160. Les Mines d'Or achetées par Londres avec continuité terminent à des cours en hausse avec un marché à primes très achalandé : Rand Mines 204 ; Crown-Mines 191.50. Dans le groupe des industrielles russes on est assez calme avec une nuance de lourdeur : Bakou 2.220, Maltzoff 358 ; Lianosoff 351. On ne relève pas de grands changements sur les pétrolifères anglo-saxonnes : Royal-Dutch 22.250 ; Shell 288.50 ; Astra Romana nouvelle 615 ; Pétrofina 570. Bonne orientation des valeurs de produits chimiques, bien qu'en légères réactions : Phosphates Tunisiens 830 ; Phosphates de Constantine 420.

Changes : reprise de la livre à 70.38, du dollar à 15.21, de la lire à 71.90. Nouvelle baisse du mark qui cote 0.025 les cent marks.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* parait le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
Un an............	**60**	fr.	Un an............	**75**	fr.
Six mois..........	**32**	»	Six mois..........	**40**	»
Trois mois........	**17**	»	Trois mois........	**21**	»

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 ; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.